This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

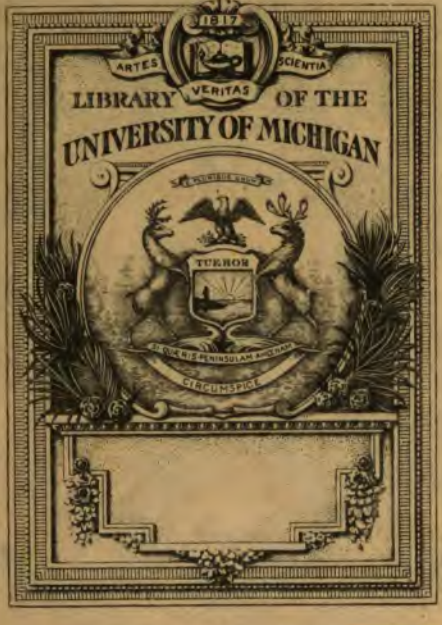
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A 680,641

Digitized by Google



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

PQ
1213
.A2
D7
v.41

Digitized by Google

Digitized by Google

Drames et mélodrames.

PAMÉLA MARIÉE,

OU

LE TRIOMPHE DES ÉPOUSES,

DRAME

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

Par MM. Benoît Pelletier-Volmérange et Cubières-Palmezeaux.

Représenté, pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'ancien Opéra, porte St.-Martin, le 19 germinal an XII.

A PARIS,

Chez Barba, Libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français de la République, n°. 51.

AN XII. (1804.)

Digitized by Google

Digitized by Google

Stage. Dram. Fd.
Rens. Dept
6-30-32

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MADAME FANNY DE BEAUHARNAIS.

FANNY, qu'il est doux pour nos cœurs
D'avoir excité vos allarmes !
Et d'avoir vu couler vos larmes
Sur notre faible écrit, sur nos charmans acteurs !
L'exemple que donne une belle,
Peut-il n'être pas imité ?
Ainsi que vous on a de tout côté
Pleuré sur Paméla, sur sa peine mortelle.
A votre sensibilité,
Nous devons en un mot une gloire nouvelle.
Faut-il pour vous remercier
N'attribuer qu'à vous un modeste laurier ?
Non, non, que de nos vers la feinte soit bannie !
Quand notre Paméla fit naître vos douleurs,
Vos yeux nous rendirent les pleurs
Que nous a fait verser la tendre (1) Stéphanie.

---

(1) Roman de madame de Beauharnais qui a eu plusieurs éditions.

Digitized by Google

PRÉFACE.

Goldoni a été surnommé avec raison le Molière d'Italie. Il a comme Molière beaucoup d'invention, beaucoup de naturel dans le dialogue et souvent de beaux caractères; mais il a trop écrit et sur tout il a écrit trop vîte. Il nous apprend lui-même dans ses mémoires qu'il avait pris, avec le public, l'engagement formel de mettre au théâtre seize pièces, dans le cours d'une année dramatique, et que plus d'une fois il avait tenu parole. Composer seize pièces de théâtre dans le courant d'une année nous paraît une chose facile; mais les faire bonnes, est au-dessus des forces humaines. De-là vient que la plupart des pièces de Goldoni sont des canevas informes, où l'on ne trouve le plus souvent, ni profondeur dans les situations, ni développement dans les caractères, ni correction dans le stile. Paméla mariée est de ce nombre; Goldoni avoue lui-même, qu'en traitant ce sujet, *il eut de la peine à former un nœud qui n'avait pour baze que des apparences trompeuses, et encore plus à les conduire jusqu'au dénouement.* Ce sont ses propres paroles. Nous n'osons pas dire que nous avons été plus sages que lui, mais du moins nous avons été plus heureux. La Paméla mariée de Goldoni ne réussit que faiblement à Rome, où elle fut jouée pour la première fois en 1758, et la nôtre a eu le plus brillant succès à Paris, lorsqu'elle y a été représentée pour la première fois, sur le grand et magnifique théâtre de la Porte St.-Martin, le 19 Germinal de l'an 12. Quoique nous ne devions à Goldoni que le sujet et les noms des personnages; quoique les détails, l'intrigue et le dialogue de notre Paméla mariée n'appartiennent qu'à nous, devons nous nous énorgueillir de notre succès? non, sans doute, nous l'attribuons en entier à l'indulgence du public, et surtout au jeu sage, varié et naturel de nos acteurs. Mademoiselle *Peltier* a mis dans le sien cette sensibilité douce et touchante qui la caractérise: douée d'un organe enchanteur et d'une figure très-agréable, chaque fois qu'elle parlait, on croyait entendre le son de voix de l'innocence et de la vertu, et le cœur volait pour ainsi dire au-devant de ses moindres paroles. Ja-

Digitized by Google

mais physionomie n'a mieux exprimé le dédain que celle de mademoiselle *Bellement*, quoique cette physionomie ait de la grace et de la noblesse ; aussi mademoiselle *Bellement* a-t-elle eu un succès très-mérité dans le rôle très-difficile de miladi Daure. Mademoiselle *Descuyer* s'est distinguée dans celui de madame Jeffre, elle y a mis du naturel et de la vérité. Que M. *Dugrand* a été beau dans le comte d'Auspingh ! la chaleur de son débit a vivifié, entraîné, embrâsé tous les spectateurs ; il nous faudrait un pinceau aussi brûlant que son ame, pour décrire l'effet qu'il a produit. Le jeu plus calme et non moins noble de M. *Adnet* a contrasté parfaitement avec les emportemens paternels de M. *Dugrand*, et surtout avec la fougue impétueuse et quelquefois délirante de M. *Philippe*. Ce jeune homme, à peine âgé de vingt-deux ans, donne les plus grandes espérances ; il a un beau physique, une physionomie très-mobile et un organe plein et sonore. Il paraît que la comédie Française lui reconnaît de grands moyens, puisqu'elle l'a reçu aux débuts, et nous ne doutons pas, s'il veut travailler, qu'il ne devienne un jour une des colonnes du temple de Melpomène. La manière dont il a joué le rôle de Bonfil, semble nous l'annoncer. Bonfil aussi jaloux qu'Orosmane, aussi violent qu'Othello, est dans une situation terrible, qui demande beaucoup de force et des mouvemens presque convulsifs ; Bonfil doit inspirer tout à la fois, la terreur et la pitié ; et M. *Philippe*, malgré son âge et son inexpérience, a su quelquefois inspirer l'une et l'autre. Il faut beaucoup d'à-plomb, de sang-froid et de noblesse dans le rôle de M. de Mayer, et M. *d'Herbouville* n'a manqué, à ce qu'il nous semble, d'aucunes de ces qualités précieuses. On a dit, il y a long-tems, qu'il n'y avait point de mauvais rôle pour un bon acteur. M. *Fusil* l'a prouvé, en se chargeant de celui d'Isac. Regardant ce petit rôle, comme peu digne de ses talens, nous n'osions pas le lui offrir ; c'est lui qui nous l'a demandé : il y a produit un effet admirable : sa modestie et sa bonne volonté ont été pleinement récompensées par le suffrage du public. Le rôle du chevalier Ernold n'était point facile à rendre ; c'est un petit maître étourdi et fort prévenu en sa faveur. M. *Auguste* y a mis toute la vivacité et toute la légèreté nécessaires. Nous in-

Digitized by Google

vitons tous les acteurs de province à baragouiner tout le rôle d'Isac ; cet Isac étant un domestique peu instruit, et qui paraît n'être jamais sorti de l'Angleterre, ne doit pas parler aussi bien français que ses maîtres. Son langage un peu tudesque, contraste assez bien avec celui des autres personnages, qui sont tous d'un rang distingué ; il jette dans notre pièce une variété qui ne peut déplaire. Heureux si les comiques des départemens parviennent à baragouiner, aussi bien que M. Fusil !

Tous nos acteurs nous ont bien servis, nous le répétons avec plaisir, et nous n'en sommes pas étonnés, puisque tous joignent à l'amour de leur art un grand fond d'honnêteté et de politesse ; mais ce qui doit exciter quelque surprise, c'est que les journalistes ont tous, ou presque tous, parlé de notre pièce avec infiniment d'éloge. L'un deux même a osé dire que notre *Paméla mariée* était plus sage, plus raisonnable et plus vraisemblable que *Misantropie et Repentir*. Nous nous garderons bien de le remercier. Ce journaliste nous a mis l'un et l'autre dans le cas de lui répondre par ce joli vers de M. de Boufflers :

« Et je me sens battu par mon panégiriste. »

Quoiqu'il en soit des louanges qu'on nous a prodiguées, qu'elles soient exagérées ou justes, dictées par l'amitié ou par l'enthousiasme, nous ne devons pas oublier de les rendre à qui elles appartiennent, et de brûler, sur l'autel de nos maîtres, un encens qu'ils méritent mieux que nous. Nous ne sommes pas les premiers qui ayons puisé dans Goldoni des sujets de drames ou de comédie ; messieurs Mercier et François de Neuf-Château, nous avaient déjà ouvert la route. Le premier, devenu très-célèbre, par une grande quantité d'ouvrages qu'il a composés, dans tous les genres, avait déjà donné, au théâtre Français, *la Maison de Molière*, qui est une imitation très-embellie du Molière de Goldoni. M. Mercier est, depuis long-tems, notre ami ; il nous a donné, dans notre jeunesse, des leçons et des exemples ; que n'avons nous son talent, pour lui témoigner ici notre reconnaissance dans un hommage public : que ne pouvons nous louer ses vertus aussi dignement que son génie !

Digitized by Google

M. François de Neuf-Château n'a pas moins de titres que M. Mercier à notre admiration et à notre estime. Sa belle comédie de Paméla, a causé, à la fois, son malheur et sa gloire. Semblable au Tasse, à beaucoup d'égards, il a failli voir creuser son tombeau le jour même de son triomphe; mais ses lauriers n'en sont pas moins verts, pour avoir été battus par les orages. Sa Paméla, restée au théâtre Français, y restera toujours sans doute.

Et vous, cher Gailhava, n'avez-vous pas fait aussi une charmante imitation de Goldoni, dans votre *Buona Figliola*? Vous, aimable Desfius, n'avez-vous pas, dans la Jeune Hôtesse, embelli la *Locandiera*? Qu'il est doux, pour notre cœur, de ne trouver que des amis dans des rivaux qui nous surpassent.

Les soins qu'on a mis à la représentation de notre pièce, la richesse des habits, la beauté des décorations, ne doivent étonner personne. Le théâtre de la porte St.-Martin est dirigé, en ce moment, par deux hommes de lettres distingués, auteurs de *l'Hermite de Saverne*, et de plusieurs autres pièces très-agréables. Messieurs Dumaniant et Turing aiment l'art dramatique, pour lui-même, et se font une gloire et un plaisir de contribuer à ses progrès, et par leurs talens et par leur zèle.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Milord BONFIL, époux de Paméla.	M. *Philippe.*
Habit magnifique, point de chapeau ni d'épée.	
PAMÉLA.	Mlle *Pelletier.*
Robe blanche et chapeau de même que la robe.	
Le comte d'AUSPINGH, père de Paméla.	M. *Dugrand.*
Surtout de velours noir avec des ganses d'or. Ce surtout doit être boutonné. Au troisième acte, le chapeau sous le bras, point d'épée.	
Miladi DAURE, sœur de M. Bonfil.	Mme *Bellement.*
Robe pailletée, coiffure en plumes et des diamans.	
Milord ARTHUR.	M. *Adnet.*
Habit superbe et la plus grande tenue.	
Le chev. ERNOLD, neveu de M. Daure.	M. *Auguste.*
Habit riche et élégant.	
M. de MAYER, envoyé du grand Chancelier d'Angleterre.	M. *d'Herbouville.*
Costume du Glorieux, écharpe ponceau.	
Mad. JEFFRE, femme de 50 ans, gouvernante dans la maison de M. Bonfil.	Mme *d'Escuyer.*
Fourreau puce, tablier noir et chapeau à l'anglaise.	
ISAC, valet de M. Bonfil, âgé de 30 ans.	M. *Fusil.*
Habit brun dans le genre anglais, veste rouge galonnée en argent, perruque ronde et noire. Caractère froid et marche lente. Ce rôle doit être baragouiné.	
UN DOMESTIQUE. Petite livrée angl.	M. *Houdry.*

La scène est à Londres chez milord Bonfil.

Permis le 26 pluviose, l'an 12 de la République, en vertu de l'autorisation du Ministre de l'Intérieur.

Signé FELIX NOGARET.

Vu l'approbation, permis d'afficher et représenter, ce 19 germinal an 12, pour le conseiller d'Etat, préfet de Police. Le chef de la cinquième division.

Signé J. B. BOUCHESEICHE.

Digitized by Google

PAMÉLA MARIÉE,

OU

LE TRIOMPHE DES ÉPOUSES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon richement décoré. A la droite de l'acteur est un cabinet; plus, deux tables, l'une à droite, et l'autre à gauche de l'avant-scène.

SCENE PREMIERE.

PAMÉLA, Milord ARTHUR, *ils sont assis.*

PAMÉLA.

J'ai fait défendre la porte de ce salon, et nous pouvons parler sans être interrompus; j'attends tout des conseils de milord Arthur.

M. ARTHUR.

Respectable Paméla, je ne me bornerai point à vous donner des conseils, j'agirai, je redoublerai mes efforts, pour obtenir la réhabilitation de l'illustre et trop infortuné comte d'Auspingh. Vous pouvez compter sur tout ce qui dépendra de mon zèle et de mon crédit.

PAMÉLA.

Hélas! je ne puis m'empêcher de verser des larmes sur le sort de mon malheureux père; il m'est cher! et le danger qui le menace me fait trembler!

M. ARTHUR.

Milord Bonfil, votre époux s'unira sans doute à moi pour dissiper vos allarmes et combler vos vœux.

PAMÉLA.

Mais, comment avons nous perdu tout-à-coup la douce espérance de voir mon père rentrer en grâce? Vous m'aviez cependant assurée que son pardon était obtenu, et que le roi avait daigné le ratifier.

Digitized by Google

M. ARTHUR.

Il n'y a pas le moindre doute à élever, surtout ce que je vous ai dit. Mais, vous avez appris la disgrace du grand chancelier; le successeur de ce digne ministre est infiniment plus sévère; toutes les lettres que vous m'avez écrites, sont dans ses mains; il en paraît touché; mais il ne prononce pas. Il arrive d'ailleurs, par une suite fâcheuse d'évènemens, que l'Irlande et l'Ecosse, semblent de nouveau vouloir se soulever. On s'occupe à Londres des moyens d'étouffer la révolte dans son principe, et le ministre consentira difficilement à expédier, dans une semblable conjoncture, la grace d'un homme coupable du même délit.

PAMÉLA.

Ainsi, plus d'espoir d'obtenir le pardon de mon père.

M. ARTHUR.

On aura plus de peine; il ne faut désespérer de rien : milord Bonfil a un peu négligé cette importante affaire; mais, avec le tems, je vous promets que j'obtiendrai cette grace désirée.

PAMÉLA.

Puisse le ciel hâter cette heureuse époque! Le séjour de Londres m'est insupportable; milord Bonfil m'a promis de me conduire dans le comté de Devonshire; mais, tant que cette affaire ne sera point terminée, je différerai notre départ, et il faudra, quoiqu'il m'en coûte, me résoudre à rester ici.

M. ARTHUR.

Pourquoi donc vous déplaisez-vous à Londres?

PAMÉLA.

Depuis que je suis mariée, j'ai cent motifs de m'y déplaire, je ne suis point à moi; assiégée d'une foule de visites, la bienséance veut que je les reçoive : j'aime à m'occuper, et il me faut perdre des heures précieuses à m'ennuyer dans un cercle où la frivolité règne; tout le monde a les yeux sur moi; ladi Daure m'observe, le chevalier Ernold m'obsède, et vous savez que j'ai tout à redouter de la haine de ma belle-sœur, et de la malignité de son neveu.

M. ARTHUR.

Oui; je ne le sais que trop.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ISAC.

ISAC.

Madame!

PAMÉLA.

Quoi?

Digitized by Google

ISAC.

Je viens annoncer...

PAMÉLA.

Qui ?

ISAC.

Le chevalier Ernold..

PAMÉLA.

Je vous avais dit que je ne voulais recevoir personne.

ISAC.

C'est vrai ; mais, il ne veut pas s'en aller.

PAMÉLA.

Dites-lui, qu'il veuille bien m'excuser, mais que je ne puis le recevoir aujourd'hui.

ISAC.

Cela suffit. (*il va pour sortir, Ernold ouvre la porte et paraît.*) Ah !... le voilà. (*il sort.*)

SCENE III.

PAMÉLA, Milord ARTHUR, ERNOLD, *d'un ton fat et léger.*

ERNOLD.

Madame, je brûlais d'impatience de pouvoir vous présenter mes hommages. Je présume que cet étourdi de laquais ne vous a pas dit qu'il y a plus d'un quart-d'heure que je fais antichambre.

PAMÉLA, *avec dignité.*

Si vous aviez eu la bonté d'attendre un instant de plus, il allait vous dire que je vous suppliais de vouloir, pour ce matin, me dispenser de recevoir votre visite.

ERNOLD.

J'ai donc très-bien fait de prévenir sa réponse ; je me serais privé, en l'attendant, du plaisir de vous voir.

PAMÉLA.

Mais, monsieur...

ERNOLD

Dans mes voyages, j'ai souvent eu l'occasion de remarquer que les dames sont un peu trop avares de leurs bonnes graces, et que, pour jouir de la plus légère faveur, il faut souvent la dérober.

PAMÉLA, *avec noblesse et fermeté.*

Je n'en accorde, monsieur, ni par habitude, ni par surprise. Quand on me rend visite, je sais bon gré de la peine qu'on se donne ; mais, me forcer à la recevoir, ce n'est plus un hommage, c'est une marque de mépris. Je ne veux point interpréter votre conduite, et avec la même franchise qui vous

Digitized by Google

a introduit ici sans mon aveu ; je puis, en suivant votre exemple, prendre la liberté de me retirer. Milord, je vous salue.

SCENE IV.

Milord ARTHUR, ERNOLD.

ERNOLD, *d'un ton ironique.*

Ma foi, je n'ai trouvé nulle part de femme comme celle-là : ce serait un caractère à mettre en scène.

M. ARTHUR.

Je crois que le votre serait plus original que le sien.

ERNOLD.

Ah ! mon cher Arthur, je vous pardonne bien volontiers de prendre sa défense. Vous devez m'en vouloir ; je suis venu troubler une conversation intéressante.

M. ARTHUR, *avec colère.*

Sir Ernold !

ERNOLD.

Ne vous fâchez pas : je me suis trouvé, à Lisbonne, dans un cas tout-à-fait semblable : j'étais avec une jeune mariée ; je lui faisais ma cour. — Arrive un maudit portugais, qui me ravit le seul instant qui m'eut assuré ma conquête ; je l'aurais, je crois, assommé, dans la fureur où j'étais... Il en est de même, à présent ; n'est-ce pas, milord ?

M. ARTHUR.

Votre discours offense une femme irréprochable, et un homme d'honneur.

ERNOLD.

Allons donc, milord ; vous plaisantez : je ne pense point vous offenser, en supposant quelqu'inclination entre vous et Paméla... Si je vous disais tout ce que je sais là-dessus.

M. ARTHUR.

Vous ne pouvez rien dire, ni d'elle, ni de moi.

ERNOLD.

Oh ! je vous demande pardon : je vous trouve seuls, dans cet appartement ; la porte en est mystérieusement fermée pour tout le monde ; Paméla se fâche, parce qu'on la dérange ; vous vous emportez, parce que je vous surprends, et, vous voulez que je n'aie rien à dire ? que je ne vous croie pas d'intelligence avec... Allons donc ; allons donc ; ce n'est point à un voyageur que l'on fait de ces contes-là.

M. ARTHUR.

Un voyageur, tel que vous, n'a rapporté dans sa patrie que les ridicules des étrangers.

Digitized by Google

ERNOLD, *fièrement.*

Milord, je vous prie de croire que je sais distinguer le bon, le ridicule et l'impertinent.

M. ARTHUR.

Vous êtes coupable d'un faux soupçon et d'un mauvais procédé ; vous n'avez point appris à vous conduire avec les dames.

ERNOLD.

Ni vous, avec les hommes.

M. ARTHUR.

Ailleurs, je vous répondrai.

ERNOLD.

Où, et comme il vous plaira. (*ils font quelques pas pour sortir.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, Milord BONFIL.

M. BONFIL.

Ah ! mes amis..

M. ARTHUR.

Milord, permettez...

M. BONFIL.

Où allez-vous ?

ERNOLD.

Une affaire imprévue...

M. BONFIL.

Arrêtez. — Vous paraissez émus l'un et l'autre ! — Puis-je savoir la cause de votre différent ?

M. ARTHUR.

Vous saurez tout ; mais, veuillez me dispenser pour le moment...

ERNOLD, *d'un ton ironique.*

Milord Arthur n'a pas le courage de parler.

M. BONFIL.

Vous me mettez au supplice ! je veux absolument savoir ce qui s'est passé.

ERNOLD.

Eh bien, milord s'est fâché contre moi, parce que je l'ai surpris ici tête-à-tête avec votre épouse.

M. BONFIL, *à Arthur, avec la plus grande surprise.*

Milord...

M. ARTHUR.

Vous me connaissez.

Milord BONFIL.

Oui... mais...

Digitized by Google

ERNOLD, *avec une ironie insultante.*

Arthur est philosophe; mais, je ne le crois pas ennemi de l'humanité, et, si j'avais une femme, je ne l'exposerais pas au danger d'un tête-à-tête.

M. BONFIL.

Tête-à-tête, milord ?

M. ARTHUR.

Ami, un seul doute de votre part, sur la pureté de mes intentions, est plus injurieux pour moi que les impertinences de monsieur : quiconque peut douter de mon honneur et de ma délicatesse, n'est pas digne de mon amitié... Au revoir, sir Ernold. (*il sort.*)

SCENE VI.

ERNOLD, Milord BONFIL.

ERNOLD, *voulant sortir*

Je sors avec vous.

M. BONFIL, *l'arrêtant.*

Restez.

ERNOLD.

Eh ! laissez-moi le suivre; Arthur ne m'effraie pas.

M. BONFIL.

Je vous ordonne de m'écouter.

ERNOLD.

Je ne manque ni de cœur, ni d'adresse.

M. BONFIL.

Répondez-moi.

ERNOLD.

J'ai voyagé.

M. BONFIL, *avec colère.*

Répondez-moi, vous dis-je.

ERNOLD.

A quoi voulez-vous que je réponde ?

M BONFIL.

Aux questions que je vais vous faire.

ERNOLD.

Interrogez.

M. BONFIL.

Comment avez-vous pu trouver milord Arthur et Paméla ?

ERNOLD.

Parce qu'ils étaient ensemble.

M. BONFIL.

Où ?

Digitized by Google

ERNOLD.

Dans cet appartement.

M. BONFIL.

Quand cela ?

ERNOLD.

Il n'y a qu'un moment.

M. BONFIL.

Par où êtes-vous entré ?

ERNOLD.

Eh ! parbleu ! par la porte.

M. BONFIL.

Ne tournez point ce que je dis en ridicule, s'il vous plaît. Vous êtes-vous fait annoncer ?

ERNOLD.

Oui ; mais miladi m'a fait répondre qu'il lui était impossible de me recevoir.

M. BONFIL.

Et vous êtes entré malgré cela ?

ERNOLD.

Certainement.

M. BONFIL.

Pourquoi ?

ERNOLD.

Eh ! mais... par curiosité.

M. BONFIL.

Cette curiosité est très-blâmable : vous avez manqué à miladi, et vous lui devez des excuses.

ERNOLD.

C'est un peu fort.

M. BONFIL.

J'imagine qu'il ne faudra pas vous le redire.

ERNOLD.

A la bonne heure... Mais, pour milord Arthur...

M. BONFIL.

Evitez de le rencontrer ; vous n'êtes pas le seul intéressé dans cette affaire, et votre querelle peut compromettre ma réputation ; j'approfondirai tout, avant d'aller plus loin.

ERNOLD.

Je suspendrai mon ressentiment, pour ménager votre honneur : quand vous serez décidé, dites un mot, et milord Arthur n'est plus. (*il sort.*)

Digitized by Google

SCENE VII.

Milord BONFIL, *seul.*

Que dois-je penser de ce que m'a dit Ernold ? Arthur, tête-à-tête avec mon épouse !... Eh bien, quel mal y a-t-il à cela ?.. Mais, pourquoi refuser une autre visite ?... Je le conçois... Paméla n'aime point la compagnie du chevalier, et n'aura pas voulu le recevoir... Mais Arthur s'est emporté ; il faut de fortes raisons pour prendre un tel parti ! — Pourquoi ne pas se justifier en présence du chevalier ? Pourquoi le provoquer ?... Ernold est un imprudent, et sa légèreté... Non, Arthur n'est pas capable de me tromper : Paméla est la candeur même, et je me reproche d'avoir pu les soupçonner. On vient... c'est miladi Daure... Que va-t-elle m'apprendre ?

SCENE VIII.

Milord BONFIL, Ladi DAURE, *au fond du théâtre.*

L. DAURE.

Puis-je entrer ?

M. BONFIL.

Oui, ma sœur.

L. DAURE.

Êtes-vous d'humeur à parler aujourd'hui ?

M. BONFIL.

J'ai... j'ai besoin d'un moment d'entretien avec vous.

L. DAURE.

Vous paraissez troublé !

M. BONFIL.

J'ai sujet de l'être.

L. DAURE.

Ernold vient de m'apprendre des choses étonnantes ; j vous plains. Depuis que Paméla a changé de condition, o dirait qu'elle veut changer de conduite.

M. BONFIL.

Et... les motifs de l'outrage que vous lui faites ?

L. DAURE.

Le chevalier m'a dit...

M. BONFIL.

Le chevalier est un fou.

L. DAURE.

Mon neveu mérite plus d'égards.

Digitized by Google

M. BONFIL, *d'un ton imposant.*

Et mon épouse, plus de respect.

L. DAURE.

Je n'aime point ces entretiens secrets avec milord Arthur.

M. BONFIL.

Arthur est mon ami.

L. DAURE.

Les amis sont quelquefois bien dangereux.

M. BONFIL.

Voulez-vous chasser la paix de mon ame ?

L. DAURE.

Je suis jalouse de votre honneur. Vous ferai-je part d'une pensée qui m'est venue ?

M. BONFIL.

Quelle est-elle ; voyons ?

L. DAURE.

Vous souvenez-vous, avec quel zèle, avec quelle force de raisonnement Arthur vous détournait du projet d'épouser Paméla ?

M. BONFIL.

Sans doute, je m'en souviens : les conseils de cet excellent ami n'étaient-ils pas fondés sur la raison ?

L. DAURE.

Et sur l'amour : dès cet instant, l'orgueil de Paméla, caché sous une feinte timidité, ne put m'en imposer. Je voyais le germe de la coquetterie se développer en elle. Il y a plus : en interprétant les sentimens d'Arthur et ses fréquentes entrevues, on pourrait hasarder la conjecture, qu'il ne vous conseillait de renoncer à Paméla que pour lui offrir sa main et sa fortune.

M. BONFIL.

Votre imagination va beaucoup trop loin.

L. DAURE.

Croyez-moi, mon frère, je me trompe rarement.

M. BONFIL.

Je crois, cependant, que vous êtes dans l'erreur.

L. DAURE.

Je le désire, sans m'en flatter.

M. BONFIL.

Quoi ? vous croyez qu'il y a de l'amour, entre milord Arthur et Paméla ?

L. DAURE.

Je le crois.

Digitized by Google

M. BONFIL.

Dan quel cahos d'idées je me trouve abîmé ! Ma sœur, c'en est assez... Je réfléchirai... je m'éclaircirai sur tout cela. Holà ! quelqu'un ! (*le domestique entre.*) Dites à miladi que je la prie de se rendre ici.. (*le domestique sort.*) Je lirai dans son cœur, et j'irai vous faire part de mes observations.

L. D'AURÉ.

Je vais vous attendre et je vous promets de ne rien négliger pour vous rendre la tranquilité.

SCENE IX.

Milord BONFIL, *seul.*

Allons, il faut voir Paméla... mais, gardons-nous de la juger sur de vagues accusations : les épouses vertueuses sont souvent persécutées !... Ah ! combien d'heureux mariages ont été désunis par les fausses apparences, par la malignité et les mauvais conseils.

SCENE X.

Milord BONFIL, PAMÉLA.

PAMÉLA.

Que souhaitez-vous, milord ?

M. BONFIL, *avec bonté.*

Ce titre de milord est déplacé dans la bouche d'une épouse.

PAMÉLA.

Eh ! bien, cher époux, qu'avez-vous à m'ordonner ?

M. BONFIL.

Paméla, je ne veux rien vous ordonner ; mais, j'ai résolu de vous accorder ce que vous desirez depuis si long-tems.

PAMÉLA.

Votre seule étude est de prévenir mes vœux, et de me combler de bienfaits. Que vous proposez-vous donc d'ajouter aujourd'hui à tout ce que vous avez fait pour moi.

M. BONFIL.

Nous partirons dans deux heures pour le comté de Devonshire.

PAMÉLA, *à part.*

Il ne pense plus à mon père.

M. BONFIAL, *à part.*

Elle se trouble ! ce projet semble lui déplaire.

Digitized by Google

PAMÉLA.

Hélas !

M. BONFIL.

Etes-vous fâchée de quitter le séjour de la ville ?

PAMÉLA, *tristement.*

Je serai toujours prête à vous obéir.

M. BONFIL.

Paméla, d'où vient donc ce changement... cette tristesse m'étonne. Vous trouviez Londres insupportable, et vous semblez vous en éloigner à regret.

PAMÉLA.

Si vous le desirez, partons.

M. BONFIL.

Moi ? je ne veux que ce qui peut vous être agréable.

PAMÉLA.

Je vous remercie de tant de bontés.

M. BONFIL.

Cette froideur me surprend.

PAMÉLA.

Pardonnez... mais mon cœur est brisé par la douleur.

M. BONFIL, *vivement.*

Quelle en est donc la cause ?

PAMÉLA.

La situation de mon malheureux père.

M. BONFIL, *vivement.*

De votre père !... Eh bien ?

PAMÉLA.

Je l'avoue... il m'en coutera de m'éloigner de lui.

M. BONFIL.

Que peut-il lui manquer, chez moi ?

PAMÉLA.

Le premier des biens, sa liberté.

M. BONFIL.

Dans ce moment, on ne peut l'obtenir

PAMÉLA.

Je ne le sais que trop !

M. BONFIL.

Qui vous l'a dit ?

PAMÉLA.

Milord Arthur.

M. BONFIL.

Vous avez donc vu milord Arthur ?

PAMÉLA.

Oui.

Digitized by Google

M. BONFIL.

Quand ?

PAMÉLA.

Ce matin.

M. BONFIL.

Où donc ?

PAMÉLA.

Ici.

M. BONFIL.

Y avait-il quelqu'un avec vous ?

PAMÉLA.

Non, personne.

M. BONFIL.

Personne !

PAMÉLA.

Vous aurais-je déplu, en recevant milord Arthur ?

M. BONFIL, *d'un air contraint.*

Oh ! non ; point du tout.

PAMÉLA.

C'est un homme que j'estime.

M. BONFIL, *à part.*

Qu'entends-je ?

PAMÉLA.

Et qui vous est attaché.

M. BONFIL.

Oui... oh !... c'est un ami vrai.

PAMÉLA.

Et bien digne de votre amitié.

M. BONFIL.

J'en suis persuadé.

PAMÉLA.

Il s'intéresse vivement à mon père.

M. BONFIL.

Je le sais.

PAMÉLA.

Et cependant, on ne peut adoucir ses maux.

M. BONFIL.

Nous y parviendrons, soyez-en sûre.

PAMÉLA.

Mais, quand, hélas !

M. BONFIL, *avec emportement.*

Eh ! (*se retenant un peu.*) Le plutôt que nous pourrons

PAMÉLA, *à part.*

Ses emportemens me font bien de la peine.

Digitized by Google

M. BONFIL.

Nous irons à la campagne; vous pouvez vous disposer à partir.

PAMÉLA.

Je serai prête, quand vous l'exigerez.

M. BONFIL.

Dites à madame Jeffre qu'elle vienne ici : j'ai quelques ordres à lui donner.

PAMÉLA.

Vous serez obéi.

M. BONFIL.

Si vous voulez rester à Londres... vous le pouvez.

PAMÉLA.

Je ne puis être heureuse qu'auprès de vous.

M. BONFIL.

Pour éviter l'ennui, qui pourrait nous suivre dans ces lieux solitaires, voulez-vous que nous ayons de la compagnie?

PAMÉLA.

Mon goût particulier ne serait pas d'avoir du monde.

M. BONFIL.

Engagerons-nous Arthur à nous accompagner ?

PAMÉLA.

Milord Arthur me déplairait moins qu'un autre.

M. BONFIL.

Vous aimez la société de milord ?

PAMÉLA.

Mais...

M. BONFIL.

Non, ma chère Paméla, nous n'aurons personne pour l'instant. Avec vous, dans ma solitude, je trouverai tout ce que mon cœur desire, la beauté, les talens et l'amour.

PAMÉLA.

Ah ! tous mes vœux seraient comblés, si mon père était heureux.

M. BONFIL.

Voyez-le, de ma part; assurez-le bien que ses intérêts, que les vôtres, me sont trop chers pour que je les oublie un seul instant.

PAMÉLA.

Ah ! milord, si je vous dois le bonheur de mon père, ce sera pour moi le plus grand de tous vos bienfaits. (*elle sort.*

Digitized by Google

SCENE XI.

Milord BONFIL, *seul.*

Elle est innocente; sa franchise peint la pureté de son ame. Malheureux, le cœur accessible au poison de la jalousie !... Je me suis vu prêt à devenir le plus injuste des hommes... Madame Jeffre va se rendre ici... Il faut cependant savoir adroitement... Elle vient.

SCENE XII.

Milord BONFIL, Mad. JEFFRE.

Mad. JEFFRE.

Que veut milord ?

M. BONFIL.

Où est votre maîtresse ?

Mad. JEFFRE.

Dans sa chambre.

M. BONFIL.

Seule ?

Mad. JEFFRE.

Seule. Avec qui voulez-vous qu'elle soit ?

M. BONFIL.

Que sais-je ? ici, c'est un concours de visites...

Mad. JEFFRE.

Oui, qu'elle reçoit par force, et dont elle se débarrasse honnêtement.

M. BONFIL.

Fort bien; pourvu qu'il n'y ait point de tête-à-tête.

Mad. JEFFRE.

Oh ! pour cela...

M. BONFIL.

Elle ne s'est jamais trouvé tête-à-tête avec quelqu'un ?

Mad. JEFFRE.

Non, certainement. (*à part.*) Ne parlons pas d'Arthur.

M. BONFIL.

Jeffre, ne commencez point par me débiter des mensonges.

Mad. JEFFRE.

Moi ? je ne mentirais pas pour tout l'or du monde.

M. BONFIL.

Ainsi, vous ignorez qu'Arthur est resté assez long-tems tête-à-tête avec mon épouse ?

Digitized by Google

Mad. JEFFRE, *à part.*

Maudits espions !

M. BONFIL.

Répondez-donc ; l'ignoriez-vous ?

Mad. JEFFRE.

Je suis, en vérité, surprise que l'on vous dise de telles choses et que vous croyez...

M. BONFIL, *avec colère et parlant lentement.*

Milord Arthur n'est pas venu ici ?

Mad. JEFFRE.

Pardonnez-moi.

M. BONFIL.

Hé bien, pourquoi donc jouer l'étonnement ?

Mad. JEFFRE.

Je ne suis pas étonnée.

M. BONFIL.

Non ?... je l'ai cru.

Mad. JEFFRE.

Point du tout. Je suis indignée de ce qu'on vous a dit qu'ils étaient seuls.

M. BONFIL.

Et qui donc était présent à leur entretien ?

Mad. JEFFRE.

Qui ?

M. BONFIL.

Oui.

Mad. JEFFRE

Moi.

M. BONFIL.

Ah ! ah !... Vous avez entendu ce qu'ils ont dit ?

Mad. JEFFRE.

Tout.

M. BONFIL.

De quoi ont-ils parlé ?

Mad. JEFFRE.

Mais ils ont parlé de... de... ma foi, je ne m'en souviens pas.

M. BONFIL.

Donc vous n'avez pas écouté ; donc vous mentez.

Mad. JEFFRE.

Eh ! vous me feriez damner avec vos questions ; ils ont parlé... de choses indifférentes.

M. BONFIL, *avec colère.*

Mais encore, de quoi ?

Digitized by Google

Mad. JEFFRE.

Que sais-je, moi ? de modes, de bonnets, d'habits, de...

M. BONFIL.

Ce ne sont point là les conversations de milord.

Mad. JEFFRE

Cependant...

M. BONFIL.

Et qui vous a vue avec eux ?

Mad. JEFFRE.

Les domestiques qui allaient et qui venaient.

M. BONFIL.

Pourriez-vous m'en citer un,

Mad. JEFFRE.

Mais... Isac peut vous dire... (*Isac paraît.*)

M. BONFIL.

Ah ! le voici, nous allons savoir...

Mad. JEFFRE, *à part,*

C'est le diable ! comment se tirer de-là à présent ?

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, ISAC.

ISAC.

Miladi Bonfil demande milord.

M. BONFIL.

Isac, as-tu vu milord Arthur ce matin ?

ISAC

Oui, milord.

M. BONFIL.

Où ?

ISAC.

Ici.

M. BONFIL.

A qui a-t-il parlé ?

ISAC.

A miladi.

M. BONFIL.

Dans ce salon ?

ISAC.

Dans ce salon.

M. BONFIL.

Et madame Jeffre y était-elle ?

Digitized by Google

Mad. JEFFRE.

Belle demande !

M. BONFIL, *à demi-voix et prolongeant ses mots.*

Taisez-vous. (*haut à Isac.*) Et vous n'avez point vu madame Jeffre ?

ISAC.

Je n'ai point vu madame Jeffre.

M. BONFIL, *à madame Jeffre.*

Que répondez-vous à cela ?

Mad. JEFFRE.

Qu'il ne sait jamais ce qu'il dit, et qu'il est accoutumé à ne rien voir.

ISAC.

Quand il n'y a rien.

Mad. JEFFRE, *à Isac.*

Qu'il est un imbécile.

ISAC.

Oui, mais je ne suis pas aveugle.

Mad. JEFFRE.

Qu'il fait ses commissions tout de travers.

ISAC.

Quand vous m'en donnez.

Mad. JEFFRE.

Ne croyez pas, milord, que...

M. BONFIL.

Allez, madame Jeffre, votre sincérité n'est plus un problème pour moi : je sais à l'avenir la confiance que je dois avoir en vous.

Mad. JEFFRE.

Quoiqu'il en puisse être, milord, je vous prie de croire qu'elle ne sera jamais mal placée.

(*Elle sort ; milord Bonfil va se jetter dans un fauteuil et rêve profondément.*)

SCENE XIV.

Milord BONFIL, ISAC.

ISAC.

Si milord n'a plus de questions à me faire, je vais porter ma lettre.

M. BONFIL, *sortant de sa rêverie et se levant vivement.*

Une lettre ! de quelle part ? qui l'a écrite ? qui te l'a donnée ? à qui la portes-tu ?

Digitized by Google

ISAC.

Votre épouse m'a dit de la remettre à milord Arthur.

M. BONFIL.

Arthur ! donne-moi cette lettre.

ISAC.

Mais... elle n'est pas pour vous.

M. BONFIL, *d'un ton terrible.*

Cette lettre, te dis-je.

ISAC, *tout tremblant.*

La voilà.

M. BONFIL.

Est-ce la première que miladi t'envoie porter à milord Arthur ?

ISAC.

Non, milord.

M. BONFIL.

Non ?....ô dieu !... Il suffit ; sors.

ISAC.

Mais, comment pourrai-je rapporter la réponse ?

M. BONFIL.

Tu diras à miladi que je la lui ferai moi-même.

ISAC.

Goddam ! goddam ! la dame Jeffre va dire encore que je fais mes commisions tout de travers.

SCENE XV.

Milord BONFIL, *seul.*

Paméla écrit à milord Arthur !... Que contient cette lettre ?... Je puis le savoir... je le dois ; mon bonheur et mon repos en dépendent.... Ah ! je brûle et je crains de connaître... Plus d'incertitude... lisons. (*il lit.*) Que vois-je ? grand dieu ! (*il lit.*) Non, le ciel ne permet pas que de semblables forfaits restent long-tems cachés. (*il lit.*) Quel feu me dévore ! (*après avoir lu.*) Malheureux ! malheureux ! (*il tombe dans un fauteuil.*) Paméla me trahit... Arthur a violé les droits de l'honneur et de l'amitié. (*il se lève.*) Femme ingrate et parjure ! il était donc possible que Paméla fut ingrate !... Je n'en puis plus douter ; mon malheur est certain. — Je n'ai point voulu croire Ernold ; j'ai refusé d'écouter ma sœur.... Paméla ! Arthur ! vous paierez cher votre exécrable trahison ! Je saurai démasquer l'imposture, punir la perfidie, et me venger de l'infidélité.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Milord BONFIL, Ladi DAURE.

M. BONFIL.

Laissez-moi, ma sœur; laissez-moi.

L. DAURE.

Vous laisser ! eh ! le puis-je ? en l'état où vous êtes, vous avez besoin de consalation.

M. BONFIL.

Il n'en est point pour moi...

L. DAURE.

Calmez-vous.

M. BONFIL.

Je suis au désespoir ! la voilà cette lettre fatale dont chaque ligne me déchire le cœur.

L. DAURE.

Vous voyez les suites des unions mal assorties.

M. BONFIL.

Rien dans l'univers ne me paraissait au-dessus de Paméla.

L. DAURE.

Une femme remplie de présomption ! qui ne vous apporta que l'orgueil et l'indigence.

M. BONFIL.

Elle avait des vertus ; c'était la plus belle dot qu'elle pouvait m'offrir.

L. DAURE.

Le malheur est le prix de vos bienfaits.

M. BONFIL.

Eh ! qui aurait pu prévoir que sous le voile de la candeur elle cachait le cœur le plus perfide ? en m'unissant à elle, je croyois assurer mon bonheur. Graces, esprit, talent, beauté, voilà quels étaient ses trésors ; tout s'est évanoui ; tout est perdu pour moi... mais comment l'innocence peut-elle en un moment ?... voilà ce que je ne puis concevoir... non... cela me paraît impossible !... la vertu n'est point une chimère : malheur à qui peut la profaner en la croyant si près du crime !

L. DAURE.

Si vous n'aviez des preuves convaincantes, je vous laisserais votre erreur.

Digitized by Google

M. BONFIL.

J'en aurais grand besoin pour être heureux... mon malheur est de ne pouvoir... mais Arthur !... un ami !... c'est là ce qui me tue... le cruel !... il avait toute ma confiance... je ne pouvais m'appercevoir...

L. DAURE.

Il n'y avait que vous, mon frère, qui n'étiez point instruit de leur intelligence : sans cesse ils s'enfermaient secrètement ; miladi défendait sa porte ; je le savais, et n'osais vous en avertir dans la crainte de troubler votre tranquilité. Je vous avais prédit qu'un jour vous auriez à vous repentir de votre générosité ; vous avez cru faire une action extraordinaire en donnant à Paméla le titre de votre épouse ; vous en voyez l'effet ; vous n'avez suivi que les conseils de l'amour, et l'amour vous punit.

M. BONFIL.

Oh ! oui... et bien cruellement.

L. DAURE.

Enfin quel parti prendrez-vous ?

M. BONFIL.

Je ne sais.

L. DAURE.

Vous ne savez ? vous êtes indécis quand votre honte est publique, et...

M. BONFIL.

Ah ! n'achevez pas ; n'irritez point mes maux et ma colère : dans mes transports je serais capable... Ma sœur, calmez-moi, et ne redoublez pas ma fureur... je ne respire que vengeance ; je... mais sur qui me venger ? hélas ! ma situation est affreuse ! le devoir m'ordonne de punir, et l'amour me dit de pardonner.

L. DAURE.

Pardonner ! ainsi l'estime de vos semblables n'est rien pour vous... les préjugés ?...

M. BONFIL.

Sont les tyrans du monde.

L. DAURE.

L'honneur ?

M. BONFIL.

C'est lui seul que j'écouterai.

L. DAURE.

Eh bien, dès ce jour, vos nœuds doivent être rompus, vous devez faire rentrer Paméla dans l'humble état dont elle n'aurait jamais dû sortir.

Digitized by Google

M. BONFIL.

Ah ! dieu !

L. DAURE.

Le nom de ladi Bonfil ne lui appartient plus : elle s'en est rendue indigne ; il faut qu'une séparation en forme lui interdise le droit de le porter.

M. BONFIL.

Je lui retirerai mon nom ; mais elle emportera mon cœur.

L. DAURE.

Il est de sûrs moyens qui vous guériront d'une passion insensée.

M. BONFIL.

Lesquels ?

L. DAURE.

Le tems et la raison.

M. BONFIL.

La raison... oui... oui ... je la conserverai : Pamela n'est plus digne de moi : elle a perdu mon estime... je l'abandonderai... je ne la reverrai jamais... je briserai l'indigne chaîne qui m'unit à elle... je la bannirai de mon cœur comme de ma maison... elle ne sera plus rien pour moi ; son outrage est affreux ; la réparation sera terrible.

L. DAURE.

Dès ce soir, il faut que le ministre...

M. BONFIL.

C'en est assez ; ma sœur, laissez-moi ; j'ai besoin de réflexion et de courage.

L. DAURE.

En aurez vous ?

M. BONFIL.

Je vous le promets.

L. DAURE.

Pamela est bien séduisante.

M. BONFIL.

Je saurai m'en garantir.

L. DAURE.

Et comment ?

M. BONFIL.

Je me rappellerai son crime.

L. DAURE.

Voilà le motif qui doit vous animer. Agissez, délivrez votre famille d'un objet qui lui est odieux et qui la déshonore. Recouvrez l'estime qu'un mariage disproportionné vous avait fait perdre. Un lord s'être mésallié ! l'exemple est dangereux ; mais le résultat est effrayant. Songez à ce que l'honneur vous ordonne de faire dans cette circonstance, et reprenez votre dignité. (*Elle sort.*)

Digitized by Google

SCENE II.

Milord BONFIL, *seul.*

Que je suis à plaindre ! je préfère Pamela aux femmes opulentes et titrées ; je brave tous les préjugés. Contre l'aveu de mes parens, je l'élève jusqu'à moi : amour, grandeur, richesses, tout lui est prodigué ; et, sans reconnaissance de ce que j'ai fait pour elle, que faut-il donc pour être aimé ? et que pouvais-je faire de plus ?

SCENE III.

Milord BONFIL, Mad. JEFFRE.

Mad. JEFFRE.

Milord !

M. BONFIL.

Qui vous a dit d'entrer ici ?

Mad. JEFFRE.

Eh ! n'y puis-je entrer sans qu'on me le dise ?

M. BONFIL.

Non, vous ne le pouvez plus.

Mad. JEFFRE.

La raison ?

M. BONFIL.

Vous devez la savoir.

Mad. JEFFRE.

Madame m'envoie pour vous dire...

M. BONFIL.

Je ne veux rien apprendre.

Mad. JEFFRE.

Depuis quelque tems il n'y a plus moyen de vivre ici.

M. BONFIL.

Je ne vous prie pas d'y rester.

Mad. JEFFRE.

Oui, cela irait bien si je m'en allais !

M. BONFIL.

Oh ! l'on ne pourrait remplacer madame.

Mad. JEFFRE.

Je le pense.

M. BONFIL.

Les services qu'elle m'a rendus...

Mad. JEFFRE.

Sont au-dessus des gages que vous m'avez donnés.

Digitized by Google

M. BONFIL, *avec hauteur.*

Comment donc ?

Mad. JEFFRE, *d'un ton important.*

Je vous ai élevé.

M. BONFIL, *un peu troublé.*

Mais....

Mad. JEFFRE.

Et dieu sait combien vous m'avez causé de peines ! j'ai resté trente-cinq ans au service de votre digne mère, et j'ose dire qu'elle me traitait avec égard et bonté : elle savait distinguer les honnêtes gens, et me connaissait pour une femme d'honneur.

M. BONFIL.

Une femme d'honneur pour qui le mensonge est un jeu.

Mad. JEFFRE.

Mentir pour faire le bien n'est point une mauvaise action.

M. BONFIL.

Quelque soit le motif, le mensonge ne peut-être toléré ; mais c'est le vice des gens de votre état.

Mad. JEFFRE.

On parle toujours des vices des domestiques, et jamais des défauts des maîtres.

M. BONFIL, *sèchement.*

Taisez-vous.

Mad. JEFFRE.

Me dire de me taire ! milord voudra bien se souvenir que je lui appris à parler.

M. BONFIL.

Votre imposture m'affranchit des obligations que je puis vous avoir.

Mad. JEFFRE.

Il y a ici tant de personnes qui en imposent pour faire le mal, qu'on ne saurait trop se mettre en opposition avec elles pour détruire leurs mauvais propos, déjouer leurs projets criminels, et ramener la paix dans votre maison.

M. BONFIL.

De quelles personnes voulez-vous parler ?

Mad. JEFFRE.

Un jour vous les connaîtrez, et vous rendrez justice à ma prudence et à ma sagacité.

M. BONFIL, *avec hauteur.*

J'en doute.

Mad. JEFFRE.

Oui, je gagerais ma tête que miladi est la vertu même.

Digitized by Google

M. BONFIL, *avec ironie amère.*

Vraiment ?

Mad. JEFFRE, *gravement.*

Quand une femme comme moi avance quelque chose, elle est sûre de son fait.

M. BONFIL, *avec colère.*

Vous osez prendre le parti de Pamela !

Mad. JEFFRE.

On l'opprime injustement ; je veux la défendre ; c'est mon devoir.

M. BONFIL.

Défendre une épouse coupable !

Mad. JEFFRE.

Il n'y a de coupable ici que ses ennemis.

M. BONFIL.

Vous vous efforcez de couvrir la perfidie de votre maîtresse, lorsque vous devriez me dévoiler ses torts.

Mad. JEFFRE.

Il faudrait donc lui en supposer.

M. BONFIL.

Non ; mais effacer votre imposture par un aveu...

Mad. JEFFRE.

Voudriez-vous que je réparasse un mensonge par une calomnie ?

M. BONFIL.

Vous voulez garder le silence, parce que vous avez favorisé peut-être...

Mad. JEFFRE.

Moi ?... avant que Pamela fut votre épouse, j'ai su la garantir des pièges que l'on voulait lui tendre ; milord ne doit point l'avoir oublié.

M. BONFIL.

Oui... je... (*se ressaisant.*) je m'en souviens.

Mad. JEFFRE.

En persécutant votre épouse, vous faites bien des heureux : votre affreuse jalousie...

M. BONFIL.

Peut m'égarer... je le sens.

Mad. JEFFRE, *à part.*

Il se radoucit.

M. BONFIL.

Je vous en ai trop dit peut-être, et je crains...

Mad. JEFFRE.

Ah ! milord sait que je n'ai point de rancune.

Digitized by Google

M. BONFIL.

Madame Jeffre, puis-je encore compter sur vous ?

Mad. JEFFRE.

Toujours.

M. BONFIL.

Voulez-vous me rendre service. ?

Mad. JEFFRE.

Je n'ai fait que cela depuis que vous êtes au monde.

M. BONFIL.

Tout ce qui se passe trouble ma tranquilité. Vous êtes sûrement dans la confidence de votre maîtresse... voulez-vous me dire la vérité ?

Mad. JEFFRE.

Oui, si vous pouvez la croire.

M. BONFIL.

Je la croirai... si vous pouvez la dire.

Mad. JEFFRE.

Vous allez l'entendre.

M. BONFIL, *transporté.*

Ah ! mille guinées...

Mad. JEFFRE, *d'un ton bref.*

Point d'or ; votre confiance.

M. BONFIL.

Parlez.

Mad. JEFFRE.

Ecoutez bien et croyez moi. (*en pesant sur toutes ses paroles.*) Milord Arthur est votre ami. — Votre épouse est vertueuse. — Et leurs accusateurs sont des monstres.

M. BONFIL, *avec force.*

Et quels sont ces monstres ?

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Lady Daure et le chevalier Ernold.

Mad. JEFFRE, *à part et vivement.*

Il vient de les nommer.

M. BONFIL.

Que veulent-ils ?

LE DOMESTIQUE.

Vous parler un instant dans votre cabinet.

Paméla mariée. C

M. BONFIL.

Allez. (*le domestique sort.*)

Mad. JEFFRE.

A présent puis-je remplir la commission que madame...

M. BONFIL.

C'est inutile.

Mad. JEFFRE.

Etes-vous toujours en colère ?

M. BONFIL.

Point du tout : vous m'avez dit la vérité ?

Mad. JEFFRE.

Foi d'honnête femme.

M. BONFIL.

Comme vous la dites ordinairement.

Mad. JEFFRE.

Je vous jure...

M. BONFIL.

Point de serment.

Mad. JEFFRE.

Mais c'est que...

M. BONFIL.

Honnête Jeffre, vous aimez votre maîtresse ?

Mad. JEFFRE.

Presqu'autant que je vous aime.

M. BONFIL.

Avant la fin du jour vous pourrez la suivre : je ne me plaindrai point de la préférence que vous lui donnerez.

SCENE V.

Mad. JEFFRE, *seule.*

Eh ! mais je crois que c'est un congé qu'il me donne ? Allons ; il faut savoir prendre son parti. Combien je suis heureuse de ne m'être pas mariée ! cependant peu s'en est fallut que... mais j'ai bien fait... très-bien fait.... et, d'après tout ce que je vois... célibataire pour la vie ! — Voilà madame.

SCENE VI.

Mad. JEFFRE, PAMÉLA, *restant sur le seuil de la porte et regardant de tous côtés d'un air inquiet.*

Mad. JEFFRE.

Venez, ma chère maîtresse, venez.

Digitized by Google

PAMÉLA.

Je suis si troublée... si agitée... qu'à peine je respire.

Mad. JEFFRE.

Asseyez-vous.

PAMÉLA, *assise.*

Eh bien, Jeffre, mon époux...

Mad. JEFFRE.

Vient de sortir.

PAMÉLA.

Lui avez-vous parlé?

Mad. JEFFRE, *avec un gros soupir.*

O mon dieu! oui.

PAMÉLA.

Que dois-je espérer.

Mad. JEFFRE.

Je ne sais : il n'a rien voulu entendre de ce que vous m'aviez chargé de lui dire.

PAMÉLA.

Jeffre, je suis au désespoir! milord me croit infidelle...: mon malheur est au comble. Ernold et ladi Daure m'accusent sans ménagement... on les croit.., Malheureuse!... que vais-je devenir?

Mad. JEFFRE.

Loin de vous laisser abatre par la douleur, il faut rappeler votre courage, vous en avez besoin.

PAMÉLA.

Tout le monde m'accable.

Mad. JEFFRE.

Oui; mais vous ne succomberez pas : une femme est bien forte quand la vertu lui sert d'appui.

PAMÉLA.

Quelquefois la calomnie l'écrase... cela n'est pas sans exemple.

Mad. JEFFRE.

Milord est violent, crédule; mais il est juste.

PAMÉLA, *se levant.*

Il me condamne sans m'entendre.

Mad. JEFFRE.

Il vous aime.

PAMÉLA.

Il ne m'estime plus : il m'a soupçonnée.

Mad. JEFFRE.

Le sort dont vous jouissez fait bien des jaloux!

Digitized by Google

PAMÉLA.

Je n'ai connu le bonheur qu'un moment, et mes peines seront éternelles.

Mad. JEFFRE.

Et pourquoi ?

PAMÉLA, *en pleurant.*

J'ai perdu le cœur de mon époux.

Mad. JEFFRE.

On veut vous le faire perdre ; mais on n'y réussira pas.

PAMÉLA.

Mon malheur est sans remède ; je connais milord ; on m'accuse ; il m'opprime, et sur quoi ? qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit qui puisse lui déplaire ? épouse soumise et vertueuse, que peut-il me reprocher ? comment a-t-il pu penser que l'idée même d'un crime put entrer dans mon cœur ?

Mad. JEFFRE.

C'est cette maudite Ladi et son freluquet de neveu qui sont la cause de tous vos maux. Votre belle-sœur orgeuilleuse ne peut vous souffrir dans sa famille ; le fat Ernold ne peut vous pardonner de l'avoir dédaigné ; rien ne leur coûte pour se venger et pour parvenir à faire casser votre mariage.

PAMÉLA.

Casser mon mariage !

Mad. JEFFRE.

On me l'a dit.

PAMÉLA.

Casser mon mariage !... c'est l'arrêt de ma mort.

Mad. JEFFRE.

Ils échoueront, c'est moi qui vous le prédis.

PAMÉLA.

Paméla déshonorée ! Paméla traitée en coupable par l'époux que son cœur adore !

Mad. JEFFRE.

Voilà l'effet des mauvais conseils.

PAMÉLA.

Pourrai-je supporter tant de honte et tant de peine ?

Mad JEFFRE.

Elles ne durerout pas ; mais il n'y a pas de tems à perdre ; il faut aller trouver milord.

PAMÉLA.

Que me dis-tu ?

Mad. JEFFRE.

Il le faut ; oui ; il le faut.

Digitized by Google

PAMÉLA.

Trois fois je me suis présentée à la porte de son appartement.

Mad. JEFFRE.

Il n'a pas voulu vous recevoir ?

PAMÉLA, *en pleurant.*

Non.

Mad. JEFFRE.

Il faut avoir recours à monsieur votre père... Contez-lui...

PAMÉLA.

Mon père !... tu me fais frémir.

Mad. JEFFRE.

La raison ?

PAMÉLA.

Je connais sa délicatesse, et chaque mot lui percerait le cœur.

Mad. JEFFRE.

Voulez-vous que je lui parle ?

PAMÉLA.

Non : il vaut mieux qu'il ignore...

Mad. JEFFRE.

Mais réfléchissez donc : il est impossible qu'il ne sache pas ce qui se passe, et infiniment plus dangéreux qu'il l'apprenne d'une bouche étrangère ; si vous balancez à lui confier vos chagrins, permettez que je l'en instruise... je le ferai de manière...

PAMÉLA.

Faites ce que vous jugerez à propos.

Mad. JEFFRE.

C'est bon. Il me vient une idée... oui, je la crois excellente.

PAMÉLA.

Quelle est-elle ?

Mad. JEFFRE.

Ecrivez à milord Bonfil ; s'il a refusé de vous voir, il ne refusera peut-être pas de vous lire.

PAMÉLA.

Non, il faut que je le voie, que je lui parle... je me trouve bien humiliée de la nécessité où je suis de me justifier !... la soumission cependant n'est jamais inutile ; s'il le faut, je me jetterai à ses pieds, quoiqu'innocente, pour le supplier de m'entendre.

Mad. JEFFRE.

A votre place, je ne serais peut-être pas aussi bonne ; mais peut-être ferais-je plus mal que vous. Il est possible qu'avec de la douceur vous parveniez à l'éclairer.

Digitized by Google

PAMÉLA.

J'en doute. Ah ! je suis née pour souffrir, et je ne prévois pas le terme de mes tourmens. (*Ernold chante dans la coulisse.*) Qu'est-ce ?

Mad. JEFFRE.

Sir Ernold.

PAMÉLA.

Fuyons... allez, ma bonne Jeffre, allez chez mon père, et ne m'abandonnez pas... j'ai besoin d'une amie.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, ERNOLD.

ERNOLD.

Ah ! belle miladi, je vous cherchais.

PAMÉLA, *le salue et sort lentement.*

ERNOLD, *la suivant.*

Vous sortez ?... voulez-vous que je vous accompagne ?... j'aurais à vous dire...

PAMÉLA, *se retourne, s'arrête, et, par un signe impérieux, lui ordonne de rester.*

ERNOLD.

Un ordre ?... j'y souscris... je reste.

SCENE VIII.

Mad. JEFFRE, ERNOLD.

(*Madame Jeffre fait quelques pas pour sortir.*)

ERNOLD.

Ecoutez donc, madame Jeffre.

Mad. JEFFRE, *lui fait une révérence comme Paméla.*

ERNOLD.

Un moment.

Mad. JEFFRE.

Que désirez-vous, monsieur ?

ERNOLD.

Où va Paméla ?

Mad. JEFFRE.

Dans son appartement, verser des larmes sur les injustices dont on veut l'accabler.

ERNOLD.

Pourquoi donc cela ? elle a tant de sujets de consolation !

Digitized by Google

Mad. JEFFRE.

Pourriez-vous lui en apporter ?

ERNOLD.

Non.

Mad. JEFFRE.

Non ?

ERNOLD.

Jadis elle a refusé toutes celles que je désirais lui offrir.

Mad. JEFFRE.

En vérité ?

ERNOLD.

Je vous le dis.

Mad. JEFFRE.

Cela n'est pas croyable.

ERNOLD.

Parole de gentilhomme !

Mad JEFFRE.

Je ne conçois pas madame.

ERNOLD.

Ni moi.

Mad. JEFFRE.

Vous veniez pour lui parler ?

ERNOLD.

Oui, je venais pour lui rendre compte d'un entretien que nous venons d'avoir à son sujet, dans le cabinet de milord.

Mad. JEFFRE.

Où vous avez pris son parti ?

ERNOLD.

Au contraire.

Mad. JEFFRE.

J'ai cru que vous la protégiez.

ERNOLD.

Point du tout.

Mad. JEFFRE.

C'est singulier. — Et votre tante ?

ERNOLD.

Pas davantage.

Mad. JEFFRE.

Mais pourquoi ?

ERNOLD.

Cette femme ne convenait point à Bonfil.

Mad. JEFFRE.

Elle vous convenait à vous ?

Digitized by Google

ARNOLD.

J'ai eu quelqu'idée pour elle ; mais cela s'est passé : elle n'aime que les lords.

Mad. JEFFRE.

Ah ! quand on a le choix, on prend ce qu'il y a de mieux.

ARNOLD.

Je crois valoir...

Mad. JEFFRE.

Oh ! certainement ; tout le monde connait votre mérite.

ARNOLD.

J'en conviens.

Mad. JEFFRE.

On en parle même.

ARNOLD.

On me cite par tout.

Mad. JEFFRE.

Jusques dans les gazettes.

ARNOLD.

Vraiment ?

Mad. JEFFRE.

Vous ne les lisez donc pas ?

ARNOLD.

Je m'occupe d'une histoire de mes voyages.

Mad. JEFFRE.

Elle sera curieuse.

ARNOLD.

J'en réponds ; mais que dit-on de moi dans les papiers ?

Mad. JEFFRE.

On parle de vous comme d'un homme charmant.

ARNOLD.

Qu'en pensez-vous ?

Mad. JEFFRE.

Délicieux.

ARNOLD, *au comble de la joie.*

A merveille.

Mad. JEFFRE.

Plein d'esprit.

ARNOLD.

C'est vrai.

Mad. JEFFRE.

De sensibilité.

ARNOLD.

Selon les circonstances.

Digitized by Google

Mad. JEFFRE.

Le protecteur de la vertu.

ERNOLD.

Je l'aime beaucoup.

Mad. JEFFRE.

La fleur des chevaliers anglais.

ERNOLD.

Votre honnêteté m'enchante. (*il lui présente sa bourse.*) Tenez.

Mad. JEFFRE.

Attendez.

ERNOLD.

Continuez.

Mad. JEFFRE.

Un voyageur qui a tout vu.

ERNOLD.

C'est cela !

Mad. JEFFRE.

Tout appris.

ERNOLD.

Tout.

Mad. JEFFRE.

Qui brouille un ménage avec une adresse... ah !

ERNOLD, *stupéfait.*

Heim ?... que dites-vous donc ?

Mad. JEFFRE.

Qui perd une jeune épouse dans l'esprit de son mari parce qu'il en fut dédaigné... c'est admirable !

ERNOLD, *avec colère.*

Mais je crois...

Mad. JEFFRE.

Qui espionne sans cesse ; qui ne voit rien, n'entend rien, et suppose tout... quel génie !

ERNOLD, *au comble de la fureur.*

Madame Jeffre !

Mad. JEFFRE.

Si c'est là ce qu'on apprend en faisant le tour du monde, autant vaudrait rester chez soi. Qu'en pensez-vous, monsieur ?

ERNOLD, *avec colère.*

Madame Jeffre... vous êtes...

Mad. JEFFRE.

L'écho de la voix publique.

Digitized by Google

ERNOLD.

Me dire en face des impertinences qui !...

Mad. JEFFRE.

Je ne vous ai rien pris pour cela. Adieu, sir Ernold. L'épouse malheureuse est une anecdote intéressante, vous y jouez un beau rôle, ne l'oubliez pas dans l'histoire de vos voyages.

ERNOLD.

Si je m'en croyais...

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, Milord BONFIL.

M. BONFIL.

Madame Jeffre !... (*il lui fait signe de sortir.*)

Mad. JEFFRE.

Oui, milord. (*à part, en s'en allant.*) Allons trouver le père de Paméla.

M. BONFIL.

Ernold, allez m'attendre au jardin.

ERNOLD.

J'y vais. J'ai besoin de faire quelques observations géographiques, quand on écrit une histoire, elle doit passer à la postérité, et mon ouvrage sera le guide des voyageurs.

SCENE X.

Milord. BONFIL, *seul.*

Oui, ma sœur m'a tracé mon devoir ; je le suivrai... il faut me séparer de l'indigne Paméla... mais Arthur !... le barbare !... il me rendra raison des peines qu'il me fait éprouver : aujourd'hui même, il m'arrachera la vie, ou sera ma première victime. (*il appelle.*) Isac.

SCENE XI.

Milord BONFIL, ISAC, *entrant.*

ISAC.

Me voilà.

M. BONFIL.

Dans ce cabinet, au fond de mon secrétaire, vous trouverez ma boîte d'armes et me l'apporterez.

Digitized by Google

ISAC.

Votre boîte d'armes ?

M. BONFIL.

Voilà ma clef.

ISAC.

Que voulez-vous donc faire de ?...

M. BONFIL.

Point de questions ; allez et revenez promptement.

ISAC.

Si c'était ?...

M. BONFIL.

Partirez-vous ?

ISAC.

Je pars, et ne dis plus mot.

SCENE XII.

Milord BONFIL, *seul, marchant à grands pas.*

Cruel ami ! était-ce de vous que je devais attendre l'affront le plus sanglant et la destruction de mon bonheur ?... mon sang bouillonne dans mes veines, et je n'aspire qu'après une vengeance éclatante... Modérons-nous... dans une heure tout sera fini pour l'un ou pour l'autre.

SCENE XIII.

Milord BONFIL, ISAC, *apportant la boîte.*

ISAC.

Voilà la boîte.

M. BONFIL.

Sur cette table.

ISAC.

Vous n'avez plus rien à m'ordonner ?

M. BONFIL, *se promenant.*

Non. (*Isac sort lentement. Bonfil se ressouvenant.*) Ah !... Isac.

ISAC, *se retournant.*

J'y suis encore.

M. BONFIL.

Allez chez milord Arthur ; vous lui direz que je le prie de se rendre ici, ou qu'il m'indique le lieu où je pourrai lui parler sans témoins.

ISAC.

Mais au moins, ce n'est pas pour... pis-je ! (*il fait le geste comme pour tirer un coup de pistolet.*)

Digitized by Google

M. BONFIL.

Allez donc !

ISAC.

J'y vais tout de suite.

SCENE XIV.

Milord BONFIL, *seul.*

Préparons tout. (*il ouvre la boîte, prend un pistolet et le charge.*) Un moment suffira pour écrire mes dernières volontés... Perfide Paméla ! je te forcerai à regretter ton époux.

SCENE XV.

Milord BONFIL, PAMÉLA.

PAMÉLA, *tremblante et restant près de la porte.*

Voilà milord... ah ! s'il m'était possible !...

M. BONFIL, *d'un ton concentré.*

Si je péris, ce sera la faute d'une épouse adorée, et je périrai par la main d'un ami.

PAMÉLA, *avance la tête pour entendre.*

Que dit-il ?... je ne puis entendre...

M. BONFIL, *chargeant.*

Que de remords pour eux !

PAMÉLA.

Si j'osais lui parler !

M. BONFIL.

Quant à moi je ne souffrirai plus.

PAMÉLA, *d'une voix faible.*

Milord !...

M. BONFIL, *sans la regarder.*

Qu'est-ce ?

PAMELA, *tremblante.*

C'est Paméla.

M. BONFIL, *troublé et avec colère.*

Quoi ! c'est vous !...

PAMÉLA.

Votre agitation m'inquiète et...

M. BONFIL, *avec une ironie amère.*

Ah ! .. je vous rends grace de l'intérêt que vous daignez prendre à moi.

Digitized by Google

PAMÉLA.

Puis-je vous vous demander pourquoi ces armes ?

M. BONFIL, *emporté malgré lui.*

Pourquoi ?... pourquoi ?... j'en ai besoin.

PAMÉLA.

Allez-vous faire un voyage ?

M. BONFIL, *concentré.*

Oui... oui.

PAMÉLA.

Bien long ?

M. BONFIL.

Il pourra l'être.

PAMÉLA.

Vous accompagnerai-je ?

M. BONFIL.

Non... non.

PAMÉLA.

Allez-vous dans le comté de Dévonshire ?

M. BONFIL.

Que vous importe ?

PAMÉLA.

Ce qu'il m'importe ? douteriez-vous de...

M. BONFIL.

Je ne doute plus de rien.

PAMÉLA, *en pleurant.*

Ah ! milord, vous me croyez coupable et vous m'abandonnez !... injuste époux !

M. BONFIL.

Injuste époux... moi !

PAMÉLA.

Si vous ne l'étiez pas, refuseriez-vous d'entendre ma justification ?

M. BONFIL.

Votre justification !

PAMÉLA, *vivement.*

Apprenez que milord Arthur...

M. BONFIL, *au comble de la fureur.*

Vous osez prononcer ce nom devant moi ! cruelle ! vous faites-vous un jeu de me désespérer ? peut-être croyez-vous, connaissant la violence de mon caractère, me porter à des excès qui... mais, non : le mépris que m'inspire votre trahison me rend maître de tous mes transports... je me contiendrai. (*il fait quelques pas pour sortir.*)

Digitized by Google

PAMÉLA.

Vous me quittez ?

M. BONFIL.

Et pour long-tems peut-être !

PAMÉLA.

Milord !

M. BONFIL, *douloureusement.*

Oubliez-moi... oubliez mes bienfaits... mon amour... j'ai reçu la récompense de ce que j'ai fait pour vous... adieu, Paméla.

PAMÉLA, *éplorée.*

Adieu

M. BONFIL, *au désespoir.*

Oui ; c'est le dernier que vous recevrez de moi.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, ISAC, ensuite Milord ARTHUR.

ISAC.

Voilà milord.

M. BONFIL.

Qu'il entre.

M. ARTHUR.

Je me rends à votre invitation.

PAMÉLA, *vivement à milord Arthur.*

Ah ! milord !

M. BONFIL, *l'interrompant.*

Miladi, passez dans un autre appartement.

PAMÉLA.

Mais si vous vouliez...

M. BONFIL.

Ayez pour moi cette complaisance.

PAMÉLA, *en s'en allant.*

Je suis perdue.

SCENE XVII.

Milord BONFIL, Milord ARTHUR.

M. BONFIL, *furieux.*

Nous voilà seuls.

M. ARTHUR.

Qu'avez-vous à me dire ?

Digitized by Google

M. BONFIL.

Ce que j'ai !... ce que j'ai !... vous ne le présumez pas?

M. ARTHUR.

Vous paraissez agité! miladi est dans la douleur !.. quelle en est donc la cause ?

M. BONFIL.

Vous en demandez la cause ?

M. ARTHUR.

Vos traits sont altérés... vous serait-il arrivé quelque malheur?

M. BONFIL.

Oui, le plus grand de tous.

M. ARTHUR.

Ah ! ma fortune...

M. BONFIL.

Je n'en ai pas besoin.

M. ARTHUR.

Mon sang, ma vie...

M. BONFIL.

C'est ce que je demande.

M. ARTHUR, *après un silence.*

Quel est donc ce langage ?

M. BONFIL.

C'est celui du plus malheureux des hommes.

M. ARTHUR.

Et qui cause votre tourment?

M. BONFIL.

Un ami.

M. ARTHUR.

Son nom ?

M. BONFIL.

Le vôtre.

M. ARTHUR.

Je suis interdit.

M. BONFIL.

Vous devez l'être.

M. ARTHUR.

Bonfil !

M. BONFIL.

Il n'est plus tems de feindre : tout est connu ; l'outrage est au comble, j'en ai la preuve, et vous m'en devez la réparation.

Digitized by Google

M. ARTHUR.

Pour la dernière fois, Bonfil, expliquez-vous... j'ai déjà trop souffert.

M. BONFIL.

Ingrat ami!

M. ARTHUR.

Point de mots; des faits.

M. BONFIL.

Paméla...

M. ARTHUR.

Eh bien?

M. BONFIL.

Etait le modèle des épouses.

M. ARTHUR.

Achevez.

M. BONFIL.

Et vous l'en avez rendu l'opprobre.

M. ARTHUR.

Moi?

M. BONFIL.

Vous savez tout.

M. ARTHUR, *noblement et froidement.*

Bonfil, croyez-vous à l'amitié.

M. BONFIL.

Oui, quand elle n'est pas combattue par l'amour.

M. ARTHUR.

A l'honneur?

M. BONFIL.

J'y croyais.

M. ARTHUR.

Connaissez-vous, depuis mon enfance (car nous ne nous sommes pas quittés), à la cour, à l'armée, dans toute ma vie enfin, quelqu'action qui puisse me déshonorer?

M. BONFIL.

Non; je vous connaissais pour un homme de bien... mais aveuglé par une passion insensée... vous êtes devenu le plus...

M. ARTHUR.

Ecoutez-moi, et ne m'insultez pas. En vous unissant à Paméla vous crûtes faire votre bonheur, et mon dessein n'était pas de le détruire. Eh! qui l'oserait? la vertu de Paméla, en inspirant le respect, imposerait le plus profond silence à l'homme le plus pervers. Je sais qu'il est des monstres, qui se font un triomphe de porter le déshonneur au sein d'une famille respectable, qui font une étude approfondie de

l'art affreux de tromper et de séduire ; point de grace pour ces ennemis des mœurs : qu'ils soient démasqués, flétris par l'opinion publique puisqu'on n'a point fait de lois qui puissent les atteindre et les punir.

M. BONFIL.

Ah ! que n'agit-on comme on parle ?

M. ARTHUR.

Me feriez-vous l'injure de me confondre avec ces vils fléaux de la société ?

M. BONFIL.

En élevant la voix contre eux, vous avez prononcé votre condamnation.

M. ARTHUR.

Qui les blâme ne peut les imiter.

M. BONFIL.

Qui, comme vous, les imite, est le plus vil des hommes.

M. ARTHUR.

Quel outrage !

M. BONFIL.

Il est égal à l'offense.

M. ARTHUR.

Cette offense est une supposition terrible.

M. BONFIL.

Non, c'est une vérité incontestable : votre correspondance avec Paméla, vos entretiens secrets...

M. ARTHUR.

Voulez-vous en apprendre la cause ?

M. BONFIL.

Je ne l'ignore pas.

M. ARTHUR.

Voulez-vous entendre la vérité ?

M. BONFIL.

La vérité dans la bouche d'un lâche séducteur !

M. ARTHUR.

Je me tais.

M. BONFIL, *lui présentant deux pistolets.*

Choisissez...

M. ARTHUR, *prenant un pistolet.*

J'accepte.

M. BONFIL.

Sortons.

(*Ladi Daure ouvre la porte du fond et paraît.*)

Digitized by Google

SCENE XVIII.

Les précédens, Ladi DAURE.

L. DAURE, *à milord Arthur.*

Vous ici, milord !

M. ARTHUR.

Soyez tranquille, madame : vous ne m'y reverrez peut-être jamais. (*il sort.*)

L. DAURE.

C'est un faux ami, et vous avez bien fait de lui interdire l'entrée de votre maison.

M. BONFIL, *troublé.*

Oui, je devais... Ma sœur, faites savoir mes volontés à Paméla. Je vais vous l'envoyer. (*il sort.*)

SCENE XIX.

Ladi DAURE, *seule.*

Enfin il a suivi mes conseils... cet évènement l'éclaire... Moi-même, en la détestant, j'admirais Paméla, et, sans cette lettre qui explique sa conduite, je n'aurais pu penser... La surprise du ministre est égale à la mienne; mais il s'est rendu à mes raisons... Paméla paraît; il faut la déterminer à finir sans éclat.

SCENE XX.

Ladi DAURE, PAMÉLA, Mad. JEFFRE.

Mad. JEFFRE, *à Paméla.*

Voilà miladi; allons, de la fermeté, défendez-vous, votre père va venir.

L. DAURE.

Approchez, Paméla. Madame Jeffre voudra bien se retirer. (*madame Jeffre sort.*)

PAMÉLA.

O! ma sœur !

L. DAURE, *d'un ton impérieux tout le long de cette scène.*

Je suis ladi Daure.

PAMÉLA.

Pardon... je me suis trompée.

L. DAURE.

Je vous ai fait demander; mais je n'ai rien que d'affligeant à vous apprendre.

Digitized by Google

PAMÉLA.

Je l'ai prévu.

L. DAURE.

D'après ce qui s'est passé, prévoyez-vous aussi le sort qui vous attend ?

PAMÉLA.

Je l'attends sans le redouter.

L. DAURE.

Cependant vous avez tout lieu de craindre...

PAMÉLA.

Rien, madame... non... je ne crains rien.

L. DAURE.

Quel calme !

PAMÉLA.

C'est celui de l'innocence.

L. DAULE.

Apprenez que milord Bonfil...

PAMÉLA.

Mon époux ?

L. DAURE.

Bientôt vous ne pourrez plus l'appeler ainsi.

PAMÉLA.

Oh ! toujours... toujours... et jusqu'à mon dernier soupir.

L. DAURE.

Il m'a chargé de vous faire part de ses intentions.

PAMÉLA.

Quelles sont-elles ?

L. DAURE.

Il gémit de la nécessité que lui impose la loi de faire casser votre mariage.

PAMÉLA.

Ciel !

L. DAURE.

Mais il le doit et le veut.

PAMÉLA, *anéantie.*

Il le veut !

L. DAURE.

Aujourd'hui même, il faut vous préparer à sortir de ces lieux.

PAMÉLA.

Mon époux voudrait !...

L. DAURE.

Ce soir, vous signerez l'acte de votre séparation.

Digitized by Google

(A commencer d'ici les artistes animeront le dialogue par dégré et mèneront la scène très-vivement.)

PAMÉLA.

Moi ?

L. DAURE.

Il l'exige.

PAMÉLA.

Moi, signer un acte de divorce... j'en frémis... et vous ne m'en croyez pas capable.

L. DAURE.

Il le faut.

PAMÉLA.

Jamais... je ne le signerais pas même sur le bord du tombeau.

L. DAURE.

Milord a le droit de vous y contraindre.

PAMÉLA.

Qui peut le lui donner ?

L. DAURE.

Une faute impardonnable... qui...

PAMÉLA.

On la suppose... mais vous n'y croyez pas.

L. DAURE.

On a des preuves.

PAMÉLA.

Imaginaires.

L. DAURE.

Réelles.

PAMÉLA.

C'est impossible.

L. DAURE.

On vous accuse.

PAMÉLA, *avec dignité.*

Oui ; mais je ne suis pas jugée.

L. DAURE.

Craignez de l'être.

PAMÉLA.

Loin de le craindre, je le demande.

L. DAURE.

Croyez-moi, évitez un éclat dont la honte rejaillira sur vous.

PAMÉLA.

La honte sera pour mes accusateurs.

Digitized by Google

L. DAURE.

Ils sauront soutenir ce qu'ils ont avancé.

PAMÉLA.

Vous vous plaisez, madame, à verser le poison dans le sein de votre victime.

L. DAURE.

Paméla !

PAMÉLA.

Vous jouissez de mes tourmens ! je devrais trouver en vous une sœur, une amie, et, loin de compâtir à mes maux, de les soulager, de me tendre une main secourable, vous me montrez l'abîme qui doit m'engloutir, et vous faites tous vos efforts pour m'y précipiter.

L. DAURE.

Téméraire ! savez-vous à qui vous parlez ?

PAMÉLA, *avec force.*

A mon ennemie ! (*transition.*) à celle que je respectai, que j'aurais voulu chérir et qui n'a rien négligé pour troubler mon bonheur. (*douloureusement.*) Vous me l'aviez bien dit que les jours qui suivraient celui de mon hymen ne seraient pas les plus beaux de ma vie ! C'est contre votre gré que je le formai, cet hymen, et vous avez résolu de vous en venger. Pour y parvenir, rien ne vous coûte, rien ne vous arrête ; mais j'entreprendrai tout pour me justifier ; on peut me sacrifier à l'orgueil, me réduire à l'état le plus déplorable, m'arracher le cœur de mon époux ; mais son estime !... mais me couvrir d'infamie par un honteux divorce ! Jamais... jamais : je demanderai justice et je l'obtiendrai.

L. DAURE.

On saura vous la rendre.

PAMÉLA, *avec la plus grande énergie.*

N'en doutez pas ; je puis perdre la fortune, un rang illustre sans m'en plaindre, ni les regretter ; mais l'honneur, c'est en vain que l'on prétend me le ravir ; je me défendrai, j'élèverai la voix dans tous les tribunaux contre l'imposture et la calomnie ; ma cause sera celle de toutes les épouses infortunées ; je la plaiderai avec l'énergie que donne la vertu ; forte de mon innocence, je combattrai mes accusateurs ; on lira sur leurs fronts le reproche de leur conscience ; ils pâliront devant le flambeau de la vérité ; ils ne peuvent m'accuser que sur des soupçons ; je donnerai des preuves, je convaincrai, j'attendrirai tous les cœurs, je regagnerai celui de mon époux ; je triompherai, et... je pardonnerai... ce sera ma seule vengeance.

Digitized by Google

L. D A U R E.

Votre présomption vous aveugle, vous perd, et vous pouvez vous attendre...

Mad. J E F F R E, *en dehors.*

Madame ! madame !

P A M É L A.

Quels sont ces cris ?

SCENE XXI.

Les précédens, Mad. J E F F R E.

Mad. JEFFRE, *entrant et pouvant à peine respirer.*

Ah ! mesdames, que faites-vous ici !

P A M É L A.

Qu'avez-vous, madame Jeffre?

L. D A U R E.

Que venez-vous nous apprendre ?

Mad. J E F F R E.

Votre époux !

P A M É L A.

Eh bien ! mon époux ?

Mad. J E F F R E.

Avec milord Arthur...

P A M É L A.

Achevez donc.

Mad. J E F F R E.

Va se battre au pistolet dans le jardin.

P A M É L A.

Ah ! grand dieu !

L. D A U R E, *à Paméla, avec force et indignation*

C'est vous qui êtes la cause...

P A M É L A, *au désespoir.*

Je cours me jetter entre leurs armes, et périr pour les sauver. (*Elle court vers la porte du fond; deux coups de pistolets partent à la fois; elle jette un grand cri :*) Ah ! (*elle reste immobile, tremblante, et tombe dans les bras de madame Jeffre en disant :*) Je me meurs ! (*Madame Jeffre la conduit sur un fauteuil.*)

L. D A U R E, *avec fureur.*

Malheureuse !... maudit soit l'instant où mon frère devint votre époux !

P A M É L A, *abîmée dans la douleur.*

Ah ! dieu !

Digitized by Google

L. DAURE.

Vous lui coûterez le bonheur et la vie !

Mad. JEFFRE.

Eh ! madame, voyez son état et ne redoublez point ses maux.

L. DAURE.

Les nôtres sont peut-être irréparables !...Volons au secours de Bonfil. (*elle va pour sortir.*)

SCENE XXI.

LES PRÉCÉDENS, ERNOLD, ensuite LE COMTE.

ERNOLD.

Où courez-vous, ma tante ?

L. DAURE.

Ernold, que s'est-il passé ?

ERNOLD.

Oh ! c'est une aventure étrange, et, dans l'Europe entière, on n'a jamais vu pareil combat.

L. DAURE.

Avez-vous été témoin de ce duel ?

ERNOLD.

Témoin ? partie.

L. DAURE.

Vous redoublez mon inquiétude, je vous ordonne de la faire cesser.

ERNOLD.

Je vais vous conter cela. Cet Arthur est un diable avec son sang-froid.

L. DAURE.

Au fait.

PAMÉLA, *à part.*

Je tremble.

ERNOLD.

M'y voici. Je me promenais dans le jardin en attendant Bonfil ; je le vois paraître avec Arthur, ils avaient l'air furieux ! Bonfil me dit : « Je vous trouve à propos, vous pourrez nous servir. » — « Et monsieur, à son tour, ajoute Arthur, me fera raison de ses propos de ce matin et de ses injustes dénonciations. » — « Milord, ce que j'ai dit est vrai. » — « Nous verrons si vous le soutiendrez. » — « Toujours. » — Ensuite s'adressant à Bonfil. — « A vous, milord, me voilà, commencez. » — Bonfil ne veut point de préférence et l'on

Digitized by Google

convient de tirer ensemble. On se met à six pas de distance, on arme, je donne le signal, et les coups partent.

L. DAURE.

Qui donc a été blessé ?

ERNOLD.

Bah ! blessé !

L. DAURE.

Mort ?

PAMÉLA, *à part.*

Ciel !

ERNOLD.

Non, personne n'a été touché.

PAMÉLA, *à genoux et soutenue par madame Jeffre.*

O ! mon dieu ! je te remercie.

ERNOLD.

Ah ! voilà le plus intéresant : ceci me regarde ; Arthur s'approche de Bonfil, lui donne un nouveau rendez-vous et me dit: « A vous, monsieur. » — Je suis brave, moi, et j'accepte la partie.— « Quelles armes choisit milord ? — « Vous avez votre épée, vous savez sans doute vous en servir ? — « Comme un français. » — « Défendez-vous. » — Aussitôt dit, aussitôt fait : nous nous mettons en garde, nous croisons le fer, il m'attaque, je pare, je riposte, il me serre, je tends, il marque une, deux, je ramasse d'un contre de quarte sec, et son épée vole en éclat. C'est beau, n'est-ce pas ma tante ?

L. DAURE.

Enfin ?

ERNOLD.

Enfin, on s'est battu, on a fait des prodiges de valeur... et tout le monde se porte bien

L. DAURE.

Où donc est mon frère ?

ERNOLD.

Dans son cabinet, où il s'abandonne à la douleur.

L. DAURE.

Nous lui devons nos secours, il ne faut pas le laisser à lui-même. (*ici le comte paraît.*) Vous voyez, madame, tous les maux qu'un moment d'erreur peut produire... Il est des fautes que le repentir et les larmes ne peuvent effacer.

LE COMTE, *avec fermeté.*

Qu'entends-je ?... miladi, est-ce à Paméla que s'adressent ces paroles ?

L. DAURE, *avec hauteur.*

Je n'ai rien à vous dire... interrogez madame.

Digitized by Google

ARNOLD.

Oui, elle pourra vous expliquer..

LA DAME.

Ernold, suivez-moi

SCENE XXIII.

PAMELA, LE COMTE.

(*Paméla se lève ; le Comte la regarde un moment sans parler.*)

LE COMTE, *d'un air noble et sévère.*

Êtes-vous coupable ?

PAMÉLA.

Moi ?

LE COMTE.

Répondez.

PAMÉLA.

Non, je ne la suis pas.

LE COMTE, *avec bonté et lui prenant la main.*

Paméla, je te crois.

PAMÉLA, *s'élançant dans les bras de son père.*

Ah ! voilà ma seule consolation.

LE COMTE.

Chère enfant ! et pourquoi m'avoir caché tes peines ?

PAMÉLA.

N'aviez-vous pas assez de vos malheurs sans que je vous accablasse des miens ?... O ! mon père ! on me traite bien cruellement.

LE COMTE.

Je le sais, la bonne Jeffre m'a tout dit. Veux-tu suivre mes conseils ?

PAMÉLA.

N'en doutez pas.

LE COMTE.

Abandonne les grandeurs, les richesses et fuyons nos persécuteurs.

PAMÉLA.

Moi fuir, quand je suis innocente !

LE COMTE.

Il faut te soustraire à l'injustice.

PAMÉLA, *avec énergie.*

Non, je dois en triompher.

Digitized by Google

LE COMTE.

Tes ennemis t'accuseront

PAMÉLA.

Je tâcherai de les fléchir.

LE COMTE.

Et s'ils persistent ?

PAMÉLA.

Je les confondrai.

LE COMTE.

Voilà le langage de l'innocence ! il n'y a pas un moment à perdre ; ton mariage ne peut être dissous sans l'aveu du ministre, il faut lui porter plainte, dévoiler l'erreur et demander justice...

PAMÉLA.

Tel est mon dessein ; mais hélas ! mon époux est mon adversaire ; milord Arthur est injustement soupçonné... Qui sera mon appui ? qui sera mon défenseur ?

LE COMTE.

Moi, ma fille, moi ; j'irai me jetter aux pieds du ministre et mes larmes, mes prières...

PAMÉLA.

Ah ! mon père, oubliez-vous que l'on vous poursuit encore comme rébelle, que votre arrêt est prononcé, et qu'au moment d'obtenir votre grace, vous pourriez trouver le trépas.

LE COMTE, *avec chaleur.*

Il s'agit de l'honneur, que m'importe la vie ? O ! ma fille ! tout le monde t'abandonne et te persécutent ; mais ton père te reste, c'est un ami sûr qui ne calculera point ce qu'il doit lui en coûter pour te servir. Le péril qui me menace ne saurais m'épouvanter, ni me retenir : au prix de mon sang j'établirai ton innocence ; si je réussis, je meurs content ; que ma Paméla soit heureuse, c'est le cri de mon cœur ; je me sacrifierai sans regret pour soutenir la cause de la nature et de la vertu.

PAMÉLA.

Ah ! laissez-moi périr, s'il le faut, et conservez vos jours.

LE COMTE, *avec force.*

Coupable, je t'eusse punie moi-même ; vertueuse, je dois te défendre : c'est le devoir d'un père, et je cours le remplir.

PAMÉLA.

Vous exposez vos jours !

Digitized by Google

LE COMTE.

Je ne vois que ton danger.

PAMÉLA.

Mon père, j'embrasse vos genoux : au nom du ciel, demeurez, demeurez!

LE COMTE, *vivement et la relevant.*

Ma fille, ne vous opposez point au seul parti que je dois prendre, et que votre gloire exige impérieusement. Levez-vous et ne me retenez plus. (*il fait quelques pas pour sortir.*)

PAMÉLA, *court après lui, le prend dans ses bras, et dit avec force.*

Non, je ne souffrirai pas...

LE COMTE.

Paméla... embrasse-moi... (*il l'embrasse.*) reçois la bénédiction de ton père... qu'elle te console et te soutienne... Si tu me perds, le ciel qui n'abandonne pas l'innocence, sera ton protecteur. Adieu; adieu, ma chère Paméla.

PAMÉLA.

O! mon père! si je vous perds, je ne pourrai vous survivre.

LE COMTE, *avec la plus grande force.*

Eh bien, tu ne mourras pas déshonorée. (*il sort.*)

PAMÉLA, *s'avance sur le bord de la scène en élevant les bras vers le ciel.*

O! mon dieu! veillez sur les jours de mon père et rendez-moi le cœur de mon époux.

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Milord BONFIL, *seul, entrant avec la plus grande agitation.*

Non, je n'ai jamais éprouvé les tourmens qui me déchirent. Ah ! qu'il aurait mieux valu cent fois qu'Arthur m'eut arraché la vie ! — Je me suis déterminé à prendre un parti sévère, contre celle que j'ai tant aimée... que j'aime encore malgré moi... Le ministre a reçu la plainte, et M. de Mayer va se rendre ici pour interroger... Quel terrible moment !... Paméla, quelle douleur pour votre père !... En me séparant d'elle, je dois tout tenter pour faire rendre au comte son honneur et sa liberté. Je prévois trop quel coup douloureux je vais porter au cœur de ce respectable vieillard, en lui apprenant le destin malheureux de sa fille, et...

SCENE II.

Milord BONFIL, ISAAC.

ISAAC.

Le comte d'Auspingh,

M. BONFIL, *à part.*

Ciel ! (*haut.*) Faites entrer, et retirez-vous.

(*Isac fait signe au Comte d'entrer, et sort.*)

SCENE III.

Milord BONFIL, LE COMTE.

M. BONFIL.

Mon père ! (*il porte la main sur son front.*)

LE COMTE, *d'un ton bas et pénétré.*

Ne me donnez plus ce titre ; désormais, je ne dois plus le porter.

M. BONFIL, *douloureusement.*

Ah ! mon cœur vous l'avait donné.

LE COMTE.

Et votre cruauté me le retire.

M. BONFIL.

Dites celle de Paméla.

Digitized by Google

LE COMTE.

Non ; Paméla n'a pu se rendre indigne de mon nom et de celui de ses ancêtres.

M. BONFIL.

Mais, les preuves...

LE COMTE, *d'un ton ferme.*

N'existent que dans votre jalousie et dans la haine de ses ennemis.

M. BONFIL, *vivement.*

Ses ennemis ; où sont-ils ?

LE COMTE.

Dans votre famille : ils ne vous pardonneront point l'élévation d'une infortunée... il ne la lui pardonneront pas à elle-même.

M. BONFIL, *à voix basse et en baissant les yeux.*

Vous savez ma résolution ?

LE COMTE.

Je suis instruit de celle que l'on vous a fait prendre.

M. BONFIL, *étonné.*

Comment ?

LE COMTE.

Vous voulez flétrir celle que votre cœur adore ?... Cela ne vient pas de vous.

M. BONFIL, *troublé et balbutiant.*

Je puis vous assurer...

LE COMTE, *avec force.*

Cela ne vient pas de vous, je le répète et l'affirme.

M. BONFIL.

Mais...

LE COMTE.

Il est des méchans qui méprisent la vertu, et qui se font un jeu de la persécuter.

M. BONFIL.

Ne me taxez point de faiblesse et de crédulité : rien ne peut me détourner du parti que je suis forcé de prendre.

LE COMTE, *avec la plus grande expression.*

Quoi ! sur une dénonciation que vous devriez mépriser, si vous estimiez votre épouse et votre ami, vous les accusez. Combien n'a-t-on pas vu d'époux désunis par des êtres envieux, intéressés, qui ne se plaisent qu'à détruire leur bonheur! Prenez-y garde, milord : vous êtes entouré de ces monstres perfides ; ils vous conduisent dans le précipice, et vous ne vous en apperceuez pas. Réfléchissez ; arrêtez-vous, il en est

Digitized by Google

tems encore. Paméla vous aime ; Paméla donnerait sa vie pour conserver la vôtre ; elle voit en vous son ami, son bienfaiteur ; sa conduite est sans reproches ; on ne peut lui trouver des torts, on lui en suppose ; vous croyez ces inculpations odieuses, et vous implorez les lois, pour punir un délit imaginaire. (*avec la plus grande force.*) Le divorce fut-il créé pour briser, au gré du caprice, les liens les plus solemnels de la société ? Non ; qu'il frappe sans pitié ces époux, que l'ambition unit et que le crime sépare ; voilà son digne emploi ; mais, requérir sa force, pour autoriser une injuste vengeance, pour être l'appui de la calomnie, pour opprimer l'innocence ; c'est manquer à l'honneur ; c'est abuser de la loi, pour se déclarer le persécuteur de la vertu.

M. BONFIL, *tire son mouchoir et le porte sur ses yeux.*

Ah ! mon père !... mon père !

LE COMTE, *avec la plus grande sensibilité.*

Vous pleurez, Bonfil ! la vérité aurait-elle lui au fond de votre cœur ? laissez-vous donc fléchir ; entendez la voix d'un ami qui vous demande la grace de sa fille innocente, que l'on vous fait persécuter injustement. Si vous croyez Paméla coupable, punissez ; mais, ne punissez pas sans preuves. Votre injustice lui coûtera la vie ; je ne vous parle pas de la mienne, le terme en sera toujours trop éloigné. (*en le pressant dans ses bras.*) Mon fils ! mon ami ! ayez compassion de ma vieillesse : depuis quarante ans, ma tête est dévouée au malheur et à la proscription ; je n'ai plus que quelques momens à vivre, ne les empoisonnez pas ; ne me faites pas descendre au tombeau, accablé de honte et d'amertume. Si Paméla n'est plus digne de vous, abandonnez-la ; fixez le lieu de son exil ; à l'instant je quitte ma patrie ; je l'emmène, s'il le faut, au bout de l'univers : elle ne portera plus votre nom ; si votre cœur le lui défend, qu'avez-vous besoin que les lois le lui ordonnent ? Milord, voyez les pleurs d'un père, écoutez le cri de la pitié... Rendez-moi, rendez-moi mon enfant, et ne la déshonorez pas. (*il se jette aux pieds de Bonfil.*)

M. BONFIL, *à part.*

Non, je n'y résiste plus. (*haut.*) Comte, levez-vous... Je ne puis vous rien promettre... il faut...

LE COMTE.

Que tout s'accomplisse ? J'en doutais ; j'ai voulu le savoir de vous-même avant d'agir. Vous avez pris votre parti, je dois prendre le mien. Votre cœur ne vous dit plus rien pour votre respectable et malheureuse épouse ; la calomnie a plus d'empire sur vous que la vertu... Vous cédez à l'erreur... craignez la vérité ; elle vous prépare bien des remords. Vous vou-

Digitized by Google

les sacrifier Paméla, cela vous paraît facile : fille d'un père proscrit, condamné, sans fortune, sans protecteur (car vous seul deviez être le mien... et... je ne vous ferai point de reproches.) On se croit tout permis envers elle; tout le monde se réunit pour l'accabler... tout, jusqu'à son époux... Mais, je puis me perdre pour la sauver, et j'y cours. Adieu, milord.

M. BONFIL.

Où allez-vous ?

LE COMTE.

Où l'honneur m'appelle ?

M. BONFIL.

Mon père !

LE COMTE, *avec force et noblesse.*

Vous me rendrez ce nom, quand vous vous honorerez d'être l'époux de Paméla. (*il sort vivement.*)

SCENE IV.

Milord BONFIL, *seul.*

Que va-t-il entreprendre ! — Ah ! père infortuné !... Il veut quitter l'Angleterre... et moi aussi, je fuirai ma patrie. — Je ne pourrais vivre dans un séjour qui me rappellerait sans cesse... Mais, Paméla délaissée, que deviendra-t-elle ?... quelle sera sa destinée ?... Bonfil, peux-tu le demander ? abandonneras-tu aux horreurs de l'indigence, celle qui fut ton épouse ? Oh ! non... non... elle me donne la mort, je dois assurer son existence. Allons faire dresser un acte qui atteste... (*Paméla paraît.*)

SCENE V.

Milord BONFIL, PAMÉLA.

M. BONFIL.

Que vois-je ?

PAMÉLA.

Une malheureuse épouse, qui vient implorer votre justice et votre pitié.

M. BONFIL.

Ma pitié !... Comptez sur ma justice.

PAMÉLA.

Ladi Daure vient de m'ordonner de sortir de votre hôtel.

M. BONFIL, *d'un ton étouffé.*

Oui... oui... il le faut.

Digitized by Google

PAMÉLA.

Ainsi, mon époux m'abandonne ?

M. BONFIL.

On vous fera savoir le lieu de votre retraite.

PAMÉLA, *d'un ton étouffé, disant lentement, et dans un espèce de délire sans explosion.*

Ma retraite !... ma retraite ! j'en choisirai une... qui me mettra à l'abri... de la calomnie... du malheur... où, dans une tranquilité parfaite... je trouverai la fin de mes maux.

M. BONFIL, *à part.*

Et les miens ne finiront qu'avec ma vie.

PAMÉLA, *continuant.*

Ce soir... je quitterai ces lieux... accablée de l'inimitié de mon époux... chargée de honte, déshonorée peut-être... mais le ciel sait si j'ai mérité !... je suivrai vos ordres... je partirai... bien malheureuse !... mais sans remords... Haïe.. méprisée de tous ceux qui me sont chers... je ne trouverai de consolation que dans l'estime de moi-même... c'est l'unique bien qu'on n'a pu me ravir. Tous les cœurs sont fermés pour moi... il ne me reste plus que celui de mon père.

M. BONFIL, *vivement.*

Et celui...

PAMÉLA, *vivement.*

Milord ?

M. BONFIL.

C'en est assez.

PAMÉLA.

Vous me refusez tous les moyens de me justifier ?

M. BONFIL, *lui lançant un regard terrible.*

Vous justifier !...

PAMÉLA.

Vos regards me font trembler !

M. BONFIL.

Perfide !

PAMÉLA.

Vous me glacez d'effroi !

M. BONFIL.

Terminons un entretien qui me tue... Je vous rends à vous-même... Il faut briser des liens bien chers... et bien douloureux... J'ai voulu faire votre bonheur, et vous avez détruit le mien. — Mais les reproches sont inutiles ; il faut nous séparer.

PAMÉLA.

Nous séparer !

Digitized by Google

M. BONFIL.

Ç'en est assez... je me contiens à peine... N'irritez point ma colère... ne redoublez point mes tourmens... Allez, fuyez un malheureux à qui vous ne laissez que le désespoir et la douleur. (*il se jette dans un fauteuil.*)

PAMÉLA, *en pleurant.*

Notre séparation sera donc éternelle ?

M. BONFIL.

Oui... éternelle !

PAMÉLA.

Un jour, vous plaindrez votre pauvre Paméla.

M. BONFIL.

Laissez-moi... laissez-moi...

PAMÉLA.

Quoi ! je ne vous reverrai jamais ?

M. BONFIL.

Jamais... jamais.

PAMÉLA.

Je vous retrouverai toujours dans mon cœur.

M. BONFIL, *à part.*

Ah ! que ne puis-je l'arracher du mien !

PAMÉLA, *à part.*

Des pleurs innondent son visage; rien ne doit me coûter pour le fléchir. (*elle s'approche du fauteuil de Bonfil et se met à genoux.*) Milord !

M. BONFIL, *se retourne, et voit Paméla à ses pieds.*

Grand dieu !

PAMÉLA, *lui tendant les bras.*

Cher époux !

M. BONFIL, *hors de lui.*

Moi, votre époux ! femme indigne de mon amour ! — Retirez-vous... retirez-vous.

PAMÉLA, *mourante, et ne pouvant se relever.*

Je n'ai pas la force...

M. BONFIL.

(*Il la prend par la main, sans la regarder, et la relève. Paméla colle ses lèvres sur sa main; il éprouve un frémissement par tout son corps.*)

Que faites-vous ?

PAMÉLA.

C'est mon dernier adieu. Je sors... Je vous obéis... Vivez heureux... Moi, je n'aurai pas long-tems à souffrir.

Digitized by Google

(Elle s'en va, en s'appuyant sur plusieurs fauteuils, s'arrête à la porte du fond, regarde Bonfil, porte son mouchoir sur son front et sort désolée.)

SCENE VI.

Milord BONFIL, *seul.*

Ses larmes perfides ont coulé sur ma main... et mon cœur... et mon cœur !... Ah ! qu'il est cruel d'être obligé de punir ce qu'on aime ! (*il s'appuie la tête sur le dos d'un fauteuil.*)

SCENE VII.

Milord BONFIL, ISAC.

ISAC, , *en pleurant.*

Monsieur de Mayer.

M. BONFIL.

Oui... je l'ai résolu, je m'en séparerai.

ISAC.

Milord.

M. BONFIL.

Quoi ?

ISAC.

L'envoyé du ministre.

M. BONFIL.

Eh bien ?

ISAC, *pleurant plus fort.*

Il est là.

M. BONFIL.

Qu'avez-vous ?

ISAC.

Rien, milord.

M. BONFIL.

Je veux savoir...

ISAC.

J'ai vu pleurer notre bonne maîtresse... Pardonnez... je ne puis m'empêcher...

M. BONFIL.

Allez, et faites entrer M. Mayer.

ISAC.

Oui, milord. (*en s'en allant.*) Il faut qu'il ait un cœur de marbre.

Digitized by Google

SCENE VIII.

Milord BONFIL, M. DE MAYER.

M. DE MAYER.

Milord, je vous salue. Le grand chancelier m'envoie auprès de vous.

M. BONFIL.

Qu'avez-vous à m'ordonner de sa part ?

M. DE MAYER, *avec la plus grande noblesse.*

Informé de ce qui s'est passé, entre vous et votre épouse, il sait que vous la croyez coupable, que vous voulez intenter un divorce, et qu'elle proteste de son innocence. Le ministre, qui aime, qui respecte votre maison, et qui desire sur tout de protéger votre honneur, vous conseille, par mon organe, de faire d'abord un examen particulier de cette affaire, avant de la divulguer. Il m'a conféré le pouvoir d'en dresser sommairement le procès-verbal, sur le simple exposé des personnes informées, et par la confrontation de l'accusée. Faites venir votre épouse : que miladi Daure et le chevalier Ernold paraissent aussi. On sait qu'ils ont les premiers éveillé vos soupçons. Réposez-vous sur moi du soin de faire sortir la clarté du milieu même de la confusion, et de séparer l'erreur de la vérité. Si votre épouse est coupable, sa faute deviendra publique, ainsi que l'arrêt qui la condamnera. Innocente, vous retrouverez la paix de votre ame, sans avoir hasardé votre réputation. Voilà ce que pense un sage ministre, et ce que doit faire un honnête gentilhomme comme vous.

(*Milord Bonfil tire un cordon de sonnette, Isac entre.*)

ISAC.

Milord ?

M. BONFIL.

Faites entrer miladi Daure et le chevalier Ernold, Dites à Pamela et à madame Jeffre de se rendre ici. (*Isac sort.*)

M. DE MAYER.

Milord, vous n'êtes point l'ennemi de votre épouse ?

M. BONFIL.

Moi ?... ah ! je l'aimai tendrement, et si l'infidélité n'avait pas dégradé son cœur...

M. DE MAYER.

Cela n'est point encore prouvé.

Digitized by Google

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, et successivement L. DAURE, ERNOLD, PAMÉLA et Mad. JEFFRE, ISAC, *est rentré pour donner les fauteuils.*

L. DAURE.

Mon frère, me voilà.

ERNOLD.

Qu'avons-nous donc à faire ici ? Quel est ce monsieur ?

M. BONFIL, *noblement.*

Monsieur représente ici le grand chancelier d'Angleterre.

PAMÉLA, *soutenue par madame Jeffre.*

Milord, je me rends à vos ordres.

M. BONFIL, *à Paméla.*

Asseyez-vous. M. de Mayer, miladi, et vous, chevalier, prenez place.

(*Tout le monde s'assied. La table est à la droite de l'acteur. Ladi Daure et le chevalier Ernold s'asseyent à la droite de M. de Mayer. Bonfil est à sa gauche ; plus éloigné et du même côté est Paméla ; madame Jeffre et Isac sont auprès d'elle.*)

M. DE MAYER.

Je suis chargé d'examiner l'accusation portée contre madame.

PAMÉLA.

Monsieur, la calomnie m'attaque ; mais, je suis innocente.

M. DE MAYER, *avec douceur.*

Je ne puis vous permettre encore de vous justifier.

ERNOLD.

Gardez-vous d'ajouter foi à ses discours.

M. DE MAYER, *d'un ton sévère.*

De la circonspection dans les vôtres, monsieur : jusqu'à présent, madame a droit à des égards, et personne, devant moi, n'a celui de l'outrager. (*à Bonfil.*) Milord, quelle est la personne que vous soupçonnez de complicité avec votre épouse ?

M. BONFIL.

Milord Arthur.

M. DE MAYER.

Et sur quoi le croyez-vous ?

M. BONFIL.

Sur mille raisons.

Digitized by Google

M. DE MAYER.

Indiquez-moi la première.

M. BONNEIL.

Ernold, parlez.

ERNOLD, *d'un air important.*

Ecoutez, monsieur, écoutez bien. Un rendez-vous... une porte fermée... un tête-à-tête dans ce salon.

M. DE MAYER.

Un salon de compagnie n'est point un endroit suspect. Et qui les a surpris ensemble ?

ERNOLD.

Moi.

M. DE MAYER.

Que disaient-ils ?

ERNOLD.

Ma foi, je ne puis trop le savoir.

M. DE MAYER.

Cependant, quand on a l'indiscrétion d'écouter, on doit tout entendre.

ERNOLD.

Mais...

M. DE MAYER.

Et, quand il s'agit de faire punir, on ne doit point avoir de doute.

ERNOLD.

Tout ce que je sais, c'est qu'on m'a fait faire une demi-heure d'anti-chambre ; qu'on ne voulait pas me recevoir, et, qu'en me voyant entrer, malgré sa défense expresse, madame s'est fâchée, milord Arthur s'est emporté contre moi, et je regarde leur colère comme de forts indices du crime dont on l'accuse.

M. DE MAYER.

L'impatience d'attendre, l'orgueil blessé, le dépit d'avoir été mal reçu, tout cela peut vous la faire paraître telle. (*à ladi Daure.*) Et vous, madame, qu'avez-vous à dire ?

L. DAURE.

Je dirai que milord Arthur, depuis long-tems, a l'entière confiance de madame, et qu'il entre dans leurs projets que le divorce soit prononcé, pour s'unir ensemble.

M. DE MAYER.

Tous ces soupçons réunis, n'établissent pas une semi-preuve. — Approchez, Isac... et vous aussi, madame Jeffre. — Isac, qu'avez-vous à dire de miladi ?

ISAC.

Du bien, voilà ma déposition.

Digitized by Google

M. DE MAYER.

Et madame Jeffre ?

Mad. JEFFRE.

Moi ? je ne lui connais pas un tort et pas un défaut.

M. BONFIL.

Finissons. Monsieur, donnez-vous la peine de lire cet écrit. (*il donne la lettre à M. de Mayer.*)

M. DE MAYER, *après l'avoir lue.*

Madame, ce billet renferme de terribles preuves contre vous.

PAMÉLA.

Je me flatte qu'il ne sera pas difficile de les réfuter.

M. DE MAYER.

Et qui s'en chargera ?

PAMÉLA.

Moi, monsieur, si vous voulez le permettre.

M. DE MAYER, *présentant le billet à Pamela.*

Voilà l'accusation ; défendez-vous si vous le pouvez.

(*Pamela se lève, va à la table, prend le billet, et reste debout. Tous les autres personnages sont assis. Ladi cause tout bas avec Ernold.*)

PAMÉLA.

Monsieur, je suis très-faible : que votre autorité m'obtienne de pouvoir parler sans être interrompue.

M. DE MAYER.

J'en fais une loi, au nom du ministre.

(*A ces mots, ladi et Ernold se taisent : ceci, bien exécuté, doit produire un effet.*)

PAMÉLA.

Monsieur, mon sort est connu de tout le monde. On sait que, long-tems supposée une pauvre paysanne, j'ai découvert la noblesse de mon origine ; et que, milord, qui m'aimait, m'a donné le nom de son épouse. (*elle pleure.*)

M. DE MAYER.

Retenez vos larmes, et continuez, madame.

PAMÉLA.

L'éclat de ma fortune excita la jalousie dans tous les cœurs. Ladi Daure me jura une haine implacable ; le chevalier m'accabla d'outrages... et si je dévoilais !... mais je suis ici pour me défendre, et non pour accuser.

M. DE MAYER.

Bien, miladi ! c'est très-bien.

PAMÉLA.

Au moment de quitter Londres, avec mon époux, j'en instruis milord Arthur, par un écrit de ma main, et que je ne

Digitized by Google

désavoue point. La voilà cette lettre qui m'accuse; voilà la bâse des plus horribles soupçons.

M. DE MAYER.

Vous avez promis de les combatre et de les détruire.

PAMÉLA.

Oui; je vais l'entreprendre : j'écris à milord Arthur.

(*Elle lit.*)

« *Milord,*

« *Je vais partir pour le comté de Dévonshire; c'est à re-*
» *gret que je vous quitte, et que je laisse à Londres la plus*
» *chère partie de moi-même.* (*Elle parle.*)

Ces phrases, mal interprétées, ont pu révolter mon époux... mais, je parlais de mon père... Il m'a donné la vie... n'est-il pas la plus chère partie de moi-même ! (*Elle lit.*)

» *Jugez de l'état de mon cœur pendant ce voyage, et*
» *combien il m'en coûte de me séparer de l'objet qui m'inté-*
» *resse le plus.*

(*Elle parle.*) Quitter un père tendrement chéri, le laisser entre la vie et la mort; voilà ce qui causait ma douleur.

(*Elle lit.*)

« *Votre bonté seule me console, et c'est en elle que j'ai mis*
» *toute ma confiance. Je ne m'explique pas plus clairement,*
» *pour ne pas confier au papier un secret aussi important*
» *que le nôtre.*

(*Elle parle.*) Oh ! oui, bien important; sans doute ! Tout le monde ignorait la retraite de mon malheureux père, et la moindre indiscrétion pouvait le conduire au supplice.

(*Elle lit.*)

« *Vous savez ce dont nous sommes convenus ce matin,*
» *et je me flatte que vous agirez avec prudence.*

(*Elle parle.*) Pouvais-je trop le lui recommander ! (*elle lit.*)

« *Je pars; n'oubliez pas ce que vous m'avez promis; ve-*
» *nez au comté de Dévonshire m'apporter quelque consola-*
» *tion, et je verrai la fin de mes peines et de mes ennuis.* »

(*Elle. parle*) S'il m'eût appporté la grace de mon père, n'était-ce pas mettre fin aux tourmens que j'éprouve ? — Voilà la lettre expliquée; voilà en quel sens je l'ai écrite... et que le ciel me punisse si jamais j'ai eu d'autres intentions ! (*à Bonfil.*) Milord, à mon serment, vous pouvez m'en croire; si j'ai perdu votre amour, je ne suis pas indigne de votre estime. (*avec force et sensibilité.*) Paméla, trahir son époux ? Paméla devenir ingrate envers son bienfaiteur !... ah ! ne faites pas ce cruel affront à la pureté de la foi que je vous ai jurée, et que je vous conserverai jusqu'au dernier instant de ma vie. Si vous avez cessé de m'aimer, abandonnez-moi, reprenez vos bienfaits... mais laissez-moi l'honneur. (*après*

Digitized by Google

un court silence, elle reprend.) Milord, une erreur a causé ma disgrace; on me supposait coupable, lorsque je remplissais le plus saints des devoirs. (*avec explosion.*) Ce que j'ai fait pour mon père, vous l'eussiez fait pour le vôtre! — Vous m'avez condamnée, sans vouloir m'entendre... à présent, j'en appelle à votre équité, soyez mon juge, prononcez mon arrêt, ou rendez-moi votre cœur.

M. DE MAYER.

Milord, vous avez entendu la justification de votre épouse; êtes-vous dissuadé?

M. BONFIL, *se levant.*

Non, je ne le suis point, non; je ne puis me rendre à ses paroles artificieuses: la plainte est portée, et notre séparation...

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, ISAC, ensuite Milord ARTHUR.

ISAC.

Milord Arthur.

TOUS LES PERSONNAGES.

Arthur!

(*Tableau de surprise. Arthur paraît, tout le monde se lève.*)

M. BONFIL, *avec force.*

Milord, qui vous amène ici?

M. ARTHUR, *froidement et noblement.*

L'honneur.

M. BONFIL.

Qui vous autorise à vous présenter chez moi?

M. ARTHUR.

L'ordre du ministre.

M. BONFIL.

Quels sont vos motifs?

M. ARTHUR.

Je viens détruire vos injustes soupçons, et confondre les calomniateurs.

LADAURE.

Et quels sont ces calomniateurs?

M. ARTHUR, *en la regardant.*

Vous les connaissez, madame.

M. BONFIL.

Quoi! milord...

M. ARTHUR.

On vous a trompé, Bonfil; les imposteurs l'ont emporté sur l'amour et l'amitié: pour vous punir, je devrais vous lais-

Digitized by Google

ser votre erreur. (*en montrant Paméla.*) Mais l'innocence souffre, elle est accusée; il est du devoir de l'honnête homme de la défendre et de la faire triompher.

M. BONFIL.

Vous êtes le complice de madame, vous ne pouvez entreprendre sa défense.

M. ARTHUR.

Moi, son complice ? non; je suis accusateur.

M. BONFIL, *vivement.*

Et qui donc pouvez-vous accuser ?

M. ARTHUR.

Vous.

M. BONFIL.

Quels sont mes torts ?

M. ARTHUR.

Vous les demandez ? vous n'avez pas le dessein de les réparer.

M. BONFIL, *avec colère.*

Encore une fois, mes torts ? c'est le point essentiel.

M. ARTHUR, *avec noblesse et chaleur.*

Vous voulez les savoir ? écoutez, et tremblez. En épousant Paméla, vous deviez employer votre crédit pour faire rendre justice au comte d'Auspingh, vous le jurâtes; avez-vous tenu vos sermens ? Non : Paméla voyant que vous négligiez l'auteur de ses jours, eut recours à moi pour sauver ce qu'elle avait de plus cher au monde; je m'y engageai, et je tins ma parole. Un entretien secret, mais indispensable, excita votre colère, et vous rendit le plus injuste et le plus cruel de tous les hommes. Enfin, vous n'avez rien fait pour conserver la vie du père; vous déshonorez son enfant, et vous avez outragé votre ami. Voilà les effets de votre crédulité, de votre injustice et de votre jalousie. Maintenant, vous connaissez vos torts : rougissez-en, et réparez-les

M. DE MAYER.

Milord, votre déclaration est celle de Paméla.

M. ARTHUR, *continuant.*

Que dis-je, les réparer ? le pourrez-vous ? Vous ignorez l'effet qu'ils ont produit. Frémissez, voilà le plus funeste. Savez-vous ce qu'est devenu le comte d'Auspingh ? Ce malheureux père, pour justifier sa fille, s'est exposé à la rigueur de la loi qui le condamne... Il a tout bravé... Au sortir de votre hôtel, il vient d'être arrêté.

PAMÉLA.

Mon père !

M. BONFIL.

Ah ! le tems presse, je vole au secours du comte... vais..

Digitized by Google

M. ARTHUR.

Un moment !

PAMÉLA.

Ah ! milord, venez, conduisez-moi, et, s'il ne faut que mes jours...

M. ARTHUR, *les arrêtant.*

Demeurez. (*à Bonfil.*) Je vous ai promis la vérité, je vous la dois. Je viens démasquer les perfides qui, par leurs infâmes conseils, leur haine et leur ambition, ont détruit votre bonheur. Ce moment sera terrible ! les preuves sont convainquantes. — Bonfil, gémissez sur les maux que vous avez causés. — Madame, rassurez-vous ; vous m'avez chargé de veiller sur les jours du Comte ; ma tâche est remplie... Paméla, voilà la grace de votre père. (*il lui remet un papier.*) Milord, voilà la justification de votre épouse. (*il lui remet une liasse de lettres et un billet.*)

M. BONFIL.

Une lettre du ministre !

M. ARTHUR.

Lisez ce qu'il vous écrit.

M. BONFIL, *après avoir lu.*

Quoi ! milord, votre correspondance avec Paméla était entre les mains du ministre ?

M. ARTHUR.

Il le fallait : ladi m'écrivait pour obtenir la grace de son père.

M. BONFIL, *vivement.*

Qu'entends-je ?

M. ARTHUR.

Voilà le crime que vous vouliez punir.

PAMÉLA.

Ah ? milord... Et mon père, où est-il ?

M. ARTHUR.

Vous allez le voir. Venez, comte d'Auspingh ; venez embrasser et consoler votre enfant.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE.

PAMÉLA, *courant au-devant du Comte, et lui tendant les bras.*

Mon père !

LE COMTE, *la pressant dans ses bras.*

O ! ma chère Paméla ! (*en montrant Arthur.*) Voilà notre libérateur. (*en montrant Bonfil.*) Et voilà le plus...

PAMÉLA, *l'interrompant.*

C'est mon époux... Ne lui dites rien ; je vous revois, je ne sens que la moitié de mes maux.

Digitized by Google

LE COMTE, *avec force.*

Venez, ma fille; sortons d'ici. On m'a, grace à milord Arthur, réhabilité dans mon honneur et dans mes biens : Fuyons, fuyons loin de ces lieux; mais, ne soyons point ingrats : Remerciez milord (*en désignant Bonfil.*) du bien qu'il a voulu nous faire, et oubliez le mal qu'il nous a fait.

PAMÉLA.

Qu'exigez-vous ?

LE COMTE, *d'un ton d'autorité.*

Milord vous rend à moi; je reprends tous mes droits sur vous, et vous devez m'obéir.

PAMÉLA.

Vous le voulez ? (*le Comte lui fait signe d'obéir.*) (*Elle s'approche de Bonfil, et lui dit lentement et en pleurant.*) Suis-je encore Paméla, ou ladi Bonfil ?

(*Bonfil laisse tomber le mouchoir qu'il tient sur ses yeux, regarde Paméla douloureusement, se jette à ses pieds et lui tend les bras : Paméla s'y précipite; ils s'embrassent, et restent un moment dans cette attitude.*)

PAMÉLA, *avec le cri de l'ame.*

Mon père ! on l'a trompé; il m'aime, il se repent.

M. BONFIL, *tendant les bras au Comte.*

Mon père !

PAMÉLA, *tendrement.*

Voulez-vous lui pardonner ?

LE COMTE, *avec ame.*

Eh ! n'est-il pas ton époux ?

M. BONFIL, *se relève, et va se jetter dans les bras du Comte.*

Ah !... (*après l'avoir embrassé, il prend la main de Paméla.*) Oui, son époux; et les calomniateurs ne pourront briser nos liens.

M. DE MAYER.

Milord, votre réconciliation me charme et vous honore. Voilà ce que le ministre attendait de vous; mais votre digne épouse peut exiger une réparation; portez plainte contre ses accusateurs, et je la reçois.

PAMÉLA, *vivement.*

Milord, ne les nommez pas.

M. BONFIL, *lui donnant la lettre du ministre.*

Soyez l'arbitre de leur sort. (*Paméla prend la lettre, jette un coup-d'œil dessus, et la déchire en baissant les yeux.*)

M. DE MAYER, *à Paméla.*

Ce noble procédé est bien digne de vous. (*à ladi Daure et au Chevalier.*) Miladi, chevalier Ernold, le ministre m'a chargé de vous accompagner chez lui pour des affaires importantes qu'il doit vous communiquer.

L. D'AURE.

Je vous entends, monsieur. Ernold, donnez-moi la main.

(*ils sortent.*)

Digitized by Google

M. DE MAYER, *à Bonfil.*

Adieu, milord. A l'avenir, n'écoutez plus les mauvais conseils; défiez-vous des fausses apparences, et croyez à la vertu. (*il salue, et sort.*)

SCENE XII.

Milord BONFIL, PAMÉLA, Milord ARTHUR, LE COMTE, Mad. JEFFRE.

M. BONFIL.

Ah !... je suis hors de moi !... les perfides ! (*à Pamela en pleurant.*) Chère épouse, le remords de vous avoir offensée ne pourra jamais sortir de mon cœur; je suis indigne du pardon que vous m'avez si généreusement accordé.

PAMÉLA, *avec candeur et bonté.*

J'ai vu votre repentir; vous m'avez rendu votre estime... et je ne me souviens plus des maux que j'ai endurés. (*Bonfil lui baise la main.*)

LE COMTE, *à milord Arthur.*

Cher Arthur, après ce que vous venez de faire pour nous, quelle sera votre récompense ?

M. ARTHUR.

Le bien que j'ai fait. — Je vous quitte. (*à Bonfil.*) Milord, quand vous voudrez me voir, mon asile et mon cœur vous seront toujours ouverts; mais votre hôtel m'est fermé pour jamais. Adieu, Bonfil, adieu, mon ami.

TOUS LES PERSONNAGES, *courant après Arthur.*

Milord !

M. ARTHUR.

Restez... Vous êtes tous heureux; je n'ai plus rien à désirer. (*il sort.*)

SCENE XIII ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, excepté ARTHUR.

M. BONFIL, *au Comte.*

O ! mon père ! croyez-vous qu'Arthur veuille être encor mon ami ?

LE COMTE.

Je me charge de vous réconcilier. Milord, oublions tout et gardons le secret sur cet affreux événement.

M. BONFIL.

Non; tout le monde le saura; j'ai réparé mes torts, je ne dois plus en rougir. Il faut que mon exemple tourne au profit de la société; rende les maris moins crédules, force les méchans à se taire, et que désormais on ne voie plus les épouses vertueuses devenir les victimes de la calomnie.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

PAUL Ier,

DRAME HISTORIQUE.

Digitized by Google

Digitized by Google

PAUL Ier,

Drame historique

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PAR MM. ÉDOUARD D'ANGLEMONT

ET

THÉODORE MURET,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE,
LE 27 DÉCEMBRE 1831.

PARIS.

J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS ROYAL, GRANDE COUR,

DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS.

1832

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
PAUL Ier, empereur de Russie.	MM. CONSTANT.
LE GRAND-DUC ALEXANDRE.	CULLIER.
LE COMTE PALHEN, gouverneur de Saint-Pétersbourg.	FRANCISQUE. CUDOT.
L'AMBASSADEUR DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.	BELFORT.
ZOUBOFF, FÉDOR, } Officiers supérieurs.	THÉRIGNY. FRÉDÉRIC.
WILLIAM BENINGSON, anglais.	EUGÈNE.
KOUTAÏSOFF, surintendant du palais.	DAUTERIVE.
UN GEÔLIER.	BOISSELOT.
PREMIER SOLDAT.	BARBIER.
DEUXIÈME SOLDAT.	CHARLES.
UN HUISSIER DU PALAIS.	BOURGEOIS.
ÉMILIE CHEVALIER, actrice française, favorite de Paul Ier.	Mlles IRMA. MARTIN.
COURTISANS, OFFICIERS, SOLDATS.	

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
Rue du Vieux-Colombier n. 4.

Digitized by Google

PAUL Ier,

DRAME HISTORIQUE.

ACTE I.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente un salon de réception du palais impérial.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAUL Ier, ÉMILIE, KOUTAÏSOFF, UN SECRÉTAIRE, *écrivant sous la dictée de l'empereur. Emilie parcourt de la musique.*

PAUL.

« En réparation du crime de..., trahison, le prince Orloff « paiera une amende de cinquante mille roubles, et sera « dégradé de ses titres et honneurs, car telle est notre vo- « lonté impériale. Saint-Petersbourg, le dix mars 1801, « et la cinquième année de notre règne. » Donnez que je signe. (*signant*) « Moi, l'empereur. » (*à Emilie*) Eh bien! ma souveraine, êtes-vous satisfaite?

ÉMILIE.

Sire, je n'attendais pas moins de votre justice.

PAUL.

En vous manquant, le prince me manquait à moi-même. Une comédienne, a-t-il dit! comédienne! vous ne l'êtes plus. A dater d'aujourd'hui, nous verrons si mon altière noblesse croira s'avilir lorsque dans Emilie Chevalier elle saluera la duchesse de Riga.

Digitized by Google

ÉMILIE.

Quoi ! sire, vous voulez...

PAUL.

Oui, ces nobles si fiers, je veux qu'ils s'inclinent devant vous jusqu'à toucher la terre de leurs panaches.

KOUTAÏSOFF.

Madame la duchesse, que je sois le premier à vous féliciter, à vous offrir l'hommage du dévouement sincère et sans bornes...

PAUL.

Tais-toi donc, mon pauvre Koutaïsoff. A travers ce beau costume de surintendant du palais, dont il nous a plu de t'affubler, tu laisses trop voir l'ancien esclave et le barbier. Tu le portes, comme les singes, que les Juifs promènent de foire en foire, portent les oripeaux dont on les habille.

KOUTAÏSOFF.

Sire, tant de bontés... Votre majesté a trop bien récompensé les petits talens que je possède. (*à part.*) Deux cents coups de knout sur les épaules de mes serfs me vengeront de ce compliment-là.

PAUL, *au secrétaire.*

Écrivez. (*Il lui dicte.*) « Il est de nouveau enjoint à toute personne, quel que soit son rang, qui se trouvera en voiture sur notre passage, d'en descendre aussitôt et de se prosterner. Le prince Fédérowitz sera détenu, pour le reste de ses jours, dans la forteresse de Kronstadt, comme étant sorti de nos états sans notre permission, et ses biens seront confisqués. Trois mois d'arrêts au colonel Golofskin, pour s'être présenté à la revue avec un uniforme qui n'était pas exactement celui que nous avions prescrit par notre dernier ukase. » Koutaïsoff, vous veillerez à ce que personne, ainsi que nous l'avons ordonné, ne paraisse aux réceptions sans avoir un habit coupé à la mode française. Quel effet a produit ce réglement ?

KOUTAÏSOFF.

Sire, puisqu'il faut vous le dire, beaucoup d'officiers en ont semblé mécontens. Cette adoption des modes et des usages d'une nation étrangère et naguère ennemie, a paru blesser ce qu'ils appellent leur esprit national ; mais je ne doute pas que la plus docile obéissance...

PAUL.

Qu'ils osent murmurer ! Il est des moyens de dompter les récalcitrans. Je veux qu'à l'avenir dans mon palais, dans mes armées, tout soit à la française. C'est en France que

Digitized by Google

nous devons choisir nos modèles. J'en excepte pourtant cet esprit de liberté qui l'a bouleversée ; mais le premier consul Bonaparte est en train d'y mettre bon ordre. Je ne veux pas que cet esprit-là pénètre dans mes états. Je ne relève que de Dieu et de mon épée, et le pouvoir de mes aïeux ne s'affaiblira pas dans mes mains. (*à Emilie.*) Duchesse, c'est vous peut-être que l'on accuse de ma partialité pour votre patrie. Aujourd'hui même je dois recevoir son ambassadeur ; mais qui saurait mieux que vous me disposer pour elle ?

ÉMILIE.

Si je ne craignais d'abuser des bontés de votre majesté, je lui demanderais une faveur.

PAUL.

Ordonnez.

ÉMILIE.

C'est pour un de mes protégés, le jeune comte Woronskoi qui sollicite un commandement supérieur. Ses droits sont des mieux fondés ; d'ailleurs, c'est un cavalier charmant ; il danse admirablement et chante à ravir. Il n'a pour compétiteur qu'un vieux général... je ne sais pas son nom... qui, dit-on, a fait la guère aux Turcs et aux Polonais sous Catherine II ; un homme maussade et bourru. Qu'un mot de votre majesté...

PAUL.

Dans une heure la nomination de votre protégé sera signée.

ÉMILIE.

Il me faudrait encore, s'il plaît à votre majesté, la place de receveur des impôts dans la capitale, pour un parent de ma marchande de modes, qui me l'a particulièrement recommandé.

PAUL.

Dès demain le titulaire actuel recevra sa démission. (*montrant la musique que parcourt Emilie.*) Quel est ce morceau ?

ÉMILIE.

C'est d'un nouvel opéra représenté à Paris avec un grand succès, œuvre d'un jeune compositeur déjà célèbre, *Beniowski* ou *les exilés au Kamchatka.*

PAUL.

Les exilés au Kamchatka ! ce titre-là deviendra bientôt une réalité pour plus d'un haut personnage qui ne s'en doute guères.

Digitized by Google

KOUTAÏSOFF, *à part.*

Le Kamchatka ! la Sibérie ! ces mots-là me font grelotter.

UN HUISSIER DU PALAIS, *annonçant.*

Son altesse impériale le grand-duc Alexandre !

PAUL, *à part.*

Mon fils !... je n'aime pas à le voir.

L'HUISSIER.

Son excellence le gouverneur de Saint-Pétersbourg.

PAUL.

Palhen !... qu'il entre.

SCÈNE II.

PAUL Ier, PALHEN, LE GRAND-DUC ALEXANDRE, EMILIE, KOUTAISOFF.

ALEXANDRE.

Sire...

PAUL.

Qui vous amène ici? que voulez-vous ?

ALEXANDRE.

Pardonnez-moi de me présenter devant vous sans être appelé; je ne croyais pas que ma vue dût fatiguer mon père.

PAUL.

Enfin, dites, que voulez-vous?

ALEXANDRE.

Sire, je venais vous parler de ma mère, de mes frères; mais il est des personnes devant qui le respect qu'un fils doit à son père me défend de prononcer leur nom.

PALHEN, *à Alexandre.*

Monseigneur, que dites-vous? gardez-vous d'irriter l'empereur...

PAUL.

Laisse, laisse, Palhen ! c'est de mon fils apparemment que je devrais prendre des leçons... Alexandre, à force de respects, on offense quelquefois.

ÉMILIE.

Je n'ignore pas que je suis pour monseigneur le grand-duc un objet de haine.

ALEXANDRE.

Madame...

Digitized by Google

ÉMILIE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en suis aperçue. Cette haine, j'ai eu sans doute le malheur de la mériter, car je ne saurais croire que monseigneur puisse nourrir d'injustes préventions; mais il est un moyen de l'apaiser, et ma retraite loin de la cour...

PAUL.

Vous éloigner!... vous, duchesse?

ALEXANDRE *à part.*

Duchesse! ô ma mère!

KOUTAÏSOFF, *au grand-duc.*

C'est comme moi!... monseigneur nourrit, je le sais, des préventions contre un des plus fidèles serviteurs de sa majesté et de ses augustes fils, et pourtant Dieu et saint Nicolas me sont témoins...

ALEXANDRE.

Misérable et servile flatteur, crois-tu que j'ignore tes manœuvres perfides? Qui t'a donné la hardiesse de m'adresser la parole? Puisque le hasard t'a fait sortir de la bassesse de ta condition, c'est bien assez d'être obligé de subir ton aspect, sans avoir encore tes discours à supporter.

PAUL.

Silence, je vous l'ordonne. Mais ne songeons qu'à la fête de ce soir. Koutaïsoff, va surveiller les apprêts du bal; que tout soit disposé d'après les dessins de cet artiste que le premier consul m'a envoyé. (*à Emilie.*) Tu éclipseras, je l'espère, toutes nos beautés. Comme elles seront jalouses en te voyant paraître! et qui d'entre elles pourrait m'offrir ce goût, cette grace vive et piquante, heureux apanage des femmes de ton pays! Mieux que mon aïeul Pierre-le-Grand, c'est toi qui dois civiliser la Moscovie. Choisis, choisis bien le costume le plus brillant, celui qui te siéera le mieux.

ÉMILIE.

Est-il pour moi un autre devoir, un autre bonheur que de vous plaire!

PALHEN, *à part.*

O tourment! est-ce assez me contraindre!

PAUL.

A ce soir, vous qui serez la reine de la fête.

PALHEN, *s'approchant d'Emilie au moment où elle va sortir, à demi-voix.*

Aujourd'hui même, il me faut un entretien.

Digitized by Google

ÉMILIE.

Aujourd'hui ?

PALHEN.

Aujourd'hui même ; il le faut, je le veux.

ÉMILIE.

Eh bien ! ce soir, au bal, dans le salon de St-Ivan.

PALHEN.

J'y serai.

(*Emilie sort.*)

SCENE III.

PAUL Ier, LE GRAND-DUC ALEXANDRE, PALHEN.

ALEXANDRE, *à part.*

Ils sont partis !

PAUL, *au grand-duc.*

N'êtes-vous venu ici que dans le dessein de m'offenser? Parlez maintenant.

ALEXANDRE.

Sire... mon père ! permettez-moi de vous appeler d'un nom que l'étiquette ou la froideur de vos regards m'interdisent trop souvent ; si quelques paroles inconsidérées sont sorties de ma bouche, oubliez-les !... Vous offenser !... Moi dont le plus ardent désir est de triompher à force de respects et de tendresse de cette froideur qui m'accable et me tue !... Le dernier de vos sujets, le plus misérable des serfs, quand il a accompli le travail de la journée, trouve bonheur et consolation dans les bras paternels... Et moi, fils du souverain, par quelle fatalité les vois-je se fermer à mon aspect?... Faut-il que le palais impérial soit plus triste pour moi que ne l'est pour eux la plus pauvre des chaumières?

PAUL.

Est-ce là tout ce que vous avez à me dire?

ALEXANDRE.

Eh ! quoi ! vous voulez déjà me repousser? Eh bien ! donnez-moi une mission dans quelque province où je trouve des dangers à courir ou des malheureux à soulager. Ne pouvez-vous me confier le gouvernement de cette Pologne toute saignante encore des ravages de la guerre ? Noble patrie de Sobieski ! Vaillant et généreux peuple ! son héroïque résistance doit arracher des larmes d'admiration, même à ses vainqueurs, même à ses ennemis ! Oui, mon

Digitized by Google

vœu le plus cher fut toujours d'adoucir le poids de ses maux. Le brave Kosciusko gémit encore dans les prisons! Que la liberté lui soit rendue! que j'aille moi-même le présenter à ses compatriotes!

PAUL.

La place de l'héritier du trône est dans la capitale; je ne saurais vous permettre de vous en éloigner.

PALHEN.

La personne de votre altesse impériale est trop précieuse...

ALEXANDRE.

Eh! n'ai-je pas trois frères pour me remplacer? Mais je le vois trop, cette capitale est pour moi une prison où la plus étroite surveillance épie mes actions et mes paroles!... Où sont donc mes fautes? Suis-je donc un criminel, mon père, que vous vous défiez de votre fils?

PAUL.

Ce que je fais, je dois le faire : prétendez-vous lasser ma patience?... Laissez-moi.

ALEXANDRE.

Non, non, vous m'entendrez encore; car ce n'est plus de moi qu'il s'agit! ... Je saurais tout endurer... Mais l'impératrice ma mère!... mes frères qui partagent ma disgrace!... Qui donc vous parlerait pour eux, si je n'osais élever la voix?... Ma mère si bonne et si tendre, depuis une semaine entière elle n'a pas voulu paraître devant vous, tant l'affligent votre froideur et votre indifférence!... Sa santé dépérit de jour en jour sous le poids de ses chagrins. Hier j'entrai sans bruit dans la chapelle du palais; je la vis, prosternée devant l'image de la patrone qu'elle révère... Baignée de larmes, elle priait pour vous, pour que votre cœur revînt à elle... Mon père, elle en mourra peut-être!... Mon frère le grand-duc Constantin se voit assiégé par cette même surveillance qui me poursuit. Mes deux plus jeunes frères eux-mêmes, les grands-ducs Nicolas et Michel n'ont pu, à la faveur de leur âge, conserver leur place dans votre amour... Ah! combien ils sont coupables ceux qui causent les chagrins de ma mère! ceux qui nous ont aliéné votre cœur; qui vous isolent et vous rendent étranger au milieu de votre famille; ceux qui ferment vos oreilles aux plaintes de votre peuple et s'enrichissent de ses misères!... Comment aurais-je pu me contenir à leur vue?...

Digitized by Google

PAUL.

Est-ce en vous instituant l'éternel organe de tous les mécontens que vous pensez remplir les devoirs de fils et de sujet fidèle?

ALEXANDRE.

Mon père, je ne crois pas y manquer en déposant à vos pieds des plaintes respectueuses et souvent trop légitimes, non pas contre vous, mais contre d'incapables ou perfides conseillers. Les véritables traîtres sont ceux qui ravissent au prince le cœur de ses sujets.

PAUL.

Les personnes que j'honore de ma confiance ont droit à vos égards. Vous seriez criminel, en ajoutant un mot de plus.

UN HUISSIER DU PALAIS, *entrant.*

L'ambassadeur de la république française attend le moment où il lui sera permis de paraître devant sa majesté.

PAUL.

Qu'il entre; l'audience est ouverte.

ALEXANDRE, *à part.*

Malheureux que je suis d'être né si près du trône!

SCÈNE IV.

PAUL Ier, LE GRAND-DUC ALEXANDRE, PALHEN, L'AMBASSADEUR FRANÇAIS, ZOUBOFF, FÉDOR, *autres officiers et personnes de la cour.*

L'AMBASSADEUR.

Sire, la république française, que je suis chargé de représenter auprès de vous, a reçu, avec reconnaissance, les assurances d'amitié que vous lui avez offertes. Elle s'empresse d'y répondre, et son plus vif désir est qu'une alliance durable unisse étroitement les intérêts de la Russie et les nôtres.

PAUL.

Je le désire aussi. J'ai fait la guerre à votre pays franchement et loyalement, et c'est de même que j'ai fait la paix. Mais ce n'est pas assez: cette paix n'est qu'un premier pas vers une plus solide union.

L'AMBASSADEUR.

La nouvelle de cette alliance sera mauvaise pour le cabinet de Saint-James, et M. Pitt ne verra pas sans effroi le

Digitized by Google

plus puissant monarque de l'Europe devenir l'ami de la république française.

PAUL.

Les Anglais m'ont trompé, je ne crains pas de l'avouer. Moi, naguère leur allié, j'ai les motifs les plus forts de me plaindre de leur conduite et de celle de l'Autriche dont l'ambassadeur vient de quitter ma capitale. La coalition doit être bien certaine qu'elle aurait tort à l'avenir de compter sur mon appui. Monsieur l'ambassadeur, Bonaparte est l'homme que j'admire le plus au monde, et vous pourrez voir son buste dans une des salles de mon palais.

(*Chuchotemens, mouvement d'impatience et d'improbation parmi les officiers.*)

L'AMBASSADEUR.

Sire, le premier Consul vous rend avec usure cette admiration et aucun suffrage ne saurait lui être plus précieux que le vôtre.

PAUL.

C'est lui qui a rétabli chez vous l'ordre et la tranquillité. J'ai été enchanté de la manière dont il a renversé votre directoire et fait sauter les cinq cents avocats par les fenêtres de Saint-Cloud. Voilà comme il faut agir avec ces faiseurs de harangues. Faites-lui aussi mes complimens d'avoir si bien traité l'année dernière les troupes de mon cousin d'Autriche à Marengo. — Quel homme que ce Bonaparte!...

L'AMBASSADEUR.

Grace à lui, grace à l'expédition d'Égypte, la gloire sanglante des combats aura servi aux paisibles conquêtes de la science et du génie.

PAUL.

Et cet homme-là n'a que trente-deux ans!... Quoiqu'il soit déjà bien haut, je ne serais pas surpris qu'il s'élevât plus encore. Ce titre de consul est bien modeste pour lui! C'est un grand capitaine! (*Même mouvement plus prononcé parmi les officiers.*) Oui, messieurs, le plus grand capitaine de son siècle; et si, par une supposition impossible à réaliser, jamais armée ennemie abordait Moscow la sainte, ce serait lui qui la conduirait.

ZOUBOFF, *s'approchant de l'empereur.*

Sire, veuillez reprendre cette décoration que vous m'avez donnée.

PAUL.

Qu'est-ce à dire, colonel Zouboff?

Digitized by Google

ZOUBOFF.

Vieux compagnon de Suwarow, avec qui j'ai fait toutes ses campagnes, de Suwarow, ce grand général, l'idole et l'admiration de tout bon Russe, j'ai reçu cette décoration comme une marque d'honneur quand la Russie n'était pas publiquement rabaissée devant l'étranger, quand la carrière de la gloire n'était pas fermée. Aujourd'hui, sire, reprenez-la, je vous la rends.

PAUL.

Tu es bien hardi, Zouboff.

ALEXANDRE.

Zouboff!...

PALHEN, *à part.*

L'imprudent!...

FÉDOR.

Que fait-il!

ALEXANDRE, *à l'empereur.*

Ah! sire, excusez ces paroles de la part d'un brave et vieux soldat prêt à les désavouer.

ZOUBOFF.

Les désavouer!... non, monseigneur.

PAUL.

Eh bien! Zouboff, ton exemple montrera aux insolens qui seraient tentés de m'outrager la récompense qu'ils doivent attendre. Prépare-toi à partir dans deux jours pour la Sibérie. De plus grands seigneurs que toi figurent parmi les ouvriers des mines; et que je perde ma couronne si, une fois enseveli dans leurs profondeurs, tu revois jamais le soleil! — L'audience est finie. — Adieu, monsieur l'ambassadeur, comptez sur ma bienveillance; à toute heure vous aurez accès auprès de moi. Je vous attends à la fête de ce soir.

(*Il sort suivi de son fils. L'ambassadeur s'éloigne d'un autre côté ainsi que les officiers et les autres personnes. Au moment où Palhen va suivre l'empereur, Zouboff le retient.*)

ZOUBOFF, *bas à Palhen.*

Dans deux jours!... entends-tu, Palhen?... Dans deux jours... Partirai-je?

PALHEN.

Silence!...

ZOUBOFF.

C'est bien, je t'attendrai. (*Ils sortent.*)

Digitized by Google

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente un autre appartement du palais, orné et éclairé pour le bal.

SCÈNE V

Ballet.

(A la fin du ballet, et tandis que les danseurs s'éloignent et se dispersent au fond dans les galeries, on voit Palhen errer de groupe en groupe avant d'arriver en scène. Pendant ce second tableau, les personnes que l'on voit passer au fond de temps en temps, et la musique que l'on entend piano par intervalles, indiquent que le bal continue au dehors de la scène.)

SCÈNE VI.

PALHEN, *seul*

Voici l'instant où le bal est le plus animé. De tous côtés les accords des instrumens, l'éclat des lumières, des uniformes, des parures... Ce bruit de fête résonne à mes oreilles comme un rire infernal!... Il me semblait toujours qu'au milieu de cet éclat vif et joyeux les pensées qui m'occupent devaient se lire sur mon front, que je devais apparaître comme un spectre au sein de leurs plaisirs. Elle m'a vu, mais elle n'aura pu se soustraire encore à la foule qui s'empresse à ses côtés, aux nombreuses invitations que lui adressent les plus grands dignitaires de la cour... aux regards de l'empereur!... de l'empereur!... Je l'observais, il ne la quittait pas; il faut pourtant que je lui parle aujourd'hui. Le temps presse, ma résolution est prise; le sort en est jeté.

SCÈNE VII.

PALHEN, ÉMILIE.

ÉMILIE.

Palhen!

PALHEN.

Enfin, vous voilà!

Digitized by Google

ÉMILIE.

Je n'ai pu me délivrer plus tôt des importuns qui m'assiégeaient, qui se disputaient chacun de mes regards, et dont chaque mot ressemblait à une supplique. Ils m'entouraient, me suivaient partout.

PALHEN.

Et l'empereur aussi? Au fait, n'est-il pas tout simple que l'on m'oublie, qu'il règne despotiquement et sans partage?

ÉMILIE.

Palhen, que vous êtes cruel!

PALHEN.

Oui, c'est vrai, j'ai tort...

ÉMILIE.

Qui vous agite? Quel motif important vous force d'avoir avec moi cet entretien? Quand vous me l'avez demandé, vos traits étaient contractés, vos yeux étincelaient d'un éclat sinistre; que désirez-vous de moi, ou plutôt qu'exigez-vous?

PALHEN.

Ce que je veux? Écoute, car je puis dans ce moment rejeter près de toi cette contrainte qui me tourmente, et tu n'es plus ici la duchesse de Riga. Tu te rappelles quelles circonstances nous ont amenés tous les deux au point où nous sommes. Tu te rappelles le jour où, attaché à l'ambassade russe à Paris, je te vis pour la première fois au théâtre où tu brillais? Je t'aimai, rien ne me coûta pour arriver jusqu'à toi. Tu consentis à me suivre à Saint-Pétersbourg lorsque j'y fus rappelé. Sans souci de l'avenir, nous prodiguâmes l'or à cette rage de plaisir qui ne connaissait pas de frein. Je dissipai mes biens, j'empruntai. Le jeu, auquel j'eus recours pour combler l'abîme, ne fit que le creuser plus profond sous mes pas. Il ne me restait rien, rien que la misère, le désespoir, et cependant tu m'aimais encore, nous ne voulions pas nous séparer.

ÉMILIE.

Oui, je ne sais quelle force invincible me liait à ta destinée; mais la misère, la gêne, la médiocrité même m'épouvantaient! il me fallait de l'or, du luxe.

PALHEN.

Et à moi aussi! Et l'ambition s'était jointe à toutes les autres passions qui me consumaient déjà. N'importe par quels moyens, je voulais parvenir. L'empereur te remarqua, je saisis avidement cette voie. Tu avais des scrupules; moi je ne les connaissais pas, c'était la route des honneurs!

Digitized by Google

ÉMILIE.

Palhen, pourquoi, en me rappelant ces souvenirs, réveiller en moi le sentiment du rôle odieux que j'ai joué? Cette voix intérieure que j'étais parvenu à étouffer, revient se faire entendre plus amère! Cependant que manque-t-il à mes vœux? L'empereur m'a comblée de ses bontés; il s'étudie à deviner tous mes caprices. Je fais pleuvoir à mon gré les dignités les plus éminentes, les arrêts les plus sévères. Je règne; il ne me manque que le titre d'impératrice!

PALHEN.

Et moi pendant ce temps, moi qui l'avais ainsi voulu, j'ai dévoré ma rage, j'ai senti renaître un amour que l'ambition avait un moment étouffé. Cet empereur, à qui j'avais sacrifié mes droits, tu semblais l'écouter avec plaisir et ne pas l'aimer seulement pour sa couronne!

ÉMILIE.

Que dis-tu, Palhen? Est-ce à toi de m'accuser? Ne t'ai-je pas donné assez de preuves d'un dévouement sans bornes? N'est-ce pas pour toi que je me suis sacrifiée, avilie peut-être?

PALHEN.

Je puis me tromper, mais je ne puis plus vivre ainsi. Émilie, un grand coup s'apprête, l'empereur tombera du trône!

ÉMILIE.

Ciel!

PALHEN.

Je suis l'ame du complot. Les personnages les plus marquans de la cour et de l'armée en font partie. Il ne s'agit que de le priver de sa couronne, non d'attenter à ses jours. Le grand-duc Alexandre lui succédera.

ÉMILIE.

Je frémis à la vue des dangers auxquels tu t'exposes! Si une indiscrétion venait à éventer le complot, s'il échouait, votre mort à tous serait certaine.

PALHEN.

Oui, les bourreaux de l'empereur auraient de l'ouvrage; mais mes mesures sont prises pour fuir avec deux ou trois millions de roubles en cas de mauvais succès. Toi, Émilie, fais à tout événement les préparatifs pour me rejoindre au-delà des frontières: voilà ce que j'attends de toi.

ÉMILIE.

De grace, n'abuse pas de cette influence à laquelle je ne puis rien opposer!

Digitized by Google

PALHEN.

Eh quoi! tu hésites, Émilie? Tu ne m'as jamais aimé.

ÉMILIE.

Moi, grand Dieu! moi qui n'ai pas d'autre volonté que la tienne! moi dont les actions dépendent d'une de tes paroles! Est-ce une voix du ciel, une voix de l'enfer? Je l'ignore; tu parles, tu commandes, et moi, faible femme, je lutte en vain, je t'obéis. Mais, Palhen, je t'en conjure, réfléchis encore. Ce ne sont pas les faveurs, ce n'est pas l'amour de l'empereur que je regretterais, mais tes périls, le soin de ta vie!

PALHEN.

Je le veux.

ÉMILIE.

On vient... Ciel! l'empereur!... ses traits sont altérés.

PALHEN.

L'empereur! Tais-toi.

SCÈNE VIII.

PAUL Ier, PALHEN, ÉMILIE.

Paul a l'air sombre et préoccupé, il tient une lettre ouverte.)

PAUL.

Vous voici, comte Palhen?

(*Il éloigne Emilie d'un signe de main. Elle sort avec un geste d'inquiétude.*)

PALHEN.

Sire, quel nuage obscurcit vos traits?

PAUL.

Comte Palhen, un complot existe.

PALHEN.

Un complot?

PAUL.

Contre ma personne. Il doit bientôt éclater. Lisez cette lettre perdue sans doute par un des conjurés au milieu du bal où je l'ai trouvée moi-même.

PALHEN, *à part, prenant la lettre.*

« La conjuration... » (*à part.*) C'en est fait de moi! « Nos projets... des personnages du plus haut rang... » (*à part.*) Personne n'est nommé! (*haut.*) Sire, faut-il donner autant d'importance à cet écrit?

Digitized by Google

PAUL.

Il n'en a que trop! A qui désormais remettrai-je le soin de ma personne et de mon trône? Oui, une conspiration existe et vous ne la connaissiez pas!

PALHEN.

Je la connaissais.

PAUL.

Comment?

PALHEN.

Oui, sire, j'avais pénétré les secrets des conjurés.

PAUL.

Et pourquoi ne pas m'en avertir?

PALHEN.

Mon devoir n'était-il pas de veiller à la sûreté de mon souverain sans le tourmenter d'inquiétudes inutiles? « Sire, « vous aurais-je dit, des traîtres osaient conspirer contre votre personne; je les suivais dans l'ombre. Ils ont échoué dans leur infâme tentative, et votre repos n'en a pas été seulement troublé. »

PAUL.

Quels sont ces traîtres?... le nom de leur chef?... Le plus terrible châtiment... quel est-il?...

PALHEN.

Sire... qu'importe, puisque tout est prévu... que toutes mes mesures sont prises?...

PAUL.

Son nom!... Je veux le savoir.

PALHEN, *à part.*

Il n'est pas d'autre moyen. (*haut*) La crainte de porter un coup bien terrible au cœur de votre majesté...

PAUL.

A mon cœur!.. Serait-ce?... Je tremble d'avoir deviné!.. Expliquez-vous.

PALHEN.

Il est des noms devant lesquels le respect ferme la bouche.

PAUL.

Dieu!... l'un de mes fils?... le grand-duc Alexandre?... si c'est lui, ne me répondez pas... votre silence me suffira... Eh bien?...

PALHEN.

Sire...

Digitized by Google

PAUL.

Il suffit... Mon propre fils armé contre moi, contre mon trône, que sais-je?... contre ma vie!...

PALHEN.

Le grand-duc n'est peut-être coupable que d'une imprudence... Égaré par l'inexpérience de son âge, c'est malgré lui sans doute...

PAUL.

C'en est assez!... Ce coup est affreux, mais je n'en suis pas surpris... mes soupçons se trouvent justifiés... j'avais raison, quand, ce matin, j'ai donné l'ordre de murer la porte de communication entre les appartemens de ma famille et les miens... La conduite et les discours d'Alexandre auraient déjà dû m'ouvrir les yeux... Ma justice ne se fera pas attendre!

SCÈNE IX.

PAUL Ier, PALHEN, LE GRAND-DUC ALEXANDRE.

(*En ce moment on entend au dehors le bruit de la musique du bal.*)

ALEXANDRE.

Mon père, les princesses mes sœurs n'attendent que votre présence pour ouvrir le quadrille impérial...

PAUL, *jetant sur son fils un regard de colère.*

Capitaine aux gardes!... (*Un officier entre.*) Que le grand-duc soit conduit à la citadelle et qu'il y soit gardé à vue... Vous en répondez!...

(*L'empereur repousse son fils et s'éloigne. Alexandre remet son épée à l'officier et se tourne vers Palhen, dont le geste tend à le rassurer.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente un poste de la garde impériale russe hors des portes de la ville.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOLDATS, *groupés de diverses manières.*

PREMIER SOLDAT, *à un des ses camarades.*

Pour abréger le temps, chante-nous donc la grande complainte de Menzikoff, toi qui es le chanteur en titre de la caserne.

DEUXIÈME SOLDAT.

Elle est un peu longue... trente-deux couplets; mais je vais toujours vous en dire quelques-uns.

AIR *nouveau de* M. Ad. ADAM.

Un petit marchand de gâteaux,
Qui souvent dormait sur la pierre,
Devint le ministre de Pierre.
Il eut des serfs et des châteaux.
Saint Nicolas, patron de la Russie,
Garde-nous de la Sibérie!

Alors qu'à ce ministre adroit
Quelqu'un, dit-on, portait ombrage,
Dans le fond d'un désert sauvage
Il l'envoyait mourir de froid.
Saint-Nicolas, etc.

Mais un jour, privé du pouvoir,
Déchu de sa grandeur suprême,

Digitized by Google

Menaikoff exilé lui-même
Mourut en mangeant du pain noir.
Saint-Nicolas, etc.

(*A la fin de chaque couplet, tous les soldats répètent en chœur le refrain.*)

PREMIER SOLDAT.

Encore !

DEUXIÈME SOLDAT.

Ah ! c'est assez ! Je n'ai pas le cœur à chanter. Je pense toujours à cette arrestation du grand-duc la nuit dernière au bal de la cour. C'est qu'on l'a conduit par ordre de l'empereur dans la citadelle, et personne ne sait pourquoi !... Par la tête de mon saint patron, c'est un événement bien étrange !

PREMIER SOLDAT.

Il paraît que l'empereur n'épargne pas plus sa famille que tout le reste. Quelque nouveau caprice, quelque nouvel accès qui le prend... Il en fera tant à la fin...

DEUXIÈME SOLDAT.

Tais-toi donc... je pense comme toi... mais nous serions bien, si de pareils propos étaient rapportés à nos officiers!..

PREMIER SOLDAT.

Laisse donc !... nos officiers ne sont pas plus contens que nous. Le grand-duc, voilà un bon prince, bienfaisant, affable, l'ami du soldat, visitant les casernes... Aussi nous le chérissons tous... Que je ne boive jamais un verre d'eau-de-vie si je ne suis prêt à me faire tuer pour lui !... et dire que pour une fantaisie de son père...

DEUXIÈME SOLDAT.

J'aimerais mieux recevoir le knout trois fois par jour que de savoir le grand-duc là où il est.

PREMIER SOLDAT.

C'est qu'une fois dans la citadelle, il est plus facile de dire quand on y entre que quand on en sort.

DEUXIÈME SOLDAT.

Tout irait bien mieux si c'était le grand-duc qui gouvernait. Avec l'empereur, c'est à n'y pas tenir: il nous accable d'exercices, de manœuvres, de petits détails auxquels on ne se reconnaît pas, et les coups de bâton ne lui coûtent rien. Mon camarade de lit en a tant reçu qu'il est mort hier à l'hôpital! Il y a un an, c'étaient les queues à la prussienne et les cheveux poudrés.

Digitized by Google

PREMIER SOLDAT.

Sur quoi notre vieux Suwarow disait que la poudre à canon vaut mieux que la poudre sur les cheveux, et il s'y connaissait, lui!... Te souviens-tu de la prise de Varsovie en 1794?

DEUXIÈME SOLDAT.

On n'a pas tous les jours des aubaines pareilles!... C'est qu'il nous avait donné carte blanche et nous en profitâmes!... mais on ne peut pas dire autrement!... ces enragés de Polonais nous donnèrent de la besogne. Ils nous en coûta cher, et entre nous, s'ils avaient eu seulement quelques bataillons français pour les soutenir...

PREMIER SOLDAT.

Ce temps-là est passé... à présent, c'est le tour des manœuvres à la française. L'empereur veut nous habiller comme des Français et c'est un peu dur, quand on s'est battu contre eux à Zurick! Je ne leur pardonne pas cette affaire-là!

PLUSIEURS SOLDATS.

Ni moi non plus!

PREMIER SOLDAT.

Quand pourrons-nous nous en venger?

DEUXIÈME SOLDAT.

Voilà deux officiers qui viennent: c'est probablement pour inspecter le poste.

PREMIER SOLDAT.

Je connais celui-ci: c'est le colonel Zouboff, mon ancien chef; c'est un brave!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ZOUBOFF, FÉDOR.

(*Les soldats se retirent au fond.*)

FÉDOR.

Zouboff, ne crains-tu pas que l'on n'observe tes visites dans les postes et qu'elles n'éveillent des soupçons?

ZOUBOFF.

Les soupçons ne compromettraient que moi seul, et qu'ai-je à perdre! La vie? on n'y tient pas, quand on a la Sibérie en perspective. On me laisse libre dans Saint-Pétersbourg jusqu'à mon départ pour cet exil, afin que je mette ordre à mes affaires; la générosité n'est pas grande; car si

Digitized by Google

je m'échappais, la tête de tous les miens en répondrait... Mais une chose m'inquiète... cette lettre que tu m'écrivais et que tu as perdue... dans quelles mains sera-t-elle tombée?

FÉDOR.

Etourdi que je suis!

PREMIER SOLDAT, *au fond, à ses camarades.*

C'est lui qui nous commandait dans la campagne de Suisse.

FÉDOR, *à Zouboff.*

Que fait Palhen?

ZOUBOFF.

Il ne reste pas oisif: il a su détourner habilement le coup qui nous menaçait, et l'arrestation du grand-duc peut nous servir. Nous, agissons auprès des soldats. (*s'adressant aux soldats.*) De quel régiment êtes-vous ici?

PREMIER SOLDAT.

Du premier de la garde, mon colonel... Vous ne reconnaissez pas un de vos anciens soldats?

ZOUBOFF.

Eh! c'est vrai!... je te reconnais, Markoff!... tu as servi sous moi; c'était dans le bon temps!

PREMIER SOLDAT.

Oui, dans le bon temps, mon colonel.

ZOUBOFF.

Pour te le rappeler ainsi qu'à tes camarades, prends ces roubles.

PREMIER SOLDAT.

Nous boirons à votre santé, mon colonel, et à la mémoire de notre vieux général. Du moins il y avait quelque chose à faire avec lui.

ZOUBOFF.

Que veux-tu? puisque sa majesté a jugé, dans sa sagesse, devoir s'allier à la France...

TOUS.

A la France!

PREMIER SOLDAT.

C'est donc vrai, mon colonel?

ZOUBOFF.

Oui, j'en suis fâché, car cette alliance ne saurait porter bonheur à la Russie.

FÉDOR.

Il est certain que les Français, nos ennemis naturels, sont les suppôts des démons. Ils adorent le diable sous la

Digitized by Google

forme d'un coq. C'est lui qui les a poussés à renverser les églises et les couvens. Ils n'ont laissé subsister ni un saint ni une vierge, et ils ont coupé la tête à toutes les statues de saint Nicolas.

TOUS.

De saint Nicolas! le patron de la Russie! le plus grand de tous les saints!

ZOUBOFF.

Que voulez-vous? puisque l'empereur le veut.

DEUXIÈME SOLDAT.

Et le grand-duc Alexandre qu'il a fait emprisonner!

ZOUBOFF.

C'est que le grand-duc s'était laissé emporter un peu loin en plaidant votre cause auprès de lui; c'est pour cette raison qu'il est arrêté. Il réclamait contre le surcroît de fatigues et les punitions trop rigoureuses que l'on veut encore vous imposer. Je crois bien qu'il ne restera pas longtemps en prison; mais ce n'est pas vivant qu'il en sortira.

PREMIER SOLDAT.

Non, mon colonel, qu'il n'en soit pas ainsi.

(*Ici un roulement de tambour; les soldats prennent leurs fusils et se rangent en ordre.*)

DEUXIÈME SOLDAT.

Voici le moment de nous rendre au palais; c'est nous qui en garderons les portes cette nuit. Nous avons le poste d'honneur.

ZOUBOFF, *bas au premier soldat.*

L'ami, tous tes camarades pensent-ils comme toi?

PREMIER SOLDAT.

Tous, mon colonel.

ZOUBOFF.

Et c'est vous qui êtes de garde la nuit prochaine au palais... (*lui donnant de l'or.*) Tiens, prends encore; vous en aurez bien d'autres si le grand-duc sort de prison.

PREMIER SOLDAT.

Qu'il en sorte donc bien vite! s'il ne dépendait que de nous...

UN SOUS-OFFICIER.

En avant, marche! (*Ils défilent et sortent.*)

DEUX OFFICIERS, *entrant doucement et s'adressant à Zouboff et à Fédor.*

Eh bien?

ZOUBOFF.

Nous pouvons compter sur eux. (*Ils sortent.*)

Digitized by Google

DEUXIÈME TABLEAU.

L'intérieur de la citadelle.

Au fond une porte, où se promènent deux sentinelles; à droite de cette porte une fenêtre grillée.

SCÈNE III.

PALHEN, UN GEÔLIER; *Palhen entre par le fond. Les sentinelles lui présentent les armes.*

PALHEN, *au geôlier.*

J'ai à parler au grand-duc; prévenez son altesse. (*Le geôlier sort.*) Cette démarche est décisive. Il faut que le grand-duc entre dans nos projets... La situation où il se trouve nous assure son assentiment. J'ai fait un coup de maître en l'accusant près de son père.

SCÈNE IV.

LE GRAND-DUC ALEXANDRE, PALHEN.

ALEXANDRE.

C'est vous, comte Palhen?

PALHEN.

N'était-ce pas un devoir de vous apporter dans cette prison les assurances d'une fidélité plus désintéressée, plus vraie que celle dont on assiége la puissance?

ALEXANDRE.

Je vous remercie, et je suis sensible à cette preuve d'affection. J'ai grand besoin de consolateur; mais ce qui m'afflige le plus, ce n'est pas la rigueur même de mon père, c'est l'injustice qui m'a aliéné son cœur. Je suis victime de quelque noire calomnie, de quelque trame odieuse.

PALHEN.

Croyez, monseigneur, que je n'ai rien épargné pour la découvrir; mais toutes mes supplications ont échoué devant le silence absolu de l'empereur. Il serait souvent difficile de trouver même la raison la plus légère aux rigueurs

Digitized by Google

journalières de sa majesté. En un mot, il faut le dire, monseigneur, les médecins ne voient dans ces violences sans but et sans motif que des indices fâcheux pour la raison de l'empereur.

ALEXANDRE.

Que dites-vous, Palhen?

PALHEN.

Il est trop vrai, et chaque moment en fournit de nouvelles preuves. Il importerait au bien de l'empire que les rênes de l'état fussent confiées à un autre, et le choix de la Russie ne serait pas douteux; mais comment y parvenir?...

ALEXANDRE.

Non, non; vous vous trompez, Palhen... Respectez mon père... qu'il gouverne long-temps encore. Sa raison n'est pas altérée, le ciel n'a pas voulu nous frapper d'un coup aussi cruel. J'aime mieux tout supposer que de le croire.

PALHEN.

Votre amour filial se plaît à en douter; cependant des mots du plus sinistre augure sont déjà venus glacer tous les cœurs. « Bientôt peut-être », a-t-il dit, « on verra couler un « sang bien illustre. »

ALEXANDRE.

Ciel!... voilà donc où devaient aboutir l'éloignement, les soupçons que me témoignait mon père! Et ignorer jusqu'au prétexte dont il s'arme contre moi... mais il ne peut me condamner sans m'entendre... Il me dira qui a osé me calomnier auprès de lui. Il ne saurait vouloir la mort d'un fils qui le révère, qui le chérit! Non, non, c'est impossible.

PALHEN.

Monseigneur, ne vous souvient-il plus de l'histoire d'Alexis Petrowitz; du fils de Pierre-le-Grand, immolé sans preuves, sans jugement par les ordres de son père? Alexis, lui aussi, était innocent.

ALEXANDRE.

Quelle image horrible!

PALHEN.

Pour votre salut, pour le bien de l'état, que l'empereur soit repectueusement supplié de remettre le pouvoir en d'autres mains! conservez-vous pour la Russie.

Digitized by Google

ALEXANDRE.

Non, je suis résigné : la vie m'est à charge ; une existence pareille est un supplice. Si mon père veut en disposer, qu'il en dispose, et que mes frères soient plus heureux que moi !

PALHEN.

Hélas ! vous le savez, les grands-ducs vos frères ne sont pas mieux récompensés de leur respect et de leur amour. Et l'impératrice ! combien elle doit déjà souffrir !

ALEXANDRE.

Ma mère ! ma pauvre mère !

PALHEN.

L'on assure que ce matin l'ordre a été donné de la renfermer dans un couvent.

ALEXANDRE.

L'impératrice ! se peut-il? non, jamais ! Ah ! pour moi-même j'aurais tout supporté ; mais mes frères, ma mère !...

PALHEN.

Il y va de leur vie ainsi que de la vôtre.

ALEXANDRE.

La mienne ! que m'importe ! Mais pour eux la mort ! jamais !

PALHEN, *à part*.

Il est à nous !

ALEXANDRE.

O mon père ! mon père ! à quoi me réduisez-vous ! non, rien ne doit plus m'arrêter. Puisqu'il le faut, mà mère, mes frères, je vous sauverai !

PALHEN.

Venez donc ! que l'empereur abdique ! remplacez-le sur le trône ! des acclamations unanimes vous salueront. J'apporte ici à vos pieds les hommages de la cour, de l'armée, de tous mes amis... On n'attend plus que le signal ! tout est prêt !

ALEXANDRE.

Tout est prêt ! tout est prêt ! Palhen, il y avait donc déjà un complot, et ma captivité n'était pour vous qu'une occasion de m'engager dans vos projets !

PALHEN.

Ah ! monseigneur, interprétez-vous si mal mon zèle pour vous !

Digitized by Google

ALEXANDRE.

Quel abîme! que dois-je croire?... Et mon arrestation elle-même!... Ces accusations, d'où viennent-elles? On veut faire de moi un rebelle, un parjure!

PALHEN.

Daignez réfléchir encore....

ALEXANDRE.

Laissez-moi... Je ne saurais vous écouter sans crime.

PALHEN, *à part.*

Il m'échappe.

ALEXANDRE.

L'empereur sera instruit de cette entrevue.

PALHEN.

Geôlier! (*Le geôlier entre, Palhen le prend à part.*) Au nom des pouvoirs dont je suis investi, que le grand-duc soit tenu au secret le plus sévère. Qu'on ne lui permette sous aucun motif de communiquer avec le dehors. Vous entendez!

(*Palhen sort par le fond en saluant le grand-duc.*)

SCÈNE V.

LE GRAND-DUC ALEXANDRE, LE GEOLIER.

ALEXANDRE, *à part.*

Oui, j'ai dû repousser les propositions et les instances de Palhen... Moi, le jouet de quelque perfide machination, l'instrument d'un complot!... Il faut que j'écrive à mon père, que je l'instruise de tout, que tout s'éclaircisse.

(*Il écrit au crayon sur une feuille de ses tablettes, après quoi il la détache et la plie.*)

LE GEÔLIER, *à part, tandis que le grand-duc écrit.*

Peste!... Ce n'est pas un honneur que l'on ait tous les jours que de garder un prince du sang! Ça rapporte des gratifications... Je voudrais que toute la famille impériale y passât, et du train dont ça va, d'après tout ce qu'on dit, ça pourrait bien ne pas tarder à arriver. Je crois que je ferai bien de préparer des logemens.

ALEXANDRE.

Mon ami, prends ce billet... charge-toi de le faire passer à l'empereur.

LE GEÔLIER.

Monseigneur, je voudrais bien pouvoir... mais...

Digitized by Google

ALEXANDRE, *lui montrant sa bourse.*

Tiens, tiens, voilà de quoi lever tes scrupules.

LE GEÔLIER.

Si ce n'était que les scrupules, je passerais par là-dessus; mais c'est le sort de mon prédécesseur qui est un avertissement pour moi.

ALEXANDRE.

Que veux-tu dire?

LE GEÔLIER.

Vous ne savez donc pas son histoire? Rien que pour s'être chargé par pure obligeance d'un petit billet d'un prisonnier, le comte Palhen l'a fait condamner hier à mort sans miséricorde: c'est qu'il ne plaisante pas! la justice va vite aujourd'hui. (*On entend une décharge.*) C'est une exécution dans les fossés de la citadelle. Justement, celle de mon camarade. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LE GRAND-DUC ALEXANDRE, *seul.*

Et voilà peut-être le sort qui m'attend! Mais il me vient une idée, si je cachetais ce billet, si j'y mettais pour adresse « *à l'empereur lui-même?* » Si je le jetais dans le jardin du rempart? Peut-être quelqu'un le ramassera; peut-être le portera-t-il à mon père, essayons. (*Il y met un cachet et l'adresse.*) Je ne vois que ce moyen. (*Il s'approche de la fenêtre et jette le billet.*) Ah! le voilà qui s'arrête sur une pierre saillante... s'il allait y rester... que faire?... Mais voici le vent qui l'emporte! où va-t-il aller?... (*avec joie*) Ah! le voilà à terre, espérons! (*Il rentre dans sa chambre.*)

TROISIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente un appartement du palais, le même qu'au premier tableau du premier acte.

SCÈNE VII.

ÉMILIE, *seule. Elle a quitté son costume de bal.*

Que l'heure se traîne lentement! Cette journée ne finira pas! Je n'ai point revu Palhen depuis hier. Il ne vient pas,

Digitized by Google

et lui seul calmerait l'inquiétude qui me dévore! Chaque instant me fait rêver pour lui de nouveaux périls. Ce matin l'on disait vaguement qu'un complot avait été découvert. S'il était vrai!... Que lui voulait l'empereur cette lettre à la main? Et l'arrestation du grand-duc au milieu de la fête qui s'est dissipée comme un songe au bruit de cet événement! Ma tête se perd en conjectures. Palhen seul peut les résoudre. Que devient-il? Ses révélations d'hier soir ont ouvert devant moi un abîme que je n'ose mesurer, que je vois tout prêt à l'engloutir! Par quelle fatalité suis-je ainsi liée à la destinée de cet homme? Quand il m'a parlé de renverser du trône le prince qui m'a comblée de ses bienfaits, je n'ai pas trouvé un mot pour le détourner de ce dessein. Mon silence l'approuvait à défaut de mes paroles, et je sens que s'il périssait dans cette entreprise, je mourrais du même coup que lui!

SCÈNE VIII.

PALHEN, EMILIE.

PALHEN, *en entrant, à part.*

Malédiction sur le grand-duc!

ÉMILIE.

Ah! c'est toi, Palhen! Avec quelle impatience je t'attendais!... Parle!... Cette conjuration dont ton ascendant me rend complice, où en est-elle?... Décide de ma vie ou de ma mort.

PALHEN.

Tu te troubles et tu t'effraies pour bien peu de chose, Emilie... Tu ne saurais pas conspirer.

ÉMILIE.

Oh! réponds-moi! Que te voulait hier l'empereur?... Que signifie cette lettre? Est-il vrai que l'on ait eu quelques indices d'un complot?...

PALHEN.

Cette lettre était écrite par Fédor à Zouboff, deux de nos amis.

ÉMILIE.

Ciel!

PALHEN.

Audace et ruse, tel est notre mot de ralliement. Mes amis se réunissent ce soir, sur le quai de la Newa, à la taverne de Pierre-le-Grand, et je dois aller m'y concerter avec eux.

Digitized by Google

ÉMILIE.

Et le grand-duc Alexandre arrêté par ordre de son père, jeté au milieu de la nuit dans une prison d'état?...

PALHEN.

C'est moi que le cher prince doit en remercier, et de mon côté je serais un ingrat de méconnaître mes obligations envers lui, car il m'a servi à détourner le coup qui nous menaçait.

ÉMILIE.

Que dis-tu?... Tu aurais accusé le grand-duc?

PALHEN.

C'était le seul moyen de le forcer à entrer dans nos projets.

ÉMILIE.

Palhen! Es-tu donc un génie infernal?...

PALHEN.

Rassure-toi... le grand-duc ne périra pas... mais un autre!...

ÉMILIE.

Achève... Tu me fais frémir!

PALHEN.

Si j'étais de ceux qui invoquent Dieu, je le prendrais à témoin que tel ne fut pas d'abord notre projet... Nous ne voulions pas verser le sang... Mais la nécessité l'ordonne... il faut que Paul meure!

ÉMILIE.

Tu as pu concevoir cet affreux dessein!... Toi! Palhen! Ah! si l'horreur d'un pareil crime ne t'arrête pas, crois-tu que le grand-duc, une fois sur le trône, laissât impunis les meurtriers de son père?

PALHEN.

Son intérêt sera notre sauvegarde auprès de lui. Il craindra que les mêmes mains qui l'auront élevé ne puissent aussi l'abattre!

ÉMILIE.

Et la cour, l'armée, tout le peuple russe!...

PALHEN.

Ils béniront la main qui les aura délivrés d'un tyran, et les annales des czars sont assez fécondes en sanglantes catastrophes pour qu'une de plus n'y marque pas.

ÉMILIE.

Et tu oses me parler avec cet horrible sang-froid du forfait que tu médites! Assassiner l'empereur! Ah! quand j'ap-

Digitized by Google

pris de ta bouche le complot qui devait le détrôner, j'aurais dû m'en indigner, et pourtant, aveuglée que j'étais, je t'écoutai sans frémir... Mais l'assassiner!... Je crois sentir à ce mot tomber le voile qui couvrait mes yeux! Jamais, grace au ciel, jamais chez moi l'égarement n'était allé jusqu'au crime.

PALHEN.

Allons, Emilie, point de scènes de théâtre!... Est-ce un de tes anciens rôles que tu répètes?

ÉMILIE.

Palhen, je t'en supplie!...

PALHEN.

Et pour qui tes prières? Quand je veux enfin me délivrer d'un odieux rival, sa vie est-elle donc si précieuse pour toi?

ÉMILIE.

Eh bien! si c'est là le motif de ta haine, je renonce à toutes les faveurs, à tout l'éclat dont l'empereur m'environne!

PALHEN.

Il est trop tard.

ÉMILIE.

Et si quelque événement venait encore vous trahir... si le ciel irrité faisait échouer vos sanglans desseins!...

PALHEN.

Es-tu donc une religieuse, et moi suis-je un moine, pour que tu me prêches le ciel? Bannis des craintes puériles. Vois cette liste, regarde!...

(*Il la lui remet.*)

ÉMILIE, *à part, lisant.*

Des noms illustres!... Le nom de Palhen en tête! Un tel forfait doit-il s'accomplir!

PALHEN.

Es-tu rassurée maintenant?

SCÈNE IX.

PAUL Ier, PALHEN, EMILIE.

ÉMILIE.

L'empereur!

PALHEN, *à part.*

Sur ta vie et la mienne ne laisse rien paraître.

(*Emilie cache dans son sein la liste des conjurés que Palhen n'a pas eu le temps de reprendre.*)

Digitized by Google

PAUL.

Palhen, eh bien! quoi de nouveau sur la conjuration? Que font les dignes amis du grand-duc? Son arrestation a dû les déconcerter.

PALHEN.

Sire, je surveille les conjurés. Pour un jour encore, reposez-vous sur moi.

PAUL.

N'as-tu pas ma confiance?

ÉMILIE, *à part.*

Ah! malgré lui-même, il faut lui épargner un crime! (*Elle enlève de la liste le nom de Palhen.*) (*haut.*) Oui, sire, vous ne pouviez mieux placer cette auguste confiance que dans le zèle et l'activité du comte Palhen.

PALHEN, *à part.*

Que veut-elle dire?

ÉMILIE.

Il vient de me montrer une liste des conjurés qu'il allait porter à votre majesté. La voici. (*Elle remet la liste à l'empereur.*)

PALHEN, *à part.*

Malheureuse!...

ÉMILIE, *à Palhen, lui montrant le morceau de papier sur lequel son nom est écrit.*

Ne crains rien pour toi.

PAUL, *sur le devant du théâtre.*

Les misérables!... leur supplice épouvantera les traîtres à venir! Et il en est parmi eux que j'avais comblés de mes bontés! Palhen, sens-tu combien est affreux un tel excès de noirceur et d'ingratitude?

PALHEN.

Ah!

ÉMILIE.

Sire, le comte Palhen est également averti que les conjurés se réunissent ce soir sur le quai de la Newa, à la taverne de Pierre-le-Grand. Il allait vous en instruire.

PALHEN, *à part.*

Emilie!

PAUL.

Ce soir, à la taverne de Pierre-le-Grand!... Il faut qu'on les y cerne et qu'ils y soient tous arrêtés.

PALHEN.

Eh bien! si mon dévouement a réellement mérité quel-

Digitized by Google

que confiance, daignez m'en accorder encore une preuve en me chargeant de cette mission. Je prends une compagnie de vos gardes, j'entoure le repaire des traîtres.

PAUL.

Oui, c'est toi que je charge de cette mission.

ÉMILIE.

Un de vos aides-de-camp ne peut-il l'accompagner?

PALHEN, *à part.*

Encore!

PAUL.

Je m'en repose donc sur toi. Que mon cœur est rempli d'indignation contre les misérables qui osent s'attaquer à leur maître! (*à Palhen.*) Palhen, quand je rencontre des traîtres dans ma propre famille, je suis heureux de trouver parmi mes serviteurs des amis dévoués et fidèles. (*appelant.*) Aide-de-camp de service! (*L'aide-de-camp entre.*) Accompagnez le comte Palhen pour une mission importante. Vous reviendrez m'en rendre compte; vous seul pourrez entrer. Palhen, c'est à toi que j'abandonne le soin de mon trône et de ma vie.

PALHEN, *sortant suivi de l'aide-de-camp.*

Ah! sire!

ÉMILIE, *à part.*

Palhen est-il sincère? Je le saurai!

QUATRIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente un intérieur de taverne. Pendant ce tableau, la nuit vient peu à peu.

SCENE X.

ZOUBOFF, BENINGSON, FEDOR, CONJURÉS.

ZOUBOFF.

La nuit approche... Palhen ne peut tarder à se rendre ici. C'est le lieu du rendez-vous, et il m'a promis de ne pas y manquer. Pourvu qu'un contre-temps maudit ne soit pas venu à la traverse!

FÉDOR.

Savez-vous, messieurs, que nous aurions bien dû choisir pour lieu de réunion un endroit plus comme il faut que

Digitized by Google

cette taverne. Rien au monde de moins *fashionable*, comme dirait notre ami William Beningson. (*Il frappe sur l'épaule de Beningson.*) Moi, infatigable habitué de nos salons les plus brillans, galant chevalier de toutes nos belles, je crains d'avoir compromis ma réputation d'homme à la mode dans une taverne du quai de la Newa. Que dirait-on de moi chez la petite comtesse Pauleska? Je parierais mille paysans... (*On rit.*) si je les avais encore, qu'elle ne me devinerait jamais ici. Quand on conspire, au moins devrait-on conspirer élégamment.

ZOUBOFF.

Fédor, est-ce le moment de te livrer à tes folles plaisanteries et à la légèreté de ton caractère?

FÉDOR.

Tu verras, au moment de l'exécution, si cette légèreté que tu me reproches nuit à ma présence d'esprit et à mon courage. Je suis fatigué de huit jours d'arrêts, auxquels l'empereur me condamne régulièrement toutes les semaines pour les plus légères fautes contre le service. Sa discipline est trop sévère pour moi. Mais c'est surtout ma fortune ruinée par le jeu et les femmes, qui a besoin absolument d'une petite révolution pour se rétablir.

BENINGSON.

Dans le fait, je ne sais pas comment vous vous seriez tiré d'affaire, vous, mon cher Fédor, et quelques jeunes fous de vos amis, depuis trois ou quatre mois, sans les traites que je vous ai fournies sur Londres.

FÉDOR.

Oui, les guinées britanniques sont venues fort à propos; mais je serai bientôt en état de vous les rendre. (*à Zouboff.*) Or ça, es-tu toujours d'avis de la mort de l'empereur?

ZOUBOFF.

Toujours! La tombe est la plus sûre des abdications.

BENINGSON.

Sans doute, et il l'a bien méritée, ne fût-ce qu'en repoussant pour l'alliance de la France celle de l'Angleterre. Qui sait où un pareil système conduirait la Russie?.... La mort seule de Paul peut prévenir les malheurs qui en résulteraient. Elle est nécessaire à l'équilibre et au commerce européen.

FÉDOR.

Ajoutez à cela que monsieur Pitt ne vous en saurait pas

Digitized by Google

mauvais gré; n'est-ce pas, William Beningson?... Pourtant, moi, je ne sais... le sang me répugne; est-ce que les quatre murs d'une bonne forteresse ne suffiraient pas?

ZOUBOFF.

Non, non! est-ce que tu recules?

FÉDOR, *aux conjurés*.

Qu'en dites-vous, messieurs?

PLUSIEURS CONJURÉS.

La mort! la mort!

D'AUTRES CONJURÉS.

Non! non!

FÉDOR.

Il y a partage! Eh bien! si nous tirions au sort? Ce rouble frappé à l'effigie du czar en décidera.

ZOUBOFF.

Soit! pour éviter tout différent, que le hasard décide.

FÉDOR.

Si la face de l'empereur se trouve en l'air, ses jours seront épargnés.

LES CONJURÉS.

C'est convenu.

FÉDOR.

Attention... savez-vous que c'est sérieux pour moi d'avoir dans les mains la vie d'un souverain : une, deux, trois!

(*Il jette la pièce en l'air.*)

ZOUBOFF.

L'écusson! Voyez, messieurs! Ainsi, la mort!

LES CONJURÉS.

La mort!

FÉDOR.

Va donc pour la mort, puisque le hasard l'a voulu.

BENINGSON.

J'entends du bruit... qu'est-ce que cela signifie?

UN CONJURÉ.

Palhen!... des soldats!...

Digitized by Google

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, PALHEN, L'AIDE-DE-CAMP, SOLDATS DE LA GARDE.

PALHEN.

Au nom de l'empereur, je vous arrête tous!

ZOUBOFF, BENINGSON, etc.

Il nous trahit! aux armes!...

PALHEN.

La résistance est inutile. Grenadiers, en joue!

(*Ses soldats entourent la scène et couchent en joue les conjurés.*)

ZOUBOFF.

Lui! Palhen! le misérable! Il ne s'était fait notre allié que pour nous livrer lâchement!

BENINGSON.

Rage et damnation! qui ne se serait fié à lui?

PALHEN, *à l'aide-de-camp.*

Vous voyez, monsieur, que l'on ne pouvait mieux réussir. Veuillez retourner auprès de sa majesté, et lui rendre compte du succès complet de l'expédition.

(*L'aide-de-camp se retire, Palhen l'accompagne jusqu'à la porte et le regarde s'éloigner.*)

BENINGSON.

Se voir arrêté de la sorte! un si beau coup manqué! quel dommage.

FÉDOR.

Quels supplices nous attendent!

ZOUBOFF.

Au prix de deux heures de tortures, je voudrais le déchirer de mes propres mains!

PALHEN, *revenant en scène.*

Il est parti! Grenadiers, relevez vos armes et retirez-vous. (*les soldats sortent.*) Mort à l'empereur!

LES CONJURÉS.

Que dit-il?

PALHEN.

Audace et ruse, n'est-ce pas notre mot de ralliement? Un malheureux hasard avait fait connaître à Paul la liste de vos noms, le lieu de réunion. Une décision prompte et hardie était nécessaire, et j'ai dû me dévouer à vos malédictions pour sauver nos projets et votre vie.

Digitized by Google

LES CONJURÉS.

Honneur à Palhen !

FÉDOR.

Je me voyais déjà sur l'échafaud.

PALHEN.

Maintenant, mes amis, agissons. L'épée est sur nos têtes, n'attendons pas qu'elle tombe. Il n'y a plus un instant à perdre. Le succès ou les supplices ! Le grand-duc a repoussé toutes mes instances. Jamais d'ailleurs Paul ne consentirait à abdiquer ; ainsi donc, que Paul meure !

TOUS LES CONJURÉS.

Qu'il meure !

ZOUBOFF.

Nous l'avions déjà décidé.

PALHEN.

Oui, mais c'est aujourd'hui même qu'il faut frapper ! point de retard !

ZOUBOFF.

La garde du palais est à nous.

PALHEN.

Profitons-en. Quand la nuit sera plus avancée, nous nous y rendrons, et le tyran tombera sous nos coups.

TOUS LES CONJURÉS.

Oui, cette nuit !

FÉDOR.

En attendant que l'heure soit venue, buvons au succès de l'entreprise !

PALHEN.

Du punch ! du champagne !

FÉDOR.

Oui, du champagne ! Moi, de la France je n'aime que ses vins. (*On apporte du champagne et du punch.*)

ZOUBOFF.

Honte à celui qui faiblirait ! qu'il soit à l'instant poignardé.

BENINGSON.

Je m'y engage par serment ! Frappez-moi, si j'hésite ! Honte, malheur aux lâches et aux traîtres, s'il pouvait s'en trouver parmi nous !

PALHEN.

Au moment de frapper, rappelons-nous l'oppression de la Russie, les arrêts de mort et d'exil ! Affranchissons la patrie ! l'histoire nous placera auprès des grands hommes de l'antiquité.

Digitized by Google

FÉDOR.

C'est vrai ! remplissons nos verres.

PALHEN.

Liberté!.. A nous seront tous les honneurs, toutes les places ! c'est nous qui gouvernerons sous le nom d'Alexandre.

ZOUBOFF.

A moi le grade de généralissime des armées !

BENINGSON.

Alors, point de traité avec la France ! Vive l'Angleterre, fidèle alliée de la Russie !

FÉDOR.

A moi deux cent mille paysans ! ils y passeront comme les trente mille que j'ai déjà mangés. Vive la liberté !

PALHEN, *brisant son verre.*

Que le tyran soit écrasé comme ce verre ! que son sang coule comme cette liqueur ! Amis, nos poignards à la main, jurons tous encore de frapper sans pitié, sans miséricorde ! Cette nuit le tyran ne sera plus !

TOUS LES CONJURÉS, *le verre d'une main et le poignard de l'autre.*

Nous le jurons ! nous le jurons !... Cette nuit !

(*En ce moment Emilie, sous un costume d'officier cosaque, paraît au coin du théâtre, sur le devant.*)

ÉMILIE, *à part.*

Cet nuit !... Paul, tu ne mourras pas !

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

Un salon qui précède la chambre à coucher de l'empereur. — Il fait nuit; une seule lampe éclaire à demi la scène. — A gauche de l'acteur, la porte de la chambre à coucher de l'empereur; à droite, un escalier; deux portes au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAUL Ier, *seul.*

Tout s'est donc passé comme Palhen me l'avait promis! Les conjurés sont arrêtés; ils doivent être à présent plongés dans les cachots pour y attendre leur sort. Il sera terrible! Hélas! il ne saurait l'être plus que le mien. Est-ce vivre que d'être obligé d'avoir sans cesse les yeux ouverts sur tous ceux qui m'environnent, de défendre mon trône et ma vie contre des ennemis qui cachent leurs complots sous les dehors de l'obéissance et du respect, contre des ennemis nés de mon sang! Mon fils! Ah! ce cri de la nature qu'il osa méconnaître ne doit pas m'arrêter; je serai inflexible. Mon aïeul Pierre-le-Grand immola un fils moins coupable que le mien!... Quelles annales que celles de ma maison, où le sang des fils coule par la main des pères, celui des époux... Ma mère! ô souvenir épouvantable! ô malheureux Pierre III!

SCÈNE II.

PAUL, KOUTAISOFF.

PAUL.

Qui vient-là?

KOUTAÏSOFF.

Sire, un homme du peuple demande à être introduit.

PAUL.

Un homme du peuple?... (*à part.*) Si c'était un conspirateur déguisé? (*haut.*) Que veut-il?

Digitized by Google

KOUTAÏSOFF.

Il se dit porteur d'une lettre pour votre majesté, qu'il prétend ne pouvoir remettre qu'à elle seule.

PAUL.

Qu'à moi seul? (*à part.*) Qu'on l'arrête sur-le-champ et qu'il soit conduit à la citadelle. Demain on l'interrogera.

(*Koutaïsoff sort.*)

SCÈNE III.

PAUL, *seul.*

Que de fois ce moyen a été employé pour poignarder un souverain... J'ai bien fait, je ne saurais trop prendre de précautions!... La nuit avance... le sommeil me fuit... (*s'approchant d'une fenêtre.*) Cette capitale est plongée dans le silence et le repos, tandis que moi, dans mon palais, sous la protection de mes gardes, je veille avec mes inquiétudes et mes tourmens! Le dernier de mes sujets vit sans crainte au milieu de ses enfans, et moi... L'on verra demain si ma justice est prompte et sévère. (*Ici on entend la porte s'ouvrir.*) On vient encore? Qui ose pénétrer ici malgré mes ordres?

SCÈNE IV.

PAUL, EMILIE.

ÉMILIE.

C'est moi, sire.

PAUL.

Un officier!... C'est vous, madame! sous ce déguisement!...

ÉMILIE.

Pardonnez-moi d'avoir violé une défense...

PAUL.

Que vous seule pouvez vous vanter d'avoir impunément enfreinte.

ÉMILIE.

J'ai cru pouvoir profiter de l'accès que j'ai toujours auprès de vous. Il m'a fallu, pour transgresser une défense

Digitized by Google

aussi formelle, les motifs les plus graves, les plus pressans!

PAUL.

Parlez, Emilie! ma chère Emilie!

ÉMILIE.

Oh! ne me donnez plus ces noms de tendresse, c'est moi qui en suis indigne. Que ma honte se révèle à vous tout entière, puisqu'il le faut pour sauver vos jours!... Sire, une infâme conspiration les menace.

PAUL.

Ne le sais-je pas? Mais ces projets criminels sont déjoués; grace au zèle et à la vigilance de Palhen, les coupables sont dans les fers.

ÉMILIE.

Il vous trompait... vous êtes victime de la plus atroce perfidie.

PAUL.

Que dites-vous? Oh! non! non! Palhen est le plus fidèle de mes serviteurs.

ÉMILIE.

Les dehors du zèle et de la fidélité ne servaient à Palhen qu'à vous trahir plus sûrement.

PAUL.

Serait-il possible?... Et cet officier qui l'accompagnait et qui a été témoin de l'arrestation des conjurés... était-il donc aussi de leurs complices?

ÉMILIE.

Non, sire, il était trompé lui-même! Près de voir la trame du complot se briser, Palhen n'a sollicité de vous la mission de saisir les traîtres qu'afin d'écarter le coup, et de presser la réussite. Les soldats dont il s'est fait suivre étaient choisis parmi ceux de vos gardes qu'ils avaient achetés.

PAUL.

Palhen! lui!... non, je ne saurais croire à tant d'horreur! Palhen!...

ÉMILIE.

Je fus sa complice, puisque je tardai un seul moment à révéler ses horribles confidences. Et comment l'aurais-je fait?... Une invincible fatalité enchaînait mon sort au sien, ma volonté à la sienne. Sire, quand vous me prodiguiez votre amour, votre confiance, Palhen régnait encore sur

Digitized by Google

moi. Il conservait sur mon ame cette influence à laquelle je ne pourrai jamais me soustraire... Je l'aimais toujours!

PAUL.

Tu me trompais, misérable!

ÉMILIE.

Oh! pitié! pitié!... ce regard est la mort... Si vous voulez me frapper, attendez que des aveux nécessaires à votre salut aient réparé mon crime. Les complices de Palhen... cette nuit même... tandis que plusieurs d'entre eux veilleront au dehors et s'assureront de votre garde, Zouboff, Fédor, Béningson s'introduiront ici pour vous assassiner. J'ai été témoin de leur serment! Ah! sire, que votre vie soit sauvée, que je ne me sois pas repentie trop tard.

PAUL.

Et mon fils?... mon fils? conspirait-il aussi contre mes jours, ou Palhen, en le dénonçant, me trompait-il encore?

ÉMILIE.

Le grand-duc est innocent.

PAUL.

Serait-il vrai?

ÉMILIE.

Oui, sire.

PAUL.

Ah! mon fils!...

ÉMILIE.

Mais j'oubliais... voici une lettre qu'un homme que l'on arrêtait par vos ordres à la porte du palais m'a priée de remettre en vos mains.

PAUL, *ouvrant la lettre.*

Oui, oui, vous dites vrai, mon fils est innocent! (*agitant une sonnette qui est sur la table.*) Lui-même il me dénonce les tentatives de Palhen!... Par quelle fatalité repoussais-je moi-même celui qui m'apportait un avis si important? Tenez. (*Il se met à la table et écrit quelques mots. A l'huissier qui entre.*) Que l'on porte cet ordre en toute hâte au commandant de la citadelle, et que le grand-duc se rende près de moi aussitôt qu'il sera arrivé au palais. Prévenez le capitaine des gardes que je l'attends. (*L'huissier sort.*) Mon fils!... il était innocent, et j'aurais été son bourreau! (*à Emilie.*) et tu ne l'ignorais pas! C'était à cause de toi, à cause de l'indigne amour que tu m'avais inspiré, que je repoussais les caresses de mes enfans et de

Digitized by Google

l'épouse la plus tendre. Tu me trahissais pour un infâme! En faveur de tes révélations, je te fais grâce; mais va-t-en, va-t-en!

ÉMILIE.

Ma grâce! Eh! qu'en ai-je à faire, si je n'ai votre pardon? Où irais-je traîner le poids de ma honte et de mes remords? Mais, sire, songez que c'est cette nuit, cette nuit même qu'ils ont choisie pour vous tuer, qu'une partie de vos gardes est gagnée.

PAUL.

Eh! qu'ai-je besoin de tes conseils? (*se parlant à lui-même.*) Que faire?... Mais comment savoir à quelles troupes je puis me confier? L'homme que je croyais le plus fidèle est à la tête des conjurés. Ceux à qui je donnnerais mes ordres sont sans doute aussi leurs complices, et je ne ferais que hâter l'exécution de leur attentat! Partout la trahison m'environne. Peut-être il n'était pas trop tard quand cet homme s'est présenté! et maintenant!.. Horrible situation! Quelles mesures prendre? ma tête se perd. Mon fils va venir, c'est avec lui que je me concerterai.

ÉMILIE.

Sire...

PAUL.

Encore!

ÉMILIE.

Par cet anneau que vous m'avez donné, par cette promesse qui n'a pu cesser d'être sacrée, accordez-moi la faveur que vous avez attachée à cette marque de souvenir, faveur dernière que je sollicite de vous. Des criminels que mes aveux vous livrent, que votre justice en épargne un seul. Accordez-moi le don d'une vie bien coupable!

PAUL.

Ne t'ai-je pas accordé la tienne?

(*Il entre dans sa chambre à coucher.*)

SCÈNE V.

EMILIE, *seule.*

Non, je ne m'éloignerai pas! Durant la nuit tout entière je ne quitterai pas cette porte; je dois veiller à son salut. Instrument de la grandeur de Palhen, n'est-ce pas moi qui l'avais introduit auprès de l'empereur? n'est-ce pas moi qui

Digitized by Google

livrais Paul à ses coups? Et j'aurais été la complice de Palhen ! Ah! du moins, j'ai eu la force de m'arrêter au bord de l'abîme. Mon cœur n'était pas entièrement flétri! Je déteste l'amour qui me liait à cet homme, il a fait place à l'horreur la plus profonde! et pourtant, insensée que je suis, n'ai-je pas osé, tout à l'heure encore, élever la voix pour lui auprès du généreux souverain qu'il veut assassiner? Ah! loin de moi jusqu'à la pensée d'un Palhen! je ne me rappelle son nom que pour l'exécrer! A tout moment je crois entendre des pas... je frissonne... Non, je me trompais sans doute. Combien il me tarde que le grand-duc arrive! lui seul peut pourvoir à la sûreté de son père : fasse le ciel que des obstacles imprévus arrêtent les conjurés! S'ils venaient... si leur bras parricide... Non... un si grand forfait... ils ne l'oseraient pas! (*prêtant de nouveau l'oreille.*) Cette fois je ne me suis pas trompée... j'entends marcher au bas de l'escalier... si ce pouvait être le grand-duc! (*Elle ouvre la porte de gauche et regarde au dehors*) Ce n'est pas lui! ce sont les conjurés! (*s'élançant vers la porte de la chambre de l'empereur.*) Sire! sire! ils viennent vous tuer! fuyez! sauvez-vous! (*fermant au verrou la porte qui donne sur l'escalier.*) Du moins, cette porte les arrêtera un moment.

SCÈNE VI.

PAUL, EMILIE.

PAUL, *entrant.*

Pourquoi ces cris?

ÉMILIE.

Ce sont eux! ils viennent vous tuer!

PAUL.

Que dites-vous?

ÉMILIE, *montrant la porte.*

Ils montent! je les ai vus! fuyez!

PAUL.

Ils osent donc!... Que devenir?... moi seul contre eux tous! la défense est impossible! Je suis perdu!... Par ici, nul passage! mais cette porte dérobée... Si elle n'était pas encore murée... (*cherchant la clef dans ses poches.*) si l'on avait oublié d'exécuter mes ordres! Voici la clef! (*Il court au fond du théâtre, ouvre la porte et trouve un mur blanc.*) Plus de ressources!...

Digitized by Google

ÉMILIE.

Et nulle issue, nul refuge !

(*On entend le bruit que font les conjurés pour enfoncer la porte.*)

PAUL.

Les entrées du palais leur ont donc été indignement livrées! tout le monde m'a donc trahi !... tout le monde m'abandonne !... Pas un soldat fidèle pour combattre auprès de son empereur!

(*Pendant ce temps, les conjurés frappent la porte à coups redoublés.*)

ÉMILIE.

La porte va céder à leurs efforts !...

PAUL.

Les lâches ! s'ils entrent, je leur vendrai cher ma vie!

ÉMILIE, *s'appuyant contre la porte.*

Avant d'arriver jusqu'à vous, ils me fouleront aux pieds!

(*La porte, brisée en éclats, est enfoncée.*)

SCÈNE VII.

PAUL, ÉMILIE, PALHEN, ZOUBOFF, BÉNINGSON, FÉDOR, LES CONJURÉS.

ZOUBOFF, *entrant le premier, une hache à la main.*

Entrez... le chemin est ouvert !...

ÉMILIE, *se jetant au-devant de lui.*

Arrêez... arrêtez !

ZOUBOFF, *l'écartant rudement.*

Une femme!

LES CONJURÉS.

Mort au tyran !

ÉMILIE.

Palhen ! Pahlen !... je t'en supplie !

PALHEN, *la repoussant.*

Tu m'as trahi !

PAUL, *s'avançant au-devant d'eux.*

Que demandez-vous de votre souverain?

ZOUBOFF.

Mort au tyran!

PAUL.

Si c'est à moi que ce mot s'adresse, qui d'entre vous veut

Digitized by Google

ma mort?... (*mettant l'épée à la main.*) Que celui-là s'avance, et, s'il l'ose, qu'il croise son épée avec la mienne!

BENINGSON.

Mes amis, qui vous retient? Nous arrêtons-nous à de vaines paroles?

PAUL.

Tu as beau te cacher, Palhen; je te reconnais! Toi que j'ai comblé de bienfaits, c'est ainsi que tu veux m'en payer! Eh bien! dignes guerriers, nul de vous n'accepte mon défi! Que voulez-vous donc?

PALHEN, *balbutiant.*

Sire... à l'instant... une abdication, complète... éternelle...

UNE PARTIE DES CONJURÉS.

Oui, oui, abdiquez, sire.

PAUL.

Une abdication, traîtres! jamais!...

ZOUBOFF, *à Palhen.*

Une abdication! c'est sa mort qu'il nous faut.

PLUSIEURS CONJURÉS.

La mort! la mort!...

AUTRES CONJURÉS.

L'abdication!...

ÉMILIE, *s'attachant encore à Palhen.*

Palhen!... par pitié!... au nom du ciel!...

PALHEN.

Me laisseras-tu enfin? (*Il la frappe d'un coup de poignard. Elle tombe en poussant un cri.*)

ÉMILIE.

Ah!

LES CONJURÉS.

Mort au tyran!

PAUL, *frappant un conjuré.*

Tiens, traître!

(*Paul entre dans sa chambre poursuivi par quelques conjurés.*)

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

BENINGSON, QUELQUES CONJURÉS.

BENINGSON, *regardant dans la chambre, tandis que l'on entend le cliquetis des armes et les cris des assassins.*

Ah ! tu voulais te conduire en ennemi de l'Angleterre ! meurs de la main de tes sujets ! Il chancelle... il tombe... mais il se relève !

SCÈNE IX.

PAUL, PALHEN, ZOUBOFF, FÉDOR, BENINGSON, CONJURÉS.

PAUL, *tenant son épée brisée et se débattant au milieu des conjurés.*

Mon fils ! mon fils ! venge-moi. (*Il tombe.*)

PALHEN, *courant vers la porte de l'escalier.*

On vient ! c'est le grand-duc ! Qu'il tarde à mourir ! (*Il détache son écharpe et se précipite sur l'empereur. Les conjurés se groupent autour de lui et cachent aux spectateurs ce qui se passe.*)

BENINGSON, *regardant le corps de l'empereur étendu à terre avec l'écharpe au cou et tirant sa montre.*)

Aujourd'hui 12 mars 1801, deux heures et demie du matin : ne l'oublions pas dans mon rapport.

SCÈNE X ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, LE GRAND-DUC ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Quels affreux pressentimens ! Quels sont ces hommes ? Palhen ici !... Mon père !

PALHEN.

Monseigneur, un grand malheur est arrivé, l'empereur s'est tué lui-même.

Digitized by Google

ALEXANDRE.

Non, c'est vous, c'est vous ! et l'on dira que je l'ai assassiné!

(*Il veut se précipiter sur le corps de son père.*)

Mon père!

PALHEN, *se jetant au devant du grand-duc.*

Vive Alexandre Ier, empereur de toutes les Russies!

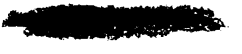
TOUS LES CONJURÉS.

Vive l'empereur !

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

[redacted], Jean Marie Théodore

LE PAUVRE BERGER,

MELODRAME HISTORIQUE, EN TROIS ACTES,

PAR MM. DAUBIGNY, CARMOUCHE,

ET HYACINTHE,

Musique de M. ALEXANDRE,

Décors de M. GUÉ,

Ballet de M. RENAUZY,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, LE 17 JUIN 1823
SUR LE THÉATRE DU PANORAMA DRAMATIQUE.

[redacted]

PARIS,

POLLET, LIBRAIRE-EDITEUR DE PIECES DE THEATRES
RUE DU TEMPLE, N°. 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.

1823.

Digitized by Google

PERSONNAGES.		ACTEURS.
M. DE HOLBEIN, grand bailli.	(Père noble.)	M. MELCHIOR.
LISBETH, sa fille.....	(2e. amoureuse.)	Mlle FLORVILLE.
ROMSBERG, riche propriétaire.	(1er rôle jeune.)	M. GAUTHIER.
WILLAMS, son domestique...	(1er comique.)	M. VAUTRIN.
ZUG, pauvre berger.....	(2e. comique.)	M. BERTIN.
BERTHE, sa femme.....	(Jne. 1re.)	Mme GOBERT.
UN VIEUX SOLDAT.....	(3e. rôle.)	M. EDOUARD.
USWAL, paysan.....		M. POUSSEUR.
FURTZ, et son Frère aîné.	Enfans de Zug.	Mlle P. GOBERT. Mlle C. BORDE.
Un Greffier. Paysans, Paysannes.		

La scène se passe en Suisse.

COSTUMES DU PAUVRE BERGER.

M. de Holbein. Habit noir droit, gilet, culotte et bas de même couleur, perruque poudrée. Au troisième acte, par dessus robe noire garnie de velours rouge, la toque.

Lisbeth. Robe courte en bourre de soie bleue Marie-Louise, manches courtes fendues, manche longues en mousseline claire, au bas trois rouleaux pareils, chapeau paille d'Italie, grand, baissant par devant, espèce de brodequin gris en nankin.

Ronsberg. Habit bleu à boutons dorés, titus, chapeau rond, pantalon gris en casimir collant, bottes noir par dessus.

Williams. Habit de chasseur; habit vert richement galonné en argent, pantalon rouge galonné, chapeau à cornes, grand plumet vert, couteau de chasse au côté.

Zug. Perruque vieille et peu garnie châtain rouge, longue veste étoffe de laine foncée sale, allant mal, ouverte, culotte de serge gris sale, descendant jusqu'au mollet, mal attachée avec des cordons, mauvais gilet, bas bleus percés en différens endroits, mauvaise guêtres courtes, souliers troués et crottés, une houlette à la main, un mauvais sac de toile en bandoulière tenu par une corde, mauvais chapeau de grosse paille sale à petits bords.

Berthe. Corset en drap brun à manche jusqu'au coude en toile bise, jupe pareille au corsage avec plusieurs pièces de couleurs différentes, bas gris, mauvais souliers noirs, chapeau de paille grosse et sale, même tissu que celui de Zug, mauvais ruban noir, tablier rayé en grosse cotonade couleur lie de vin avec des pièces de différentes couleurs.

Uswal. Paysan suisse, propre et riche.

Paysans et Paysannes suisses, corsage dépareillé en laine d'une couleur rouge ou noire; jupe courte de la couleur opposée, manches de chemises larges.

Les hommes, veste longue à manches de toile, culotte, ceinture, etc.

Les enfans pauvrement mis petite veste dite sans manches, petites culottes racommodées.

Digitized by Google

LE PAUVRE BERGER,

MÉLODRAME HISTORIQUE, EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un site agreste; au fond, des montagnes. A droite de l'acteur, un chemin creux à travers un bois épais; à gauche, un mur formant, du côté des montagnes, les propriétés de Ronsberg. Dans ce mur est pratiquée une grille. A l'extrême droite, au premier plan, un banc formé d'un gros tronc d'arbre; à gauche, une ou deux chaises de bois peintes en vert.

SCENE PREMIÈRE.

WILLIAMS, *sortant par la grille, accompagné d'un paysan.*

Allons, prends ta trompe et donne le signal pour rassembler nos montagnards.

SCENE II.

Les Précédens, plusieurs PAYSANS *arrivant successivement au son de la trompe.*

UN PAYSAN.

Eh bon dieu! monsieur Williams, qu'est-il donc arrivé chez monsieur de Ronsberg!

WILLIAMS.

Tu vas le savoir... venez donc, vous autres, cela vous regarde aussi. (*Tous les paysans arrivés au son de la trompe descendent la montagne et viennent se ranger autour de Williams.*) Ah çà! êtes-vous tous rassemblés?

LES PAYSANS.

Oui, oui.

Digitized by Google

WILLIAMS.

Ecoutez-moi bien. Vous savez que mon maître, M. de Ronsberg, le plus riche propriétaire du pays, épouse mademoiselle Lisbeth de Holbein, la fille de monsieur le grand Bailli du canton?

LE PAYSAN.

Nous avons bien entendu parler de ce mariage, mais on disait qu'il y avait eu des obstacles.

WILLIAMS.

Monsieur de Holbein et sa fille viennent d'arriver; mon maître compte sur vous pour leur faire une brillante réception. Courez donc chercher vos cornemuses, vos musettes, et revenez vîte en ces lieux.

USWAL.

Tout ça est bel et bon, mais j'attendons aussi de vous un petit service, monsieur Williams.

WILLIAMS.

Qu'est-ce que c'est?

USWAL.

Il y a long-temps que vous êtes chez monsieur de Ronsberg, alors vous devez bien le connaître...c'est que, voyez-vous, nous ne le connaissons pas du tout; il n'est de retour au pays que depuis la mort de son digne père, et il ne se laisse pas voir beaucoup...

WILLIAMS.

Et vous attendez de moi des détails...

USWAL.

Dame! ça nous ferait plaisir.

WILLIAMS.

Mon ami, comment t'appèles-tu?

USWAL.

Uswal, pour vous servir.

WILLIAMS.

Eh bien, monsieur Uswal, apprenez que tant qu'un maître est riche et généreux, un valet fidèle sait se taire et faire taire les curieux... Je vous attends tous ici dans une heure; beaucoup de joie, de gaîté, et surtout force démonstrations d'amour et de reconnaissance. (*Il rentre par la grille.*

Digitized by Google

SCENE III.

Les Précédens, *hors* WILLIAMS.

UN PAYSAN.

V'là un valet de chambre qui ne nous revenons pas beaucoup.

USWAL.

Pardi, tel maître tel valet..il est, ma foi, divertissant, ce monsieur Williams, avec sa reconnaissance pour un maître qui n'a encore rien fait pour nous, et sur qui on débite de si belles histoires...

UN PAYSAN.

Je me rappelons bien que quelques mois après que son frère cadet eût péri dans la grande incendie, il y a dix-huit ans, il disparut une belle nuit du pays, en emportant, à ce qu'on dit, une grosse somme à son père...

USWAL.

Si l'on voulait croire tout ce que rapportons le vieux Péters et d'autres anciens du village, cela fait dresser les cheveux sur la tête; il disont comme ça qu'une fois sorti du pays, il a fait tous les métiers du monde, qu'il a été soldat et déserteur...

LE PAYSAN.

Soldat et déserteur, voyez-vous!...

USWAL.

Et qu'enfin... il a été corsaire!

TOUS.

Corsaire!

USWAL.

Et encore de ces corsaires qui, quand ils ne trouvent pas d'ennemis, prennent sans scrupule les vaisseaux des amis.

UNE PAYSANNE.

Uswal, mon cher Uswal, tu parles trop; songe que monsieur de Ronsberg est riche et qu'il va épouser la fille de monsieur le grand Bailli.

LE PAYSAN.

Marie a raison; nous autres, bouche close, not' pain et not' tranquillité avant tout.

USWAL.

Vous êtes donc des peureux?... morguienne, c'est-il pas bien agréable de sauter pour un déserteur ou un corsaire!

Digitized by Google

LE PAYSAN.

Imbécille, est-ce qu'on sautions jamais pour l'homme, c'est toujours pour ses écus et pour ses bieaux habits.

Au moment où les villageois sont prêts à disparaître de la scène, on voit sortir du chemin creux de la montagne un vieux soldat.

SCÈNE IV.

Les Précédens, le vieux SOLDAT *vient par la droite au fond.*

LE VIEUX SOLDAT, *entrant; il s'assied à gauche sur une chaise.*

Je tombe de fatigue, reposons-nous un instant. Mes amis, pourriez-vous me dire si je suis encore loin du village d'Offein?

USWAL, *montrant à droite.*

Tenez, brave homme, deux cents pas de ce côté et vous verrez les premières maisons.

LE VIEUX SOLDAT.

Bien obligé... Dites-moi, mes amis, serait-ce par ici qu'habite un nommé Zug?

USWAL.

Oui, vraiment; Zug, le pauvre berger.

LE VIEUX SOLDAT.

Le pauvre berger, c'est bien cela.

USWAL.

Allons, vous autres, exécutez les ordres de M. Williams, allez chercher vos cornemuses. (*Tous sortent.*

SCÈNE V.

USWAL, Le Vieux SOLDAT, *assis.*

USWAL, *à part.*

Que diable peut-il vouloir à ce Zug, à qui personne ne s'est jamais intéressé? (*haut.*) Brave homme, vous connaissez donc le camarade Zug?

LE VIEUX SOLDAT.

Non, mais il faut absolument que je lui parle; où pourrai-je le trouver?

USWAL.

Maintenant ça ne sera pas aisé, car à l'heure qu'il est, le

Digitized by Google

pauvre garçon est assis sur quequ' coin de rocher, occupé à se lamenter.

LE VIEUX SOLDAT, *se levant.*

Quel malheur lui est-il donc arrivé ?

USWAL.

Pardi, le malheur de tous les jours. Il a encore perdu deux de ses bêtes qui ont roulé dans le torrent.

LE VIEUX SOLDAT.

Dites-moi, quel homme est-ce que Zug ?

USWAL.

C'est un grand brin de garçon de vingt-deux à vingt-trois ans, qui n'avions jamais eu ni père ni mère, et qui a été trouvé sur le grand chemin.

LE VIEUX SOLDAT, *à part.*

C'est bien lui.

USWAL.

Ça a été élevé par charité, et toute sa vie ça n'a été bon qu'à garder un troupeau.

LE VIEUX SOLDAT.

Est-il bon, honnête ?

USWAL.

Ah ! pour la bonté et l'honnêteté !... ça n'a pas plus de fiel, mais aussi pas plus de raisonnement que la dernière bête de son troupiau... c'est dans une misère, ah ! dans une misère... ça habitons de l'autre côté du ravin, une mâzure où c' qu'il pleut comme en plein champ, et les trois quarts du temps ça n'a pas un morceau de pain à donner à sa femme et à ses enfans.

LE VIEUX SOLDAT.

Le malheureux est marié, a des enfans ?

USWAL.

Ah ! mon dieu oui, lui et Berthe, la fille la plus pauvre du village, (et comme Zug sans parens) : ils se rencontrions tous les jours dans les montagnes, à garder leurs chèvres. Berthe et Zug n'avions rien, ils ont mis ces deux riens-là ensemble pour en faire quequ' chose. Les pauvres gens n'ont fait qu'augmenter leur malheur, puisque deux petits innocens sont venus partager avec eux. Berthe a ben plus de tête que son mari, mais que voulez-vous que fassiont une femme qui a deux enfans sur les bras ?

LE VIEUX SOLDAT.

Mon ami, je te remercie.

Digitized by Google

USWAL.

Il n'y a pas de quoi, brave homme.

LE VIEUX SOLDAT.

Plus qu'un mot. Tu dois connaître M. de Ronsberg... j'ai besoin de quelques renseignemens...

USWAL, *vivement.*

Je vous arrêtons tout court... tant qu'il n'a été question que de Zug, nous avons babillé tant que vous avez voulu, parce que Zug est un pauvre diable sans argent et sans crédit; maintenant qu'il s'agit de M. de Ronsberg, tant qu'il sera riche, et par-conséquent puissant, je saurai me taire et faire taire les curieux: Voilà mot pour mot ce qu'avons dit tout-à-l'heure le valet de chambre Williams; j'en ons fait notre profit, tâchez d'en faire le vôtre. (*Il sort par le fond à droite.*)

SCÈNE VI.

Le Vieux SOLDAT *seul; il ôte son hâvre-sac et le met sur le banc à droite, son bâton à côté.*

Il a peur de se compromettre... avec un homme comme ce Ronsberg, on a tout à craindre... Me voici donc au terme de mes recherches. Malheureux Ulric! j'acquitterai ta dernière volonté; le pauvre sera rendu au bonheur et le riche sera humilié. Mais je ne dévoilerai rien, qu'après avoir vu Ronsberg... d'après les renseignemens qui me sont parvenus sur lui, d'après ce qu'il a déjà fait, je m'applaudis d'avoir mis en sûreté les papiers importans dont je suis dépositaire... s'il voulait employer contre moi la ruse ou la violence, il ne pourrait s'en rendre maître. (*Il s'assied sur le banc.*)

SCÈNE VII.

Le Vieux SOLDAT, ZUG, *guidant un troupeau qui passe dans le fond du théâtre, de droite à gauche, sa houlette à la main; son chien le suit.*

ZUG.

Allons, marchez, mon troupeau, v'là la dernière fois que je vous ramène à la ferme... (*pleurant*) faut-il quitter ces bonnes bêtes et mon chien... mon pauvre Iwan, si je l'emmenais avec nous... oh! il nous suivrait tout d'abord... mais que viendrait-

Digitized by Google

il faire cheux nous? un malheureux itou .. oh! mon dieu, mon dieu, qu'allons-nous devenir!... et ma femme, mes enfans!

Il pleure.

LE VIEUX SOLDAT, *se levant.*

Me voilà un peu reposé, entrons dans le village. (*apercevant Zug.*) Mais quel est cet homme?... à ses habits en lambeaux, à cet air simple et naïf, aux larmes que je lui vois répandre, c'est le pauvre berger. (*appelant.*) Zug! Zug!

ZUG.

Qui m'appèle?

LE VIEUX SOLDAT.

C'est moi, c'est un ami.

ZUG, *s'avançant.*

Vous me prenez pour queuqu'autre, le pauvre Zug n'a point d'amis.

LE VIEUX SOLDAT.

Sans le connaître, tu en as un véritable, et qui veut te faire du bien.

ZUG, *joyeusement.*

Vous avez donc un troupiau à me donner à garder?

LE VIEUX SOLDAT.

Non... tu vois un homme aussi misérable que toi.

Ils prennent le devant de la scène.

ZUG.

Avez-vous une femme, des enfans qui vous demandent à manger quand il n'y a rien dans la huche ni dans votre havresac?

LE VIEUX SOLDAT.

Non, mon ami.

ZUG.

Vous n'êtes donc pas si misérable que Zug. Ils viennent de me chasser pour tout-à-fait, ils n'ont pas seulement voulu remplir mon bissac... ah! mon dieu, mon dieu... (*il pleure.*) Mais puisque vous n'avez pas de troupiau... est-ce que vous pourriez dire queuqu' mots pour nous au vieux Saken? c'est lui qui se mêle de tout chez M. Ronsberg.

LE VIEUX SOLDAT, *vivement.*

Eh quoi! tu étais au service de M. Ronsberg?.. Pauvre Zug!.. et il t'ont chassé!.. tu y retourneras, je te le promets.

ZUG.

Tatigué! qu'est-ce que je vous avons donc fait pour vous occu-

Digitized by Google

per comme ça de nous ? vous êtes le premier qui se soit intéressé au pauvre Zug, et encore vous ne m'aviez jamais vu.

LE VIEUX SOLDAT.

Non, mais j'ai souvent entendu parler de toi. Tu n'as jamais connu tes parens ?

ZUG.

Oh ! mon dieu non...pour ça, mes pauvres enfans seront plus heureux !

LE VIEUX SOLDAT.

Et comment as-tu passé les premières années de ton enfance ?

ZUG.

Ah ! dame, tout ce que je me rappelle, c'est qu'étant tout petit, j'ai été avec un grand homme qui avait un habit où ce que ça reluisait là-haut. (*il montre le collet de l'habit du vieux soldat.*) Ce grand homme m'emmenait avec lui, et un beau jour que je m'étais endormi sur le chemin, quand je m' sommes réveillés je ne l'ai plus trouvé. Comme je pleurais bien fort, une bonne femme me prit avec elle et me conduisit dans un village. De ce village dans un autre, et toujours comme ça, tantôt gardant des chèvres, tantôt des moutons; et en courant de côté et d'autre, de petit que j'étais j' sommes devenu grand, et pas mal, comme vous voyez.

LE VIEUX SOLDAT.

Tu as toujours été malheureux ?

ZUG.

Oh ! non. Et le jour donc où j'ai rencontré sur la montagne la bonne Berthe, qui est not' femme maintenant ; v'là un fameux jour de bonheur ! mais, v'là tout. Ils disent comme ça que c'est not' faute si j' sommes malheureux ; mais, moi, j' crois plutôt que c'est un sort qu'on m'a jeté.

LE VIEUX SOLDAT.

Tu deviendras peut-être riche et heureux ; il peut t'arriver une grande fortune.

ZUG.

Tenez, c'te grande fortune, j'la bâillerais, sans regret, au queuqu'z'un qui voudrait tant seulement remplir mon havresac... Mais on vient d' chez M. Ronsberg, je m' sauve ben vîte.

LE VIEUX SOLDAT.

Reste avec moi.

ZUG.

Et mon troupiau qui m'attend, n' faut-il pas que je l' rentre ?

Digitized by Google

Les pauvres bêtes! leur heure est passée, et j' sommes sûr qu'elles s'impatientent. Ah! çà, où c' qu'on peut vous r'trouver?

LE VIEUX SOLDAT.

Ici. (*Ils se serrent la main.*)

ZUG.

Allons, faites pour le mieux; que j' r'prenne not' troupiau ou non, j' n'en aurai pas moins de reconnaissance, et not' femme et mes enfans prieront tout d' même l' bon Dieu tous les soirs pour vous.

LE VIEUX SOLDAT.

Ne manque pas de revenir.

ZUG.

Soyez tranquille; sans adieu, not' ami. (*S'essuyant une larme.*) Not' ami, v'là encore la première fois que j' dis c' mot-là.

(*Il sort par le fond, à gauche.*)

SCENE VIII.

LE VIEUX SOLDAT, ensuite WILLIAMS, *par la grille, à gauche.*

LE VIEUX SOLDAT.

Le pauvre berger ne se doute pas que demain... mais on vient... Ah! c'est un des gens de M. de Ronsberg.

WILLIAMS, *paraissant.*

En vérité, c'est incroyable, comment, pas un de ces manans n'est encore au rendez-vous? Ils mettent à plaire à leur Seigneur un empressement vraiment louable.

LE VIEUX SOLDAT *à Williams.*

Monsieur...

WILLIAMS, *tournant la tête, et toisant le vieux Soldat.*

Que voulez-vous, bon homme?

LE VIEUX SOLDAT.

Je desirerais parler à M. de Ronsberg.

WILLIAMS.

Il est sorti.

LE VIEUX SOLDAT.

Rentrera-t-il bientôt?

Digitized by Google

WILLIAMS.

Oui, mais quand il sera rentré, il aura autre chose à faire qu'à vous écouter.

LE VIEUX SOLDAT.

J'aurais cependant besoin de l'entretenir ce soir.

WILLIAMS.

Vous allez voir que mon maître va tout quitter pour venir entendre le radotage de Monsieur... Repassez demain, et peut être qu'au déjeûner...

LE VIEUX SOLDAT.

C'est impossible; il faut que je le voie ce soir.

WILLIAMS, *riant.*

Ah! il faut... Eh bien! mon ami, il faudra vous en passer, et me faire le plaisir de .. (*Il lui fait signe de se retirer.*) J'ai des préparatifs à faire ici, et vous me seriez parfaitement inutile.

LE VIEUX SOLDAT, *reprenant son sac et son bâton.*

Je me retire... mais apprenez, monsieur le valet de chambre, que je verrai bientôt, et malgré vous, le maître qui paie tant d'insolence. (*Il entre à droite.*)

SCÈNE IX.

WILLIAMS, *seul.*

Revenez demain, bon homme, je vous ferai faire antichambre.

SCENE X.

WILLIAMS, RONSBERG, *par la grille.*

RONSBERG.

Williams, mes ordres sont-ils exécutés?

WILLIAMS.

Tout est disposé; je n'attends plus que vos maudits paysans qui me font damner.

RONSBERG.

Eh bien! Williams, je suis enfin au comble de mes vœux. J'ai décidé M. de Holbein; demain je signe le contrat, et, dans huit jours, je serai l'heureux époux de la belle Lisbeth.

WILLIAMS.

En vérité, Monsieur, je vous admire; tout autre, à votre place,

Digitized by Google

aurait échoué ; que d'obstacles il vous a fallu vaincre ! Vous avie une réputation horrible ; on savait tout ce que vous aviez fait... même nos expéditions sur mer.

RONSBERG.

Tu vois ce que peuvent une âme forte, un caractère opiniâtre, et un amour extrême.

WILLIAMS.

M. de Holbein ne voulait ni vous voir, ni même entendre parler de vous.

RONSBERG.

Mon père était l'ami de M. de Holbein. Irrité de ma fuite de la maison paternelle, il avait exagéré les erreurs de ma jeunesse...

WILLIAMS.

Ma foi, Monsieur, la Providence a bien fait pour vous de disposer de ce jeune frère...

RONSBERG.

Tais toi... je t'ai défendu de jamais prononcer ce nom.

WILLIAMS.

Il était l'idole de votre père ; son aveugle tendresse pour lui aurait bien pu vous jouer un mauvais tour.

RONSBERG, *d'un air sombre.*

Il y a long-temps que j'ai prévu ce qui serait arrivé.

WILLIAMS.

Grâces au ciel, tout s'est arrangé à merveille ; vous recueillez seul son immense héritage.

RONSBERG.

J'avais juré d'être l'époux de Lisbeth, et...

WILLIAMS, *l'interrompant.*

Et, de peur de manquer à votre serment, si le père avait persisté dans son refus, vous étiez décidé à employer les grands moyens...

RONSBERG.

Je n'en connais pas d'autres, quand on me résiste.

WILLIAMS.

Voici M. de Holbein et votre charmante prétendue ; je cours chercher les acteurs de la fête. (*Il sort par le fond à droite, après avoir salué M. de Holbein et Lisbeth qui entrent par la droite.*)

Digitized by Google

SCENE XI.

LISBETH, HOLBEIN, RONSBERG.

HOLBEIN.

Mon cher Ronsberg, ma Lisbeth a une grâce à vous demander.

RONSBERG.

Une grâce! vos moindres desirs ne sont-ils pas des ordres? Parlez, je vous en conjure.

LISBETH.

Mon ami, dans la promenade que nous venons de faire, j'ai vu bien des malheureux; me permettrez-vous de leur porter des secours et des consolations?

RONSBERG.

Si je vous le permettrai! N'êtes-vous pas maîtresse de tout ce que je possède? Disposez de mon bien, faites des heureux, je n'aurai pas de plus grand plaisir que d'entendre bénir votre nom!

LISBETH.

Il est une famille surtout qui réclame votre pitié.

HOLBEIN.

Je n'ai jamais vu de misère plus affreuse.

LISBETH.

Ces malheureux habitent, près du ravin, une petite chaumière...

HOLBEIN.

Ou plutôt une mâsure à moitié ruinée, sans porte ni fenêtres... Mon ami, vous auriez dû veiller...

RONSBERG.

Je reconnais tous mes torts; j'ai négligé mes bons villageois, (*montrant Lisbeth*) mais voilà mon excuse! Tout entier à mon amour, d'autres soins pouvaient-ils m'occuper?

HOLBEIN.

C'est fort bien d'être amoureux, mais encore il ne faut pas laisser les gens mourir de faim.

LISBETH.

Là, j'ai vu une femme et deux petits enfans; j'ai demandé à la bonne mère le nom de son mari; elle m'a répondu: le Pauvre Berger. Ah! mon ami, ils manquent de tout, et les enfans attendaient leur père pour avoir un morceau de pain. Je n'avais plus

Digitized by Google

rien sur moi ; j'avais épuisé la bourse de mon père ; demain je les reverrai... mais ce soir, je voudrais...

RONSBERG.

Je donnerai des ordres pour qu'on satisfasse à leurs premiers besoins, et demain, nous irons ensemble les visiter.

LISBETH, *vivement.*

Mon ami, il faudrait faire reconstruire leur cabane.

HOLBEIN.

Ma fille, dans cette bonne action je serai de moitié. (*Regardant autour de lui.*) Que ce site a de charmes pour moi ! que de souvenirs mon retour en ce pays me retrace ! Nous aimions, votre digne père et moi, à parcourir ces bruyères, ces montagnes ! Que de fois, assis sous ce vieux arbre, il m'a raconté le funeste événement qui le priva d'un fils !

LISBETH, *passant à la gauche de Ronsberg, et s'adressant à lui.*

C'est donc ici que vous avez perdu votre frère ?

RONSBERG, *d'une voix sombre.*

Oui, c'est ici.

LISBETH.

Sans que l'on pût lui porter aucun secours ?

RONSBERG.

Aucun.

HOLBEIN.

La violence de l'incendie fut telle, qu'on ne retrouva aucune trace de ce malheureux enfant. Cette circonstance avait fait naître, dans l'esprit de votre père, un espior chimérique, qui ne l'abandonna jamais. Il se flattait que son fils avait échappé à la mort, et cette erreur lui fut si chère, qu'il la consacra même dans son testament ; il y prévoit le cas où ce fils bien-aimé viendrait à reparaître un jour.

RONSBERG.

La tendresse aveugle qu'il portait à mon frère l'a rendu injuste à mon égard ; mais je respecte ses dernières volontés, et plût au ciel que ce frère pût s'échapper du sein des tombeaux ! avec quelle joie je lui remettrais ces biens, dont je ne serais plus alors que le dépositaire.

HOLBEIN.

Mon cher Ronsberg, j'aime à vous entendre parler ainsi ; j'ai eu de grandes préventions contre vous ; mais, plus je vous vois, plus je vous crois digne de mon estime et de mon amitié ; je vous

Digitized by Google

en donne une grande preuve, en vous confiant le bonheur de ma Lisbeth.

LISBETH.

Oh! mon père, quel plaisir j'éprouve en vous voyant lui rendre justice. (*On entend une musique légère, et bientôt on voit paraître les habitans du village d'Offein, les uns en montagnards, les autres en bergers.*) Mais, quelle est cette musique?

HOLBEIN, *regardant.*

Comment! des danses, une fête?

SCENE XII.

Les Précédens, WILLIAMS, USWAL, Montagnards et Bergers, LE VIEUX SOLDAT. (*Il se retire derrière les Villageois.*)

WILLIAMS.

Mon cher maître, ces bons Montagnards, toujours empressés de saisir l'occasion de vous prouver leur amour, se sont réunis spontanément pour célébrer votre bonheur, et vous prier d'agréer, avec bonté, le tribut de leurs regrets et de leur reconnaissance.

RONSBERG.

Aimable Lisbeth, daignez recevoir les hommages de ces bons villageois.

LISBETH.

Je les accepte avec plaisir.

BALLET.

RONSERG.

Rentrons dans les jardins. Williams, veillez à ce que ces braves gens-là ne manquent de rien.

WILLIAMS, *bas aux Villageois.*

Allons, criez donc! criez donc!

LES VILLAGEOIS, *d'un ton un peu forcé.*

Vive monsieur d'Ronsberg! vive not' bon maître!

LISBETH, *bas à son père.*

Mon père, vous voyez comme il est aimé ici!

(*On se dispose à rentrer dans les jardins. Ronsberg va pour donner la main à Lisbeth, lorsque le Vieux Soldat, qui s'est glissé derrière les Villageois, se trouve à côté de lui, à l'extrême droite.*)

LE VIEUX SOLDAT, *bas.*

Monsieur, j'ai à vous parler.

Digitized by Google

RONSBERG.

Brave homme, je n'ai pas le temps de vous écouter.

LE VIEUX SOLDAT, *mystérieusement.*

Le vieux Ulric m'envoie auprès de vous.

RONSBERG, *se détournant précipitamment.*

Ulric!

LE VIEUX SOLDAT, *de même.*

Il s'agit de votre frère.

RONSBERG, *à voix basse.*

Silence, attendez... je reviendrai dans un instant. (*Ronsberg, dans le plus grand trouble, retourne donner la main à Lisbeth, et rentre à gauche, dans le jardin, en ayant toujours les yeux fixés sur le Vieux Soldat. Tout le monde le suit.*)

SCENE XIII.

LE VIEUX SOLDAT, *seul.*

Il viendra, je n'en puis douter; son intérêt l'exige; le secret que je vais lui révéler doit l'accabler... Se décidera-t-il à réparer son crime? je n'ose l'espérer; mais mon parti est pris; s'il résiste à mes prières, j'irai tout dévoiler à M. le grand-bailli.

SCENE XIV.

LE VIEUX SOLDAT, RONSBERG.

LE VIEUX SOLDAT, *à part.*

Le voici.

RONSBERG, *à part.*

Qui peut amener cet homme.. si j'en dois redouter la moindre indiscrétion... qu'il tremble... (*Il s'avance avec mystère, et regardant autour de lui si personne ne l'épie.*) Eh bien, que veut ce misérable Ulric?

LE VIEUX SOLDAT.

Rien pour lui... il est mort.

RONSBERG, *comme un homme qui est soulagé d'un poids affreux.*

Ah!... que venez-vous donc faire ici?

LE VIEUX SOLDAT.

Vous rendre compte des derniers momens du criminel Ulric...

Digitized by Google

RONSBERG.

Criminel ! qui vous l'a dit ?

LE VIEUX SOLDAT.

Lui-même, et au lit de mort on ne ment pas. Il a fait un aveu sincère, et tracé de sa main, une déclaration portant que, séduit par l'or et les promesses d'un misérable comme lui, dans la nuit du 18 au 19 août 1782, il profita d'un incendie qui avait éclaté dans le domaine de Ronsberg, au village d'Offein, pour enlever un jeune enfant de trois ans, second fils de M. de Ronsberg, et qu'il le conduisit dans la forêt pour l'assassiner suivant l'ordre qu'il en avait reçu. (*Moment de silence, regardant fixement Ronsberg.*) Et, savez-vous l'homme qu'il a désigné, comme ayant donné cet ordre barbare ?

RONSBERG.

Grand Dieu !...

LE VIEUX SOLDAT.

Oui, il vous accuse, il vous nomme l'assassin de votre frère.

RONSBERG.

Le misérable ! et ce funeste écrit ?...

LE VIEUX SOLDAT.

Est entre mes mains, avec d'autres pièces importantes.

RONSBERG, *prenant la main du Vieux Soldat.*

Suivez-moi, je saurai reconnaître ce service éminent.

LE VIEUX SOLDAT.

Il en est un plus grand encore que je prétends vous rendre, vous arracher à vos remords... votre frère, je veux le remettre entre vos bras.

RONSBERG.

Que dites-vous ? mais non, il est impossible... J'en ai la preuve.

LE VIEUX SOLDAT.

Ulric n'eut pas le courage de frapper l'innocente créature. Il l'emmena loin d'ici et l'abandonna seul sur le grand chemin. L'enfant de la pitié a grandi dans l'abjection et la misère ; il est temps qu'il reprenne ses droits et sa fortune.

RONSBERG.

Quoi ! vous voulez que j'avoue un forfait exécrable, que je perde d'immenses richesses, que je renonce à l'hymen qui m'attend, à la femme que j'adore ?... et pour qui ? pour le héros d'une fable que la cupidité aura inventée !... Et sur quoi appuyez-vous ce conte ridicule ? sur la déclaration d'un homme en délire....

Digitized by Google

mais n'aurais-je pas à lui opposer le témoignage des habitans d'Offein, qui attesteront...

LE VIEUX SOLDAT.

Vous vous abusez ; l'écrit d'Ulric est appuyé de preuves authentiques.

RONSBERG.

Que dites-vous ?

LE VIEUX SOLDAT.

La vérité... Mais quoi, ce ne sera donc que la crainte des lois, du supplice, qui pourra vous porter à la réparation du crime, à reconnaître votre frère, ce frère qui devait partager votre fortune, le bonheur dont vous jouissez, et que depuis dix-huit ans vous réduisez au sort le plus déplorable ; que vous laissez languir dans la misère et la douleur ? La nature, les larmes même que votre cruelle cupidité lui a fait répandre, n'excitent donc en vous aucun sentiment de pitié en sa faveur ?... ah ! ce n'est pas un frère pour moi, mais c'est un malheureux !.. ses larmes ont coulé sur mon cœur ; j'ai juré d'en arrêter la source.... Laissez-vous fléchir ; ouvrez votre âme au repentir ; appelez votre frère près de vous... vous frémissez !.. ah ! rendez-vous, rendez-vous à ma prière, et je vous le jure, le monde entier...

Ici le ciel se couvre et le théâtre devient obscur.

RONSBERG.

Le monde entier...

LE VIEUX SOLDAT.

Oui, le monde entier et votre frère lui-même ignoreront la part affreuse que vous avez prise au crime d'Ulric.

RONSBERG, *réfléchissant.*

Eh bien ! mon frère...n'est donc pas encore instruit du secret de sa naissance ?

LE VIEUX SOLDAT.

L'infortuné est loin de le prévoir.... seul je connais ce fatal mystère.

RONSBERG.

Seul... ! (*moment de silence pendant lequel Ronsberg jette les yeux autour de lui.*) Ecoutez... mon père eut des soupçons et douta toujours de la mort de mon frère. Un testament qu'il a laissé l'institue son unique héritier. Si mon frère reparaît, ma ruine est certaine. Eh bien ! laissez-lui ignorer à qui il doit le jour ; faites-moi connaître le nom qu'il porte, le lieu qu'il habite, et mes bienfaits le mettront à l'abri du besoin... quant à vous, fixez vous-même le prix de votre silence.

Digitized by Google

LE VIEUX SOLDAT.

Vous êtes toujours Ronsberg, mais je ne suis pas Ulric.. votre frère doit être reconnu.

RONSBERG, *avec force.*

Il ne le sera jamais !

LE VIEUX SOLDAT.

Les Magistrats sauront le rétablir dans ses droits.

RONSBERG, *furieux.*

Vous auriez l'audace...

LE VIEUX SOLDAT.

De faire mon devoir; le ciel seconde mon dessein. Monsieur le grand Bailli est ici, et c'est à lui...

RONSBERG.

N'achevez pas. Un mot de vous à M. de Holbein renverserait mes espérances de bonheur. Lisbeth serait perdue pour moi... et... le savez-vous, pour la conserver je suis capable de tout.

LE VIEUX SOLDAT.

J'ai peu de jours à vivre ; je les donnerais volontiers pour voir l'orphelin dans la demeure de ses pères.

RONSBERG, *d'un ton suppliant.*

Non, vous n'irez pas trouver M. de Holbein ; non, vous ne voudrez pas me vouer au malheur, au désespoir... vous aurez pitié de moi...

LE VIEUX SOLDAT.

Avez-vous eu pitié de votre frère ?

RONSBERG.

Ne rejettez pas ma prière...tenez...prenez...ce porte-feuille renferme une somme considérable. Demain, livrez-moi les papiers qui sont en votre pouvoir et je vous donne de l'or, des contrats, des terres... tout ce que vous demanderez...

LE VIEUX SOLDAT ; *fausse sortie.*

Adieu !..

RONSBERG, *vivement.*

Où allez-vous ?

LE VIEUX SOLDAT.

Trouver M. de Holbein.

RONSBERG, *le ramenant et ne se possédant plus.*

Arrête, misérable!... si tu fais un pas... mais non... fuis, dérobe-toi à ma fureur..... je ne réponds plus de mon désespoir !....

Digitized by Google

LE VIEUX SOLDAT, *reprenant son sac.*

Oui, je pars... demain je serai sous la protection des Magistrats et le fratricide sera reconnu.

Il s'éloigne à pas lents et prend le chemin de la forêt à droite.

SCÈNE XV.

RONSBERG *seul, dans la plus grande agitation.*

Il s'éloigne... malheureux ! je suis perdu... non, suivons-le, tentons un dernier effort... à tout prix il faut que j'achète son silence.... malheur à lui s'il résiste encore !... (*dans cet instant Williams paraît à la porte de la grille; Ronsberg l'aperçoit.*) Viens, suis-moi, j'ai besoin de ton secours. (*et tous deux s'élancent sur les pas du vieux soldat.*)

SCENE XVI.

ZUG, *rentrant par où il est sorti à gauche, et cherchant de tous côtés.*

J'ai beau regarder, je ne vois rien... c'était pourtant bien ici que ce brave homme m'avait dit que je le retrouverais... il se sera impatienté, j'ai tant tardé... mais aussi je ne pouvais nous arracher d'auprès de ces bonnes bêtes... et mon pauvre chien, j'ai été obligé de l'attacher pour qu'il ne nous suivît pas... Personne n'arrive... montons sur le pic... (*quand il a fait quelques pas sur la montagne son chien reparaît et court auprès de lui; il le caresse, il montent ensemble.*) de là je verrai mieux... (*moment de silence, on entend ensuite des cris plaintifs; Zug s'arrête pour écouter.*) Qu'est-ce que c'est donc que ça ?... ah ! c'est le vent de l'orage qui siffle contre les arbres de la forêt. (*les cris se font entendre de nouveau et sont suivis d'un long gémissement; le tonnerre gronde, Zug est parvenu sur le haut du pic, il regarde de tous côtés.*) Rien, rien que le tonnerre; v'là l'orage qui s'approche, et j' n'ose retourner cheux nous... allons, faut attendre encore... Dieu prendra pitié peut-être du pauvre Zug.

Il s'assoit, regarde le ciel qui est en feu, caresse son chien et se met à jouer machinalement de la cornemuse.

Digitized by Google

SCENE XVII.

ZUG, *assis sur le pic;* RONSBERG, WILLIAMS, *revenant par la droite;* *ensuite* LISBETH.

RONSBERG, *sortant de la forêt d'un air égaré.*

Il ne parlera plus!..

WILLIAMS, *portant le sac du vieux soldat; il le pose sur un tronc d'arbre et le fouille avec précipitation.* (*Musique animée.*)

LISBETH, *en dedans des jardins de Ronsberg, à gauche.*

Par ici, mes amis, par ici.

RONSERG; *il jette précipitamment le sac du vieux soldat dans le hallier.*

Dieu! c'est Lisbeth!..

LISBETH *paraît suivie de son père, de plusieurs domestiques portant des flambeaux.*

C'est lui, le voilà...ah! mon ami, dans quelle inquiétude nous jetait votre absence!

RONSBERG.

Pardonnez si j'ai tant tardé... notre bonheur l'exigeait.

Tous les personnages se groupent; Williams, Ronsberg, Lisbeth, Holbein; derrière eux trois valets portant des torches. Et Williams, à la lueur des torches et des éclairs, montre du doigt à Ronsberg, Zug qui est assis tranquillement sur la pointe du pic.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

Le théâtre représente l'intérieur d'une espèce de hutte; c'est l'habitation du pauvre Zug, les murs dégradés sont tombés en partie et réparés avec de la paille ou des planches. Il n'y a dans cette misérable demeure, que quelques vieux meubles vermoulus, tels qu'une table dont un morceau de tronc d'arbre forme le quatrième pié, un banc de bois, une cheminée sans feu, et dans un coin deux ou trois peaux de mouton étendues à terre et qui semblent servir de couche au pauvre berger. A droite, au fond est un petit corps de bâtiment beaucoup moins haut que le reste de la chaumière, avec une ouverture garni de barreaux en bois, qui lui donne la lumière, c'est une petite étable qui servait à la chèvre; le plancher est couvert de paille; à gauche, une porte mal fermée. Au fond au milieu, la porte principale mal fermée, faite avec des planches qui ne sont pas de la hauteur de la baie.

SCENE PREMIÈRE.

BERTHE *seule. Elle est assise sur une escabelle et occupée à filer, ses deux enfans sont couchés à terre sur une natte.*

Mon dieu! mon dieu!... qu'est-ce qu'il peut être arrivé à mon pauvre Zug? qu'est-il devenu? par le temps horrible qu'il a fait toute la nuit. Péters m'a dit qu'il avait perdu encore hier une chèvre auprès du torrent de Coppen, est ce qu'il aurait passé son temps à la chercher.... Pauvre homme, il a tant de malheur.... et les maîtres sont si méchans!.... hier encore il a été chassé de chez M. Ronsberg, p't'être qu'on lui aura retenu ses gages..... et de chagrin, il n'aura pas osé revenir dans sa cabane; pourvu que sa pauvre tête, déjà si faible, ne l'ait pas entraîné à quelque coup de désespoir.... oh! non, il a le cœur trop bon, il ne voudrait pas abandonner Berthe et ses enfans! (*elle va près d'eux*) mes enfans.....

Digitized by Google

L'AÎNÉ *s'éveillant.*

Quoi maman.... tu m'as réveillé au moment où je rêvais que papa nous apportait à souper.

BERTHE.

Pauvre petit.... eh! bien, va mon enfant, va voir si ton père ne vient pas.

L'AÎNÉ.

Oui, oui, maman; et je le gronderai de ce qu'il vient si tard.

Ils sortent.

BERTHE.

Quel est ce bruit? avant que le soleil ne fût levé, j'ai vu passer des soldats.... ah! mon dieu, monsieur le grand bailli.... que viennent-ils faire ici!

SCÈNE II.

HOLBEIN, et quelques soldats, par la porte du fond, BERTHE.

BERTHE.

Que cherchez-vous donc, mes bons messieurs?

HOLBEIN, *aux soldats.*

Visitez cette chaumière. (*à Berthe.*) Soyez sans crainte; vous êtes la femme de Zug, le berger?

BERTHE.

Hélas! oui, monsieur, mais pourquoi....

HOLBEIN.

Il a la réputation d'un honnête homme dans tout le canton.

BERTHE.

Oh! oui, monsieur, nous sommes assez pauvres pour qu'on n'en doute pas... et quand on est aussi misérable, il y a bien quelque mérite à être honnête.

HOLBEIN.

Mais où est-il votre mari?

BERTHE.

Ah! monsieur, vous m'en voyez bien en peine.... depuis hier il n'est pas rentré.

HOLBEIN.

Savez-vous s'il n'était pas hier soir au moment de l'orage, sur le pic la Vallée?

Digitized by Google

BERTHE.

Je l'ignore, monsieur, quand j'ai entendu le tonnerre, mes enfans ont eu peur.... et à la lueur de la flamme du foyer, car nous n'avons pas d'autre lumière, je montrais à l'aîné, à lire dans la bible.

HOLBEIN.

Et vous n'avez rien appris de nouveau depuis hier?

BERTHE.

Rien.

HOLBEIN.

N'avez-vous vu passer personne sur la route..... n'avez-vous reçu aucun étranger, ni aucun habitant de ce pays?

BERTHE, *regardant autour d'elle.*

Ce n'est pas ici qu'on viendrait chercher l'hospitalité; le toit de notre chaumière ne peut mettre personne à l'abri....

HOLBEIN.

Mais il suffirait au criminel qui voudrait s'y dérober à la justice.

BERTHE.

Que voulez-vous dire?

UN SOLDAT.

Nous avons visité cette cabane sans y rien voir qui pût éclairer vos recherches....

BERTHE.

Ah! monsieur, je vous en prie... apprenez-moi.... qu'est-il arrivé... mon pauvre Zug....

SCENE III.

HOLBEIN, USWALD accourant, BERTHE par la porte du fond.

USWALD.

Monsieur le grand bailli.

HOLBEIN.

Que voulez vous Uswald?

USWALD.

J'ons appris quelque chose. (*tout le monde s'approche*) Vous connoissez ben Williams, le domestique de monsieur de Ronsberg?.....

HOLBEIN *l'arrêtant.*

Plus bas, je vous prie.

Digitized by Google

USWALD.

Ah!

HOLBEIN *l'attirant à part.*

Continuez.... que sâvez-vous?

BERTHE *à part.*

Que se passe-t-il donc?

USWALD.

Eh ben! on l'a rencontré à cheval et au galop sur la grande route de Zurich.... il avait derrière lui un porte-manteau, ce qui pourrait faire croire qu'il s'en allait..... et il s'est caché la figure quand il a rencontré quelqu'un, sans doute pour n'être pas reconnu.

HOLBEIN.

Ce Williams était, je crois, un assez mauvais sujet.

USWALD.

Il avait toute la confiance de M. Ronsberg.

HOLBEIN.

C'est bon...

USWALD *à part.*

Ce nom là li fait de la peine.

HOLBEIN *à part.*

Grand dieu! se pourrait-il que Ronsberg!.... celui qui allait devenir mon fils.... ah! cette idée.... non, cela est impossible... mais son absence, sa disparition subite... et puis ce soldat paraissait pauvre; ainsi, l'intérêt ne peut avoir eu aucune part à ce crime. Je tremble d'y songer...

BERTHE, *qui est allée sans être vue près d'Uswald.*

Qu'y a-t-il donc, monsieur Uswald, dites-le-moi?

USWALD, *à mi voix.*

Tout à l'heure.

HOLBEIN, *bas à Uswald.*

Gardez encore le silence sur ce que vous venez de me dire, et suivez-moi. (*aux soldats et aux paysans*) Mes amis, nous allons continuer nos recherches. (*Il passe le premier, tout le monde le suit, excepté Uswald, qui est retenu par Berthe.*)

BERTHE.

Dites-moi donc?

USWALD.

Un soldat qu'est arrivé hier, qu'a eu une conversation avec M. Ronsberg, a été assassiné hier au soir, au moment de l'orage.. M. Ronsberg n'est pas au château... il y en a qui croient que c'est lui... mais on n'ose pas le dire...

Digitized by Google

BERTHE.

Ah! mon dieu....

USWALD.

Chut!... n'en parlez pas.... je me sauve.... je rejoins M. Holbein.

BERTHE.

Mais dites donc...

USWALD.

Je ne peux pas vous en dire davantage, parce qu'on m'a recommandé de me taire, et puis d'ailleurs, je ne sais plus rien.

Il se sauve.

SCENE IV.

BERTHE, *seule d'abord*

Mon dieu, ça serait-il possible... un homme riche, assassiner quelqu'un! et un soldat encore!... mais mon pauvre Zug... qu'est-il devenu... ah! ça me fait trembler... (*on entend derrière la cabane de Berthe, une musique lugubre...*) Qu'entends-je... (*Elle va voir au fond. On voit passer un convoi suivi de paysans.*) Ah! mon dieu, c'est l'enterrement de ce pauvre homme qu'on a assassiné... (*Elle sort par la porte du fond.*)

SCÈNE V.

RONSBERG, *il entre par la porte à gauche. Ses vêtemens sont en désordre, et ses traits portent l'empreinte de la plus vive terreur.*

Ah! je ne puis soutenir cet horrible aspect..... (*il tombe anéanti sur une chaise et ne revient à lui que lorsque la musique lugubre a cessé.*) Il est passé... je respire enfin... quelle nuit affreuse! pour la première fois j'ai connu la crainte.. hier, tous les regard sétaient fixés sur moi.. on savait que j'avais parlé au vieux soldat... on ne m'accusait pas encore, mais on osait interprêter mon trouble... où porté-je mes pas?... où suis-je? j'étais sorti pour retrouver le calme, et la fatalité me conduit près des lieux où par un crime j'ai anéanti le secret d'un autre crime J'entends quelqu'un.. Ciel, c'est Lisbeth.. évitons ses regards. *Il se cache à droite dans la petite cahute.*

Digitized by Google

SCENE VI.

LISBETH, BERTHE, RONSBERG caché.

BERTHE.

Comment, mamzelle Lisbeth... vous avez eu la bonté de venir me revoir... vous vous êtes souvenue de la chaumière du pauvre berger....

LISBETH.

On n'oublie pas le plaisir de pouvoir faire un peu de bien, tenez... prenez... *Elle lui donne une bourse.*

BERTHE.

Ah! que de reconnaissance... mes enfans apprendront de moi à bénir votre nom... vous ne savez pas ce qu'ils vous devront aujourd'hui. *Elle essuye une larme.*

LISBETH.

Je sais que Zug a été renvoyé, mais je parlerai pour lui... et je veux que mon père, ou monsieur de Ronsberg, lui donne une place.

BERTHE.

Ah! s'il était là... il ne saurait p't'être pas trouver des paroles pour vous remercier... mais il pleurerait de joie, et vous verriez bien que son cœur n'est pas ingrat, et qu'il sait parler pour lui... mais je suis dans une inquiétude, depuis hier au soir, il n'a pas reparu....

LISBETH.

Quoi, lui aussi..... ah! je vous plains!..... je sais combien l'absence de ceux qui nous sont chers est pénible! N'auriez-vous pas aperçu M. de Ronsberg.....

RONSBERG, *entr'ouvrant la porte de la cahute.*

Ecoutons.

BERTHE.

Mon Dieu non..... Vous devez avoir bien du chagrin..... ma bonne demoiselle, mais M. de Ronsberg prouvera ben facilement qu'il n'a pas fait c'te vilaine action.

RONSBERG.

Que dit-elle?

LISBETH.

Il se pourrait..... on oserait le soupçonner?.....

Digitized by Google

BERTHE.

Comment, vous ne saviez pas..... ah! que je suis fâchée.... Non, non..... n'en croyez rien; ça ne se peut pas.

LISBETH.

Malheureuse!... que m'avez-vous dit!.... vous venez de déchirer mon cœur.

BERTHE.

Pardon, pardon.... on m'aura trompée....

LISBETH.

O ciel!.... accuser Ronsberg..... quelle horreur!....

RONSBERG, *à part.*

Elle me défend!

LISBETH.

Ah! s'il était possible que cet affreux soupçon pût seulement l'atteindre..... jamais ma main..... plutôt mourir.....

RONSBERG, *à part.*

Je suis perdu.....

LISBETH.

Fatale absence..... n'aurait-il pas lui-même été victime..... ah! courons trouver mon père..... je veux connaître la vérité..... le bonheur de ma vie y est attaché..... (*Elle sort.*)

BERTHE.

Pauvre demoiselle..... combien je me repens de mon indiscrétion..... je ne sais pas pourquoi, mais cette journée ne peut pas être heureuse..... je l'ai affligée, et dans quel moment (*Elle montre la bourse*), allons chercher mes enfans,..... peut-être Zug est-il avec eux... endormi sur quelque rocher.... comme ça lui arrive souvent... (*Elle sort par la porte du fond.*)

SCÈNE VII.

RONSBERG, *seul.*

C'en est donc fait! on m'accuse, on me nomme tout haut... déjà!.. la nuit s'est à peine écoulée et l'on connaît la victime et le meurtrier... que faire, que devenir? Je peux fuir, j'ai de l'or sur moi..... mais cette fuite me signale comme le coupable et me ravit en même temps tous les fruits de mon crime..... la main de Lisbeth et la fortune immense qui allait enfin satisfaire mon ambition... la cause de tous mes.... N'entends-je pas du bruit.... non... mon esprit est troublé.... un poids cruel m'oppresse, m'accable....

Digitized by Google

on vient, si j'étais découvert... ici! (*Il se cache à gauche par où il est entré.*)

SCENE VIII.

RONSBERG, *caché*, ZUG, *il arrive lentement et après avoir regardé timidement s'il n'y a personne dans la chaumière.*

ZUG.

Ils n'y sont pas, ni Berthe non plus... je n'osais pas rentrer... ma chère femme, mes pauvres enfans... comme ils doivent avoir faim, et moi donc... comme je me plaindrais s'ils avaient mangé.

RONSBERG, *à part.*

Quelle affreuse misère?...

ZUG.

C'était hier que je devais rapporter un peu d'argent, sans cette maudite chèvre qui est allée se perdre... qu'est-ce qu'ils auront pensé en ne me voyant pas revenir?... et puis si Berthe a su qu'on avait tué un homme, elle aura p't'être cru... oh! non, pourquoi me tuerait-t-on, moi qui n'ai jamais frappé un mouton! seulement il faut être bien méchant! faire du mal à quelqu'un tandis que le tonnerre grondait et que je jouais de la cornemuse. Oh! si je l'avais vu, c'lui qui a fait le coup... je serais allé le dire à M. le grand bailli... ça n'aurait pas été bien... mais peut-être qu'il m'aurait donné...

RONSBERG, *à part.*

Quelle idée? elle est horrible, mais elle me sauve! écoutons.

ZUG.

Ah! qu'on est à plaindre quand on manque de pain, ça vous fait venir de bien vilaines choses dans la tête! mais qu'est-ce que j'ai donc? je me sens faible... je suis tout étourdi. (*Il tombe sur une chaise et portant la main sur sa poitrine*) Ah! je sais d'où ça vient...

RONSBERG, *à part.*

Le moment est favorable... (*haut*) Zug!... (*Il n'entend pas.*) Zug!

ZUG.

Qui m'appele...

RONSBERG, *s'approchant de lui.*

Moi!

ZUG.

Ah! mon dieu, monsieur Ronsberg.

Digitized by Google

RONSBERG.

Silence, malheureux!

ZUG.

Vous ici!... pourquoi donc?

RONSBERG.

J'y viens pour toi... mais regarde si nous sommes seuls; ce que j'ai à te dire exige le plus profond mystère. (*Zug fait le tour de sa cabane.*) (*A part.*) Comment lui proposer .. sa simplicité m'enhardit.

ZUG.

Il n'y a personne.

RONSBERG.

Je savais bien que tu étais malheureux, mais je ne croyais pas ta misère si complette... Pauvre Zug, tout conspire contre toi... moi-même, dans un moment d'humeur, je t'ai chassé...

ZUG, *vivement.*

Ah! M. Ronsberg, reprenez-moi à votre service.

RONSBERG.

Veux-tu ne plus servir?... veux-tu sauver ta femme et tes enfans?...

ZUG.

Ah! bonté du ciel; je donnerais ma vie pour cela.

RONSBERG.

Tu donnerais ta vie!... Eh bien!... (*se reprenant.*) cela te fait honneur... mais un si grand sacrifice n'est pas nécessaire... quelques jours de prison seulement....

ZUG.

Quoi! rien que cela?... mais je ne comprends pas comment... excusez, on dit que je suis un peu simple.

RONSBERG.

Ecoute: près d'ici, un homme a été trouvé mort.

ZUG.

Ah! oui, un vieux soldat... Je connais cette histoire là... Mon Dieu, qui est-ce qui a pu avoir le courage?...

RONSBERG.

On suppose qu'il a été tué en se battant à la suite d'une querelle... c'est seulement une affaire malheureuse.

ZUG.

Cela vaut mieux.

Digitized by Google

RONSBERG.

On cherche en cet instant l'auteur de sa mort.. la rumeur publique ose m'accuser...

ZUG.

Vous, monsieur Ronsberg!

RONSBERG.

Fort de mon innocence, j'aurais réclamé moi-même l'épreuve d'un jugement solennel... mais sur le point de m'unir à la fille du bailli d'Holbein, j'ai craint qu'un procès criminel ne vînt détruire toutes mes espérances de bonheur.

ZUG.

Ah! oui!

RONSBERG.

Les momens sont précieux... Zug, quel que soit le meurtrier, veux-tu le débarrasser des soupçons qui planent sur sa tête ?

ZUG.

Comment cela ?

RONSBERG.

Prends sa place, charge-toi de son crime... et il se charge de ta fortune. (*Ici Ronsberg couore la table, à gauche, de tout l'or contenu dans sa ceinture, et prend ensuite la droite.*)

ZUG, *ouvrant les yeux, ébloui par la vue de tant de pièces d'or.*

Où suis-je ?... à moi tout cela!... à moi tant de richesses! Oh! non, pas à moi, mais à ma femme, à mes chers enfans... Voyons, monsieur Ronsberg, que faut-il faire ?

RONSBERG.

Je vais te le dire... On viendra te prendre.

ZUG, *effrayé.*

Ah! mon Dieu! (*Pendant tout le reste de la scène, Zug tourne continuellement les yeux sur l'or qui couore la table; toutes les fois qu'il tremble, cet aspect séduisant le rassure.*)

RONSBERG.

Sois sans crainte... On te mènera en prison.

ZUG, *toujours effrayé.*

Aujourd'hui même ?

RONSBERG, *froidement.*

Aujourd'hui même... On te demandera ce que tu as fait à Vieux Soldat.

Digitized by Google

ZUG, *toujours effrayé.*

Je ne saurai que répondre.

RONSBERG.

Tu répondras que cet homme cherchait, depuis long-temps, à te rendre sa victime.

ZUG.

Ah! oui. On m'a jeté un sort; c'est pour cela que je perds toujours mes bêtes... Je dirai que c'est lui qui me l'a jeté.

RONSBERG.

C'est cela... tu pourras ajouter les détails de votre querelle... tu diras, par exemple : qu'il a voulu te tuer avec son bâton... et que, plus jeune que lui... tu l'as laissé étendu, sans connaissance, près du torrent.

ZUG.

On croira comme ça qu'il n'est pas mort.

RONSBERG.

Pas de réflexions, et tâche de me comprendre.

ZUG, *avec tristesse, et comme un homme disposé à refuser ce qu'on lui propose.*

Ah! je comprends bien qu'il faut que je dise que c'est moi qui ai tué le Vieux Soldat.

RONSBERG, *prenant Zug par la main, et d'un ton affectueux.*

Mon cher Zug, je n'ai qu'une pensée, celle d'assurer le sort de toute ta famille. Laisse-toi conduire par mon expérience, tes destins vont s'accomplir. Tu dépouilleras bientôt ces vêtemens grossiers, tu quitteras ce toit inhospitalier qui t'abrite à peine contre la tempête. Prends cet or, sur lequel s'attachent tes regards innocens, je ne fais que préluder à de nombreuses bontés... demain, tu en recevras vingt fois autant.

ZUG, *fortement ébranlé.*

Oui, je vous crois...on ne peut pas éviter son sort... Le Vieux Soldat m'avait prédit que je deviendrais riche... (*Se décidant, mais avec quelque regret.*) Allons, j'avouerai que je l'ai tué.

RONSBERG.

D'après tes aveux, on t'enfermera dans un cachot... on t'annoncera, quelque temps après, que tu es condamné comme assassin.

ZUG, *vivement.*

Que dites-vous? qui, Zug! passer pour assassin! ou dire à ma pauvre Barthe qu'elle est la femme d'un assassin!.. et à tous mes enfans que leur père... ah! ils me repousseraient de leurs bras...

le pauvre Berger.

Digitized by Google

Je veux bien avoir tué un homme, mais je ne veux pas l'avoir assassiné... Gardez, gardez votre or!... je n'ai pas la moindre ressource aujourd'hui, mais je dirai à mes enfans qu'il faut attendre à demain... la Providence ne les abandonnera pas, et peut-être bien qu'ils ne mourront pas d'ici là.

(*Il se jette à genoux, implore le ciel.*)

RONSBERG, *épouvanté de la résistance de Zug.*

Te tairas-tu, misérable!... tu te laisses aller à de vaines terreurs. La simplicité de ton esprit s'effarouche d'une expression que j'ai eu tort de hasarder... Je te l'ai déjà dit; il ne s'agit ici que d'une affaire malheureuse... ta femme ne te repoussera point de ses bras... elle viendra te voir... tu lui diras tout... elle ne pourra te blâmer.

ZUG, *avec contentement.*

Ah! je pourrai tout lui dire.

RONSBERG.

Je lui fournirai les moyens d'aller dans une autre contrée, où elle vivra riche et heureuse.

ZUG, *vivement.*

Sans moi?

RONSBERG.

Prends donc patience. Quand ton procès sera terminé, je te ferai sortir de ton cachot pendant la nuit. Conduit par un guide sûr jusqu'à la frontière, tu iras retrouver ta femme et tes enfans... tu passeras ta vie au sein de la fortune et du bonheur... et tes fils ne seront pas obligés, comme leur père, de garder les troupeaux des autres... ils en auront à eux...

ZUG.

Bien vrai?

RONSBERG.

Ils possèderont les fermes les plus riches du pays...

ZUG.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! comme tout cela ressemble à la prédiction du Vieux Soldat!

RONSBERG, *triomphant.*

Ainsi, plus de scrupules, plus de craintes... je me charge d'applanir toutes les difficultés. Pour plus de vraisemblance, je ferai déposer dans ta chaumière la preuve du crime... Beaucoup de sang-froid quand tu paraîtras devant le juge... tu me verras toujours à ses côtés... souviens-toi bien de ta leçon... ne va pas te tromper au moins... tu diras toujours la même chose...

Digitized by Google

ZUG.

Je l'ai tué, je l'ai tué.

RONSBERG.

Mais, songes-y bien, ta vie me répond d'un secret éternel!

ZUG.

Ah! vous pouvez m'en croire, je le jure sur le Seigneur... Mais plus qu'un mot... vous m'assurez donc que ce n'est pas mal ce que je fais là... et que si le pasteur le savait...

RONSBERG.

Tu sauves ta famille!

ZUG.

Quand on n'a pas de père, point de mère... il faut bien aimer la famille qu'on s'est faite tout seul... Si j'avais seulement un parent sur la terre, je n'en serais pas là.

RONSBERG, *triomphant*.

Adieu, Zug; cache cet or, et surtout tais-toi. (*A part.*) Grâce au destin!... j'ai cédé le crime... mais, hélas! pourrai-je me défaire du remords?... (*Il sort par le fond.*)

SCENE IX.

ZUG, *seul.*

Ah! je me sens tout ému... tout... Oh! Dieu!... c'est de l'or... ça... est-ce possible?... avec ça, on achète tout ce qu'on veut... J'en perdrai l'esprit... quoiqu'ils disent que je n'en ai pas; mais, c'est égal, j'ai d' ça... et ça ne s' perd pas... au contraire! ça m' brûle de joie... de bonheur... ça m'étouffe... Ma bonne Berthe, mes pauvres enfans... comme j' veux qu'ils mangent... trois repas par jour... ça fera l' contingent... Quel ennui de n' pas savoir combien tout c't or peut faire d'argent... J'achèterai cinq chaumières pour y mettre mes moutons... Mais, comme la justice viendra m'arrêter, cachons d'abord cet or.

(*Il l'enterre sous une dalle de la chaumière.*)

SCENE X.

ZUG, BERTHE, USWAL *par le fond.*

BERTHE.

Ah! voilà mon pauvre Zug retrouvé.

Digitized by Google

ZUG, *vivement.*

Embrasse-moi, ma bonne femme... tout va bien... ne m'arrête pas... je reviens de suite... Je vais chercher des provisions, des amis, des camarades... il faut que tout le monde soit heureux avec moi .. vive la gaîté, vive la joie.. tu seras bien surprise, va.

Il sort en sautant de joie par le fond.

SCENE XI.

BERTHE, USWAL.

BERTHE.

Ah! mon dieu, que je suis heureuse de l'avoir revu.

USWAL.

Ne vous réjouissez pas encore.

BERTHE.

Que dites-vous, Uswal?

USWAL.

Pauvre femme! hâtez-vous de quitter le pays, d'emmener vos enfans, votre mari est perdu; c'est lui qui est l'assassin du vieux soldat.

BERTHE.

On accuserait Zug d'une pareille infamie! non, non, je suis tranquille, le coup est parti de plus haut; c'est un homme plus riche que nous que l'on soupçonne... et vous le savez bien!... cette cabane est ouverte à la pluie, à l'orage; la nuit, un peu de paille nous donne du sommeil ou au moins du repos, nous sommes dans la plus grande indigence; mais Zug et moi nous serions morts de faim et de misère plutôt que de..... ah! ça me fait horreur!

USWAL.

Berthe, je voudrais bien pouvoir vous croire, mais malheureusement tout le monde connaît la vérité.

BERTHE.

C'est impossible! c'est impossible!

USWAL.

Tenez, le voilà; je me retirons, je ne voulons rien avoir de commun avec un assassin.

Digitized by Google

SCENE XII.

Les Précédens, ZUG, *chargé de provisions, et suivi de quelques paysans.*

BERTHE, *vivement à Zug.*

Ah! viens donc, mon ami... si tu savais ce qu'on dit de toi....

ZUG.

Laisse jaser, va, je te conterai tout ça.. Eh bien, Uswal, tu ne restes pas avec nous, les camarades sont là.

Ici, les Enfans, Berthe, Zug et les paysans sur les côtés.

USWAL.

Bien du plaisir aux camarades, quant à moi je suis trop pressé.

Il sort par le fond.

BERTHE.

Ce vilain Uswal.

ZUG.

Allons, pas de chagrin, femme; nous ne serons plus pauvres jamais... toi, du moins, ni les petits non plus... parce que moi...

BERTHE.

Que veux-tu dire? parle, réponds-moi?

ZUG.

Tu sauras tout.

BERTHE.

Au nom du ciel! dis-moi... un soldat a été trouvé mort... on disait pourtant que M. Ronsberg...

ZUG.

Non, non, ce n'est pas lui qu'on arrêtera.

BERTHE.

Que signifie!..

ZUG.

Mais tais-toi donc, tu pourras venir me voir; je te conterai ce qui m'est arrivé. Mais tais-toi, tais-toi, v'là Fribourg qui se marie et que j'ai invité... Allons, allons, arrivez donc, vive la joie, v'là la cornemuse.

SCENE XIII.

Les Mêmes, Paysans, Paysannes, *ils arrivent en dansant. On prépare une table que l'on couvre de bouteilles. Des Ménétriers arrivent.*

ZUG.

Allons, buvons.

Ici on voit tomber dans la petite cahute à gauche un paquet qui paraît lancé du dehors, et qui fait du bruit en tombant.

Digitized by Google

BERTHE,

Qu'est-ce que c'est que cela ? (*Elle va voir, déroule le paquet; on reconnaît le havresac ensanglanté du soldat. Avec effroi.*) Ciel! Zug! viens donc, viens donc voir, un havresac!.. du sang!..

ZUG,

Ah! oui, je sais ce que c'est.

BERTHE, *revenant vers lui avec force.*

Malheureux! serait-il vrai!...

UN PAYSAN.

Eh bien! qu'avez-vous donc? vous vous disputerez demain...., voyons, dansons.

USWAL, *accourant.*

Voilà M. Ronsberg, et M. le Grand Bailli.

TOUS.

Ah! mon dieu!

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, RONSBERG, HOLBEIN, *suivi de soldats; ils entrent précipitamment par le fond.*

RONSBERG, *montrant Zug.*

Voilà l'assassin!

HOLBEIN.

Soldats, emparez-vous du berger Zug, il est l'auteur du crime qui a été commis hier soir.

BERTHE.

Qu'osez-vous dire?.. Zug! Zug! répondras-tu?

ZUG.

Que veux-tu que je dise?

BERTHE.

Tu ne nies pas ce crime?

ZUG.

Non, je ne peux pas.

BERTHE.

Ah! malheureuse mère!

Elle tombe évanouie.

ZUG, *aux paysans.*

Je vous en prie, ayez-en bien soin.... dites-lui qu'elle pourra venir me voir. (*Il regarde Ronsberg qui détourne la vue.*) Adieu, mes

Digitized by Google

bons amis; pauvre Berthe !.. (*Bas à Ronsberg qui passe près de lui*) Quoique ça, vous ne m'aviez pas dit que ça serait sitôt.

Tableau. Berthe et ses Enfans à genoux, Ronsberg les yeux baissés, Zug tranquille au milieu des soldats qui l'emmènent, Holbein sur la porte. Les paysans expriment la surprise.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente un site sauvage et pittoresque, un rocher à pic dans le fond; au bas, un torrent; à droite, un chemin creux; à gauche, un châlet abandonné, une table couverte d'un tapis vert, et garni de tout ce qu'il faut pour écrire, est dressée sous le châlet. Au lever du rideau, des gardes se promènent dans le fond du théâtre, et des paysans examinent à droite avec une curiosité mêlée de douleur, la place où le vieux soldat fut assassiné; un banc au premier plan, à l'extrême droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

USWAL, plusieurs Paysans.

USWAL

Qui aurait jamais dit cela de Zug?

UN PAYSAN.

Je ne croyais pas qu'il eût l'esprit de tuer quelqu'un.

USWAL.

Le sournois faisait semblant d'être bête, afin qu'on ne se défiât pas de lui.

LE PAYSAN.

C'est ici qu'on lui rendra justice, et son compte sera bientôt fait.

USWAL.

Quelle idée est donc passée par la tête de monsieur le grand

Digitized by Google

bailli? c'est les lieux mêmes où s'est sur commis le crime.. cela ne s'est jamais vu.

LE PAYSAN.

Ça peut-être bon tout de même... on vient... c'est la femme de Zug .. mademoiselle Lisbeth est avec elle... retirons-nous, mes amis, nous reviendrons pour savoir ce qu'on aura décidé.

Ils s'éloignent tous.

SCENE II.

LISBETH, BERTHE.

BERTHE.

Vous les voyez, mademoiselle, ils s'éloignent de moi.

LISBETH.

Que je vous plains, pauvre Berthe; vous étiez déjà si malheureuse! comment supporterez-vous ce dernier coup du sort?

BERTHE.

Ah! mademoiselle, je ne sais pas ce que je vais devenir, je n'y survivrai pas; et mes enfans! qui est-ce qui en prendra soin?

LISBETH.

Je veillerai sur eux.

BERTHE.

Que de reconnaissance ne vous dois-je pas? vous seule osez me secourir, tout le village me fuit... je suis la femme d'un assassin...

LISBETH,

Zug, un assassin! lui si simple! si naif! Non, Berthe, mon esprit se refuse à le croire coupable.

BERTHE, *pleurant.*

Mon pauvre Zug! il craignait Dieu! il aimait sa femme... il était si bon, qu'il avait pitié de tout le monde, même des animaux. Ses moutons, quand il avait le malheur d'en perdre un, ce qui ne lui arrivait que trop, il était triste pendant huit jours. Plus de chansons, adieu le ranz des vaches. Mon pauvre Zug! lui, un assassin... Monsieur le grand bailli est renommé dans tout le canton pour sa bonté, sa justice, j'ai grand espoir qu'il finira par découvrir la vérité.

LISBETH.

Oui, ma chère Berthe, n'en doutez pas, le vrai coupable ne

Digitized by Google

pourra long-temps se cacher, et malheur d'autant plus à lui qu'il aura compromis la vie d'un innocent.

BERTHE.

Ah! oui, malheur au coupable.

LISBETH.

Voici Ronsberg suivi des gardes du grand bailli...

SCENE III.

BERTHE, LISBETH, RONSBERG, gardes.

RONSBERG *aux gardes; sans voir Lisbeth et Berthe.*

Allez dans la chaumière de Zug, que l'on fasse les plus exactes perquisitions; vous devez y trouver les preuves matérielles de son crime. *Les gardes sortent.*

BERTHE, *à part.*

Ah! mon dieu, que j'ai bien fait de cacher ce havresac ensanglanté.

SCENE IV.

RONSBERG, LISBETH, BERTHE.

RONSBERG, *apercevant Lisbeth.*

Quoi! vous ici, Lisbeth! séparez-vous de cette femme!

BERTHE, *à Lisbeth.*

Eh! mademoiselle, ne m'abandonnez pas.

LISBETH.

Mon ami, Berthe n'est que malheureuse, et son mari est peut-être innocent.

RONSBERG.

Il va bientôt comparaître devant la justice, et nous saurons ce qu'on doit penser de Zug.

LISBETH.

Mon cher Ronsberg, ayez pitié de cette femme. Elle est mère de deux enfans, tâchez de fléchir mon père, ne nous unissons pas sous de si fâcheux auspices, détournez la condamnation qui est prête à frapper le pauvre berger.

LISBETH ET BERTHE, *se jettant ensemble aux pieds de Ronsberg.*

Sauvez, sauvez, le pauvre berger.

Digitized by Google

RONSBERG.

Que faites vous, Lisbeth ? relevez vous, relevez vous, ce n'est pas votre place. *Lisbeth se relève.*

BERTHE, *toujours à genoux.*

Au nom de mes enfans, monsieur, ayez compassion de leur malheureux père.

RONSBERG, *relevant Berthe.*

Bonne femme, Dieu protège les orphelins.

LISBETH.

Mon cher Ronsberg, une funeste prévention vous égare; Zug ne peut être coupable. J'ai la conviction de l'innocence de Zug.

BERTHE.

Monsieur, consultez tout le village.

RONSBERG, *avec une feinte douceur.*

Pauvre femme, des dépositions favorables sont bien quelque chose aux yeux de la justice, en l'absence de charges accablantes, elles peuvent sauver un accusé, mais dans l'affaire dont il s'agit, malheureusement les preuves matérielles arrivent de toutes parts; on trouvera, on a trouvé chez Zug des effets qui ont appartenu au vieux soldat.

BERTHE, *vivement.*

Non, monsieur, on n'a rien trouvé.

RONSBERG.

Les perquisitions se font dans ce moment, vous ne pouvez... (*se reprenant*) nous ne pouvons en savoir le résultat.

BERTHE.

Vous avez raison.

RONSBERG.

Berthe, vous avez inspiré quelqu'intérêt à Lisbeth, prenez courage, quand Zug sera condamné.

BERTHE, *pleurant.*

Condamné ? à mort, Ah! mon dieu

RONSBERG.

Je demanderai sa grâce... mais retirez-vous, voici M. le grand bailli, on vous appèlera si la justice juge à propos de vous entendre

LISBETH, *à Ronsberg.*

Mon ami, permettez-moi de ne pas abandonner cette infortunée (*Ronsberg y consent par un geste Berthe sort avec Lisbeth par la droite.*

Digitized by Google

SCENE V

RONSBERG, HOLBEIN, par la gauche, Greffier, Gardes, Gens de suite.

HOLBEIN.

Ah! vous voilà, Ronsberg, vous m'assisterez dans la recherche de la vérité. C'est ici que s'est commis le crime, l'affaire sera jugée ici; les lieux porteront témoignage contre l'assassin.

RONSBERG, *un peu troublé.*

Sans doute.

HOLBEIN.

Lorsque tout lui rappèlera son forfait, l'affreuse vérité s'échappera peut-être de son âme.

RONSBERG, *toujours troublé.*

Le pensez-vous M. Holbein?

HOLBEIN.

Je l'espère du moins, Mais qu'avez-vous, Ronsberg, vous paraissez inquiet, préoccupé... songeriez-vous encore à l'injure qu'on vous a faite quand les premiers soupçons se sont portés sur vous?

RONSBERG.

Des soupçons ne peuvent rien sur un homme tel que moi, d'ailleurs je n'ai pas le droit de m'en plaindre, ce qui s'est passé est dans l'ordre des choses; un crime est commis, le peuple crie vengeance, il lui faut un criminel, moi ou tout autre. Mais le coupable une fois signalé, le peuple est satisfait.

HOLBEIN.

J'aime à vous voir cette fermeté de caractère, elle convient à l'homme qui vit en paix avec sa conscience (*aux gardes.*) Qu'on introduise l'accusé...

SCENE VI.

ZUG, RONSBERG, HOLBEIN.

(*Zug arrive avec des Gardes et Paysans par la gauche, sa contenance est tranquille, on dirait que dans cette affaire il n'est pas question de lui.*)

HOLBEIN.

Le voilà, Ronsberg.

Digitized by Google

RONSBERG, *à part.*

Le voilà!

HOLBEIN.

Sa démarche est assurée, son visage est calme, est-ce la tranquillité de l'innocence?... Zug, approchez-vous.

ZUG.

Me voilà, M. Holbein.

HOLBEIN.

Vous connaissez, sans doute, l'accusation terrible qui pèse sur vous?

ZUG.

Moi, je n'en sais rien.

HOLBEIN.

Vous êtes accusé d'avoir donné la mort au vieux soldat qu'on a trouvé assassiné...

ZUG, *comme un homme qui sort d'un rêve.*

Ah! oui, j'y suis maintenant, je sais ce que vous voulez dire.

HOLBEIN.

Greffier, donnez-moi l'acte d'accusation. (*Il lit.*) Le sept octobre, au déclin du jour, un vieux soldat passait dans le chemin creux de Bettingheim, pour gagner la grande route qui conduit à Zurich, tout-à-coup les habitans du voisinage entendirent des cris plaintifs, ils se mirent à la recherche et trouvèrent bientôt près du torrent de Coppen, presque au pied du Riswal, un homme baigné dans son sang, il existait encore et l'on put recueillir de sa bouche ces paroles remarquables : Ah! malheureux Zug!... ce furent les dernières qu'il prononça; vainement tous les secours lui furent prodigués, les paysans se retiraient emportant le cadavre, lorsqu'ils aperçurent à quelque distance, sur le haut du pic de Riswal, l'accusé, qui, sans doute pour cacher son trouble et détourner les soupçons, jouait tranquillement de la cornemuse.

ZUG.

Oui, oui, je m'en souviens, mes bons messieurs, l'air n'était pas triste, c'est celui qui fait danser mes moutons.

HOLBEIN.

L'opinion publique égarée, porta un moment les soupçons sur l'estimable M. Ronsberg, mais les dernières paroles du mourant la présence de Zug sur les lieux, déterminèrent la justice à ordonner l'arrestation de ce dernier. — Accusé, répondez et détruisez, si vous le pouvez, les charges qui s'élèvent contre vous.

Digitized by Google

ZUG.

Oh ! je sais bien ce que je dois répondre.

HOLBEIN.

Avez-vous donné la mort à ce vieux soldat ?

Ronsberg fait signe à Zug de dire que oui ; Zug lui fait un signe d'intelligence.

ZUG, *froidement.*

Oui, je l'ai tué. (*mouvement dans l'assemblée.*)

HOLBEIN.

Comment y êtes-vous parvenu ?

ZUG.

Comment je l'ai tué ?.. eh ! pardine, vous savez bien comme on tue, tous les bergers qui me regardent d'un air étonné le savent bien de même... et M. Ronsberg aussi, sait comme on tue.

Mouvement d'effroi de Ronsberg.

HOLBEIN.

Avec quel instrument avez-vous tranché les jours de cet homme ?

ZUG, *niaisement.*

Avec quel instrument... tout ce que vous voudrez.

RONSBERG, *à part.*

Ses naïvetés me font frémir !

HOLBEIN.

Tout ce que j'entends m'étonne et me confond. Quelles réponses !.. il est impossible, Ronsberg, qu'un homme aussi simple ait commis un crime aussi horrible.

RONSBERG.

On a vu des coupables se faire passer pour insensés, celui-ci voudrait peut-être...

HOLBEIN.

Zug, aviez-vous quelque motif de haine et de vengeance contre ce soldat ?

ZUG.

Au contraire, mon bon monsieur, encore hier il m'avait prédit la fin de ma misère.

HOLBEIN.

Et vous l'avez assassiné ?

ZUG.

Ah ! mon dieu oui... je l'ai tué, mais je ne l'ai pas assassiné... et tout le monde dit qu'il est bien mort.

Digitized by Google

HOLBEIN.

Zug, vous avouez de pareilles horreurs et vous ne frémissez pas?

Mouvement de crainte de Ronsberg.

ZUG.

Ma foi, Monsieur, je ne puis pas...

HOLBEIN, *à Ronsberg.*

Ce berger est ou le plus innocent des hommes... je ne sais que penser. Il a beau s'accuser lui-même, cela ne suffit pas en justice, il faut d'autres témoignages ou, à leur défaut, quelques preuves matérielles.

RONSBERG.

Peut-être qu'on ne tardera pas à nous en fournir. (*à part.*) Ciel! n'aurait-on pas exécuté mes ordres?..

ZUG.

Monsieur le Bailli, en avez-vous encore pour long-temps? c'est que j'ai faim, voyez-vous, on m'a arrêté au moment où j'allais me mettre à table.

HOLBEIN.

Y a-t-il quelqu'un qui ait des déclarations à faire relativement à la cause qui nous occupe? Qu'il s'avance et qu'il parle sans crainte.

Personne ne se présente et le plus grand silence règne dans l'auditoire. Zug s'assied sur le banc à droite.

RONSBERG, *à part.*

Si Zug est absous, mon crime me reste. (*Haut.*) Monsieur le Bailli, dans l'intérêt de la justice, dans le vôtre, dans celui de tous les habitans du canton, je crois devoir vous déclarer que, peu d'instans avant l'assassinat, mon domestique a vu le vieux soldat portant un havresac... quand on a relevé le cadâvre, ce sac avait disparu... qui l'en a dépouillé? et qu'est-il devenu?

HOLBEIN.

Vous avez raison, Ronsberg, je vais ordonner qu'on fasse les plus scrupuleuses recherches.

RONSBERG.

Si vous m'en croyez, dirigeons-les nous-mêmes; la chaumière de Zug est à quelques pas d'ici, suspendez l'interrogatoire...

HOLBEIN.

Pendant mon absence, gardes, surveillez l'accusé.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

Les Précédens, BERTHE, un ENFANT de ZUG *par le fond.*

BERTHE, *au milieu des gardes qui barrent le passage.*

Mon pauvre Zug! je veux encore le voir, où est-il? laissez-moi passer.

L'ENFANT, *en pleurant.*

Papa! papa!

BERTHE, *elle aperçoit monsieur le Bailli qui est sur le point de sortir avec Ronsberg.*

Au nom de l'humanité, monsieur le Bailli, ne séparez pas plus long-temps un père de sa femme et de ses enfans!

ZUG.

Oui, monsieur le Bailli, laissez-les passer, cela me fera plaisir. (*Holbein fait signe aux gardes de laisser passer Berthe et l'enfant, puis il sort avec Ronsberg par le côté droit.*)

ZUG.

Merci, monsieur le Bailli.

SCENE VIII.

ZUG, BERTHE, L'ENFANT.

BERTHE.

Tiens, tiens, mon pauvre Zug, tu dois en avoir besoin.

Elle lui donne son panier.

ZUG.

Embrasse-moi, ma bonne femme... (*à son enfant*) et toi aussi, mon petit, pendant que je suis en train... mais je n'aperçois point ton frère Furtz?

BERTHE.

Il dormait, mon ami, je n'ai pas voulu le réveiller pour venir pleurer avec nous.

ZUG.

Tu as bien fait, notre femme.

BERTHE.

Mange donc, mon ami; rassure-moi donc... dis-moi, ça tourne-t-il bien?

Digitized by Google

ZUG.

Tranquillise-toi, ma femme, cela ne sera rien... verse-moi un coup.... un second(*Berthe lui verse à boire.*) Tiens, donne-moi la bouteille, cela sera plutôt fait. Je suis content, je suis riche. le monde est à moi.

BERTHE.

Perds-tu la tête?

ZUG.

Berthe! ma bonne femme, veux-tu que je te chante cette chanson, que je disais la première fois que je te rencontrai dans les champs, tu sais bien?..

BERTHE.

Comment! chanter quand la mort est si près de nous?

ZUG.

Dieg, donne-moi la cornemuse, et vous répéterez le refrain.

(*Il prend sa cornemuse qu'il avait quittée pour manger. L'enfant, à chaque refrain, danse avec son père. Berthe ne partage pas leur délire.*)

Air *des Deux Forçats.*

PREMIER COUPLET.

Du temps d' nos amours
T' souviens-tu, Jeannette,
T' souviens-tu toujours?
Qu' j'étais amoureux,
Qu' nous étions heureux?
(*Il danse.*) Allons, gai, Coco,
Un pas de nos campagnes,
Allons, gai, Coco,
Un air de nos montagnes,
Allons, gai, Coco,
Oh!
Vite un rigodon,
Bon!
Allons, gai, Coco,
Oh!
Et la p'tit' chanson,
Youp.

2e.

Qu' j'étais amoureux,
Qu' t' étais gentillette,
Qu' j'étais amoureux,
Qu' nous étions heureux!

Digitized by Google

Le marirg' bientôt
Suivit l'amourette,
Le mariag' bientôt
Fit naître un marmot.
Allons, gai, Coco, etc.

3e.

Le mariag' bientôt
Suivit l'amourette,
Le mariag' bientôt
Fit naître un marmot.
Et l' fruit d' nos amours,
Ma petiot Jeannette,
Et l' fruit d' nos amours
Charm'ra nos vieux jours.
Allons, gai, Coco, etc.

SCÈNE IX.

Les Précédens, HOLBEIN, LE GREFFIER, RONSBERG, Gardes, Villageois, Bergers.

(*Tout le monde s'arrête dans le fond du théâtre, en voyant Zug qui chante et qui danse. Surprise générale. Ils se placent ainsi; Lisbeth, Berthe, l'Enfant, Zug, Holbein, Ronsberg, Gardes dans le fond; Paysans sur les côtés; le Greffier sous le châlet à la table.*)

HOLBEIN.

Quel spectacle! Ronsberg, je n'en puis plus douter, cet homme est innocent.

BERTHE.

Oui, monsieur, il est innocent.

HOLBEIN.

D'ailleurs, nos recherches ont été vaines, on n'a rien trouvé chez lui qui ait appartenu à la victime. Personne ne l'accuse, seul, il offre sa tête à la justice, elle ne tombera pas.

RONSBERG, *à part.*

Malheureux que je suis!

BERTHE.

Ah! mon pauvre Zug, tu me seras donc rendu?

SCENE X.

Les Précédens, Le Petit FURTZ.

FURTZ, *accourant.*

(*Il arrive avec le sac ensanglanté qu'il a placé autour de son cou. Mouvement de scène. Zug et son Enfant, Lisbeth, Berthe, Furtz, Holbein, Ronsberg, Greffier, Gardes, Paysans, même position.*)

Papa! papa! ton havresac était usé en voilà un tout neuf que j'ai trouvé dans le vieil aqueduc. J'ai vu maman qui l'y avait caché.

(*Surprise générale, Ronsberg triomphe, Berthe est accablée.*)

Digitized by Google

HOLBEIN.

Voilà ce sac que Williams a vu sur la victime et que nous avons tant cherché; Zug, cet incident inattendu vient aggraver les charges qui s'élèvent contre vous et me force de continuer la procédure.

ZUG.

Tout comme il plaira à Dieu et à vous, M. le Bailli.

BERTHE, *bas à Furtz.*

Malheureux enfant, qu'as-tu fait?

HOLBEIN.

Berthe, expliquez-nous pourquoi...

BERTHE.

M. le Bailli, j'ignore...

FURTZ.

Si, si, c'est maman qui l'a caché.

HOLBEIN.

Berthe, la déposition de cet enfant vous compromet étrangement, cependant je veux croire que vous avez été entraînée à agir ainsi par le tendre intérêt que vous prenez à l'accusé.. Greffier, écrivez la sentence.

ZUG, *à part.*

Voyons, comment puis-je faire plaisir à ma femme et à mes enfans. (*Il réfléchit.*)

HOLBEIN, *dictant.*

Attendu qu'il résulte de l'instruction, la preuve suffisante de la culpabilité de Zug.

ZUG, *toujours à part.*

Parbleu! je suis un grand innocent.

HOLBEIN.

De son insensibilité et de son égoïsme.

ZUG, *à part.*

A ma chère femme, une belle chaîne d'argent et à mes enfans des habits neufs, au plus jeune un flageolet; à l'aîné, un beau livre de prières.

HOLBEIN.

Attendu que la société épouvantée par un crime horrible, réclame le prompt châtiment du coupable.

ZUG, *à part.*

Et aux pauvres qu'est-ce que je leur donnerai. Ah! mon dieu, mon dieu, que je suis simple, il n'y avait de pauvre que moi dans le village, eh bien! je donnerai au pauvre Zug un chapeau neuf et je ferai raccommoder sa cornemuse. (*Pendant tout cet à-parté, Zug a été sur le point de s'abandonner au sommeil.*)

HOLBEIN.

Nous, grand bailli d'Holbac, Copper, Anderwal et autres lieux, nous condamnons Zug à la peine de mort. (*Ici Zug s'endort.*)

RONSBERG, *à part.*

Ah! je respire!

Digitized by Google

BERTHE, *se précipitant vers Zug.*

Ah! mon pauvre Zug, cet arrêt l'a tué.

UN ENFANT, *s'approchant aussi de son père et l'examinant attentivement.*

Non maman, il dort.

TOUS LES PERSONNAGES.

Il dort! (*Tableau d'étonnement.*)

HOLBEIN.

Le criminel peut donc jouir du sommeil de l'innocence... Gardes, emmenez le coupable. (*Pendant que l'on condamnait Zug, Furtz l'un de ses fils jouait avec le havresac déposé sur une table.*)

FURTZ.

M. le bailli, M. le bailli, j'ai découvert une cachette. (*Tout le monde s'approche de la table sur laquelle se trouve le havresac.*) Tenez, là, dans la doublure... on dirait que ce sont des papiers.

HOLBEIN.

Des papiers, voyons, (*on découd la doublure et l'on en tire des papiers renfermés sous une enveloppe.*)

RONSBERG.

Je suis perdu!

HOLBEIN, *lisant la suscription de l'enveloppe.*

Papiers qui constatent que Zug, le pauvre berger, est le frère de M. de Ronsberg. (*Surprise générale. Mouvement. Zug au milieu de ses enfans, Berthe, Holbein, Lisbeth, Ronsberg; Greffier, Gardes et Paysans, même position.*)

TOUS.

Ciel! est-il possible!

RONSBERG.

Lui!!! mon frère!

ZUG, *qui a été réveillé par Berthe et par les gardes qui allaient l'emmener.*

Femme, je dors sans doute encore, car il me semble que je rêve.

HOLBEIN.

Mais prenons connaissance de ces papiers, ils ne renferment peut-être qu'une imposture. (*Il va en déchirer le cachet.*)

RONSBERG.

Arrêtez, ces papiers sont authenthiques et d'ailleurs je reconnais Zug pour mon frère.

BERTHE.

Votre frère!...

ZUG.

Ah! mon dieu, qu'est-ce que vous dites là... vous seriez mon frère... j'aurais un frère, moi! qui me croyais seul sur la terre! (*comme par souvenir.*) Ah mais! je n'aurais jamais cru que ce fût vous qui fussiez mon frère!

HOLBEIN.

Que je vous plains, M. Ronsberg, faut il que vous ne retrouviez votre frère, que pour le voir conduire au supplice.

Digitized by Google

RONSBERG, *pâle et défait.*

Je l'avouerai ce coup du sort m'accable (*mouvement. Zug avec ses enfans, Berthe, Ronsberg, Lisbeth, Holbein, Greffier, Gardes, Paysans, même position.*)

LISBETH.

Mon cher Ronsberg, au nom de notre amour, conjurez Zug de s'expliquer...

BERTHE, *vivement.*

Oui, oui, explique-toi, mon cher Zug.

ZUG.

Faut-il parler, M. Ronsberg?

HOLBEIN.

La justice te l'ordonne.

ZUG, *à Ronsberg.*

Si je parle, cela arrangera-t-il vos affaires?

LISBETH, *à Ronsberg.*

Dites lui donc que oui.

RONSBERG, *comme un homme qui a pris son parti.*

Tais-toi, Zug, tais-toi; c'est à moi de répondre. (*Mouvement de surprise parmi les spectateurs, on prête la plus grande attention.*) Ce berger, que Dieu me donna pour frère, n'est point coupable, j'ai vu commettre le crime, je connais l'assassin...

Mouvement de joie de tout le monde.

LISBETH.

Vous l'entendez, mon père!

RONSBERG, *d'une voix sombre.*

Ne m'interrompez pas, Lisbeth. (*Il se recueille un moment, puis il commence ainsi*) Un homme puissant par sa fortune et par ses espérances, un habitant du canton, pour des motifs que vous connaîtrez un jour, sentit tout à coup la pensée du meurtre se glisser dans son cœur. Après une affreuse querelle, il poursuivit le vieux soldat... Ecartez-vous, bergers... (*Ils s'éloignent avec frayeur, et tout le côté droit du théâtre se trouve dégarni; Ronsberg est près de l'arbre qui est au fond du théâtre*) C'est sous cet arbre qu'il l'atteignit, il le saisit par ses cheveux blancs, le frappa de trois coups de couteau et roula son corps contre ce rocher encore sanglant. (*Il montre du doigt.*) Ce criminel n'est pas un homme ordinaire, ses espérances sont détruites, il se met au-dessus de sa destinée, son caractère lui commande d'aller rejoindre sa victime, et son courage obéit.

En prononçant ces mots, il a gagné le pont de Risval et tombe dans le torrent. Lisbeth s'évanouit.

FIN.

IMPRIMERIE DE HOCQUET.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ACTE III, SCÈNE XI.

LE PAUVRE
DE SAINT-ROCH.

PAR MM. BRAZIER ET DE COURCY.

DRAME EN TROIS ACTES MÊLÉ DE CHANT,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Panthéon, le 19 mai 1838.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le père NACQUART, vieux mendiant.	*MM. Constant.*
L'abbé DURAND.	*Lambquin.*
M. DURBAIN, homme d'affaires.	*Braup.*
FRÉDÉRIC, son neveu.	*Keppler.*
Le comte de St-SAURIN.	*Orphée.*
MÉDARD, sonneur de Saint-Roch.	*Williams.*
Un Notaire.	*Roger.*
Un Aveugle.	*Armand.*

PERSONNAGES.	ACTEURS.
JOSÉPHINE.	*Mesd. Clarisse.*
Mère BAUDOIN, pauvresse.	*Lasselva.*
Mère DESROCHES, idem.	*Philibert.*
Une Bouquetière.	*Annette.*
Deux Inspecteurs de police.	
Gendarmes.	
Une Noce.	
Le Marié.	
La Mariée.	
Une Femme.	
Pauvres, Pauvresses.	

La scène est à Paris. Au 1er acte, l'action se passe au commencement de l'année 1804; aux 2e et 3e actes, vingt ans après.

ACTE Ier.

Le théâtre représente le portail de l'église Saint-Roch. Au lever du rideau, il fait petit jour.

SCÈNE I.

LE PÈRE NACQUART, endormi sous le porche; puis MÉDARD, sortant de l'église. Dans l'ouverture on a entendu l'*Angelus*.

MÉDARD.

Ah! voilà mon *Angelus* du matin livré à la consommation des fidèles,

Digitized by Google

c'est-à-dire... sonné de main de maître... din don, din don, din don... Mais pour me refaire un peu le poignet que j'ai fatigué à caresser ma grosse cloche, je vas caresser un litre à quinze, chez le marchand de vin de la rue Saint-Nicaise... C'est que nous avons de la besogne aujourd'hui à Saint-Roch... *primo*, d'abord... un baptême... de je ne sais pas qui... *secundo*, le mariage de mademoiselle Durbain, la sœur de notre marguillier.... un homme qui est le plus riche propriétaire de la rue de la Sourdière... et enfin un enterrement de première classe... Din don, din don... Allons, allons... en avant le canon du comptoir du père Fontaine... en attendant le canon de la paroisse! (*En descendant les marches de l'église, il heurte le père Nacquart, qui le fait trébucher.*) Oh! là, là!.. Qu'est-ce qui est là donc?

PÈRE NACQUART, se mettant sur son séant et chantant:

Quand je bois du vin clairet,
Tout tourne....

MÉDARD.

Tiens! c'est le père Nacquart... le doyen des pauvres de Saint-Roch!... est-ce que vous avez couché là?

PÈRE NACQUART.

Est-ce que je ne suis pas dans mon lit?

MÉDARD.

En voilà un' bonne!... Vous ne voyez donc pas que vous êtes sur le perron de Saint-Roch?

PÈRE NACQUART, se redressant.

Sur le perron! (*Il regarde.*) C'est ma foi vrai... Par exemple... la distraction est fameuse!.. Hier soir, en sortant de chez la mère Baudoin, qui avait invité tous les pauvres du portail à souper... à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance... j'aurai cru monter à mon grenier... et, par habitude, j'aurai monté cet escalier... Au surplus, il n'y a pas de mal... me voilà tout porté pour commencer ma journée... et je n'aurai pas eu la peine de me déshabiller et de m'habiller...

MÉDARD.

C'est ça qu'elle est si longue à faire... votre toilette... Je vois ce que c'est, vieux lampeur: vous aurez siroté toute la nuit avec ces dames les pauvresses... et vous serez venu tomber là... Sans reproche... vous allez sur mes brisées, père Nacquart... vous vous permettez de boire... comme un sonneur...

PÈRE NACQUART.

Monsieur Médard... si nous avons siroté... ça ne regarde personne... c'était avec notre argent...

MÉDARD.

C'était avec votre argent?.. alors j'aurais bien voulu trinquer avec vous...

PÈRE NACQUART.

Je le crois bien... Nous avons bu à la santé du premier consul... qui vient encore de l'échapper belle...

MÉDARD.

Oh! pour ce qui est de ça, vous avez bien fait... parce qu'enfin, nous autres gens d'église, nous ne devons pas oublier que c'est lui qui a rétabli chez nous le culte catholique... apostolique et romain...

PÈRE NACQUART.

Ce qui ne t'empêchait pas, dans le temps, d'aller aux Théo...phi...lanthropes... comme ils appelaient ça...

MÉDARD.

Aux Thophilanthropes!.. c'est pas vrai... je n'y ai jamais mis les pieds... attendu qu'ils n'avaient pas de cloches... din don, din don... Et c'est encore le général Bonaparte qui les a rétablies... les cloches... quoiqu'il s'entende pas mal aussi à faire carillonner le bronze des batailles... comme a dit monsieur le curé dans son dernier sermon... un

Digitized by Google

beau morceau d'éloquence!.. mais je ne lui conseillerais pas d'aller le prêcher... devant les autres...

PÈRE NACQUART.

Maudit bavard!..

MÉDARD.

Après tout, ce n'est pas mon affaire... et quand j'entends quelqu'un qui veut me parler politique... din don, din don, din don... voilà toute ma réponse... Mes cloches n'ont pas d'opinion... mais...

PÈRE NACQUART.

Ce n'est pas encore fini?

MÉDARD, continuant.

Mais je ne crains pas de me compromettre en disant: Il y a un premier consul.... vive le premier consul!... C'est la devise de tous les fidèles de Saint-Roch!.. Avec ça, un homme qui a institué... l'institution... de la Légion-d'Honneur.

PÈRE NACQUART.

Ah! oui... ça t'intéresse ça...

MÉDARD, continuant.

Un homme qui a institué... l'institution des billets de banque... Oh!.. les billets de banque, surtout!..

PÈRE NACQUART.

Oui, c'est une belle invention... pour ceux qui en ont... Mais dis-moi, Médard, toi qui sais tout... a-t-on des nouvelles de la dernière conspiration qui a été découverte?

MÉDARD.

Il paraîtrait que c'était un nommé Georges... Pichegru... et puis un tas d'autres... qu'on est à leur poursuite...

PÈRE NACQUART.

Ah! ah!..

MÉDARD.

Il ne fait pas bon pour les conspirateurs, allez... La police... qui ne s'endort pas... a été informée, cette nuit, qu'il y a soixante brigands cachés dans Paris et dans les environs... elle a fait fermer les barrières... par un sénatus-consulte... et pour entrer ou pour sortir... je vous réponds qu'il faut avoir ses papiers un peu en règle...

PÈRE NACQUART.

Je suis sûr que, dans tout ça, il doit se trouver ben des innocents...

MÉDARD.

C'est égal... ceux qui seront pincés... din don, din don... leur compte sera bientôt fait... Mais je m'amuse à jacasser... et j'oublie que nous avons baptême... mariage... enterrement... et probablement que le *Te Deum* s'ensuivra... Oh! je vas-t-y m'en donner!... Din don, din don... Au revoir, père Nacquart!... (*Il sort en courant.*)

SCÈNE II.

LE PÈRE NACQUART, seul.

Allons... allons... d'après ce que Médard vient de me dire, il y a aujourd'hui bien des pauvres gens qui feront comme moi la nuit dernière... qui ne coucheront pas dans leur lit... Par exemple... il faut pourtant que j'y prenne garde... je me dérange... et je finirais par devenir mauvais sujet... Le sirop de raisin me fait faire plus d'un faux pas... jamais le dimanche... mais le lundi... et le lendemain des fêtes conservées... C'est mal... M. Durand me le dit souvent... Mais dam'! quand on ne tient à rien dans ce monde...

AIR: Vaudeville de Partie et Revanche.

C'est un' bell' chos' que l'abstinence,
Lorsque l'on peut rêver d'autres désirs...

Digitized by Google

Mais ici-bas, le pauvr', sans espérance,
Dans la bouteill' trouve ses seuls plaisirs,
Un verr' de vin interrompt ses soupirs.
Par des reproch's, par une plainte amère,
Plutôt qu' d'offenser le bon Dieu,
Sur les chagrins, sur sa misère,
Il est permis de s'étourdir un peu,
Ne peut-on pas s'étourdir un p'tit peu!...

(*Gaiement.*) Et puis... la vie est si courte... je n'ai que cinquante-cinq ans... Il faut que jeunesse se passe, comme on dit... (*Il bâille.*) Mais, il est déjà grand jour... je crois que je peux me mettre à mon poste... les autres ne tarderont pas à venir...

(*Il se dirige vers le fond en chantonnant. — Musique agitée dans l'orchestre.*)

UNE VOIX, criant.

Arrête!... arrête!...

PÈRE NACQUART, regardant à la cantonnade.

Qu'est-ce que c'est donc que ça?... Un homme qui se dirige vers Saint-Roch... Comme il a l'air pâle et défait!... Est-ce que ce serait un voleur?...

SCÈNE III.

LE PÈRE NACQUART, LE COMTE DE SAINT-SAURIN; il est sans chapeau, ses vêtements sont en désordre.

LE COMTE, arrivant précipitamment.

Poursuivi!... perdu!... que faire?... Si ce portefeuille tombe au pouvoir de ces misérables... plus d'espoir!...

PÈRE NACQUART.

C'est un jeune homme... quel air intéressant!...

LE COMTE.

Oh! infamie!... Oh! trahison!... Mon Eugénie! ma fille!... qu'allez-vous devenir?... Comme si ce n'était pas assez des ennemis politiques qui veulent ma mort... qui me confondent avec des assassins... il faut encore qu'un misérable... un voleur!...

PÈRE NACQUART.

Monsieur... monsieur... là-bas, les gendarmes...

LE COMTE.

De la pitié... Oh! un être qui a pitié de moi... Tu es donc un honnête homme... toi?..

PÈRE NACQUART.

Il y a cinquante-cinq ans que je le suis...

LE COMTE..

Eh bien!... viens avec moi!...

PÈRE NACQUART.

Monsieur...

LE COMTE.

Suis-moi, te dis-je... car ils sont là.

(*Il entraîne le père Nacquart dans l'église.*)

SCÈNE IV.

DEUX INSPECTEURS DE POLICE, GENDARMES.

CHOEURS.

AIR : Allons, à table, allons, à table! (Premier acte du Pré aux Clercs.)

Alerte, alerte! en route, en route!
Mes chers amis, cherchons, cherchons...
Il n'est pas loin, et je me doute,
Qu'à la fin nous le trouverons.

PREMIER INSPECTEUR.

Il faut respecter cette église. .

Digitized by Google

LES AUTRES.

Conduisez-nous, et je vous suis,
Car, du moins, on nous autorise
A visiter tous les logis...

TOUS.

Alerte, alerte! en route, en route! etc.

PREMIER INSPECTEUR, au deuxième.

C'est un conspirateur que vous cherchez?

DEUXIÈME INSPECTEUR.

Et vous?...

PREMIER INSPECTEUR.

Un voleur, qui a arraché des mains d'un garçon de caisse, hier soir... un porte feuille rempli de billets de banque... nous l'avions vu entrer dans une maison de la rue d'Argenteuil... et nous l'avons traqué toute la nuit sur les toits et dans les greniers; enfin, il s'est élancé dans la rue... et nous l'avons perdu de vue, rue Saint-Honoré...

DEUXIÈME INSPECTEUR.

Son nom?...

PREMIER INSPECTEUR.

Saint-Saurin.

DEUXIÈME INSPECTEUR.

C'est justement celui que nous poursuivons...

PREMIER INSPECTEUR.

Alors... remettons-nous en route... Gendarmes, suivez la rue Saint-Roch... nous allons traverser l'église, sans faire semblant de rien...

(*Les inspecteurs vont pour entrer dans l'église; le père Nacquart paraît vivement sur la porte.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE PÈRE NACQUART.

PÈRE NACQUART.

N'oubliez pas le pauvre de Saint-Roch...

PREMIER INSPECTEUR.

N'as-tu pas vu un homme en désordre entrer dans l'église?...

PÈRE NACQUART.

Je n'ai vu personne encore...

DEUXIÈME INSPECTEUR.

Tu mens... tout à l'heure, un homme qui s'enfuyait...

PÈRE NACQUART.

Ah! oui... oui... un homme sans chapeau... je l'ai vu... il a traversé l'église en courant... et il est sorti par la porte qui donne dans la rue Saint-Roch...

DEUXIÈME INSPECTEUR.

C'est tout ce que tu as vu?...

PÈRE NACQUART.

Tout... l'aveugle de cette porte vous en dira peut-être davantage...

PREMIER INSPECTEUR.

L'imbécile! .. courons dans cette direction...

REPRISE DU CHOEUR.

Alerte, alerte! en route, en route! etc.

SCÈNE VI.

PÈRE NACQUART, *seul*.

Il est sorti par la porte qui donne dans la rue d'Argenteuil... et s'il court toujours... il doit être déjà loin... Oh! non, non... ce ne peut être un voleur... ni un traître... ce jeune homme a l'air trop noble et trop sincère... Le voleur, c'est celui qui voulait garder le dépôt qui lui avait été confié... Nier un dépôt!... et un homme riche!.. ce n'est pas le père Nacquart qui ferait un pareil trait!

Digitized by Google

AIR : Vaudeville de l'Anonyme.

Je l'avoûrai... j'aimai, dans ma jeunesse,
A regarder plus d'un joli minois...
Je l'avoûrai... j'aime, dans ma vieillesse,
A boire encor la p'tit' goutte parfois ..
Mais, tous les jours, même quand je me grise,
Là, dans mon cœur qui ne l'oublira pas...
J'entends ces mots qui sortent de l'église :
Le bien d'autrui tu ne déroberas!... (*Musique.*)

Voici les confrères... ne disons pas un mot... de ce que j'ai vu et entendu... il n'y avait là... que le bon Dieu!... Il m'aidera à garder mon précieux secret...

SCÈNE VII.

LE PÈRE NACQUART, MÈRE BAUDOIN, MÈRE DESROCHES, PAUVRES, PAUVRESSES, UN AVEUGLE.

L'AVEUGLE, avec l'accent normand.

Tiens!... le père Nacquart qui est déjà arrivé!... est-il capon!...

PÈRE NACQUART.

Pourquoi ne te lèves-tu pas plus matin?... tu arriverais avant moi...

MÈRE DESROCHES, bas à sa commère.

Méfiez-vous de cet aveugle nouveau-venu... c'est un espion... c'est sûr...

MÈRE BAUDOIN.

Bonjour, père Nacquart... Eh ben! comment qu' ça va, à c' matin?..

PÈRE NACQUART.

Un peu étourdi...

MÈRE DESROCHES.

Ah! dam'!... c'était du bon... la mère Baudoin fait ben les choses...

MÈRE BAUDOIN.

Vous êtes trop honnête, la mère Desroches... Ah ça! qu'est-ce qu'on dit de nouveau dans Paris?.. les malfaiteurs sont-ils arrêtés?..

PÈRE NACQUART.

Pas tous encore... mais on les serre de près...

MÈRE BAUDOIN.

Tant mieux... je ne veux pas qu'ils fassent de mal à notre petit général... Moi, d'abord, j'ai toujours été pour le 18 brumaire...

MÈRE DESROCHES.

Ça été le triomphe des honnêtes gens...

L'AVEUGLE.

Enfoncés les terroristes!..

MÈRE DESROCHES.

Le bon temps des pauvres est revenu... les militaires, c'est comme les grands seigneurs, ça ne regarde pas à l'argent...

L'AVEUGLE.

Je crois bien... ça ne leur coûte rien... c'est l'argent du pauvre peuple...

PÈRE NACQUART.

Comme ça raisonne!.. Où as-tu pris ça, l'aveugle?..

L'AVEUGLE.

Je l'ai lu dans le journal. . c'est-à-dire... je me le suis fais lire...

PÈRE NACQUART.

Par ton chien... pas vrai?...

L'AVEUGLE.

Par qui j'ai voulu, ça ne regarde personne... (*Tournant la tête.*) Tiens!.. voilà monsieur Médard...

PÈRE NACQUART.

Tu l'as donc vu, l'aveugle?..

L'AVEUGLE.

Je le reconnais à son marcher...

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MÉDARD.

MÉDARD.

Bonjour, les autres... din don, din don, din don... bonjour la compagnie... Vous êtes venues tard aujourd'hui, mesdames...

MÈRE DESROCHES.

C'est ma rhumatisme qui m'a empêchée de dormir toute la nuit...

MÈRE BAUDOIN.

Moi, j'ai veillé un' malade de mon carré...

MÉDARD.

Les menteuses!.. oh! les vilaines menteuses!.. Est-ce que vous croyez que je ne sais pas c' que vous avez fait toute la nuit?.. Est-ce que ce n'est pas moi qui ai ramassé, ce matin, le père Nacquart?.. Vous l'aviez joliment arrangé!...

MÈRE BAUDOIN.

Eh ben!.. c'est bon!.. on n'en rougit pas...

MÉDARD.

Elle ose nous dire ça... avec cette figure-là... mère Baudoin... elle est illuminée comme la corniche des Tuileries... un jour de fête nationale...

MÈRE BAUDOIN.

Corniche toi-même... entends-tu, cornichon?..

MÉDARD.

Ne vous fâchez pas, syrènes du porche de Saint-Roch... Si vous êtes sages, je vous conterai ce qu'on vient de me dire... sans nommer personne... parce que la médisance est défendue... Un particulier très-connu dans la paroisse... (*Plus bas.*) il est de la fabrique, rien que ça... avait une demoiselle belle comme les anges... et l'on disait dans la rue de la Sourdière, qu'elle était à la campagne depuis six mois...

MÈRE BAUDOIN.

Et où était-elle?

MÉDARD.

Chez une femme sage... remarquez bien l'expression... choisie... à cause de la localité... chez une femme sage, près du couvent des Jacobins...

MÈRE BAUDOIN.

Je m'en avais douté...

MÉDARD.

L'aventure fait les délices de tout le quartier... La marchande de petits gâteaux est là-bas qui la raconte à ses pratiques... Elle me la racontait... à chaque gâteau que je mangeais... aussi, je la sais... dans ses moindres détails... Le séducteur... c'est un jeune comte de l'ancien régime... le fils d'un émigré; aussi, il est forcé de gagner le large... et la fille de M. Durbain...

MÈRE BAUDOIN, vivement.

C'est la fille de monsieur Durbain?...

MÉDARD.

Est-ce que je l'ai nommée?...

MÈRE DESROCHES.

Pauvre cher homme!... lui qui me donne un sou tous les dimanches... quel chagrin il doit avoir!...

MÉDARD.

Aussi... il marie sa sœur aujourd'hui .. parce qu'il a peur... car on disait même... que le premier clerc de l'étude de M. Grandet... le notaire du coin... vous savez... din don, din don... ça me fait rire comme un bossu...

PÈRE NACQUART.

Oh!... la langue de vipère!

MÉDARD.

Enfin, pour vous en finir... sur M. Durbain... notre marguillier... il

Digitized by Google

a tant de malheur... le pauvre homme, que le même individu qui lui a subtilisé sa fille... lui a volé, hier soir, un portefeuille où était toute sa fortune...

PÈRE NACQUART.

Si c'était vrai, pourtant...

MÈRE BAUDOIN.

Et l'on n'a pas attrapé le voleur?...

MÉDARD.

Non... mais je lui conseille de ne pas se laisser prendre... nanti du portefeuille... lui ou son complice... car on assure qu'il en avait un...

PÈRE NACQUART.

Il faudra voir la suite de tout ça... Qui n'entend qu'une cloche, n'entend qu'un son...

MÉDARD.

Il me dit ça... à moi... qui suis le sonneur de la paroisse... din don, din don... din don...

L'AVEUGLE.

Taisez-vous... vous autres... Voici monsieur Durand...

PÈRE NACQUART.

Ah ça... tu y vois donc, l'aveugle?...

L'AVEUGLE.

Je l'ai senti... il sent l'encens...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DURAND.

TOUS.

Bonjour, monsieur Durand...

DURAND.

Bonjour, mes enfants, bonjour... Allez à la petite porte... on va vous distribuer les aumônes d'usage...

LES PAUVRES.

Merci, monsieur Durand!

DURAND.

Quant à vous, monsieur Médard... je vous invite à modérer un peu votre langue... elle fait presque autant de bruit que vos cloches; dans le quartier... tout le monde se plaint de vous...

MÉDARD.

Moi?... oh! si on peut dire!...

DURAND.

C'est bon... allez... (*Le père Nacquart va pour sortir avec les autres.*) Vous, restez... père Nacquart... j'ai quelque chose à vous dire...

PÈRE NACQUART.

A moi, monsieur Durand?... (*A part.*) Est-ce qu'il aurait vu?...

MÉDARD, à part.

Bon, bon... il va recevoir aussi sa semonce... Din don, din don...
(*Il suit les pauvres qui sortent par le côté.*)

SCÈNE X.

DURAND, LE PÈRE NACQUART.

DURAND.

Père Nacquart, je vous ai toujours connu pour un brave homme... et l'on cite de vous des traits de probité qui mériteraient un meilleur sort...

PÈRE NACQUART.

Je ne me plains pas de la Providence... elle m'a toujours envoyé du pain... et souvent quelque chose avec...

AIR de Robin des Bois.

En m' levant, chaque matin,
Tranquill'ment je tends la main,

Digitized by Google

Aux bons cœurs je m' confie...
Je m' dis : trent' personn's pass'ront,
Y en a p' t-êtr' deux qui m' donn'ront :
V'là ma philosophie.

Quand l' rich' meurt, on sait pourquoi,
De pleurer à son convoi,
La foul' se glorifie...
Mais on pourra voir, au mien,
Pour tout d' bon, pleurer mon chien...
V'là ma philosophie.

DURAND.

Vous sentez-vous le courage de rendre un grand service... et de garder un grand secret ?...

PÈRE NACQUART.

Oh !... pour ce qui est de ça... je réponds de moi... et vous pouvez parler... le service et le secret... me voilà...

DURAND.

Je vais vous instruire en peu de mots... Ce matin, on va présenter aux eaux du baptême... une petite fille que les événements viennent de priver de son père, et même de sa famille... Un homme titré devait être son parrain... il a été arrêté cette nuit... et j'ai jeté les yeux sur vous, pour le remplacer...

PÈRE NACQUART.

Sur moi... sur moi... bonté divine !... pour remplacer un homme titré !

DURAND.

Le baptême ne peut être remis... car la pauvre petite fille est frêle... languissante... et, dans la position de la mère... il est bien rare de trouver des amis... Cette position, d'ailleurs, demande du mystère... un grand mystère... Consentez-vous à tenir cette enfant sur les fonts baptismaux ?...

PÈRE NACQUART.

Si j'y consens !... mais, c'est une grande faveur que le ciel me fait là !... Moi, qui me plaignais toujours de n'avoir pas de parents... je vais donc avoir un petit être que je pourrai aimer... caresser...

DURAND.

Ah ! voilà justement... ce que l'on ne veut pas... Vous serez le parrain de cette petite fille... mais vous ne la verrez que cette fois seulement... et vous n'entendrez plus parler d'elle.

PÈRE NACQUART.

Ah ! oui... je comprends... on ne veut pas qu'elle rougisse... un jour, d'avoir eu un parrain... comme moi...

DURAND.

Je suis loin d'avoir une telle pensée... père Nacquart... Les pauvres sont les élus du ciel... ils ne doivent faire rougir personne sur la terre... mais, ici... il y aurait du danger pour la réputation de la mère... Ainsi, servir de parrain à l'enfant... et vous taire sur ce point à tout jamais... voilà le service et le secret qu'on vous demande... y consentez-vous ?

PÈRE NACQUART.

Oui, mais à une condition... c'est que l'enfant portera le nom de Joséphine... car je m'appelle Joseph.

DURAND.

Soit !... Elle s'appellera Eugénie-Joséphine.

PÈRE NACQUART.

Et... le nom de son père ?...

DURAND.

Souvenez-vous que vous n'avez plus rien à savoir... ni à demander... Le prix du secret sera dans votre conscience... quant à celui du service... le voici. (*Il lui donne une pièce d'or.*)

Digitized by Google

PÈRE NACQUART.

Un louis d'or !... C'est donc une famille de millionnaires ?...

DURAND.

Voilà déjà une question indiscrète...

PÈRE NACQUART.

Oh ! pardon... pardon... monsieur Durand... mais je vois si peu de cette monnaie-là, moi... c'est une fortune pour le pauvre père Nacquart... Un louis !... Avec ça... j'ai du regret... car ce n'est plus un service que je rends... je suis payé...

DURAND.

Ainsi, nous voilà d'accord... Quand le baptême arrivera... vous vous rendrez à la chapelle...

PÈRE NACQUART.

Viendra-t-il par la rue Saint-Honoré ?...

DURAND.

Non... par la petite porte de la rue Saint-Roch... soyez attentif... et ne vous éloignez pas...

PÈRE NACQUART, levant la main.

Vous pouvez compter sur moi, monsieur Durand... Je suis payé du service et du secret... je ne volerai pas votre argent.

(*Durand lui fait un signe d'amitié, et sort.*)

SCÈNE XI.

PÈRE NACQUART, seul.

Parrain... parrain !... et ne pas pouvoir dire à la jolie petite créature que je vais tenir... Je suis ton parrain ! moi qui avais toujours rêvé ce bonheur... Ah !... voici les autres... ils ne sont pas parrains, eux !...

SCÈNE XII.

LE PÈRE NACQUART, L'AVEUGLE, MÉDARD, MÈRE BAUDOIN, MÈRE DESROCHES, PAUVRES, PAUVRESSES.

CHOEUR.

AIR : C'est un lutin, c'est un démon. (Paul Cliffort.)

On vient de partager l'argent,
Et chacun a son contingent...
Il en faut maintenant
Avoir autant
D'chaque passant.

L'AVEUGLE, montrant une pièce.

C'est-y bien cent sous qu'ils m'ont donné, comme à vous ?...

MÈRE DESROCHES.

C'est bien cinq francs...

MÉDARD.

Père Nacquart... v'là vot' part...

PÈRE NACQUART.

Merci... merci... (*A part.*) La journée commence bien...

(*Musique religieuse.*)

MÈRE BAUDOIN.

Qu'est-c' que c'est que ça ?...

MÉDARD, regardant.

C'est le baptême en question... c'est M. Durand qui va le faire... Voilà la femme-sage qui porte le mioche... et pas de parrain... Tiens !.. n'y a pas de parrain !...

PÈRE NACQUART.

Le voici, le parrain... Gare, que je passe !...

(*Il pousse Médard et entre dans l'église. La musique continue.*)

MÉDARD.

Ah ça !... il est fou aujourd'hui, le père Nacquart...

Digitized by Google

MÈRE BAUDOIN.

Tiens, tiens... pas si fou... car le v'là qui entre dans la chapelle du baptême avec l'enfant...

MÈRE DESROCHES.

Et le v'là qui se place près des fonts... Il est parrain...

MÉDARD.

Il est parrain!... C'est donc un enfant de rien du tout!...

AIR : Vaudeville de l'Ecu de six francs.

Prendr' pour parrain un pareil homme!..
Ça n' se voit qu' dans les cas urgents...

MÈRE BAUDOIN.

Moi, j'n'en suis pas fâchée, en somme :
Ça r'lèv' le corps des indigents...

MÈRE DESROCHES, répétant avec elle.

Ça r'lèv' le corps des indigents.

MÉDARD.

Si les mod's ne sont pas changées,
Aux baptêm's chacun a sa part :
Pour nous moquer du pèr' Nacquart,
Faut tous lui d'mander des dragées...

TOUS.

Oui... oui...
Pour nous moquer du pèr' Nacquart,
Faut tous lui d'mander des dragées.

MÉDARD.

Je vas voir ça de près... Oh! c'te tête de parrain que ça doit faire, la tête du père Nacquart!... Din don, din don...
(*Il va pour entrer dans l'église. On entend une musique vive et enjouée.*)

L'AVEUGLE.

Tiens!... v'là le mariage qui descend de voiture.

MÈRE DESROCHES.

Il n'y voit pas, le père Tricheux...

L'AVEUGLE.

Puisque j'ai entendu les carrosses...

MÈRE BAUDOIN, à la noce qui arrive.

N'oubliez pas les pauvres pauvres...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DURBAIN, LA MARIÉE, LE MARIÉ, LES GENS DE LA NOCE.
(Sur la Musique qui continue toujours. — La noce entre dans l'église. — Les pauvres tendent la main. — Médard observe à gauche.)

MÉDARD, à part.

Oh!.. la mariée, avec son bouquet de fleur d'orange, qui a l'air d'être de l'an passé.. et le marié avec son chapeau à trois cornes.. din don, din don. Ah! voilà M. Durbain, notre marguillier; il faut que je lui demande si c'est vrai, le voleur d'hier soir... (*Durbain paraît; il est triste, pâle et abattu.*) Pardon, excuse, M. Durbain, si je vous dérange... mais c'est pour savoir...

DURBAIN, brusquement.

Que voulez-vous?...

MÉDARD.

C'est-il vrai qu'un voleur vous a subtilisé, hier soir... un portefeuille... où c' qu'il y avait dix-sept millions dedans?

DURBAIN, bas.

Arrière, misérable!...

MÉDARD, à part.

On dirait qu'il n'a pas la conscience tranquille, le marguillier... il faut que je lui demande des nouvelles de sa fille... Monsieur Durbain... pardon si je vous dérange... mais, je voudrais savoir...

Digitized by Google

DURBAIN.

Au diable!... (*Il entre dans l'église.*)

MÉDARD, à part, le suivant.

Din don, din don!...

(*La noce est entrée. La musique religieuse du baptême recommence. Le père Nacquart revient suivant une femme qui porte l'enfant dans ses bras.*)

SCÈNE XIV.

MÈRE BAUDOIN, MÈRE DESROCHES, LES PAUVRES ET PAUVRESSES, L'AVEUGLE, LE PÈRE NACQUART, DURAND, UNE FEMME.

PÈRE NACQUART, contemplant l'enfant avec amour.

Joséphine!.. Joséphine!.. que toutes les bénédictions du ciel t'accompagnent!..

DURAND, à mi-voix.

Assez, assez, père Nacquart... souvenez-vous de votre serment...

PÈRE NACQUART.

Oh! laissez-moi la regarder encore!..

AIR. Je ne vois plus ces bosquets de lauriers.

Il faut déjà nous séparer...
Adieu... petite Joséphine!...
A mes regards, Dieu daigna te montrer...
Comme un rayon de sa bonté divine!
Ce jour rachète le malheur
Que m'a fait ma longue misère...
Oui, j'ai trouvé l'ange consolateur...
Et maintenant, mon pauvre cœur...
N'est plus isolé sur la terre.
Je ne suis plus seul sur la terre.
(*Il mouille l'enfant de ses larmes.*)

DURAND, avec bonté.

Allons!.. allons!..

PÈRE NACQUART.

Et dire que je ne la verrai plus!..

DURAND, à la femme.

Voici l'adresse où il faut porter l'enfant... (*Il lui donne un papier, et lit.*) Boulevart Mont-Parnasse, n° 7... (*La femme s'éloigne avec l'enfant.*)

PÈRE NACQUART, qui a écouté.

Joséphine!.. Joséphine!..

DURAND.

Que Dieu veille sur elle!

(*Il rentre. Le père Nacquart se remet à sa place. La noce revient.*)

PÈRE NACQUART, à lui-même.

Boulevart Mont-Parnasse, n° 7...

CHOEUR DES PAUVRES.

AIR : Dans cet asile solitaire. (Introduction du 2e acte de Fiorella.)

Ames si bonn's, si charitables,
O vous, qui sortez du saint lieu...
Daignez vous montrer secourables
Pour les pauvres du bon Dieu!..

(*Le père Nacquart est triste et pensif; les autres pauvres tendent la main à la noce qui défile; la toile tombe sur ce tableau.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

Le théâtre représente le boulevart du Mont-Parnasse. A droite, une maisonnette avec un petit jardin fermé par une petite barrière. Dans le jardin, un berceau avec un banc. A gauche, sur le boulevart, une borne.

SCÈNE I.

LE PÈRE NACQUART, assis sur la borne, et les yeux fixés sur la maison en face.

Onze heures qui viennent de sonner au Val-de-Grâce... et ma jolie filleule n'a pas encore ouvert sa fenêtre, comme à l'ordinaire... Serait-elle malade?... Depuis la mort de sa mère, elle descend tous les matins chercher son lait, ses petites provisions... Ça me fait penser que je n'ai pas déjeuné non plus, moi... je crois même que j'ai oublié de tendre la main aux passants... Mais, tant que je n'ai pas vu cette chère enfant... je n'ai ni faim ni soif...

AIR : A son mari l'on ne doit que l'amour (Vaudeville de : Irons-nous à Paris.)

Comm' les enfants, à la petit' Provence,
Vont du soleil chercher le doux secours,
Moi qui déjà m'en retourne à l'enfance,
Je viens ici ranimer mes vieux jours.
Oui, je le sens, l'instinct qui nous domine
A ces enfants me rend presque pareil...
Car il me faut un r'gard de Joséphine,
Comme il leur faut un rayon du soleil.

(*Il regarde les croisées de la petite maison.*)

SCÈNE II.

LE PÈRE NACQUART, DURAND.

DURAND, s'approchant de lui avec bonté.

Je vous y prends encore, père Nacquart...

PÈRE NACQUART, un peu surpris.

Ah!... c'est vous, monsieur Durand...

DURAND.

Père Nacquart, vous n'êtes pas raisonnable...

PÈRE NACQUART.

Que voulez-vous? c'est plus fort que moi... Voilà aujourd'hui vingt ans, jour pour jour, que j'ai tenu ma petite Joséphine sur les fonts de baptême à notre paroisse de Saint-Roch, et, malgré votre recommandation... vous savez bien que, depuis ce moment-là, je n'ai pas manqué un seul jour de venir m'installer sur cette borne... du boulevart Mont-Parnasse... vis-à-vis le numéro 7...

DURAND.

C'est justement ce qu'il ne faut plus...

PÈRE NACQUART.

Ah! monsieur Durand,. ça ne fait de mal à personne.

DURAND.

Ne restez pas toujours là... D'ailleurs, vous vous faites du tort... Ce boulevart est si peu fréquenté...

PÈRE NACQUART.

La Providence est partout!...

DURAND.

Mais enfin, à quoi cela vous avance-t-il?...

PÈRE NACQUART.

A la voir... un petit peu... à sa fenêtre... quand elle s'y met... ou sur le boulevart, quand elle sort... Mais jamais, Dieu merci, je ne lui ai dit un mot qui lui donne à penser...

DURAND.

Vous avez très-bien fait... Joséphine n'est pas riche; elle ne pour-

Digitized by Google

rait changer votre position; ce serait donc l'affliger inutilement...

PÈRE NACQUART, avec regret.

Pas riche... elle!... Joséphine... si belle!... si bonne!... obligée de travailler... quand il me serait si facile!...

DURAND.

Que voulez-vous dire?....

PÈRE NACQUART.

Oh! ça c'est des secrets qui mourront avec moi... parce que je ne suis qu'un malheureux pauvre, fils de mendiants comme moi... orphelin et demandant mon pain depuis l'âge de onze ans... Mais j'ai des sentiments au-dessus de mon état... oui, monsieur Durand...

DURAND.

Vous savez bien, père Nacquart, que je vous rends justice...

PÈRE NACQUART.

Depuis le jour où vous êtes venu me dire: Père Nacquart, voulez-vous être parrain d'une jolie petite fille... eh bien! depuis ce jour-là, il me semble que je tiens à quelque chose, que je ne suis plus le vieux maudit du parvis de Saint-Roch...

DURAND.

Allons, père Nacquart, ne vous exaltez point...

PÈRE NACQUART, avec feu.

Ça me fait l'effet comme si le bon Dieu m'avait envoyé une famille.

DURAND.

Une famille?...

PÈRE NACQUART.

Oui, c'est Joséphine qui est ma famille... à elle toute seule...

AIR: Qu'il est flatteur d'épouser celle.

Depuis ce singulier baptême,
Qu'par hasard le ciel m'envoya,
Je ne suis plus du tout le même;
C'est étonnant c'qui s'passe là...
Si le nom de parrain fait naître
Dans notre âme un pareil effet,
Ah! quel bonheur cela doit être,
Quand on est père tout-à-fait!...

DURAND.

Brave homme!...

PÈRE NACQUART.

Et dire que je suis obligé de renfermer tout ça dans mon pauvre cœur! Mais c'est égal, monsieur Durand, je suis content... je suis fier... je suis heureux... allez, vous m'avez donné bien des sous dans votre vie... bien des pains de quatre livres... mais vous pouvez vous vanter que vous ne m'avez jamais fait un si beau cadeau que ce jour-là... Ce n'est pas de votre louis d'or que je parle, au moins... quoiqu'il me soit bien précieux... (*Le tirant de sa poche.*) Voilà vingt ans qu'il est dans ma poche...

DURAND.

C'est bien... c'est bien... Ces sentiments vous font honneur...

PÈRE NACQUART, s'animant.

Ce n'est pas de mon vivant qu'il sera changé, celui-là!... (*Il le remet dans sa poche.*) Je me laisserais plutôt mourir de faim... que de demander de la monnaie dessus... au boulanger... et encore moins au marchand de vin...parceque vous savez... autrefois, je levais un peu le coude... Eh ben, maintenant, je ne bois plus que de l'eau... Je suis devenu rangé, économe... Et tout ça, c'est Joséphine qu'en est cause.

DURAND.

Allons, père Nacquart... encore une fois... remettez-vous... A votre âge... les émotions trop fortes ne valent rien...

PÈRE NACQUART.

Oh! n'ayez pas peur... Quand je ne la vois pas, ça me rajeunit de

Digitized by Google

parler d'elle... (*Gaiement.*) quoique la pauvre chère enfant ne puisse pas m'ôter mes soixante-quinze ans... (*Apercevant Joséphine*) Oh ! la voilà qui vient !...

DURAND.

Prenez garde... pas d'imprudence...

PÈRE NACQUART.

Non... non... laissez-moi seulement la voir... une petite minute... et puis je m'en irai tout de suite... tout de suite...

(*Il essuie quelques larmes avec sa manche; Durand est ému.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, JOSÉPHINE, sortant de la maison, un petit carton à la main.

JOSÉPHINE, à la cantonnade.

Mère Morin... je ne tarderai pas à rentrer... (*En scène.*) Ah ! monsieur Durand... je suis bien aise de vous rencontrer...

DURAND.

J'allais chez vous, mon enfant; vous sortez ?...

JOSÉPHINE.

Je vais porter cet ouvrage, que l'on m'a dit être très-pressé... mais, n'importe, je remonte avec vous...

PÈRE NACQUART, à lui-même.

Est-il heureux ! il peut aller chez elle !...

DURAND.

Non, non... je reviendrai... J'ai quelques visites à faire dans le quartier... Mais il faut que je vous parle, ma chère enfant... car depuis quelque temps, vous êtes triste, rêveuse...

JOSÉPHINE.

C'est que j'ai un secret à vous confier.

DURAND.

Eh bien... dans une heure !...

JOSÉPHINE.

Je n'ai d'espoir que dans vos conseils... Oh ! si vous saviez...

DURAND.

Silence, mon enfant... on nous écoute... (*Il montre le père Nacquart.*)

JOSÉPHINE, avec amitié.

Ah ! c'est vous, père Nacquart !...

PÈRE NACQUART.

Que vous êtes donc bonne de faire attention à moi, mam'selle Joséphine... Quand vous étiez toute petite, ma figure vous faisait peur... mais, à force de me voir, vous vous y êtes habituée; et pourtant j'enlaidis tous les jours... au lieu que vous, vous embellissez, que c'est une bénédiction !...

DURAND, bas, au père Nacquart.

Voilà déjà que vous en dites trop !...

JOSÉPHINE.

Comment vous portez-vous, père Nacquart ?...

PÈRE NACQUART.

Ça va encore, le long de la journée... C'est le soir... quand il faut que je remonte dans mon grenier... à mon sixième étage...

JOSÉPHINE.

Pauvre père Nacquart !...

PÈRE NACQUART, riant.

Ah !... les jambes refusent le service !... mais c'est égal... je leur dis : Il faut aller jusqu'au bout...

AIR : d'Aristippe.

Allez toujours... c'est un' vieille habitude;
D'puis soixante ans, nous logeons sous les toits.

Digitized by Google

JOSÉPHINE.

Mais à présent, ce doit être bien rude...

PÈRE NACQUART.

Oui, je me r'pose en chemin plus d'un' fois,
Avant d'pouvoir arriver jusqu'aux toits...

JOSÉPHINE.

Dans sa bonté, qu'il nous montre à toute heure,
Peut-être aussi que l'Eternel.
Si haut du pauvre a placé la demeure,
Afin qu'il soit un peu plus près du ciel.

PÈRE NACQUART, ému.

C'est bien vrai ce que vous dites là, mam'selle Joséphine...

JOSÉPHINE.

Tenez, père Nacquart, voici votre petite rente...
(*Elle lui donne un sou.*)

PÈRE NACQUART.

Merci, mam'selle!...

DURAND, bas.

En voilà assez, père Nacquart... laissez-la tranquille...

JOSÉPHINE.

AIR : Que mon cœur est ému. (Le Savant.)

Sans adieu... car il faut
Que je coure, au plus tôt,
Chez des gens qui demandent
Un ouvrage pressé
Que j'avais commencé...

DURAND.

Quant à moi, mes malades m'attendent...

JOSÉPHINE.

Tout en les visitant,
Vous laissez votre argent;
De vos soins ils bénissent les suites...
Vous n'êt's pas, par bonheur,
Comme plus d'un docteur...
Car c'est vous qui payez vos visites.

ENSEMBLE.

PÈRE NACQUART, à part.

Sans adieu, car il faut
Que j' la r'voie au plus tôt;
Oui, mon cœur le demande;
C'est mon vœu l' plus pressé...
Pour qu'il soit exaucé,
Jusqu'à d'main il faudra que j'attende!

JOSÉPHINE.

Sans adieu... car il faut
Que je coure, au plus tôt,
Chez des gens qui demandent
Un ouvrage pressé
Que j'avais commencé.
Au revoir... car j'ai peur qu'ils m'attendent...

DURAND.

Sans adieu... car il faut
Que je coure, au plus tôt,
Chez des gens qui demandent
Un secours empressé :
Le malheur est pressé...
Au revoir... mes malades m'attendent...

JOSÉPHINE, en sortant.

Adieu, père Nacquart. (*Elle s'éloigne d'un côté, Durand de l'autre.*)

SCÈNE IV.

PÈRE NACQUART, seul, la regardant partir.

Ah!.. me voilà heureux pour toute la journée... Un sou!.. elle me

Digitized by Google

donne un sou... comme à un mendiant!... Mais c'est que je ne suis aussi qu'un pauvre mendiant... Ce n'est pas sa faute... elle ne sait pas que je suis son parrain... et c'est encore son bon cœur qui la fait agir... Ah! si j'étais riche... c'est moi qui lui en donnerais!.. Et à propos de ça... il faut pourtant que je me décide à aller consulter un notaire... pour qu'il me dise ce que je dois faire du secret que j'ai là... depuis vingt ans!..

UNE BOUQUETIÈRE, en dehors.

Achetez des bouquets!.. qui veut des bouquets?.

PÈRE NACQUART.

Tiens!.. c'est la bouquetière... comme ça se trouve!.. c'est la fête de Joséphine... je vais lui faire un cadeau... avec le sou qu'elle m'a donné!..

SCÈNE V.

PÈRE NACQUART, LA BOUQUETIÈRE.

LA BOUQUETIÈRE.

Des bouquets!.. qui est-ce qui veut des bouquets pour mettre dans les pots?..

PÈRE NACQUART.

Hé!.. la bouquetière!..

LA BOUQUETIÈRE.

Je n'ai pas de monnaie...

PÈRE NACQUART.

Qui est-ce qui vous demande quelque chose... malhonnête?..

LA BOUQUETIÈRE.

Ne vous fâchez pas... c'est votre état de demander... ainsi...

PÈRE NACQUART.

Je veux vous acheter, moi!

LA BOUQUETIÈRE.

Vous!.. (*Elle rit.*) Ah! ah! ah!.. en voilà un' sévère!.. le père Nacquart qui veut acheter des fleurs!.. Pour mettre sur votre cheminée, n'est-ce pas?.. Vous feriez mieux d'acheter du pain, mon vieux...

PÈRE NACQUART.

On me donne... je fais ce que je veux de mon argent...

LA BOUQUETIÈRE.

Ne vous emportez pas, monsieur le parrain!...

PÈRE NACQUART.

Oui, je l'ai été parrain... Qu'est-ce que vous voulez dire à ça?.. Ils sont toujours à me répéter: Monsieur le parrain!

LA BOUQUETIÈRE.

Allons, tenez... fleurissez-vous... (*Elle présente son éventaire.*)

PÈRE NACQUART.

Qu'est-ce qu'on pourrait bien avoir pour un sou?...

LA BOUQUETIÈRE.

Un petit paquet de violettes...

PÈRE NACQUART.

Non... non... ce n'est pas assez beau... Combien cette rose?...

LA BOUQUETIÈRE.

Six sous...

PÈRE NACQUART.

Six sous!... sainte Vierge!... six sous!... Quel dommage que je sois si pauvre!

AIR : Vaudeville de Voltaire chez Ninon.

Faut qu'il y ait des p'tits et des grands...
Ce n'est pas là c'qui m'importune;
J'comprends aussi qu'il faut des gens
Favorisés de la fortune...
J'n'ambitionn' pas un sort pareil;
Mais enfin, il m'sembl' qu'à la ronde...
Les fleurs, ainsi que le soleil,
Devraient briller pour tout le monde.

Digitized by Google

LA BOUQUETIÈRE.

Allons, voyons, je suis bonne fille, prenez-là... c'te rose... puisque vous y tenez tant... Et j'espère qu'elle est belle; c'est de la cent-feuilles...

PÈRE NACQUART, lui présentant un sou.

Tenez!...

LA BOUQUETIÈRE.

Gardez-le votre sou... je n'en veux pas...

PÈRE NACQUART.

Vrai!... merci la petite bouquetière! que mon patron vous bénisse et vous fasse vendre tous vos bouquets!...

LA BOUQUETIÈRE, sortant.

Des bouquets... pour mettre dans les pots!..

SCÈNE VI.

PÈRE NACQUART, seul.

Oh! la belle rose!.. la belle rose!.. et comme elle sent bon!.. ça lui fera plaisir, j'en suis sûr...

AIR : de l'Harmonica.

En revenant de porter son ouvrage,
Ma p'tit' filleul' va rev'nir par ici...
Et moi, je vais la guetter au passage,
Pour lui donner la rose que voici...
A la fleurir aujourd'hui je m'apprête;
Dame, après tout, ce n'est pas sans raison...
J'ai bien le droit de lui souhaiter sa fête,
Puisque c'est moi qui lui donnai son nom.

Mais, qu'est-ce que je vois donc venir... Médard, notre sournois de sonneur?... Qu'est-ce qu'il vient faire dans ce quartier?... Voyons un peu ça... (*Il se cache derrière le petit bosquet.*)

SCÈNE VII.

PÈRE NACQUART, caché, MÉDARD, DURBAIN.

MÉDARD, d'un air mystérieux, montrant la maison.

C'est ici...

PÈRE NACQUART, à part.

Médard, qui amène M. Durbain...

DURBAIN.

Et tu dis que c'est là que mon neveu vient tous les jours?...

MÉDARD.

Aussi vrai que vous êtes marguillier... et que vous m'avez promis quelque chose pour espionner M. Frédéric... Quoique ce boulevart Mont-Parnasse et cette petite maison soient bien loin de la rue Saint-Honoré, la demoiselle qui demeure là ne va jamais à la messe que chez nous... C'est apparemment quelque vœu qu'elle aura fait... Et, de son côté, M. Frédéric, votre neveu, qui a peut-être aussi fait... un autre vœu... venant tous les dimanches à Saint-Roch... cette demoiselle et monsieur votre neveu se sont rencontrés; ils sont toujours à genoux à côté l'un de l'autre... et ils ont si bien prié Dieu ensemble... qu'il y a trois jours ils se sont en allés, bras dessus, bras dessous... Or, je les ai suivis... d'après nos conventions; et voilà la maison où la demoiselle est entrée...

PÈRE NACQUART, à part.

Qu'est-ce que j'entends là?

DURBAIN.

Et mon neveu est entré, sans doute, avec elle?...

MÉDARD.

Non... A preuve, qu'elle lui a dit : Monsieur, je ne vous recevrai chez moi que quand vous serez mon mari...

PÈRE NACQUART, à part.

Brave fille!...

Digitized by Google

DURBAIN.

Son mari!... son mari!... Et quelle espèce de femme est-ce?...

MÉDARD.

C'est une femme de la jolie espèce...

DURBAIN.

A-t-elle une famille?... A-t-elle une dot?...

PÈRE NACQUART, à part.

Une dot!... une dot!

MÉDARD.

Pour ce qui est de l'argent... elle ne doit pas en avoir beaucoup... C'est une ouvrière, que ça travaille pour gagner sa vie... Quant à la famille, il paraît qu'elle habite toute seule dans cette maison... où elle a loué une petite chambre, chez une dame âgée... Et tout ça réuni... si on était méchant... on pourrait croire.. que c'est une... pas grand chose...

PÈRE NACQUART, avec véhémence.

L'insolent!...

DURBAIN.

Qui est-ce qui parle là?...

MÉDARD.

Tiens!... c'est le père Nacquart... Qu'est-ce que vous faites donc si loin de la boutique?...

PÈRE NACQUART.

Ça ne te regarde pas, mauvais sujet... tu aurais bien dû rester à tes cloches... toi, et ne pas venir ici pour nuire à une pauvre fille qui est la bonté... la vertu même...

MÉDARD.

La vertu!... la vertu!... Elle veut toujours subtiliser le neveu de Monsieur, qui est un bon parti... tandis qu'elle n'a rien de rien... je le parierais.

PÈRE NACQUART, levant sa béquille.

Tais-toi... ou je te casse la tête avec ma béquille, mauvaise langue! Monsieur, n'écoutez pas ce sonneur de malheur... Mam'selle Joséphine est sage et honnête... et si vous n'en croyez pas un pauvre mendiant comme moi... informez-vous auprès de M. Durand... que vous connaissez... il vous dira...

DURBAIN.

Il suffit... je sais ce qu'il me reste à faire... (*A lui-même.*) Frédéric, mon neveu... qui avait remplacé dans mon cœur une fille indigne de moi... Frédéric!... il voudrait, à son tour, épouser une fille sans nom... sans fortune... une ouvrière... je ne le souffrirai pas!... Eh bien, en voilà un qui va dire encore qu'on veut le sacrifier pour un peu d'or... (*Avec amertume.*) Il ne sait pas ce qu'un peu d'or coûte quelquefois à la conscience!..

PÈRE NACQUART, à part.

Ce monsieur Durbain n'a pas toujours l'air satisfait de lui!...

MÉDARD.

Si monsieur le marguillier est content... il n'oubliera pas le sonneur!...

DURBAIN.

C'est juste!... voici la récompense que je vous ai promise...

(*Il lui donne de l'argent et sort.*)

MÉDARD, à lui-même.

A présent... je vas guetter le neveu, pour le prévenir que son oncle sait tout... et il m'en donnera autant... ça fera un fier carillon dans ma poche!... Au revoir, père Nacquart... (*Il sort en faisant sonner son argent, et en imitant le son des cloches.*) Din don... din don... din don...

SCÈNE VIII.

PÈRE NACQUART, seul.

Joséphine!.. amoureuse d'un jeune homme riche... et qui veut la

Digitized by Google

tromper peut-être.. Oh !.. voici le moment de veiller plus que jamais sur l'enfant que Dieu m'a donné.. voilà donc pourquoi monsieur Durand la trouve triste et rêveuse ! on dit que l'amour fait toujours cet effet-là... Pauvre Joséphine !... La voilà qui revient... N'oublions pas mon bouquet... (*Il va le prendre sur le banc.*)

SCÈNE IX.

PÈRE NACQUART, JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE, arrivant sans le voir.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! que devenir ?...

PÈRE NACQUART, à lui-même

Elle pleure !...

JOSÉPHINE.

L'ouvrage que j'ai rendu ne m'a pas été payé... et mes ressources sont épuisées... Oh ! je ne veux pas être plus longtemps à charge à cette bonne madame Morin, qui est déjà si pauvre... Mais où aller ? à qui m'adresser ?...

PÈRE NACQUART, à part.

Oh ! il faudra que M. Durand me dégage de mon serment... et, en attendant... allons au plus pressé... (*Il met sa pièce d'or dans son bouquet et tousse pour se faire entendre.*) Hum... hum... hum ?...

JOSÉPHINE

Vous êtes encore là, père Nacquart ?...

PÈRE NACQUART.

Oui, Mam'selle... oui ; je n'ai pas voulu retourner sur les marches de Saint-Roch... sans vous donner cette rose pour votre fête... car c'est votre fête aujourd'hui... et vous êtes si bonne pour moi !...

JOSÉPHINE.

J'accepte votre bouquet, père Nacquart... mais je n'ai rien à vous donner.

PÈRE NACQUART.

Ainsi, vous acceptez mon bouquet... mon bouquet tout entier ?...

JOSÉPHINE, naïvement.

Il n'y a qu'une rose !

PÈRE NACQUART.

C'est égal... dites... j'accepte tout...

JOSÉPHINE.

J'accepte...

PÈRE NACQUART.

Et vous n'en parlerez pas à M. Durand...

JOSÉPHINE.

Quel mystère !...

PÈRE NACQUART.

C'est qu'il me gronderait, peut-être...

JOSÉPHINE.

Alors... je vous le promets...

PÈRE NACQUART, avec émotion.

Recevez donc, Mademoiselle, cet hommage du pauvre père Nacquart... et souvenez-vous que ce jour est le plus beau de sa vie...

AIR : Je ne vois plus ces bosquets de lauriers.

Mes jours ont été bien nombreux...
Mais le plus heureux vient de luire,
Si le ciel exauce les vœux
Que ma vieille amitié m'inspire.
Des méchants puissent les détours
Ne pas augmenter ta misère;
Que la vertu soit ton guide toujours...
Et... pauvre enfant... dans tes amours...
Sois plus heureuse que ta mère !

JOSÉPHINE, vivement

Ma mère !... D'où savez-vous ?...

Digitized by Google

PÈRE NACQUART.

Je n'ai rien dit... je n'ai rien dit... (*A part.*) Courons vite chez un notaire... (*Il sort en courant.*)

SCÈNE X.

JOSÉPHINE, seule.

Avec quel accent il a dit cela?... Qui peut lui avoir parlé de ma mère?... Voici M. Frédéric... Oh! cachons-lui bien le malheur qui me menace... il voudrait me secourir... et je suis trop fière!... (*En renversant la fleur, la pièce tombe.*) Que vois-je?... une pièce d'or dans le bouquet du père Nacquart!... Que signifie?... Ah! voilà pourquoi il m'a fait dire que j'acceptais tout... Pauvre homme! Mais... non, non... je ne puis... (*Frédéric paraît; elle va pour rentrer.*)

SCÈNE XI.

JOSÉPHINE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Joséphine, pourquoi me fuir?.. vous m'avez permis l'accès de ce petit jardin...

JOSÉPHINE.

Aurais-je pu vous le refuser, monsieur Frédéric, vous êtes si bon... si doux!.. et vous avez mêlé vos larmes aux miennes... quand je pleurais à Saint-Roch... pour ma pauvre mère... Je me suis dit,.. il est impossible qu'il veuille me tromper...

FRÉDÉRIC.

Si vous avez en moi la confiance que j'ai pour vous... pourquoi m'avoir défendu de vous parler d'amour?

JOSÉPHINE.

Ce sentiment ne peut m'être permis... monsieur Frédéric... car je suis trop pauvre pour que votre famille consente jamais à me voir devenir votre femme...

FRÉDÉRIC.

De toute ma famille, il ne me reste qu'un oncle... très-riche, par malheur... et que j'espérerais en vain fléchir... mais, en renonçant à sa fortune... je reprends toute ma liberté...

JOSÉPHINE.

Quel blâme n'attirerais-je pas sur moi, si je détruisais votre avenir si beau, si brillant!.. Je suis trop touchée de votre offre généreuse pour n'être pas sincère avec vous... je vous regarde comme un ami véritable... je voudrais que vous fussiez mon frère... J'aurais mis mon bonheur à vous nommer mon époux.., si j'avais pu vous apporter une fortune égale à celle qui vous attend; mais, dans la position où nous sommes, monsieur Frédéric, je dois rester Joséphine.. la pauvre ouvrière du boulevard Mont-Parnasse... l'orpheline du petit jardin., comme on m'appelle dans tout le quartier...(*A part.*) Cachons-lui bien mon prochain départ...

FRÉDÉRIC.

Du moins, permettez-moi de faire une tentative auprès de mon oncle; il m'aime comme son fils... depuis la mort d'une fille qui lui a, dit-on, causé de grands chagrins... Malgré sa sévérité, il m'entendra peut-être... et s'il consent à vous voir... j'espère encore...

JOSÉPHINE.

Oh! l'exemple de ma mère est bien terrible, et c'est une leçon qui me sauvera du danger d'écouter un homme qui m'aimerait, sans l'aveu de sa famille.. cet homme fût-il bon comme vous...

FRÉDÉRIC.

Joséphine!

Digitized by Google

JOSÉPHINE.

AIR : du Serment.

Allons, du courage!..
J'entends pour nous deux,
Au sein de l'orage,
L'heure des adieux!...

FRÉDÉRIC.

Le ciel, j'en ai l'assurance,
Nous garde un doux avenir!..

JOSÉPHINE, à part.

Pour moi, je n'ai plus d'espérance,
Et, dès demain, je dois le fuir...
(*Parlé.*) Mais disons comme lui...

REPRISE DE L'AIR.

ENSEMBLE.

Allons, du courage!
Sachons, tous les deux,
Braver cet orage...
Surtout nos adieux.

(*Frédéric sort; Durand l'aperçoit en arrivant.*)

SCÈNE XII.

JOSÉPHINE, DURAND.

JOSÉPHINE, à elle-même.

Cher Frédéric... il voudrait tout sacrifier pour moi!.. mais en acceptant, je serais coupable...

DURAND.

Vous n'étiez pas seule, mon enfant.

JOSÉPHINE.

Non, monsieur Durand... j'étais avec un jeune homme... et c'est de lui que je voulais vous parler... Je ne dois pas avoir de secrets pour vous... vous étiez l'ami, le protecteur de ma mère... Mais M. Frédéric m'avait priée de vous cacher nos entretiens pendant un mois... et la preuve qu'il ne voulait pas me tromper, c'est que tout à l'heure, ici, il vient de m'offrir de m'épouser... malgré le seul parent qui lui reste...

DURAND.

Et qu'avez-vous répondu?

JOSÉPHINE.

Que l'exemple de ma mère était toujours devant mes yeux...

DURAND.

Bien, mon enfant, très-bien... un mariage contracté sous de pareils auspices ne pourrait être heureux... Frédéric, privé de sa fortune, vous en ferait le reproche un jour...

JOSÉPHINE.

Je ne le crois pas, monsieur Durand; mais mon âme est fière, vous le savez, et j'ai dû me résigner au travail... Dans sa sollicitude, ma mère avait rêvé pour moi une vie non moins pénible peut-être, mais moins exposée aux orages de ce monde.

DURAND.

Que voulez-vous dire?....

JOSÉPHINE.

En me voyant grandir, elle versait des larmes sur les dangers qui m'attendaient...

DURAND.

Je conçois quelles devaient être ses craintes sur votre avenir... car votre père... victime de nos réactions politiques, avait péri... quelques jours après votre naissance... dans une ville de la frontière...

JOSÉPHINE.

Mon père!... on ne m'a jamais dit son nom...

DURAND.

A quoi bon, Joséphine, puisqu'il vous est défendu de le porter?.. Ses

Digitized by Google

ennemis ne lui laissèrent pas même le temps d'écrire à votre mère... qu'il aimait tant ! ou s'il lui écrivit ses derniers adieux, ils ne lui sont jamais parvenus...

JOSÉPHINE, continuant.

Repoussée par sa famille, et sans autre fortune que le travail, ma mère me disait souvent : Ma Joséphine, si jamais tu souffrais des peines du cœur... si ton repos parmi les hommes était menacé... rappelle-toi ma dernière espérance, et cette espérance est tracée dans cette lettre...

DURAND.

Une lettre de votre mère ?

JOSÉPHINE.

C'est le secret que je voulais vous révéler...

(*Elle ouvre le papier, essuie quelques larmes, et lit avec une vive émotion.*)

« Ma Joséphine,

« Bientôt, je le sens, je vais me séparer de toi... J'éprouve le besoin « de te dire adieu... et je n'en ai pas le courage... T'affliger, pauvre « chère enfant, par des idées de mort... quand tu espères encore, par « tes soins, prolonger une existence que les chagrins ont dévorée avant « le temps !... Au moins, quand tu liras ces lignes, qui doivent tour à « tour être arrosées de nos larmes, ton cœur sera mieux préparé aux « derniers conseils que m'inspire ma tendresse pour toi... Ces conseils, « ma Joséphine, que je te prie, toutefois, de ne pas considérer comme « un ordre, c'est... de te faire religieuse...

DURAND, surpris.

Vous... Joséphine ?...

JOSÉPHINE, lisant.

« Adieu, ma Joséphine, quoique tu puisses apprendre, plains-moi, « respecte ma mémoire... et pense quelquefois... surtout quand tu « souffriras... à ta mère...

« Eugénie DURBAIN. »

(*Elle pleure.*) Ma mère ! ma pauvre mère !... Oh ! oui, oui, je remplirai son dernier désir... afin que dans la tombe elle ne soit pas tourmentée de mes dangers...

DURAND.

Cette résolution est digne de votre âme... Mais la prudence veut que la réflexion...

JOSÉPHINE.

Mes goûts sont d'accord avec les vœux de ma mère... Conduisez-moi dans l'un de ces asiles où les femmes se consacrent à la douleur... Ce n'est pas le travail que je fuis... c'est la crainte du monde...

DURAND.

Encore une fois, je ne saurais approuver une résolution si prompte.

JOSÉPHINE.

Air nouveau d'Édouard Bruguières.

Ma destinée est mon excuse :
Puis-je du sort affronter la rigueur ?
Le travail... mais on m'en refuse ;
Et l'amour, en troublant mon cœur,
Vient ajouter encore à ma douleur.
Si je me plains, personne ne m'écoute ;
Pour lutter seule, oh ! oui, je le sens là,
Je suis trop faible... arrêtons-nous en route ;
Prions, prions, et le ciel m'aidera !

DURAND.

Du moins, attendez quelques jours...

JOSÉPHINE.

Non, conduisez-moi... Frédéric reviendra sans doute... il fera parler son amour, ses regrets ; et mon courage pourrait m'abandonner... d'ail-

Digitized by Google

leurs, ce secours est un bienfait du ciel; car, demain, cet asile allait se fermer pour moi... *(Elle montre la maison.)*

DURAND, effrayé.

Pauvre enfant!.. Allons, puisqu'il le faut, j'y consens.. (*A part.*) Le temps, peut-être...

JOSÉPHINE.

Tout ce que renferme ma petite chambre, je le donne aux pauvres... au père Nacquart surtout.. Si vous saviez!..

DURAND.

Il vous aurait parlé?..

JOSÉPHINE, à part.

Qu'allais-je dire?

DURAND.

Maintenant, mon enfant, que vous renoncez à ce monde et à toutes les vanités dont il s'entoure, je puis vous dire la vérité sur ce malheureux vieillard qui semble vous suivre partout : c'est celui qui vous a présentée à l'eau sainte du baptême; il est votre parrain...

JOSÉPHINE.

Oh!.. alors.. j'accepte cette pièce d'or.. *(Elle la baise.)*

DURAND.

C'est lui qui vous l'a donnée?..

JOSÉPHINE.

Tout à l'heure... pour ma fête... dans son bouquet...

DURAND.

Et cette pièce d'or.. il l'avait reçue, il y a vingt ans... le jour de votre baptême!....

JOSÉPHINE.

Je la conserverai toujours.. Mais, de grâce, partons... Ah! j'allais oublier le portrait de ma mère...et cette excellente madame Morin qui l'avait recueillie chez elle, et m'avait gardée dans sa maison, par charité... je veux lui dire un dernier adieu.

DURAND, d'un ton résigné.

Je vous attends, mon enfant.. *(Joséphine entre dans la maison.)*

SCÈNE XIII.

DURAND, MÉDARD.

MÉDARD, arrivant sans voir Durand.

J'ai relâche jusqu'à l'angélus!.. et je reviens ici... faire mon petit commerce. (*Changeant de ton.*) Tiens!... voilà monsieur Durand...

DURAND.

Que venez-vous chercher ici, monsieur Médard?

MÉDARD, embarrassé.

Je viens... je viens... c'est que... enfin, vous comprenez...

DURAND.

Vous venez, je parie, espionner le père Nacquart... et mademoiselle Joséphine, peut-être?..

MÉDARD.

Il est vrai qu'il n'a pas paru de toute la journée sous le portail de Saint-Roch... le père Nacquart... ce qui fait bien jaser la compagnie des pauvresses... Mais jamais, monsieur Durand...

DURAND.

Monsieur Médard.... vous vous dérangez.... beaucoup...., et si vous n'êtes pas plus sage, je vous ferai retirer vos cloches...

MÉDARD.

Me retirer mes cloches!.. dans lesquelles je suis né... depuis cent cinquante ans!.. de père en fils!

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; JOSÉPHINE, avec un chapeau de paille et un petit paquet.

JOSÉPHINE, émue.

Me voilà, monsieur Durand...

AIR : L'heure vous appelle. (3e acte, le Pré aux Clercs.)

Partons... je suis prête,
Partons à l'instant;
Dans cette retraite
Le repos m'attend.
Et pourtant, je pleure...
Adieu, pour jamais,
Ma pauvre demeure...
Et lui... que j'aimais!

ENSEMBLE.

JOSÉPHINE.

Partons... je suis prête,
Partons à l'instant;
Dans cette retraite
Le repos m'attend.
Et pourtant, je pleure...
Adieu, pour jamais,
Ma pauvre demeure...
(*A part.*) Et lui... que j'aimais!

DURAND.

Bien, vous voilà prête;
Partons, mon enfant;
Dans cette retraite
La paix vous attend.
(*A part.*) Je crois qu'elle pleure...
(*Haut.*) Dites sans regrets,
A cette demeure,
Adieu pour jamais!

(*L'orchestre continue l'air en sourdine.*)

MÉDARD, à part.

Tiens... tiens... tiens.... la jeune ouvrière qui s'en va avec M. Durand... et avec son paquet... Je vas carillonner ça partout!..

DURAND.

Monsieur Médard!.. pas un mot sur le départ de mademoiselle... ou sa... Vous m'avez entendu!..

(*Il sort avec Joséphine.*)

SCÈNE XV.

MÉDARD, seul.

Ça suffit, monsieur Durand... ça suffit... (*A lui-même.*) En v'là une de ... de nouvelle... à donner à l'amoureux!.. Il faut la suivre... Mais... rr!.. les v'là qui montent dans un sapin... et fouette, cocher!.. Oh ! ... el cancan, demain, pour notre portail!.. Din don... din don... din ... !..

SCÈNE XVI.

MÉDARD, LE PÈRE NACQUART.

PÈRE NACQUART.

Où est-elle ?.. où est-elle ?.. Oh! quel bon espoir je lui apporte!

MÉDARD.

Qui ça ?.. où est-elle ?..

PÈRE NACQUART.

La jeune personne qui habite cette maison... (*Il va frapper à la porte.*)

MÉDARD.

Mam'selle Joséphine?... elle est partie pour ne plus revenir...

PÈRE NACQUART.

Partie!...

MÉDARD, à part.

Din don, din don... Voilà le premier coup...

PÈRE NACQUART.

Partie, pour ne plus revenir... au moment où je pourrais peut-être

Digitized by Google

lui faire épouser celui qu'elle aime... au moment où je pourrais la rendre fière de m'appeler : « Mon parrain !... »

MÉDARD.

Son parrain ?... Il perd la boule...

PÈRE NACQUART.

Mais non, non !... elle ne m'aura pas quittée... sans me dire adieu...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

MÉDARD, à part.

Voilà l'autre, à présent !... Din don, din don !... C'est le second coup !...

FRÉDÉRIC.

Mon oncle ne sera pas inflexible... il veut voir Joséphine... il l'attend... il faut qu'elle vienne avec moi...

PÈRE NACQUART, se désolant.

Joséphine !... Joséphine !... réponds-moi...

FRÉDÉRIC.

Qu'avez-vous, bon vieillard ?...

MÉDARD.

Il a... il a... qu'il est fou comme trente-six mille hommes !.. parce que mam'selle Joséphine est partie, pour ne pas revenir...

FRÉDÉRIC.

Partie !...

PÈRE NACQUART.

Partie !... (*Il tombe assis sur la borne, et la tête baissée.*)

MÉDARD.

Ils peuvent chanter là-dessus un duo tous les deux...

(*Il se frotte les mains.*)

PÈRE NACQUART, se relevant, et prenant Médard à la gorge.

Mais... tu dois savoir où elle est allée, toi, infâme sonneur !.. toi qui as conduit ici... monsieur Durbain ?...

FRÉDÉRIC.

Mon oncle !

PÈRE NACQUART.

Vous êtes monsieur Frédéric !... vous êtes celui qu'elle aime !... Oh ! vous m'aiderez à la retrouver, n'est-ce pas ?... car nous l'aimons tous les deux... C'est votre oncle qui l'aura fait enlever !..

FRÉDÉRIC.

Oh ! je ne m'étonne pas... s'il m'a paru si accessible et si doux... Trahison ! trahison !... Joséphine !

PÈRE NACQUART.

Nous la retrouverons, nous la retrouverons !... Venez, monsieur Frédéric, venez... j'aurai mes jambes de vingt ans pour la chercher avec vous... (*Il jette sa béquille.*) Je ne veux pas de béquille... ça m'empêcherait de courir !...

AIR : Din don, din don.

V'nez, Monsieur, coûte que coûte,
D'la r'trouver tout m'fait un' loi...
Et si je chancelle en route,
Par pitié, soutenez-moi !...
Où peut-elle être tout' seule...
Joséphine, ma filleule ?...

MÉDARD, sur le devant du théâtre.

Din don, din don. (*bis.*)
Courez vite, cherchez donc...
Din don, din don !

Digitized by Google

PÈRE NACQUART, à Frédéric.

Attendez-moi... attendez-moi!...

(*Frédéric s'éloigne vivement; le père Nacquart le suit le plus vite qu'il peut, et Médard les regarde partir en se moquant d'eux.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente une mansarde pauvrement meublée. Au fond, la porte d'entrée. A droite, la porte d'un cabinet. Un vieux fauteuil.

SCÈNE I.

MÉDARD, seul; il entre sur la pointe des pieds, et ferme la porte avec précaution.

Marchons tout doucement, de peur que le bruit de mes pas ne résonne sur le parquet... je veux dire sur le carreau, et ne réveille le père Nacquart... Tiens! il n'est pas dans son fauteuil à la Voltaire... il ne doit pourtant pas être sorti... puisque depuis le jour où il a attrapé une courbature en courant après la belle Joséphine... v'là huit jours de ça... il a été malade, à partir pour l'autre monde!... ce qui fait qu'il peut à peine marcher... Avec ça qu'il n'a pas voiture!... Pauvre père Nacquart!... quand nous le verrons passer en carrosse, ça s'ra ben pour la première et dernière fois de sa vie... En attendant, je veux faire ma paix avec lui... Il a besoin d'un ami... d'une consolation, pour environner ses derniers moments... Il est encore pas mal nippé, c'père Nacquart... un petit mobilier tout gentil, quoiqu'il ne soit pas fait d'hier... (*Il s'assied dans le grand fauteuil.*) On est bien là-dedans... c'est voluptueux un fauteuil à la Voltaire!.. et puis enfin... il n'est pas sans avoir du linge, des z'hardes...

AIR : Vaudeville du Baiser au porteur.

Tout ça n'est pas de l'opulence...
Mais comm' le vieux n'a pas un seul parent...
Y a d'quoi se damner, quand on pense
Qu'ça r'viendrait au gouvernement,
Qu'est toujours là... quand n'y a pas d'testament.
Depuis le temps qu'l'état prend à la ronde,
Il doit êtr' ben riche aujourd'hui...
Puisqu'il hérit' chez nous de tout le monde,
Et que jamais nous n'héritons de lui!

(*Il s'enfonce dans le fauteuil et s'y étend avec délices.*)

SCÈNE II.

MÉDARD, MÈRE DESROCHES, MÈRE BAUDOIN, à la porte d'entrée.

MÈRE BAUDOIN.

Après vous, m'ame Desroches...

MÈRE DESROCHES.

Passez, passez, m'ame Baudoin...

MÉDARD, à part.

Ah!... voilà la Baudoin et la Desroches...

MÈRE BAUDOIN.

Je venais m'informer comment le malade a passé la nuit...

MÈRE DESROCHES.

Et moi aussi... Mais l'apothicaire a défendu qu'on l'fasse parler...

MÈRE BAUDOIN.

C'est pourquoi vous feriez bien de r'tourner chez vous...

Digitized by Google

MÈRE DESROCHES.

Avec ça qu'vous avez votr' langue dans votr' poche!...

MÈRE BAUDOIN.

Quand on a été trente-cinq ans garde-malade, on sait ce qu'il en est...

MÈRE DESROCHES.

Pauvr' cher homme, pourvu qu'il en réchappe!.. Quoiqu'il m'ait toujours dit : Mère Desroches, si jamais je viens à décéder...

MÈRE BAUDOIN.

C'est comme moi... Il me disait encore il y a huit jours : Mère Baudoin, si Dieu me rappelle à lui, je n'vous oublierai pas...

MÉDARD, à part.

En v'là des cafardes!... et des-z-happe-chairs!...

MÈRE DESROCHES.

Parlons bas... je crois qu'il est étendu dans son grand fauteuil...

MÈRE BAUDOIN.

Pauvr' homme!... tant mieux qu'il repose un peu... (*S'approchant.*) Tiens!... c'est Médard!...

MÈRE DESROCHES.

Médard, ici?... Quoi donc qu'il vient faire?...

MÉDARD, se levant.

Je ne viens pas, comme vous, faire l'inventaire des effets...

LES DEUX FEMMES.

Qu'est-ce qu'il dit? qu'est-ce qu'il dit?...

MÉDARD.

Je dis que ce n'est pas l'intérêt qui me guide... c'est le cœur qui me conduit...

LES DEUX FEMMES.

Le cœur?... toi!... Tu n'en as pas de cœur...

MÉDARD.

Possible... mais... vous n'êtes que des vieux corbeaux!...

MÈRE DESROCHES ET MÈRE BAUDOIN.

Corbeau toi-même, entends-tu? mal venu...

MÉDARD, à part.

Din don... din don... Enragent-elles!

MÈRE BAUDOIN.

Silence... voilà le père Nacquart...

MÈRE DESROCHES

Avec qui donc qu'il est là?...

MÉDARD.

Tiens... tiens!... l'abbé Durand... et un Monsieur tout noir...

MÈRE BAUDOIN.

Il vient de faire son testament... c'est sûr!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, DURAND, UN NOTAIRE, LE PÈRE NACQUART, que l'abbé soutient. (*Ils sortent du cabinet.*)

DURAND.

Vous êtes un brave et digne homme, père Nacquart; il y a longtemps que je le savais... mais ce beau trait passe tous les autres...

MÉDARD, aux deux femmes.

Qu'est-ce qu'il a donc fait?...

LE NOTAIRE.

C'est un exemple... qu'on ne saurait trop publier...

PÈRE NACQUART.

Oh!... voilà justement ce que je ne voudrais pas... Ce que j'ai fait... je l'ai fait... parce que ma conscience me disait de le faire... et peut-être aussi pour Joséphine... Monsieur Durand... vous m'avez promis que je la reverrais!...

DURAND.

Oui, oui... vous la reverrez... En attendant, calmez-vous... et... ne

Digitized by Google

parlez encore à personne du secret que vous venez de nous confier... Monsieur le notaire va s'occuper de réunir les preuves qui nous sont indispensables.

LE NOTAIRE.

Mon confrère, M. Grandet, était, si je ne me trompe, le notaire du père de Joséphine... il aura peut-être chez lui des papiers qui éclairciront cet important mystère... Je me rends à son étude, et je ferai les plus minutieuses recherches...

DURAND.

Je reviendrai vous voir... Soyez prudent... surtout avec ces gens-là...

PÈRE NACQUART.

Qu'est-ce qu'ils me veulent encore?...

(*Cette scène s'est faite à voix basse, sur le devant du théâtre. Médard et les deux femmes sont au fond, et ont fait tous leurs efforts pour entendre. — Le notaire et Durand sortent.*)

SCÈNE IV.

PÈRE NACQUART, MÉDARD, MÈRE BAUDOIN, MÈRE DESROCHES.

MÉDARD ET LES DEUX FEMMES.

Comment que ça va, père Nacquart?...

PÈRE NACQUART.

Mes amis, je suis bien sensible à vos attentions... mais, si vous m'aimez autant que vous le dites... vous vous en irez tous les trois...

TOUS.

Tous les trois?...

PÈRE NACQUART.

Oui...

MÉDARD.

Vous ne voulez pas que je reste?

PÈRE NACQUART.

Non, non.

MÉDARD.

Moi, papa Nacquart, votre petit Médard...

PÈRE NACQUART.

Ni toi non plus...

MÉDARD.

Je vous aurais conté des petites histoires... et je vous aurais fait prendre votre portion... Vous ne voulez pas?... Allons, il ne faut pas contrarier le père Nacquart... Mesdames, passez devant moi...

MÈRE DESROCHES.

Et toi, passe devant nous...

MÈRE BAUDOIN.

Si vous aviez bésoin d'quéque' chose... faut pas vous gêner... nous reviendrons...

MÉDARD

Oui, oui... nous reviendrons... Sans adieu, mon petit papa Nacquart; vous me mettrez sur votre testament, hein?...

(*Les deux femmes lui font signe de se taire.*)

PÈRE NACQUART.

Comment donc... je te mettrai en tête.. C'est seulement dommage que je n'aie rien...

MÉDARD.

C'est égal... donnez-moi toujours quéqu' chose... quéque ça vous fait?

MÈRE BAUDOIN.

Allons... viens donc... (*Elle veut l'emmener.*)

MÉDARD.

Quand ça ne serait que votre beau fauteuil... à la Voltaire...

PÈRE NACQUART.

Nous verrons ça... D'ailleurs, je ne suis pas encore prêt à mourir...

Digitized by Google

MÉDARD.

Vous croyez?... Vous étiez pourtant bien bas, hier au soir... et l'médecin des pauvres m'a encore dit... pas plus tard qu'à ce matin... « Ne quittez pas c'brave homme-là... il passera, au moment où l'on s'y » attendra le moins... »

PÈRE NACQUART.

Comme tu me dis ça, sans te gêner... toi!..

LES DEUX FEMMES.

Mais c'est une abomination!...

MÉDARD.

Je suis philosophe, moi, je n'ai pas peur de la mort... (*A part.*) pour les autres...

MÈRE BAUDOIN.

Je vous prie de penser à nous, et de ne pas nous confondre avec cet être vil et intéressé...

MÉDARD.

C'est bon!... c'est bon... vieilles corneilles...

MÈRE DESROCHES.

Adieu, père Nacquart!...

MÈRE BAUDOIN.

A revoir, père Nacquart!...

PÈRE NACQUART.

Adieu... adieu!...

MÉDARD.

Sans adieu, petit papa Nacquart... Allons, allons, il n'y a plus que patience à avoir!...

LES DEUX FEMMES, le poussant.

Mais, va donc, va donc, vilain bavard... oiseau de malheur!...

(*Ils sortent tous les trois en se disputant.*)

SCÈNE V.

PÈRE NACQUART, seul.

Les voilà donc partis!... je ne m'endormirai plus, sans ôter ma clef... je ne veux pas qu'ils entrent comme ça dans ma chambre... Qu'est-ce qu'ils me veulent?... Ils n'ont plus à être jaloux de moi... je ne suis plus là... pour leur faire du tort, à la porte de Saint-Roch... Qu'ils me laissent mourir en paix... car, je le sens, je ne peux pas aller bien loin... et, comme dit Médard... il n'y a plus que patience à avoir... Tout ce que je demande au ciel, c'est d'avoir le temps de revoir ma filleule, et de remettre moi-même... en ses mains... ce que je lui garde depuis vingt ans!

SCÈNE VI.

PÈRE NACQUART, JOSÉPHINE; elle a une robe grise et un grand voile.

JOSÉPHINE, entrant timidement.

N'est-ce pas ici qu'il y a un pauvre homme malade?...

PÈRE NACQUART.

Ah! mon Dieu!... cette voix... (*Il se soulève et regarde.*) Joséphine!... (*Se reprenant.*) Mademoiselle Joséphine!...

JOSÉPHINE, étonnée.

Vous me connaissez!...

PÈRE NACQUART.

Et vous... vous ne me reconnaissez pas?...

JOSÉPHINE.

Le père Nacquart... mon parrain!...

PÈRE NACQUART.

Quoi!... vous savez donc?...

JOSÉPHINE.

Je sais tout... Mais, comme vous voilà changé!...

Digitized by Google

PÈRE NACQUART.

Oui, mon enfant... bien changé... En huit jours... j'ai vieilli de plus de dix ans... Le chagrin... ça vous avance encore plus vite que la misère...

JOSÉPHINE.

Dans quel état je vous retrouve!

PÈRE NACQUART.

Et vous?... et vous?... pourquoi ces habits?... M. Durand ne m'a pas dit...

JOSÉPHINE, d'un ton résigné.

Ce sont ceux de mon nouvel état!... Je me suis consacrée au service des pauvres, et je bénis en ce moment la sainte mission que j'ai entreprise...

AIR d'Yelva.

C'est le premier jour, mon bon père,
Qu'en ce monde, où nous souffrons tous,
Je viens remplir ce pieux ministère...
Et le hasard me guida près de vous.

PÈRE NACQUART.

Oui, la Providence, peut-être...
Dans le passé prévoyait l'avenir...
Ma chère enfant, je te vis presque naître,
Et tu viens m'aider à mourir!...

JOSÉPHINE.

Oh! quelle idée... Vous ne mourrez pas, car sœur Joséphine aura pour vous tous les soins qu'elle aurait pour un père...

PÈRE NACQUART.

Un père!... Oh! oui... oui... c'est bien elle... la voilà!... elle est encore plus jolie sous ces habits... (*Changeant de ton.*) Mais, pardonnez ma curiosité... qui donc a pu vous décider à les prendre?... Je croyais... il me semblait... ce bon jeune homme?...

JOSÉPHINE, vivement.

Ah! père Nacquart, pas un mot, je vous en prie... Il n'y faut plus penser...

PÈRE NACQUART.

Il aurait pu manquer à sa promesse?...

JOSÉPHINE

Non... je n'ai aucun reproche à faire à M. Frédéric... mais notre union est impossible... et, comme je vous le disais... c'est fini... il n'y faut plus penser...

PÈRE NACQUART.

Pauvre enfant!... moi qui avais rêvé de vous voir heureuse!...

JOSÉPHINE.

Je suis heureuse, père Nacquart...

PÈRE NACQUART.

J'espère que vous changerez de résolution... car, si réellement monsieur Frédéric vous aime... tel que vous me voyez... je puis vous le faire épouser...

JOSÉPHINE.

Vous, père Nacquart?.. (*A part.*) Sa tête est affaiblie...

PÈRE NACQUART, appuyant.

Moi!... moi!... et s'il ne vous faut qu'une dot... une belle dot... c'est moi qui vous la donnerai...

JOSÉPHINE, à elle-même.

Pauvre homme!...

PÈRE NACQUART.

Mais, je ne puis vous en dire davantage... car on m'a défendu de parler...

JOSÉPHINE.

Votre médecin?..

Digitized by Google

PÈRE NACQUART.

Non, mon notaire... il a dit qu'il allait s'informer... il faut qu'il sache le nom de votre père... pour faire votre contrat...

JOSÉPHINE, à part.

La tête n'y est plus...

PÈRE NACQUART.

Ce brave homme est venu me voir.. et comme je lui disais : Mais nous ne savons pas où elle est... il me répondait : Une jolie fille se retrouve toujours... Et vous vous êtes retrouvée... oh! plus jolie que jamais... Mais une bonne dot ne gâte rien, comme on dit... (*A lui-même.*) Tais-toi, bavard, tais-toi donc.. tu en diras trop..

JOSÉPHINE.

Eh bien! ne parlez plus... et allez vous reposer un peu... Moi, pendant ce temps, je vais vous chercher ce que le médecin a ordonné...

PÈRE NACQUART.

A présent que je vous ai revue... je n'ai plus besoin de médecin... le plaisir fait tant de bien!...

JOSÉPHINE.

Mon bon parrain!..

AIR : O ma douce amie. (Pré aux Clercs.)

Allons, du courage,
Donnez-moi le bras...
Surtout, soyez sage,
Et ne parlez pas!..

PÈRE NACQUART.

Bientôt ce jeune homme...
Fût-il un Crésus!..

JOSÉPHINE.

Eh bien! voilà comme
Vous ne parlez plus!..

ENSEMBLE.

JOSÉPHINE.

Allons, du courage!
Donnez-moi le bras...
Surtout, soyez sage,
Et ne parlez pas!..

PÈRE NACQUART.

Allons, du courage!..
Donnons-lui le bras...
Surtout, soyons sage,
Et ne parlons pas.

(*Il entre dans le cabinet.*)

SCÈNE VII.

JOSÉPHINE, seule.

Pauvre homme!.. je lis sur sa figure tous les symptômes d'une fin prochaine... Oh! tous les jours je mêlerai son nom aux prières que j'adresse au ciel pour ma mère!.. Mais, Frédéric!.. Frédéric!.. je l'ai donc perdu sans retour... (*Elle pleure.*)

Air : je veux t'aimer sans te le dire. (De Loïsa Puget.)

Tout est fini, plus d'espérance...
Pardonne-moi, si je t'offense,
Mon Dieu, mon Dieu, soutiens mon cœur! (*bis.*)
Oui, pour jamais, l'âme oppressée,
Il faut bannir de ma pensée
Et Frédéric et le bonheur... (*bis.*)
Dans l'asile auquel te destine
Le sort, pour toi bien rigoureux,
C'est au ciel, pauvre Joséphine,
Que tu dois adresser tes vœux...
Mais, en secret, mon cœur l'appelle;
A nos amours
Toujours fidèle. } *bis.*
Tout bas je l'aimerai toujours...
Je l'aimerai toujours, toujours, } *bis.*
Je l'aimerai tout bas, toujours, toujours!

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

JOSÉPHINE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, entrant.

On m'a dit que le vieux père Nacquart pourrait, à présent, m'indiquer la retraite de Joséphine... et je viens... Pardon, ma sœur...

JOSÉPHINE, à part.

C'est lui!..

FRÉDÉRIC.

Joséphine! Joséphine... sous ces habits!..

JOSÉPHINE.

Vous le voyez, monsieur Frédéric... il y a désormais entre nous une barrière insurmontable...

FRÉDÉRIC.

Eh quoi!.. sitôt, vous auriez prononcé des vœux!..

JOSÉPHINE.

Non... non.... ces vœux sont dans mon cœur.... et j'ai promis à ma mère...

FRÉDÉRIC.

Ces vœux, Joséphine, vous ne les prononcerez pas... Et dans quel moment voulez-vous renoncer au monde... au moment où mon oncle, touché de mes prières, demande à vous voir... à vous connaître!.. J'allais vous chercher pour vous conduire à lui... et vous m'avez abandonné.... délaissé.... sans pitié!... Depuis huit jours... vous ne m'avez pas fait dire un mot pour me consoler!.. Oh!.. si vous saviez tout ce que j'ai souffert!..

JOSÉPHINE, à part.

Et moi!...

FRÉDÉRIC.

Et quand je vous retrouve... vous croyez que je vais consentir à une seconde séparation?... Oh! ne l'espérez pas... vous êtes à moi, Joséphine... avant que d'être au ciel... et désormais je ne vous quitte plus...

JOSÉPHINE.

Oh! monsieur Frédéric, ne blasphémez pas... et prenez pitié d'une pauvre fille qui n'a d'autre tort que de n'avoir pas voulu consentir à votre ruine... Fuyez-moi... retournez auprès de votre parent... dites-lui que je suis touchée de sa généreuse intention à mon égard... mais que rien désormais ne pourra me faire changer de résolution...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DURBAIN, amené par MÉDARD.

MÉDARD.

Tenez!... les v'là encore ensemble!...

FRÉDÉRIC.

Mon oncle!...

JOSÉPHINE.

Son oncle!...

MÉDARD à part.

Il va carillonner... c'est sûr...

DURBAIN.

Pourquoi vous effrayer de ma présence, monsieur?... Je vous avais promis de voir mademoiselle, et je viens tenir ma promesse...

FRÉDÉRIC.

Il est trop tard, monsieur; mademoiselle a renoncé à moi et au monde... elle est inflexible à mes prières... mais, si je la perds, ne comptez plus sur moi... je vais chercher, loin de vous, la fortune ou la mort!...

DURBAIN.

Frédéric, soyez raisonnable... et montrez-vous digne de l'amour de cette vertueuse fille... en imitant son courage et sa résignation...

Digitized by Google

FRÉDÉRIC.

Jamais, mon oncle; jamais... et s'il est vrai que vous m'aimiez... vous m'aiderez plutôt à fléchir Joséphine... à la faire renoncer à son projet... qui me rendrait si malheureux !..

DURBAIN.

Pourquoi vouloir l'arracher à sa vocation?... Pourquoi l'enlever à la carrière pieuse et tout honorable qu'elle a choisie?... Son sacrifice est méritoire !...

MÉDARD, à part.

Je le crois bien... ça lui va, à lui...

FRÉDÉRIC

Mon oncle... pour la dernière fois... si vous voulez conserver un neveu... que vous dites vous être cher... ordonnez à Joséphine... à votre nièce, de quitter ces pieux vêtements...

(*Ici, le père Nacquart paraît au fond et écoute.*)

JOSÉPHINE.

Toute sollicitation... toute prière serait inutile...

PÈRE NACQUART, à part.

Oh !... je n'y tiens plus... (*Il rentre.*)

JOSÉPHINE.

Oh !... mon Dieu ! qui m'entendez... vous savez si Frédéric m'était cher... Oui... j'ai dû renoncer à vous, Frédéric, j'ai dû me rendre aux vœux de ma mère, qui m'a conseillé l'abri du couvent... au premier orage de ma vie... Mais, je le déclare ici, devant le parent respectable dont vous êtes l'espérance... j'aurais été la plus heureuse de toutes les femmes... si, en échange de votre nom... j'avais eu une dot à vous offrir...

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE PÈRE NACQUART.

PÈRE NACQUART, s'avançant.

Vous en avez une, mon enfant!

JOSÉPHINE.

Comment?

PÈRE NACQUART.

Comment?... en bons billets de banque... dans le portefeuille que voici... cent vingt mille francs... ni plus ni moins... je viens de les compter... Vérifiez, monsieur, et que ces enfants soient heureux... avant mon dernier jour... Il faut se dépêcher... car c'est aujourd'hui ma soixante-quinzième année.

DURBAIN, regardant le portefeuille.

Malheureux !.. de qui tenez-vous cet argent?...

PÈRE NACQUART.

De qui je le tiens?.. ça ne regarde personne... le voilà... il est à moi... bien à moi...

DURBAIN.

Tu mens, misérable vieillard!.. cet argent m'a été volé...

FRÉDÉRIC.

Volé!...

JOSÉPHINE.

Volé!...

PÈRE NACQUART.

Volé!...

DURBAIN, lui arrachant le portefeuille.

Ce portefeuille porte mon chiffre... le voilà!...

FRÉDÉRIC.

Il est vrai...

JOSÉPHINE.

Oh! mon Dieu!...

Digitized by Google

DURBAIN.

Et mon vieux serviteur Germain, qui vit encore, attestera que ce portefeuille lui a été arraché des mains... il y a vingt ans... par un voleur, que ce vieillard a sans doute volé à son tour....

PÈRE NACQUART.

Volé !... volé !... et c'est entre vos mains que ce portefeuille a été pris ?...

DURBAIN.

En ma présence... du moins...

PÈRE NACQUART.

En votre présence !... Ah !... c'est donc vous qui étiez le voleur !...

DURBAIN.

Vieillard !...

PÈRE NACQUART.

Oui... le voleur... le dépositaire infidèle... Rendez... rendez-moi cet argent, ou je dévoile votre honte aux yeux de votre neveu... aux regards de tout Paris!..

DURBAIN.

La preuve du vol... la voilà... Et vous... quelle preuve donnez-vous du contraire ?... Un misérable mendiant !...

PÈRE NACQUART.

Oui... un misérable mendiant... qui a tendu la main pendant vingt ans aux passants... et s'est laissé abreuver de toutes les humiliations... quand il avait dans sa poche un dépôt de cent vingt mille francs... que vous... vous, riche et heureux, vous aviez nié et renié au malheureux proscrit qui était venu vous le redemander... C'était le 30 pluviôse de l'an XII... j'étais à mon poste de pauvre à la porte de la maison du bon Dieu... un étranger se présente, pâle, défait... poursuivi, traqué comme une bête fauve.. par des gendarmes qui le cherchaient comme proscrit politique... et par des gendarmes qui le poursuivaient comme un voleur... car, vous et vos valets, vous l'aviez dénoncé comme tel... Oh ! infamie !... c'était le voleur qui criait au voleur !... Cet étranger monte rapidement les marches de Saint-Roch... me voit, s'approche de moi, et m'entraîne dans l'église. Là, dans une chapelle obscure... « Bon « vieillard, me dit-il, je suis poursuivi... et si je tombe au pouvoir de « mes ennemis, c'en est fait de la fortune de mon enfant... Tiens, cache « ce portefeuille, et ne le rends qu'à celui qui viendra te le demander « de ma part ou de celle de ma famille... Ton adresse? me dit-il... — « Sous le portail Saint-Roch... » que je lui dis... Il allait me parler encore... On entendait les sabres des gendarmes sur les marches de l'église... alors, il s'écria : « Eh bien !... le riche m'a nié ce dépôt... que « le pauvre me le conserve !... » et il disparut... Depuis, le dépôt l'attendait... il n'est pas revenu, lui... mais le ciel m'a envoyé sa fille... et cette enfant que vous voulez ruiner encore... c'est Joséphine !

(*L'abbé paraît.*)

JOSÉPHINE.

Moi ?.. moi !..

DURBAIN.

La preuve ?.. la preuve ? (*Musique.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DURAND, puis MÈRE BAUDOIN et MÈRE DESROCHES.

DURAND.

La voici, monsieur... (*Il lui donne un papier.*)

DURBAIN, à lui-même.

Ah ! c'est elle !... C'est la fille de mon Eugénie... et de l'infortuné

Digitized by Google

comte de Saint-Saurin!... (*Haut.*) Frédéric, voilà votre cousine, voilà votre femme!... Joséphine est aussi ma fille, à moi... Oh! oui, oui... ce sont bien les traits de sa mère... et mes larmes coulent en les reconnaissant...

PÈRE NACQUART, d'une voix affaiblie.

Eh bien!... suis-je un voleur à présent?... Un voleur!... un voleur!... Oh! mon Dieu! fallait-il vivre soixante-quinze ans dans les privations et la misère, pour entendre un si vilain mot! Voleur!... voleur!...

(*Il tombe sur le fauteuil.*)

DURBAIN.

Pardonnez-moi, bon vieillard, pardonnez-moi une injure cruelle..

PÈRE NACQUART.

Je n'y survivrai pas... Mais que m'importe la mort, à présent... j'ai rendu le dépôt sacré qu'on m'avait confié... et ma petite filleule est heureuse... (*D'une voix étouffée.*) Voleur!... voleur!...

JOSÉPHINE.

Mon ami!...

PÈRE NACQUART, par mots entrecoupés.

Joséphine!... monsieur Durand!... le ciel!... Saint-Roch!...

JOSÉPHINE, se précipitant vers lui.

Grand Dieu!...

PÈRE NACQUART, d'une voix éteinte.

Voleur!... voleur!... (*Il meurt.*)

JOSÉPHINE, poussant un cri.

Ah!...

DURAND.

Joséphine!... ange du ciel!... récitez avec moi les prières des agonisants...

MÉDARD, attendri.

Pauvre brave homme!... Je sonnerai gratis son enterrement...

(*Musique. Joséphine tombe à genoux, ainsi que la mère Desroches et la mère Baudoin, qui sont entrées sur ces derniers mots; les autres personnages entourent le père Nacquart.*)

FIN.

Typographie de LACRAMPE et Comp., rue Hamiette, 2.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Aycard, Marie

PAUL MORIN,

DRAME EN TROIS ACTES,

PAR M. MARIE pseud.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 27 SEPTEMBRE 1829.

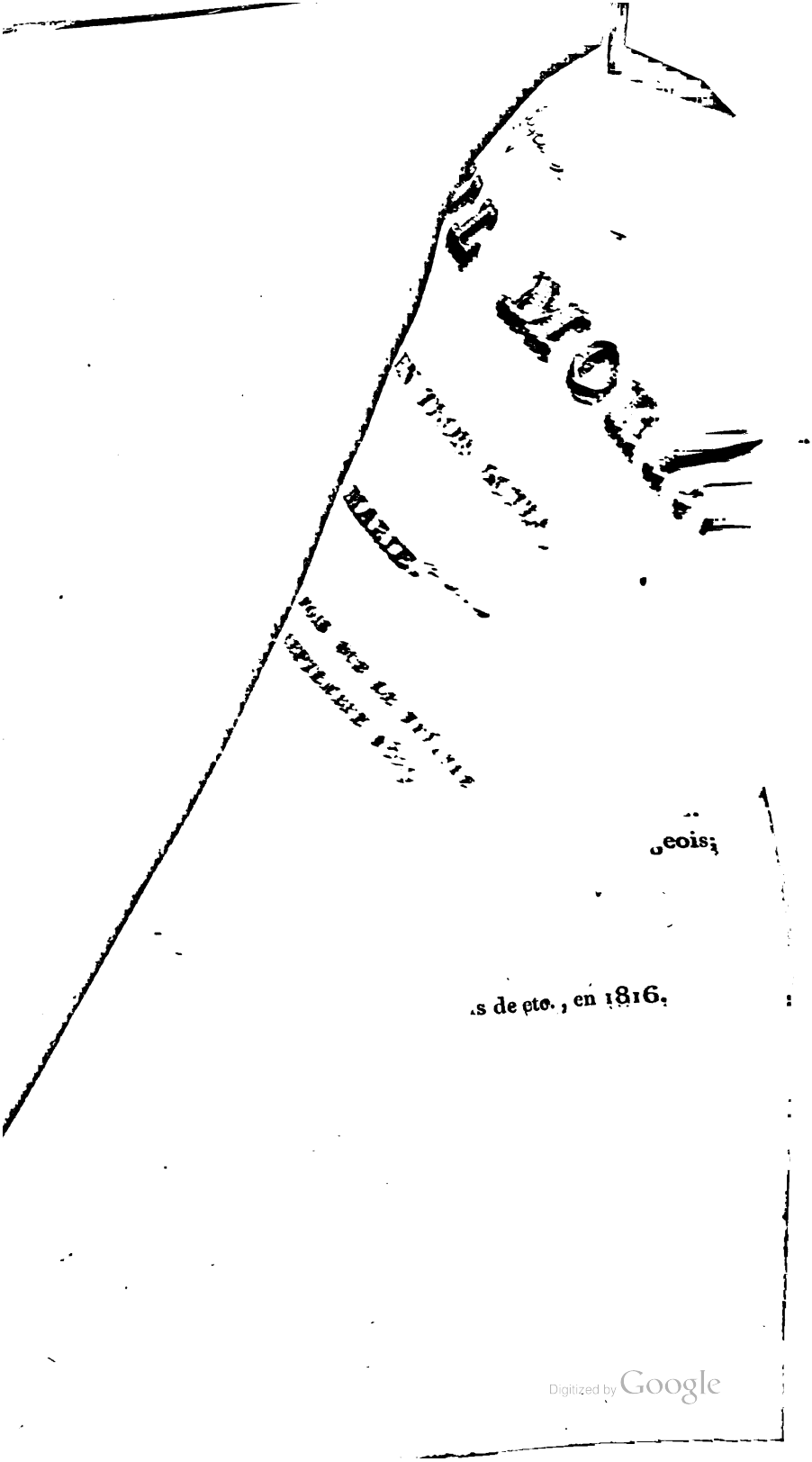
PRIX : 2 FRANCS,

PARIS,

CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1829.

Digitized by Google



eois;

s de etc., en 1816.

Digitized by Google

AUL MORIN.

EN TROIS ACTES.

ER.

t dans le fond. Sur le
présente le Canigon.

ORIN, MONSIEUR RAYMOND,
LIEN, UN NOTAIRE, MARGUE-
UVRIERS.

, excepté Raymond, sont autour d'une grande
bout; Raymond est sur le devant de la scène.)

RAYMOND, *à part.*

ble de berger qui ne se montre pas.... Je connais
ère faible et superstitieux de Marie.... son apparition
aurait pu retarder la cérémonie, et me donner un rayon
poir !..... C'est fini .... le contrat va se signer..... Paul
Morin l'emporte.... ah! nous verrons, je me vengerai ou j'y
perdrai mon nom.

HUBERT.

Monsieur le maire, veuillez bien accepter nos remercî-
mens; vous allez marier nos enfans, et vous daignez assister à
la cérémonie et signer au contrat.

LE MAIRE.

Ce que nous ferons à la mairie sera un devoir.... Ce que je
fais ici est un plaisir

MADAME MORIN.

M. le maire !... croyez....

Digitized by Google

PERSONNAGES.		ACTEURS.
PAUL MORIN, ancien capitaine de lanciers, propriétaire d'une fonderie....	MM.	Beauvalet.
PIERRE DURAND.....		Duaut.
M, HUBERT, propriétaire.....		Pecrus.
M. RAYMOND, employé dans les ponts-et-chaussées.....		Eugène.
JULIEN, ancien lancier.....		Baron.
Le MAIRE du lieu.....		Melchior.
JEAN, domestique de Paul Morin.....		Paul.
JÉROME, vieux berger des Pyrénées, sorcier.....		Dubourjal.
BLANCHE, ouvrier de la fonderie.....		Gilbert.
PIERRE, *idem*		Joly.
JUSTIN, *idem.*		Bourgeois
Un ouvrier.....		Roger.
Un Notaire, personnage muet.		
Madame MORIN, mère de Paul Morin.	Mesd.	Verteuil.
MARIE, fille de M. Hubert.....		Mazurier.
MARGUERITE, domestique de Paul Morin.....		Éléonore.

Invités, Ouvriers, Hommes et Femmes du peuple, villageois; etc.

La scène est à Céret, aux environs de etc., en 1816.

Digitized by Google

PAUL MORIN.

DRAME EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un grand appartement ouvert dans le fond. Sur le côté des portes latérales. Le rideau du fond représente le Canigon.

PAUL, MARIE, MADAME MORIN, MONSIEUR RAYMOND, MONSIEUR HUBERT, JULIEN, UN NOTAIRE, MARGUERITE, LE MAIRE, OUVRIERS.

(Tous ces personnages, excepté Raymond, sont autour d'une grande table, assis ou debout; Raymond est sur le devant de la scène.)

RAYMOND, *à part.*

Et mon diable de berger qui ne se montre pas.... Je connais le caractère faible et superstitieux de Marie.... son apparition seule aurait pu retarder la cérémonie, et me donner un rayon d'espoir !.... C'est fini .... le contrat va se signer..... Paul Morin l'emporte.... ah ! nous verrons, je me vengerai ou j'y perdrai mon nom.

HUBERT.

Monsieur le maire, veuillez bien accepter nos remercîmens; vous allez marier nos enfans, et vous daignez assister à la cérémonie et signer au contrat.

LE MAIRE.

Ce que nous ferons à la mairie sera un devoir.... Ce que je fais ici est un plaisir

MADAME MORIN.

M. le maire !.... croyez....

Digitized by Google

LE MAIRE.

Pardon... Il est un privilége attaché à mes fonctions, qu'aujourd'hui surtout je réclame (*il s'approche de Marie*). Madame Paul-Morin, voulez-vous me permettre de vous embrasser?

PAUL.

M. le Maire, c'est moi qui vous présente ma femme.

LE MAIRE, *après avoir embrassé Marie, passe entre elle et Paul.*

Mes enfans, acceptez mes complimens et mes vœux pour votre bonheur.

JULIEN, *à Paul.*

Dites donc, mon capitaine... c'est bien joli un jour de bataille; mais il vaut mieux encore un jour de noces?

PAUL.

Sans doute Julien... Vois comme elle est jolie!... Je vais être heureux, mon camarade, je l'espère... et quand tu auras choisi une femme, nous te marierons à ton tour... nous trouverons moyen d'employer madame Julien, et tu ne nous quitteras pas.

JULIEN.

Jamais, mon capitaine.

RAYMOND.

Permettez, M. Paul, qu'à mon tour...

PAUL, *lui prenant la main avec cordialité.*

M. Raymond, je sais que vous avez désiré la main de Marie, et vous le voyez... j'ai été plus heureux que vous; mais rien de plus naturel que sa préférence... vous êtes étranger dans la commune, quelque tems de séjour dans ce pays, où vous avez été envoyé en qualité d'ingénieur, ne pouvait balancer tous mes titres: enfant de ces montagnes, mes premières années se sont écoulées auprès de Marie, et notre amour a grandi avec nous... Je sais toute l'amitié qu'a pour vous mon beau-père, M. Hubert, et j'espère que la préférence que l'on m'a accordée ne nous brouillera pas...

HUBERT.

Bien, mon fils, je vous remercie.

RAYMOND.

Ah! Monsieur... croyez.... certainement (*à part*), que

Digitized by Google

Jérôme vienne avant la bénédiction nuptiale, et nous verrons la fin de tout ceci...

MARIE, *embrasse madame Morin.*

Ma mère!... car je puis maintenant vous donner ce nom...

MADAME MORIN.

Ma fille! toi seule manquais au bonheur de Paul : il va être dès ce jour tout entier dans tes mains!

PAUL, *en s'approchant de sa mère.*

Excellente mère!

HUBERT.

Allons, mes amis, nous voilà tous heureux... ne nous attendrissons pas... L'époux est content de la dot... moi je trouve le douaire convenable; signons le contrat... M. le Maire... veuillez signer le premier.

LE MAIRE, *prenant la plume.*

Très-volontiers, *(il signe.)*

JULIEN, *à part.*

Voilà M. Raymond bien attrapé... mais après tout... s'il est raisonnable, il verra bien que mademoiselle Marie ne pouvait pas balancer entre mon capitaine et lui... mon capitaine est jeune, riche, aimable, bon, et puis la croix qu'il a gagnée, j'ose le dire... Tiens, voilà M. Raymond qui se dispose à signer au contrat... allons, il prend son parti...

HUBERT.

Au marié, maintenant (*se retournant*). Eh! bien, où êtes-vous donc, Paul?

PAUL, *qui était au fond du théâtre et regardait la campagne.*

Un moment, M. Hubert, un moment... il nous manque un ami, Pierre Durand... il ne peut pas tarder à venir, car j'ai envoyé vers lui ce matin, et je vois mon courrier qui descend de cheval.

SCÈNE II.

LES MÊMES, JEAN.

PAUL.

Eh bien! Jean.... quelles nouvelles? Pierre Durand te suit sans doute?

Digitized by Google

JEAN.

M. Durand ?... non, Monsieur.

PAUL.

Comment! il ne vient pas ?...

JEAN.

Non, Monsieur...

PAUL.

Manquer à ma noce !....

JEAN.

Monsieur, c'est que je ne l'ai pas trouvé.

PAUL.

Il était donc déjà parti..,. mais alors comment ne l'as-tu pas rencontré en chemin ?....

JULIEN.

Mon capitaine, vous savez que M. Pierre Durand est coutumier du fait, et je gagerais qu'il se sera égaré dans la montagne, et qu'il aura demandé son chemin à quelque joli petit minois chiffonné qui l'aura désorienté... et voilà !

MARIE, *à Paul.*

Si ton ami ne vient pas, j'espère que son absence ne te fâchera pas assez pour t'inquiéter..,. tu ne voudrais pas être triste aujourd'hui.

PAUL.

Non, ma bonne Marie, non.... mais tu sais combien je lui suis attaché..... nés le même jour, partis ensemble pour l'armée, pendant dix ans nous avons partagé les mêmes périls.... les mêmes grades, les mêmes honneurs nous étaient toujours accordés en même tems, et je suis fâché de lui voir montrer cette froideur dans une pareille circonstance.

MARIE.

Il va venir peut-être....

PAUL, *gaiement.*

Oui, oui, il viendra.... Julien aura tort.... aujourd'hui Pierre-Durand ne doit penser qu'à l'amitié, aussi bien, je ne suis pas fâché de ce moment de retard.

RAYMOND, *à part.*

Ni moi.... Il donnera à mon sorcier le temps d'arriver....

Digitized by Google

PAUL.

Il me vient une idée que je prétends mettre à exécution, Julien.... ma mère.... venez avec moi.

MARIE.

Comment, tu me quittes ?

(Paul parle bas à sa mère et à Julien ; pendant ce tems Jean s'approche de M. Hubert.)

JEAN, *bas.*

M. Hubert, ça se trouve bien qu'il s'en aille.... faut que je vous parle en secret....

MARIE.

A mon père?

JEAN.

Et à vous aussi mademoiselle Marie !... c'est important....

MARIE.

Comment?..

JEAN.

Chut!

JULIEN, *à part.*

Ma foi, vous avez raison, mon capitaine, mademoiselle Marie, vous ne vous attendez pas à la surprise... ça va faire plus d'effet dans le village.

MADAME MORIN.

Paix donc, Julien!

JULIEN.

Ah! c'est juste... Il n'y aurait plus de surprise.

LE MAIRE, *qui pendant ce tems causait avec M. Raymond et le Notaire.*

Quant à moi mes amis, j'ai déjà signé au contrat, je me rends à la mairie où je vais prendre mon écharpe, je vous préviens que les affaires de la commune réclament une partie de ma journé . Ne me faites pas trop long-tems attendre.....

HUBERT.

Vous pouvez compter sur l'impatience des futurs.

RAYMOND, *à part.*

Tous ces retards me rendent l'espérance !... Allons voir si Jérôme est rentré dans sa chaumière.

(Tout le monde sort, excepté Hubert, Marguerite, Jean et Marie.)

Digitized by Google

SCÈNE III.

HUBERT, MARGUERITE, MARIE, JEAN.

MARGUERITE, *à part.*

Qu'est-ce qu'ils ont à se dire? Ecoutons...

MARIE.

Jean! parle, parle vite, nous voilà tous les trois.

JEAN.

Non, mam'zelle, nous sommes quatre...

MARIE, *allant à Marguerite.*

Marguerite, allez à la ferme.... Vous avertirez le gros Thomas de se tenir prêt avec son tambourin et sa cornemuse... Je veux que nous dansions au sortir de la mairie.

MARGUERITE.

Vous êtes bien bonne, mam'zelle. *(A part.)* C'est Jean qui m'a fait renvoyer il me le paiera.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

HUBERT, MARIE, JEAN.

MARIE.

Eh bien! qu'y a-t-il? je tremblais que Paul ne s'apperçût de ton embarras, et n'en voulût savoir la cause...

JEAN.

Ah! mam'zelle, c'est qu'il y a de quoi être pâle, allez!...

HUBERT.

Tu nous apportes donc une mauvaise nouvelle..... Elle vient bien mal à propos, un jour comme aujourd'hui... Mais encore qu'y a-t-il?

JEAN.

M. Durand n'est pas sorti de chez lui... Ou pour mieux dire il en est sorti... Mais pour n'y plus rentrer.

MARIE.

Que dis-tu?...

Digitized by Google

JEAN.

Dame, c'est assez clair, il est mort...

MARIE.

Mort!...

HUBERT.

Mort!...

JEAN.

Tenez ça me fend le cœur quand je songe à ce pauvre jeune homme, si gentil, si bien fait, si riche... Il n'y avait que M. Paul qu'on pouvait lui comparer...

HUBERT.

Mais comment ce malheur lui est-il arrivé.

JEAN.

Je n'ai pas voulu le dire à M. Paul, parce que ça lui aurait fait de la peine... Et puis, comme dit Jérôme, le vieux berger... Vous savez bien celui qui jette des sorts et qui vous faisait toujours peur quand vous étiez petite... C'est d'un mauvais augure... Qu'il dit... Quand on apprend une mort le jour d'un mariage.

(Marie fait un mouvement.)

HUBERT.

Paix!... *(A Marie.)* Tu vois ma fille à quoi mènent toutes les idées superstitieuses... A l'inquiétude à une prévoyance fâcheuse de l'avenir. Voilà le résultat de l'ignorance dans laquelle vit le peuple des Pyrénées... Tiens regarde Jean, le voilà tout triste, de la mort de Pierre Durand, sans doute, mais plus encore de ce qu'il t'a apporté un augure fâcheux, et toi-même Marie..... Je sens ta main trembler dans les miennes.

MARIE.

Je suis fille de ces montagnes et je frissonne malgré moi... Et dis moi Jean... Tu ne sais pas quel accident a causé sa mort?...

JEAN.

Oui je le sais, mais c'est là le plus difficile à vous dire...

HUBERT.

Et pourquoi cela?

JEAN.

C'est que, voyez-vous, mam'zelle Marie y est pour quelque chose!...

Digitized by Google

HUBERT.

Que dis-tu?... ma fille?

MARIE.

Moi?... Malheureuse!...

JEAN.

Oui, mais il ne faut pas vous tourmenter... ce n'est pas vot'faute.

HUBERT.

Explique-toi...

JEAN.

Vous vous souv'nez, Monsieur, que dans l'milieu du mois passé mam'zelle Marie, M. Paul, M. Durand et moi... oh! il y avait encore M. Raymond... n'est-ce pas mam'zelle Marie?...

MARIE.

Je ne sais pas encore ce que tu veux dire.

JEAN.

Oui il y était.

MARIE.

Eh! bien après?...

JEAN.

Vous vous étiez arrêtée pour cueillir quelques fleurs, et nous autres, nous cheminions en avant.

MARIE.

Ah! mon père, je sais ce qu'il veut dire... oui, il y a un mois et demi à peu près... nous allions reconduire Pierre Durand, qui était venu à la fête de ce village... tout à coup, je fus assaillie par une louve furieuse... je pousse un cri... Paul se précipite...

JEAN.

Et M. Raymond s'éloigne.

MARIE.

Durand tire une courte épée de chasse, Paul fait comme lui, et bientôt la louve est sans vie à mes pieds.

JEAN.

Cette louve avait déjà fait beaucoup de ravages dans la commune; M. Paul me l'a donnée et M. le Maire m'a compté cent beaux francs pour la peau... mais ce n'est pas tout...

MARIE.

Oui je me souviens... Pierre Durand fut légerement blessé

Digitized by Google

mais... ce n'était rien... presque rien... il fut le premier à rire de sa blessure, que je pansai moi-même..... Eh! bien Jean?

JEAN.

Eh bien! mam'zelle, il paraîtrait qu'il en est mort!...

HUBERT.

Mort!...

MARIE.

C'est moi qui suis cause de la mort de Durand, le meilleur ami de Paul...

JEAN.

Quand je suis arrivé dans le village qu'habitait M. Durand, j'ai trouvé tout le monde en rumeur; là-dessus vous pensez bien que j'ai fait questions sur questions, et on m'a répondu que l'malheureux n'existait plus.

HUBERT.

O ciel! es-tu bien certain...

JEAN.

Pardine, n'y a pas à en douter, c'est Jacques à qui que Claude l'avait dit, et Claude le tenait du gros Nicolas, l'sonneur de la paroisse.

MARIE.

Oh!... Jean... vous êtes un honnête homme! vous venez de nous rendre un bien grand service, en cachant ici, tantôt, la vérité?... Vous nous êtes dévoué... de grâce ne dites rien, que Paul ne sache rien, qu'il ignore aujourd'hui ce funeste événement... demain, plus tard, nous verrons comment nous lui apprendrons la mort de son ami!

JEAN.

Ah! mam'zelle soyez ben tranquille... c'est parce que je voulais garder le secret que je n'ai pas voulu dire ça devant Marguerite. Car voyez-vous... une femme... ça parle, ça parle, ah! pardon, mam'zelle Marie!... c'est pas pour vous que j'dis ça.

HUBERT.

Silence! quelqu'un s'approche!...

JEAN.

Justement, c'est Marguerite... faut rien dire.

(Marie et Hubert parlent bas; celui-ci, par sa pantomime, rassure sa fille.)

Digitized by Google

SCÈNE V.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Jean!...

JEAN.

Marguerite!...

MARGUERITE.

Que fais-tu là, paresseux?

JEAN.

Tu vois je parle à mam'zelle.

MARGUERITE.

Parler, parler, tu ne sais faire que ça; mais je te prévi.ns que si tu n'as pas plus le cœur à l'ouvrage, je ne veux pas de toi pour mari.

JEAN.

Oh! sois tranquille... je n'suis pas fainéant, va...

MARIE.

Qu'y a-t-il Marguerite?

MARGUERITE.

Mais c'est que rien n'est prêt ici, voyez-vous, nous avons des médaillons à placer, des guirlandes de buis à finir, c'est M. Paul qui a dessiné les médaillons, c'est M. Julien et moi qui tressons les guirlandes, et si Jean s'amuse à bavarder ici, sauf vot' respect, rien ne sera prêt à votre retour d' l'église.

(On entend une musique lointaine.)

MARIE.

Mais j'entends, je crois, le gros Thomas qui se dirige de ce côté.

JEAN.

Ça Thomas?... je n' crois pas.

MARGUERITE.

Non, non, ce n'est pas là sa cornemuse.

JEAN.

Oh! nous reconnaissons son son, allez...

Digitized by Google

MARGUERITE, *bas à Jean.*

Pourvu que ce n' soit pas celle du vieux Jérome qui porte malheur.

JEAN.

Tais-toi... ça l'est.

(On entend une autre musique plus gaie, qui vient de l'autre côté.)

MARGUERITE.

Oh! c'te fois, mademoiselle Marie, c'est bien Thomas que j'entends, je reconnais aussi l'tambourin d' son fils... Tenez, tenez, comme ça se pratique chez nous, il a couru tout l'village pour appeler les invités, les v'la tous qui viennent à sa suite.

(Entrée des conviés, la musique en tête; elle se compose de trois clarinettes ou hautbois, une cornemuse et un tambourin, qui joue d'une main du flageolet. Paul et Julien en uniforme, et madame Morin.)

SCÈNE VI.

MARIE, MARGUERITE, M. HUBERT, JEAN, PAUL, JULIEN, MADAME MORIN, VILLAGEOIS, MUSICIENS.

MADAME MORIN.

Ma fille, je t'amène ton mari... c'est lui-même qui a choisi sa toilette.

HUBERT.

Comment, Paul, en uniforme!...

PAUL.

Ma chère Marie, j'ai voulu mettre aujourd'hui mon plus bel habit... c'est-à-dire un uniforme que j'espère n'avoir pas déshonoré, avec lequel j'ai servi ma patrie *(aux ouvriers)*, que j'ai déposé, mes amis, quand je suis venu au milieu de vous partager vos travaux, quand, après avoir servi mon pays avec l'épée, j'ai pensé que je pourrais lui être utile encore par mon industrie.

LES OUVRIERS, ETC.

Bravo, M. Paul! vive M. Paul Morin!

PAUL.

Je l'ai mis aujourd'hui, Marie... pour la dernière fois, tu en auras les honneurs.

Digitized by Google

MARIE, *l'embrassant.*

Mon bon Paul!

MARGUERITE *à Julien.*

Tiens! M. Julien, vous aussi vous avez mis votre uniforme, ça vous va bien... avec ça que vous avez conservé vos moustaches, moi, j'aime les moustaches, d'abord...

JEAN.

Ah! tu aimes les moustaches?

MARGUERITE.

Oui certes, il est gentil comme ça, M. Julien.

JULIEN.

Oh? tu aimes mes moustaches? Marguerite, tu ne me l'avais pas dit encore...

MARGUERITE.

Est-c' qu'on dit ces choses-là... ça échappe, v'là tout.

PAUL, *revenant du fond du théâtre.*

Il paraît que Durand ne viendra pas... c'était lui cependant qui devait être mon témoin, qui devait égayer cette fête par ses chansons, et sa bonne humeur.

MARIE *à part.*

Hélas!

PAUL.

Eh bien! M. Hubert, puisque Durand, qui ne m'a jamais fait faute un jour de bataille, manque aujourd'hui à l'appel de l'amitié... je vous proposerai un autre témoin.

HUBERT.

Volontiers, Paul... ce qui vous convient me conviendra toujours.

JULIEN *à part.*

J'espère que mon capitaine ne va pas prendre M. Raymond, ça m'empêcherait de boire à la noce comme il convient.

HUBERT.

Et quel sera votre témoin?

PAUL *frappant sur l'épaule de Julien.*

Le voilà.

JULIEN *se retourne surpris.*

Moi, mon capitaine?

Digitized by Google

MARGUERITE.

M. Julien !

JEAN *à Marguerite.*

Oui, M. Julien; qu'est-ce que ça vous fait mam'zelle!...

PAUL.

Oui, toi, mon camarade, toi qui ne m'as jamais quitté qui m'as toujours servi avec dévoûment, toi qui es aussi un de mes amis.

MARIE *tendant la main à Julien.*

Vous acceptez, Julien?...

JULIEN, *avec sensibilité.*

Dieu!... si j'accepte, mademoiselle (*allant vers la table et saisissant la plume*), et je vais signer mon nom tout de suite, de peur qu'on ne vienne à s'en dédire.

PAUL.

Maintenant, mes amis, nous n'avons plus qu'à partir; ma mère, acceptez le bras de M. Hubert. Toi, Jean, et vous Marguérite, vous savez nos conventions, mettez tout en ordre, il faut qu'à notre retour, tout respire ici le bonheur et le plaisir. Marie,.. donnez-moi votre main, qui va m'appartenir à jamais.

(La noce défile au son des instrumens montagnards.)

SCÈNE IX.

JEAN, MARGUERITE.

(Dans le fond sont des ouvriers et des ouvrières qui tressent ou suspendent des guirlandes et apportent des médaillons PM., de Paul et Marie.)

JEAN,

Ah! maintenant je vous tiens, mam'zelle Marguerite!

MARGUERITE, *à part.*

Tu me tiens!.. ah! nous allons voir. (*Haut*). Eh bien!... Qu'est-ce qu'il y a, M. Jean.

JEAN.

Ce qu'il y a?

MARGUERITE.

Oui, ce qu'il y a...

Digitized by Google

JEAN.

Ell' le demand' encore!.. Dieu de Dieu!.. quel front!.. pourquoi avez-vous parlé à M. Julien?

MARGUERITE.

Eh ben! par exemple!.. est-ce qu'on n'peut pas parler à M. Julien?

JEAN.

Pourquoi lui avez-vous dit que vous aimiez les moustaches?

MARGUERITE.

Si c'est vrai! si j'aime les moustaches!..

JEAN.

C'est ça.. Vous les aimez, parce que j'nen ai pas.. et si j'en avais, vous ne pourriez pas les souffrir.

MARGUERITE.

C'est ben possible!...

JEAN.

Oh! les femmes!.. les femmes!.. et vous le trouviez bien en uniforme.

MARGUERITE.

Tiens; faudrait pas avoir des yeux pour dire l'contraire..

JEAN.

Eh ben! c'est sans gêne..elle me l'avoue.. à moi-même.. y a au moins des femmes qui prennent des précautions.

MARGUERITE.

Dis donc, Jean! est-ce que t'es jaloux?..

JEAN.

Oui, jaloux! je n'me donne pas cette peine. (*A part.*) J'en étouffe seul'ment, v'là tout.

MARGUERITE.

Tu fais bien, parc'que si tu avais c'te maladie-là.... j'aurais mis un fameux prix à ta guérison.

JEAN.

Et quel est ce prix, s'il vous plaît?

MARGUERITE.

J'taurais d'mandé, par exemple, de m'dire où tu es allé c'matin.

Digitized by Google

JEAN.

C'matin ?

MARGUERITE.

J'aurais aussi voulu savoir ce que vous aviez à apprendre à M. Hubert et à mademoiselle Marie, et pourquoi on m'a donné une commission pour m'éloigner !

JEAN.

Oh! vois-tu tout ça, c'est les affaires d'mes maîtres.. je ne peux pas les dire....

MARGUERITE.

Ah! tu me dis que tu m'aimes, et tu me caches quelque chose!

JEAN.

M a petite Marguerite !

MARGUERITE.

Je m'en vengerai.

JEAN.

J'te l'dirai plus tard,.. demain, après demain.

MARGUERITE.

Oui, quand tout l'monde l'saura..... la belle avance..... ça n'peut pas m'aller...., aujourd'hui ou pas du tout.

JEAN.

Eh ben! pas du tout.

MARGUERITE.

Alors, n'en parlons plus.

JEAN.

C'est ça, n'en parlons plus.

MARGUERITE.

C'est fini!

JEAN.

C'est fini... et occupons-nous des préparatifs de la fête.

MARGUERITE.

A laquelle je ne danserai pas avec toi, par exemple.

(Pendant ce tems les ouvriers ont suspendu les guirlandes.)

JEAN, *se retournant.*

C'est ça, mes amis, ça fait déjà une bonne figure !....

MARGUERITE.

Eh ben! et les médaillons?...

Digitized by Google

JEAN.

Les médaillons, il faut les placer pardessus les guirlandes.

(Il en prend un et l'apporte sur le devant de la scène.)

Je crois qu'il faut le tourner ainsi.

MARGUERITE, *retournant le chiffre sens dessus dessous.*

Eh! non, c'est plutôt comme ça.

JEAN.

Par exemple!

MARGUERITE.

Ma foi c'est ben plus gentil, n'est-ce pas vous autres?

LES OUVRIÈRES.

Oui, oui!...

JEAN.

Voyez-vous l'esprit de corps. (*Aux hommes.*) Ditesdonc, les amis.. c'est y pas d'ce côté-là que ça se r'tourne?

LES OUVRIERS.

Oui, oui....

MARGUERITE.

Voyez-vous comme ils se tiennent.. Eh bien! que c'lui qui sait lire vienne décider la question... personne ne bouge!..

JEAN.

Faut croire que nous sommes tous bien savans dans notre pays..

MARGUETITE.

V'là donc qu'il faut attendre le retour de notr' maître..

JEAN.

Il y aencore un moyen.. V'là Jérôme qui vient d'faire rentrer son troupeau, et qui s' promène sur la place,. lui qu'est sorcier, il pourra p' t'être ben nous mettre d'accord...

MARGUERITE.

Faut pas être sorcier pour ça.. faut savoir lire, v'là tout!

JEAN.

Eh bien!.. l' père Jérôme lit tout courant dans les livres.. par ainsi, c'est notre affaire. (*Il va vers la porte et appelle.*) Père Jérôme!.. père Jérôme!.

Digitized by Google

MARGUERITE.

Qu'est-c' que tu fais là.. Tu veux le faire entrer dans la maison; mais il va jeter quelque mauvais sort sur nous.

JEAN.

Il n'y a pas d'danger.. C'est nous qui l'avons aperçu tout d'abord.

MARGUERITE.

Eh bien !..

JEAN.

Eh bien !.. pour qu'il ait du pouvoir, il faut que ce soit lui qui ait été le premier à voir le monde.. est-elle donc bête !.. elle ne sait pas encore ça !

TOUS *à Marguerite.*

Mais oui !.. mais oui !..

MARGUERITE.

Ah ! ben dame !.. j' savais pas.

SCÈNE X.

LES MÊMES, JÉROME.

JÉRÔME.

Me voilà, mes enfans.. me voilà.. Comment vous m'appelez !.. Vous n'avez donc pas peur du vieux berger.. ou ben si c'est qu'vous avez besoin d'ses services.

MARGUERITE, *bas à Jean.*

Vois-tu comme il a deviné l'vieux sorcier.

JEAN, *bas.*

Chut !.. (*Haut.*) Eh bien ! oui.. père Jérôme.. nous avons besoin.. de vous.. Il s'agit de nous déchiffrer ces chiffres-là...

JÉRÔME.

C'est le chiffre de M. Paul Morin et de mam'zelle Marie.

JEAN.

Justement, père Jérôme !.. Voyez-vous.. il faut que nous le suspendions à l'instant.. et à nous tous, nous n' pouvons pas savoir ous-qu'est le haut et le bas.

Digitized by Google

JÉRÔME, *avec attention.*

J'entends!.. j'entends?.. Vous ne voulez pas risquer de mettre les médaillons à l'envers.. parce que.. un jour de noce.. ça pourrait porter malheur !

JEAN.

Vous l'avez deviné...

MARGUERITE.

Eh ben ! père Jérôme !... allez-vous nous dire ?...

JÉRÔME, *à part :*

Sans doute... sans doute... et quoique je n'aie pas à me louer de M. Paul Morin, qui fait l'esprit fort, et qui m'a menacé de la justice, si je continuais à tirer parti des dons que j'ai reçus du ciel... Je veux bien encore lui être utile (*retournant les chiffres à l'envers*), c'est comm' ça mes enfans que ces chiffres doivent être placés... (*les ouvriers les suspendent aussitôt*). Là !... vous voyez bien que le coup d'œil est superbe !...

JEAN.

Ah ! c'est y gentil !... c'est y gentil !...

JÉRÔME.

Maintenant, mes amis, si je puis encore vous être utile... et si pendant que vos maîtres sont à l'église, vous voulez essayer la salle de bal, ma cornemuse est à votre disposition...

JEAN.

Comment, père Jérôme, vous seriez assez aimable ?...

JÉRÔME.

Allons, allons, je vois déjà que les jambes démangent à nos jeunes filles... en avant la pavane et le bal national.

BALLET.

(Danses catalannes. Elles sont interrompues par trois ou quatre boîtes qu'on est censé tirer, et la sortie de l'église.)

MARGUERITE.

Les v'là qui sortent de l'église... ils sont mariés...

LES OUVRIERS.

Vive madame Paul Morin !...

Digitized by Google

MARGUERITE.

Père Jérôme, allez-vous en... vous savez qu'main'zelle Marie n'aime pas à vous rencontrer.

JÉRÔME.

Elle a peur de moi... c'est vrai (*à part*); c'est pourquoi je vais me placer sur son passage... Je suis payé pour ça... il faut bien gagner son argent...

(Il sort par la porte du fond et se tient au milieu de la place.)

SCÈNE XI,

LES MÊMES, PAUL, MARIE, MADAME MORIN, HUBERT, CONVIÉS.

TOUS, *arrivent en scène aux cris de :*

Vive M. Paul Morin !... vive M. Paul Morin !... etc.

PAUL.

Mes amis, je vous remercie des vœux que vous formez pour mon bonheur... Soyez convaincus que je suis digne de l'attachement que vous me témoignez... Le bien être de tout mes ouvriers, voilà ma plus chère envie.

(Il va de l'un à l'autre, leur serrer la main; ils pressent la sienne avec respect, BALLET.)

PAUL *aux conviés.*

Mes amis... la salle du festin est préparée pour les musiciens. Ma mère, M. Hubert, veuillez y conduire ces braves gens... Marie et moi, nous ne tarderons pas à vous rejoindre.

HUBERT.

Je vous entends, Paul... vous voulez rester seul un instant avec votre nouvelle épouse... rien de plus naturel; nous allons satisfaire votre désir.

(Musique. Tout le monde sort; la porte du fond se ferme.)

Digitized by Google

SCÈNE XII.

MARIE, PAUL.

MARIE.

Jérôme est toujours là. Sa vue, sans cesse attachée sur moi, me glace de frayeur.

PAUL.

Marie, tu es ma femme!... tu es à moi... comprends-tu mon bonheur?

MARIE.

Je fais plus... je le partage!

PAUL.

Pourquoi donc des nuages viennent-ils obscurcir ton front? pourquoi as-tu perdu une partie de la gaîté que tu avais ce matin?

MARIE.

Non, Paul... non... je suis la plus heureuse des femmes... mais je ne sais.

PAUL.

Quoi donc?

MARIE.

Nous sommes dans un monde où aucune joie n'est parfaite... et dans les momens où tout nous sourit... où nous sommes très-heureux... il y a quelque chose en nous qui nous dit de prendre garde... qui nous avertit d'un malheur prochain...

PAUL.

Comment donc?

MARIE.

Oui... pardonne-moi... mais voilà ce que j'éprouve.

PAUL.

Voilà donc, Marie, pourquoi tu t'affliges? j'espérais que tu m'aimais assez pour que ton amour triomphât de quelques légers pressentimens.

MARIE, *l'embrassant.*

Ah! oui... oui, Paul, tu as raison, et j'ai tort... Tu ne me trouveras plus aussi faible... je te le promets.

Digitized by Google

PAUL.

C'est bien, Marie! n'en parlons plus... et d'alleurs, qu'avons-nous à craindre.... nous sommes jeunes, nous nous aimons... voilà déjà plus de la moitié du bonheur; il y a encore une chose, nous sommes riches, et nous ne possédons pas de ces richesses stériles qui ne profitent qu'à leurs possesseurs... au contraire, ma fortune en s'augmentant par mon industrie fait vivre tout ce village... Cette fonderie nourrit quarante familles... Eh! bien... c'est au milieu de leur amour, de leurs bénédictions, que nous allons vivre, que nous allons élever les enfans que ton amour me donnera!

MARIE.

Paul!....

PAUL.

Tu ne m'écoutes pas, Marie!

MARIE.

Si!... mais, regarde!...

PAUL.

Quoi?...

MARIE.

Regarde ces médaillons, ces guirlandes...

PAUL.

Eh bien!

MARIE.

Comme tout est en désordre...

PAUL.

C'est vrai... comme c'est arrangé!... Marie! tu redevien triste... est-ce encore un pressentiment?

MARIE.

Non, mon ami.. non.. c'est..

PAUL.

C'est seulement que Jean, Marguerite et mes ouvriers sont des paysans ignorans qui ne savent pas lire.. Attends, je vais arranger cela, moi..

(Il s'approche des médaillons, les regarde et monte sur une chaise pour y atteindre.)

MARIE, *à part.*

Dieux! je pense toujours involontairement à ce pauvre Durand!.. si Paul savait..

Digitized by Google

PAUL.

Tiens, ma bonne amie !.. il faut absolument que nous mettions la main à l'ouvrage.. tu vas m'aider..

MARIE.

Oui, Paul, remettons tout comme il faut.

PAUL.

Attends.. cet habit me gêne!

(Il ôte son habit; il prend un médaillon qu'il apporte sur le devant de la scène; on voit alors un ruban noir qui entoure son bras auprès du poignet gauche.)

PAUL.

Tiens!.. regarde.. ton chiffre et le mien unis, s'entrelaçant l'un dans l'autre..

MARIE, *lui saisissant le bras et lui montrant le ruban qui l'entoure!*

Paul !.. qu'est-ce que c'est..

PAUL.

Rien, ma bonne amie!.. rien !.. une blessure légère que j'ai reçue pour toi..

MARIE.

Pour moi ?

PAUL.

Oui !.. et je n'ai peur que d'une chose.. c'est de n'en pas conserver long-temps la cicatrice.

MARIE.

Que dis-tu ?

PAUL.

Sans elle.. je serais jaloux de Durand qui a été blessé aussi pour toi..

MARIE.

Durand.. Durand.. ah ! mon Dieu..

PAUL.

Comment Marie !.. tu t'épouvantes, tu t'effrayes pour une blessure légère.. Durand !.. Durand !.. dis-tu.. ô ciel ! qu'elle idée !..

MARIE.

Paul, Paul, rassure-toi !

PAUL.

Qu'est devenu Durand ! qu'on aille le chercher.. qu'il

Digitized by Google

vienne.. ? non.. j'irai moi-même.. il faut que je le voie !.. cela me rassurera Marie !.. cela seul peut me rassurer !

MARIE.

Il viendra.. il va venir !... mais.. calme-toi, Paul !

PAUL.

Un mois... mais non.. davantage (*cherchant à se rappeler une époque*), 35... 39... 40. (*Jetant un cri*), ah ! Marie..... je suis perdu !.. ô ciel !.. quand je touchais au bonheur.. quand tout me souriait..

MARIE, *à part.*

Et c'est pour moi !..

PAUL.

Marie !.. et toi, n'as-tu pas été blessée ?

MARIE.

Non !...

PAUL.

Bien sûr.. il faut tout perdre ! et quelle mort encore !.. Marie, je sens ma tête qui s'enflamme et se perd.. mon sang se précipite avec force dans mes veines... mon cœur bat, on dirait qu'il va éclater.... éloigne-toi..

MARIE.

Non, je ne te quitterai pas.. je prétends rester auprès de toi pour te rassurer.. pour calmer ton imagination en délire !..

PAUL.

Éloigne-toi.. éloigne-toi..

MARIE,

Eh ! quoi, mon ami, un mot.. une crainte ridicule que je n'ai pas su te cacher !..

PAUL, *avec explosion.*

C'est donc à moi à fuir ta présence.. adieu !..

(Il s'élance dans l'appartement de gauche, et referme vivement la porte derrière lui.)

MARIE, *courant à lui.*

Paul, mon ami.. il ne m'écoute plus.. (*On entend un grand bruit en dedans, des vitres cassées, des meubles renversés annoncent un premier accès de fureur*). O mon Dieu !.. c'en est donc fait..

(Elle est auprès de la porte.)

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

TOUT LE MONDE. (*Excepté Paul*).

MADAME MORIN.

Quel bruit viens-je d'entendre?

HUBERT.

Ma fille, que signifie ce tumulte?

MARIE.

Rien, rien.. mon père !..

MADAME MORIN.

Où est mon fils?... où est Paul?

MARIE.

Là..... dans cette chambre....

MADAME MORIN.

Pourquoi ces cris... cette scène violente !.. je veux le voir !

MARIE, *cherchant à éloigner sa mère.*

N'approchez pas...

RAYMOND, *à part.*

Que dit-elle.. et que s'est-il donc passé?

MARIE.

Une discussion... une querelle entre mon mari et moi.. personne n'a le droit d'en demander la cause...

JULIEN.

C'est impossible !.. il faut que je voie mon capitaine..

MARIE, *se plaçant contre la porte.*

N'entrez-pas.. n'entrez-pas !.. c'est sa volonté et la mienne.

(Tout le monde accourt, se regarde, et chacun reste anéanti.)

TABLEAU.

FIN DU 1er ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente un salon dont tous les meubles sont en désordre. Il est à un premier étage. Au travers des croisées du fond on aperçoit des têtes d'arbres.)

SCÈNE PREMIÈRE.

PAUL *repose dans une chambre ;* JULIEN *s'introduit en ouvrant une fenêtre dont le carreau a été cassé.*

JULIEN, *à la cantonnade.*

Restez en sentinelle pour que personne ne passe par mon chemin... (*Il referme la croisée, après avoir bien considéré l'appartement*). O grand Dieu! quel désordre... mon pauvre maître! Mais que s'est-il donc passé?... une querelle,... une brouille,... des cris,... et des traces d'une fureur;... lui qui était si doux... Il faut qu'il ait eu un motif bien grave de désespoir!... C'est sans doute ce maudit Raymond qui est cause de tout le mal;... cet homme-là m'a toujours chiffonné;... il a aimé mademoiselle Marie; M. Hubert, qui s'est laissé prendre à ses belles phrases, voulait la lui donner... Sans doute M. Paul et sa femme auront parlé de tout cela,... un mot à double entende aura été dit,... la jalousie sera arrivée au grand galop pour tout embrouiller, et alors mêlé général e dans les idées du pauvre capitaine...

(On frappe à la porte, vis-à-vis celle de la chambre où Paul repose.)

On frappe... ah diable!... Ouvrirai-je?

MARIE, *au-dehors.*

Paul! Paul! c'est moi,... c'est Marie.

Digitized by Google

JULIEN.

C'est sa femme...

(Il ouvre avec précaution.)

SCÈNE II.

MARIE, JULIEN.

MARIE.

Où donc est-il?

JULIEN.

Chut! il dort...

MARIE. *Elle va à la porte de la chambre de Julien.*

Quel désordre!... mais comment avez-vous pénétré dans cette chambre?

JULIEN.

Par la fenêtre.

MARIE.

Seul?...

JULIEN.

Oui, madame...

MARIE.

A la bonne heure;... car si d'autres vous avaient suivi, qu'auraient-ils pensé?...

JULIEN.

Vous avez raison;... car moi-même...

MARIE.

Paix! paix!... pas de bruit surtout, de peur de le réveiller.

JULIEN.

Madame, je pense qu'il ne peut pas y avoir d'indiscrétion à un homme qui depuis quinze ans n'a pas quitté M. Paul de vous faire une question?

MARIE.

Julien,... vous voulez savoir la cause de cet éclat qui a troublé le premier moment de mon mariage,... de cette scène enfin dont vous voyez des traces si violentes...

JULIEN.

Eh bien! oui, madame...

Digitized by Google

MARIE.

Il y a quelques heures, je me suis accusée devant tout le monde, et vous pensez peut-être, d'après ce que j'ai dit, que quelque mésintelligence...

JULIEN.

Non, madame;... mais...

MARIE.

Hélas! j'en suis réduite à souhaiter que ce fût là le motif de sa colère,... je l'apaiserais, Julien; je ferais toutes ses volontés, je condescendrais à tous ses désirs;... je l'aime,... mais il n'en est pas ainsi...

JULIEN.

Vous m'effrayez, Madame.

MARIE.

Ah! Julien, je n'ai plus de mari...

JULIEN.

Que dites-vous?

MARIE, *l'entraînant sur le devant de la scène.*

Chut!... qu'il n'entende pas;... je ne puis m'expliquer ici,... il pourrait surprendre ce secret...

JULIEN.

Ce malheur tient-il donc à l'absence de M. Pierre Durand?

MARIE.

Ne prononcez pas ce nom... (*On entend du bruit au-dehors.*) Mais on vient... Julien, dites comme moi;... aidez-moi à me débarrasser des questions qu'on va me faire... et réparons le désordre... (*Ils relèvent les meubles, etc.*) Tâchons d'éloigner tout le monde... Tout est-il bien en ordre ici...

JULIEN.

Oui... tout... tout...

MARIE, *à la cantonnade.*

Il dort... il repose toujours... comme il respire doucement... puisse le sommeil réparer ses forces et calmer son son esprit!

JULIEN.

Madame... on frappe...

MARIE, *essuyant ses larmes.*

Allez ouvrir, Julien...

Digitized by Google

SCÈNE III.

MARIE, JULIEN, M. HUBERT, MADAME MORIN, UN OUVRIER *portant l'uniforme de Paul. Il le remet à Julien, qui le pose sur un fauteuil. L'Ouvrier sort.*

MARIE, *allant au-devant de sa mère.*

Doucement, ma mère... il dort...

MADAME MORIN.

Il dort...

HUBERT.

J'espère, ma fille, que tu nous expliqueras...

MARIE.

Parlez bas... parlez bas...

(Marie, madame Morin, Hubert, se plaçant sur le devant du théâtre et parlant à demi voix.)

HUBERT.

Tu le sais, ma fille, tous nos convives, tous nos amis, effrayés d'une scène si vive, si extraordinaire, se sont éloignés... plus de fête, plus de joie... Mais un événement qui occupe tous le monde et dont tout le monde parle; ne peux tu nous dire quelle en a été la cause?

MARIE.

Mon père... et vous madame Morin, pardonnez... mais c'est quelquefois envenimer le mal que de vouloir en apprendre la cause, en parler, c'est en réveiller la douleur, c'est faire saigner la blessure;... Paul et moi serons plus heureux si on ne nous interroge jamais sur ce qui s'est passé.

MADAME MORIN.

Marie, votre père et moi attendions plus de complaisance de votre part.

MARIE.

O ma mère..... soyez persuadée que Paul m'aime toujours.... que je n'eus jamais de torts envers lui.....

HUBERT.

J'ai cédé à tes vœux, ma fille... je t'ai accordée à M. Paul

Digitized by Google

Morin ; j'ai rejeté pour lui la demande de M. Raymond... je ne m'en repens pas, madame Morin ; mais vous m'avouerez que ce qui s'est passé aujourd'hui est d'un triste présage pour l'avenir de mon enfant... et je ne devais pas m'attendre...

MADAME MORIN.

Mais M. Hubert, votre fille ne vous a-t-elle pas avoué quelle était la cause...

MARIE.

Oui, oui ma mère... (*à part*) Hélas ce n'est malheureusement que trop vrai.

HUBERT.

Tu en es la cause... tu t'accuses et tu ne t'expliques pas... je veux savoir... sans doute M. Raymond est au fait, et il faut...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JEAN.

HUBERT.

Ah ! Jean, tu viens à propos, vas chercher M. Raymond, et prie-le de vouloir bien aller m'attendre chez moi.

JEAN, *haut.*

M. Raymond ? (*Tout le monde lui fait signe de parler plus bas, en lui disant... chût... (bas)*) Ah ! monsieur, il n'est pas ici... tout de suite après ce qui s'est passé ce matin il est parti, il est monté à cheval, et est allé je ne sais où.

HUBERT.

C'est singulier !

JULIEN.

Ah ! mon Dieu, oui, c'est singulier ! est-ce qu'il méditerait encore quelque mauvaise action ?

MARIE, *qui s'est approchée du cabinet revient sur le devant.*

Il se réveille... mon père, ma mère... au nom du Ciel, ne lui demandez rien... point d'explication... je vous en supplie... rien qui rappelle ce qui s'est passé.

JULIEN.

Il se lève, il semble venir vers nous.

Digitized by Google

MARIE.

Ah! il m'a aperçue, je vais à lui.

(Elle sort en courant).

SCÈNE V.

M. HUBERT, JULIEN, MADAME MORIN, JEAN.

HUBERT.

Ma foi, Madame, nous nous étions peut-être trompés... voyez comme ils s'embrassent... ils n'ont pas l'air de s'en vouloir.

MADAME MORIN.

Votre fille avait raison... les querelles des nouveaux mariés s'arrangent mieux toutes seules.

JEAN.

Tiens, les v'la qu'ils se r'aiment plus que jamais.

JULIEN.

Veux-tu te taire... où...

JEAN *à part.*

Comme il est brutal... j'saispas comment Marguerite peut aimer les moustaches.

PAUL *conduit en scène par Marie.*

Ma mère, mon père... vous avez été en peine... Marie aussi a pleuré... mais ce n'est rien... elle me pardonnera ses larmes, je l'espère... *(à Hubert et à Madame Morin)*, permettez que je reste seul un instant avec ma femme.

HUBERT.

Mon ami, je suis étonné...

MADAME MORIN.

Paul consens à ce que nous ne te quittions pas aujourd'hui.

MARIE *bas.*

Tu as donc toujours les mêmes idées.

PAUL *de même.*

Sois tranquille, Marie... *(Il fait signe à Hubert et à sa mère de s'éloigner, puis tendant la main à Julien)*, Julien donne moi ta main...

Digitized by Google

JULIEN.

Mon capitaine!

PAUL.

Nous nous reverrons tantôt... ne l'oublie pas.

(M. Hubert, madame Morin et Julien, sortent.)

SCÈNE VI.

PAUL ET MARIE.

PAUL.

Marie! que d'effroi je t'ai causé!...

MARIE.

Paul, mon ami, ce n'est rien, non rien... plus de danger... plus d'inquiétude...

PAUL.

Tu le crois?...

MARIE.

Sans doute...

PAUL.

Tu ne me trompes pas?...

MARIE.

Pourquoi te tromper? Dans tes yeux qui m'effrayaient naguère, je ne lis maintenant que ton amour pour moi...

PAUL.

Oui, Marie, de l'amour;... mais vois s'il n'y a pas de quoi perdre la raison... jeune, riche, heureux, t'aimant au delà de toute expression... aimé de toi, Marie... et au moment de jouir de tout ce bonheur, frappé à mort!... et quelle mort, grand Dieu!...

MARIE.

Mon ami, éloigne toutes ces idées...

PAUL.

Non, elles m'assiègent sans cesse, et je pense, malgré moi, à l'horreur des tourmens que j'aurais à souffrir!... mes amis, mes parens, mes ouvriers, mes domestiques qui s'éloigne-

Digitized by Google

raient de moi... toi, Marie, toi qui ne me fuirais pas, mais qu'on arracherait de mes bras... qui ne soignerais pas mes derniers momens, qui n'adoucirais pas ma mort, et qui peut-être serais ma victime!...

MARIE.

Tu veux donc me faire mourir de douleur, Paul? encore une fois, éloigne ces idées. Eh quoi! je ne pourrai parvenir à donner un autre cours à tes pensées? je croyais que tu avais plus d'amour pour moi, Paul; et qu'il l'emporterait facilement sur des craintes puériles.

PAUL.

Ah! n'accuse pas mon amour, Marie! tout ce que tu me dis je me le dis à moi-même... mais, je l'avoue, mon imagination est frappée, et j'ai là une pensée fixe, à laquelle je ne sais quel pouvoir me ramène sans cesse.

MARIE.

Paul, oui, tu as été blessé, blessé pour me sauver la vie, et quand nous serons vieux tous deux, quand nous serons près tous deux de finir une vie que nous aurons passée à nous aimer, nous nous rappellerons avec plaisir cette circonstance qui nous a donnés l'un à l'autre.

PAUL.

Vieux... ensemble, après avoir passé notre vie à nous aimer... oui, tu as raison, nous raconterons cet événement à nos enfans; je dirai à mon fils aîné : vois-tu ta mère, mon ami, c'est moi qui l'ai sauvée... une louve furieuse l'avait attaquée, et je l'ai tuée avec Durand, mon ami... car Durand sera là, n'est-ce pas?

MARIE.

Oui, Durand... oui, Durand sera là...

PAUL.

Ah! Dieu à quelle erreur je m'abandonne!...

MARIE.

Paul, ce n'est point une erreur, c'est la vérité... c'est l'avenir qui t'attend...

PAUL.

En effet, je suis bien... je dors, je marche, j'ai de la force, mes pensées se suivent et se lient bien dans ma tête, je me souviens... ce matin, M. le Maire nous a mariés, ce matin nous avons signé le contrat... nous avons été à l'église, maintenant je suis avec toi... ah! n'importe... je suis perdu!...

Digitized by Google

MARIE.

Paul, mon ami, je t'en supplie!... reviens à toi... ton esprit seul est frappé!...

PAUL.

Marie, je vais être pour toi une source de douleurs... tu me pleureras, car tu m'aimes, et l'événement horrible qui va nous séparer ne s'effacera jamais de ton souvenir!... je le sais, toute ta vie tu me verras luttant avec une mort affreuse... et c'est moi qui dois m'accuser d'avoir ainsi troublé ta vie, et de t'avoir fait ainsi partager mon malheur !

MARIE.

Que dis-tu, Paul?... en supposant le malheur que tu crains de quoi as-tu à t'accuser?... n'est-ce pas pour me sauver que tu t'es exposé ?...

PAUL.

Marie, tu vas changer ces habits contre des vêtemens de deuil... tu n'es pas épouse, et tu vas être veuve.

MARIE.

Non, tu vivras... ou nous mourrons ensemble!...

PAUL.

Tu le sais, Marie, j'ai vu la mort de près... vingt fois, je l'ai affrontée sans trembler, sans y songer même... mais alors elle était belle, glorieuse: je laissais après moi un nom honorable, je mourais au lit d'honneur où j'ai vu tomber tant de mes compagnons, et tous ceux qui me voyaient mourir couraient au même danger... aujourd'hui quelle différence!...

MARIE.

Cher Morin!...

PAUL.

Ecoute moi... dans un de ses combats où j'ai versé mon sang pour ma patrie, j'ai gagné l'étoile des braves... cette croix qui devait m'accompagner jusqu'à ma dernière demeure, prends-la, Marie, conserve-la précieusement, comme un souvenir de Paul... prends-la, peut-être dans quelques momens je ne me connaîtrai plus, je ne serai plus à moi, je ne serai plus un homme... *(il arrache la croix qui est après l'uniforme que Julien a posé sur le fauteuil)*, prends-la, je pourrais la souiller!...

MARIE, *pleurant.*

Paul, pour la dernière fois, cesse donc de m'affliger!...

Digitized by Google

PAUL.

Tu pleures... tu pleures, Marie... Eh bien! reviens à toi... oui je te crois, tu as raison, je suis bien. Je ne te quitterai pas... et comme tu dis, nous vivrons et nous mourrons ensemble!... on vient... on vient... fais comme moi, Marie, sèche tes larmes...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JEAN *(entrant timidement)*.

JEAN.

C'est moi...

PAUL.

Que veux-tu, mon ami?...

JEAN.

J'espère que je n'ai dérangé ni Monsieur, ni Madame?...

PAUL.

Non, mon ami...

JEAN.

C'est que ce sont vos ouvriers, Monsieur, qui sont dans la cour, et qui viennent vous féliciter sur votre mariage.

PAUL.

Mes ouvriers... qu'ils entrent!...

JEAN.

C'est que, Monsieur, ils n'osaient pas entrer comme ça sans vous avertir, parce que, comme c'est aujourd'hui qu'on leur paie leur semaine, ils ne voudraient pas que vous crussiez qu'ils viennent pour de l'argent... tandis qu'ils ne pensent qu'à vous souhaiter toute sorte de bonheur.

PAUL.

Je recevrai leurs souhaits, je leur paierai leurs journées de travail comme de coutume... je veux même ajouter à ce qui leur est dû, afin qu'ils puissent se réjouir à ma santé et à celle de Marie... qu'ils entrent... Jean, va les chercher.

MARIE.

Quelle triste journée!... s'il apprend la mort de Durand, tout est fini!...

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

PAUL, MARIE.

PAUL.

Tu vois que je suis tranquille... la douleur où je t'ai vue m'a rendu de la force et de la fermeté.

MARIE.

Mon ami, songe à moi, à notre amour... il est tout mon avenir... les voici.

SCÈNE IX.

PAUL, MARIE, LES OUVRIERS.

PAUL.

Mes amis, je vous remercie de l'empressement que vous avez mis à venir me complimenter... te souviens-tu Pierre, et toi Justin, du plaisir que nous eûmes à vos noces? Eh bien! voici les miennes... J'espère que vous les passerez aussi gaîment... vous laisserez aujourd'hui la lime et le marteau... nous danserons sous la feuillée, et demain, dimanche, nous recommencerons à rire et à nous divertir *(à Marie)*, tu vois, Marie comme je leur parle?...

MARIE.

Oui mon ami, continue...

1er OUVRIER, *à ses camarades.*

Dites donc vous autres... l'voyez vous M. Morin... j'ons ben peur que l'père Jérome n'ait raison tout d'même.

2e OUVRIER.

Tais-toi donc, il nous écoute.

PAUL, *au* 1er *ouvrier.*

Que dis-tu là?...

1er OUVRIER.

Moi, rien, Monsieur...

Digitized by Google

PAUL.

Ne te nommes-tu pas Blanche?...

1er OUVRIER.

Oui, M. Paul...

PAUL.

C'est toi qui as refusé les secours du médecin que j'envoyai auprès de ton enfant malade, et qui préféras aller consulter le vieux berger?...

1er OUVRIER.

Dam! M. Paul, on m'avait dit que Jérome lui avait jeté un sort à cet enfant-là...

PAUL.

Et pour qu'il le lui retirât, tu as fait passer dans la besace de ce fripon le double de ce qu'eût demandé un homme expérimenté... malheureux! je te chasserais à l'instant même, si un jour comme aujourd'hui n'était pas un jour de pardon!... c'est Marie, c'est ma femme qui veut que tu restes encore... ainsi remercie-la, elle vous donne aussi une semaine à chacun, mes amis... et au lieu d'une que je vous dois, je vais vous en payer deux...

LES OUVRIERS.

Merci, merci, M. Paul Morin!...

1er OUVRIER.

Merci, Madame Paul Morin.

PAUL.

Es-tu contente, Marie! ces braves gens te bénissent déjà... maintenant, ma bonne amie, je vais leur donner de l'argent... mais, retourne auprès de ton père et de ma mère, j'espère que je vous rejoindrai bientôt,... mes amis je suis à vous dans un moment...

(Paul reconduit Marie, il sort avec elle.)

Digitized by Google

SCÈNE X.

LES OUVRIERS.

2e OUVRIER.

Qu'il est bon, ce M. Paul!...

1er OUVRIER.

Oui, bon pour les uns, et dur pour les autres... comme il m'a traité!... et tout ça parce que j'ai confiance dans le père Jérôme... mais il lui arrivera malheur! le père Jérôme ne l'aime pas... et vous verrez s'il ne lui jettera pas quelque sort!...

2e OUVRIER.

Un sort à M. Paul!... veux-tu bien ne pas faire de ces prédictions-là!...

1er OUVRIER.

Ah! voici M. Raymond.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, M. RAYMOND.

LES OUVRIERS.

M. Raymond.

RAYMOND.

Ah! mes amis, vous voilà ici?... et comment cela se fait-il?...

3e OUVRIER.

Nous sommes venus complimenter M. Paul et sa femme... Monsieur nous doit une semaine, Madame va nous en faire donnez deux... on va nous les payer... ma foi, c'est une brave femme!...

RAYMOND.

Oui, c'est une brave femme, et qui mérite un meilleur sort que celui qui l'attend.

Digitized by Google

1er OUVRIER.

Qu'y a-t-il donc de nouveau?

RAYMOND, *à part.*

Ne nous compromettons pas... *(aux ouvriers)*, moi, je ne sais pas ce qui se passe.... d'ailleurs, je viens de trois lieues d'ici... mon service des ponts-et-chaussées m'appelait dans le village qu'habite, ou pour mieux dire qu'habitait Pierre Durand... je suis de retour, et voilà tout...

2e OUVRIER.

Que voulez vous dire qu'habitait?...

RAYMOND.

Et oui, mon garçon, qu'habitait... on assure qu'il est mort.

2e OUVRIER.

Ah! mon Dieu!... M. Pierre Durand est mort?...

3e OUVRIER.

L'ami intime de M. Paul...

RAYMOND.

Hé?... hé! hé!...

2e OUVRIER.

Ça a l'air de vous faire plaisir, M. Raymond?...

RAYMOND.

Moi, du tout!... du tout... c'est qu'il est mort d'une manière...

UN OUVRIER.

De quelle manière donc?...

(Raimond leur parle bas à l'oreille.)

TOUS LES OUVRIERS, *avec un mouvement d'effroi.*

Ah!...

RAYMOND.

Et comme on meurt dans ces cas-là.

UN OUVRIER.

O ciel! quel malheur!...

RAYMOND.

Oui, c'est un grand malheur!... j'en tremble encore... mais il ne faut pas y songer, un jour de nôces, il faut rire, s'amuser, danser, boire,... moi, je vous laisse, puisque M. Paul

Digitized by Google

est en affaire avec vous... je prendrai un autre moment pour lui faire mes complimens de condoléance sur la mort de son ami.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

LES OUVRIERS.

2e OUVRIER.

Dis donc, Justin, comme c'est heureux, cependant, que notre maître n'ait pas été blessé, ça pouvait lui arriver tout comme à M. Pierre Durand.

UN AUTRE.

Et sans doute... ça me chagrine, moi... c'était un brave jeune homme que ce Pierre Durand, mais silence! v'là M. Paul...

SCÈNE XIII.

LES OUVRIERS, PAUL.

PAUL, *tenant un sac d'argent.*

Tenez, mes amis, voilà de l'argent... je vous recommande toujours l'économie; mais, ma foi, aujourd'hui vous pouvez dépenser... c'est pour mon mariage... faites danser vos femmes, vos filles, vos enfans.... divertissez-vous... mais que vois-je?.. vous êtes tristes, soucieux... qu'est-il arrivé?...

2e OUVRIER.

Ah! Monsieur, c'est que nous prenons part à votre chagrin...

PAUL.

Mon chagrin, mes amis, je n'en ai pas... vous m'avez vu de matin un peu agité, mais ce n'était rien... c'était une indisposition d'un moment, qui a cédé à quelques paroles de Marie.

Digitized by Google

2e OUVRIER.

Ah! tant mieux, M. Paul... mais nous venons de voir M. Raymond...

PAUL.

M. Raymond?...

2e OUVRIER.

Oui, Monsieur... il était ici n'y a qu'un instant, et vous savez?...

PAUL.

Quoi donc?...

2e OUVRIER.

Eh bien! M. Paul, la mauvaise nouvelle?...

PAUL.

Quelle mauvaise nouvelle?...

2e OUVRIER.

Vous ne le savez pas?

PAUL.

Non...

2e OUVRIER.

Eh bien! je ne le vous dirai pas... je ne veux pas vous annoncer cela un jour de noces...

PAUL.

Une mauvaise nouvelle... un jour de noces... que voulez-vous dire?...

2e OUVRIER.

Rien, Monsieur... rien...

PAUL, *avec violence.*

Tu parleras, tu parleras... tu diras ce que c'est... l'infame Raymond est venu souffler ici la haine et la discorde... parle... parle!...

2e OUVRIER.

Eh bien! c'est que M. Pierre Durand est mort.

PAUL.

Pierre Durand!... mon ami, mon compagnon,... ah! pourquoi m'a-t-on laissé m'abandonner à la joie, presque sur

Digitized by Google

le cercueil de mon ami?... et Marie le savait... elle voulait me le cacher... ô ciel? c'en est fait!... perdu, perdu sans retour...

1er OUVRIER.

Je le savais... le vieux Jérôme l'avait dit...

PAUL, *aux ouvriers.*

Moi aussi, je le savais... ce matin; j'ai vu l'effroi de Marie; mais on m'a apaisé,... quelques heures de sommeil m'ont un peu calmé, et maintenant, tout mon mal se réveille... allez, laissez-moi... je veux être seul!... j'ai besoin d'être seul?...

OUVRIERS, *tremblant.*

M. Paul!... de grace!...

PAUL, *avec fureur.*

Allez, vous dis-je... allez!... et soyez certains que je ne mourrai pas comme Durand!...

(Les ouvriers sortent.)

SCÈNE XIV.

PAUL, *seul.*

Misérable Raymond!... c'est par lui qu'ils savent tout maintenant!... ce matin, tantôt encore, j'avais de l'espérance... je me laissais persuader par les paroles de Marie,... maintenant, tout est fini!... je suis certain de mon malheur!... je sens un feu inconnu qui circule dans mes veines, qui les brûle... qui les dévore!... mon sang se précipite dans mon cerveau et l'embrâse... Malheureux!... ah! oui, il faut mourir, il faut sortir de la vie, autrement que par le chemin affreux qui m'attend... ô Marie!... ô ma mère!... j'hésite à mourir... *(jetant les yeux sur le ruban qu'il porte à sa boutonnière)*, je ne suis point un lâche, cependant... ô Marie! ne plus te revoir... ne plus te serrer dans mes!... il le faut.... il faut prendre une résolution fatale!... mais que je ne peux plus différer... *(il va chercher des pistolets qui sont à l'entrée de sa chambre)*, sentinelle perdue, je ne fuis pas le danger; je m'y précipite... Ciel! on vient...

(Il place ses pistolets derrière lui.)

Digitized by Google

SCÈNE XV.

PAUL, JULIEN.

JULIEN.

C'est moi, capitaine... qu'avez-vous... pourquoi ces armes que vous cherchez à me cacher?...

PAUL.

Julien!... tais-toi, et écoute... je t'ai sauvé la vie, il y a quinze ans, dans les champs malheureux de la Champagne.... tu me l'as rendu... mais nous ne sommes pas quittes... Julien, si dans un jour de bataille tu m'avais vu renversé sous les pieds des chevaux ennemis, et atteint d'une blessure mortelle; s'il avait fallu m'enlever aux horreurs de la captivité et aux tourmens d'une agonie passée près de l'ennemi. Qu'aurais-tu fait?...

JULIEN.

J'avais des pistolets aux arçons de ma selle, capitaine...

PAUL.

Bien! Julien... bien... mais je suis plus malheureux aujourd'hui, et je réclame de toi ce funeste service...

JULIEN.

Grand Dieu!...

PAUL.

Julien, mon parti est pris,... je suis sans ressources... je n'en ai que dans la mort!... n'expose pas ton ancien compagnon, ton ami, à toutes les horreurs qui l'attendent... ne sais-tu pas comment Durand a fini?...

JULIEN.

Hélas!...

PAUL.

Sauve-moi de cette ignominie!... déjà il me semble que mon mal s'accroît... il me dévore!... dis-moi, mes paroles se suivent-elles?... je crois que ma bouche ne prononce plus... que je ne pousse que des sons inarticulés... je ne m'entends plus!...

JULIEN.

M. Paul!... mon capitaine!...

Digitized by Google

PAUL.

Peut-être, ce service que je te demande, j'aurais dû me le rendre à moi-même... mais ma main tremble, ma tête s'égare, et si je ne me portais qu'un coup mal assuré, je redoublerais les maux que je veux éviter... il ne faut pas donner à Marie un spectacle hideux..: toi tu ne risques rien, j'ai tout prévu... et je te demande au nom de notre amitié ce que l'humanité seulement t'ordonne de faire... tu pleures... tu n'es donc plus un soldat?... tiens!...

JULIEN.

Non, jamais!... jamais!...

PAUL.

Cruel! tu sens comme moi que je n'ai que ce parti à prendre, et tu refuses... je t'en prie, Julien, je t'en supplie!... faut-il que je me jette à tes genoux, et que je les embrasse... tiens, m'y voici; dérobe-moi à toutes les horreurs qui m'attendent... sauve-moi d'une mort ignominieuse!...

JULIEN.

Mon capitaine, M. Paul, jamais je ne pourrai...

PAUL.

Eh bien!... je te le commande!... ami déloyal, tu refuses de me servir... vieux soldat, désobéiras-tu à ton capitaine?

JULIEN.

Comment, mon capitaine, que dites-vous?...

PAUL, *avec force.*

Je vous le commande... *(avec bonté)*, camarade, obéissez!...

JULIEN.

Pourquoi ne sommes-nous pas morts tous deux dans cette Champagne où nous avons laissé tant de compagnons! *(Il est anéanti ; tout à coup frappé d'une idée, il dit)* Capitaine, donnez!... *(Paul lui donne un pistolet, Julien s'empare des deux)*. Les deux!... les deux!...

PAUL, *à part.*

Adieu Marie!... adieu tout ce que j'aimais!... je meurs pour toi... cette blessure qui m'entraîne au tombeau, c'est pour toi que je l'ai reçue... adieu!... ma mère!... Julien, feu!...

JULIEN, *fait le mouvement d'ajuster un pistolet sur son capitaine, et se place l'autre sur le cœur.*

Ah! capitaine, que je vous embrasse encore une fois!...

Digitized by Google

PAUL.

Assez, Julien, assez!... ne nous attendrissons pas... es-tu prêt, mon ami? feu!...

(Au mot *feu*, le pistolet de Julien part, Marie se précipite sur l'arme et détourne le coup, qui s'égare ; elle se jette dans les bras de Paul.)

SCÈNE XVI.

TOUT LE MONDE.

MARIE.

Paul! Paul!...

TABLEAU.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente la cour de la fonderie, fermée par une grille circulaire, dont l'ouverture fait face au public. A droite de l'acteur un corps de bâtimens, à gauche l'entrée des ateliers, au loin une montagne boisée.)

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIEN, OUVRIERS.

(Au lever du rideau les Ouvriers sont agités; ils se parlent entr'eux et forment différens groupes.)

1er OUVRIER.

Eh bien! l'as-tu vu?...

2e OUVRIER.

Qui?...

1er OUVRIER.

M. Paul!...

2e OUVRIER.

Non, il se cache... ou peut-être on le cache.

1er OUVRIER.

Ah! je m'en suis toujours douté... Jérôme le vieux berger *me* l'avait dit, il y a trois mois.

2e OUVRIER.

Il te l'avait dit?...

1er OUVRIER, *mystérieusement.*

Oui, il lui a jeté un sort!...

2e OUVRIER.

A M. Paul?...

(Les ouvriers se rapprochent et écoutent.)

Digitized by Google

1er OUVRIER.

Un soir que je revenais de la fonderie, je rencontrai le vieux Jérôme, je voulus l'éviter, mais il vint à moi... tu vois bien, me dit-il, cette fumée, là-bas?... c'était la fumée de nos fourneaux. Eh bien! dans trois mois elle aura disparu... Pourquoi, dis-je tout effrayé, notre jeune maître va-t-il encore partir pour l'armée?... lui qui va épouser Mademoiselle Marie... Il ne l'épousera pas, dit-il...

2e OUVRIER.

Tu vois bien que Jérôme s'est trompé... il a épousé Mademoiselle Marie...

1er OUVRIER.

Écoute. — Où s'il l'épouse... il n'en dit pas d'avantage... je le vis se cacher dans les broussailles.

2e OUVRIER.

Oui, il l'a épousée... mais quelle nuit, pour une première nuit de noces!

SCÈNE II.

JULIEN, *sortant de la maison.*

Eh bien! mes amis, qu'y a-t-il? que disons-nous là?

1er OUVRIER.

Tenez, M. Julien, nous parlions de M. Paul.

JULIEN.

M. Paul va bien, mes amis... allez à vos travaux, et dans une heure il ira vous voir... il ira faire sa ronde accoutumée.

2e OUVRIER.

Les travaux, les travaux... ils sont finis les travaux... nous ne battrons plus le fer pour M. Paul.

JULIEN.

Que dis-tu donc?...

1er OUVRIER, *à Julien.*

Ils sont tous furieux dans le village... ce n'est pas qu'ils lui en veuillent, le pauvre cher homme; au contraire, tout le monde l'aime... mais, c'est que voyez-vous...

JULIEN.

Quoi?

Digitized by Google

1er OUVRIER.

Vous le savez comme nous... ça ne se pardonne pas ça... et ça met tout le monde dans un fameux danger.

JULIEN.

Malheureux que vous êtes!... M. Paul, votre ami, votre protecteur, celui qui vous fait vivre, qui veut vous enrichir...

1er OUVRIER.

Dame! écoutez donc, M. Julien; ça ne dépend pas de lui... mais, c'est égal, nous le défendrons, M. Julien.

JULIEN.

Chut! taisez-vous... voici Madame Morin et sa fille...

(Les ouvriers se retirent au fond du théâtre.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADAME MORIN, MARIE.

MARIE, *à Julien*

Que disent-ils?...

JULIEN.

Rien, Madame... ils vont retourner à la fonderie, et quelque chose qu'il arrive, ils nous sont tous dévoués.

MARIE, *tristement.*

Hélas! ils nous sont dévoués, dis-tu... mais nous avons donc besoin de leur dévoûment?... ah! oui... et le pauvre Paul est perdu!... *(à Madame Morin)*. Ma mère!...

MADAME MORIN.

Chère Marie... est-il donc vrai que je n'ai plus de fils!...

MARIE.

Ma mère, comprimez votre douleur... cachez vos alarmes... feignons devant ces braves gens une tranquillité que nous n'avons pas... *(aux ouvriers)* Mes amis, vous êtes ici... vous entourez notre demeure... C'est sans doute pour avoir des nouvelles de Paul, je vous remercie de cette marque d'intéret... il va bien, il va mieux... dans quelques jours, aujourd'hui peut-être, vous le reverrez ce que vous l'avez vu toujours, tranquille, bon, s'occupant de votre avenir et de vos intérêts... mais, mes amis, Paul a été troublé, inquiété... il a perdu un

Digitized by Google

ami... un ami d'enfance, un ami dévoué .. il a besoin de tranquillité, de repos, il faut qu'autour de lui tout ait l'apparence accoutumée, ainsi, mes amis, reprenez vos travaux, bientôt il sera au milieu de vous.

(Tous les ouvriers prennent leurs outils, qui sont déposés sur le théâtre.)

1er OUVRIER, *à son camarade.*

Tu vois comme elle parle... elle a raison, il faut faire ce qu'elle dit... mais, notre maître est perdu! le vieux berger ne s'est pas trompé...

MARIE, *à madame Morin et à Julien.*

Venez, ma mère... venez, Julien... profitons de leur bonne volonté, emmenons-les, et ne les quittons que lorsqu'ils seront tous occupés.

JULIEN.

Vous avez raison.

MARIE.

Venez, mes amis?

1er OUVRIER, *à son camarade.*

Quel dommage!...

(Ils sortent tous; Marie, madame Morin, Julien, les entourent, et les emmènent à la fonderie.)

SCÈNE IV.

M. RAYMOND, JÉROME.

(Ils entrent sans bruit dans la cour; ils marchent avec précaution et avec quelque frayeur.)

RAYMOND.

Tu ne vois rien?...

JÉROME.

Non... voilà les ouvriers qui entrent à la fonderie.

RAYMOND.

Tu es sûr qu'il n'y a personne dans la cour?

JÉROME.

Eh! non; d'ailleurs, que vous importe, ce n'est pas vous

Digitized by Google

qui devez avoir peur, c'est moi ; si M. Paul ou M. Julien me voyaient...

RAYMOND.

Oui, oui, M. Paul ne t'aime pas, et si je ne t'avais pas protégé contre ses dénonciations, si je n'avais pas répondu de toi à M. le Maire, il y a long-tems qu'on t'aurait chassé de la commune.

JÉROME.

Je le sais... i l'aime mieux nourrir des hommes forts et vigoureux, que de donner l'aumône à un pauvre vieillard... mais, le Ciel l'a puni, et comme je l'ai annoncé...

RAYMOND.

Imbécille... garde ces paroles pour ceux que tu trompes, mais moi... si le hasard ou mon bonheur n'eussent pas frappé Paul, il serait encore plus fort que nous ne le sommes.

JÉROME.

Mais, M. Raymond...

RAYMOND.

Tais-toi... regarde cette cour, cette maison, ces fénêtres... souviens-toi de ce que je t'ai dit ici, tu as vu du trouble, de la confusion... tu as entendu des cris, les cris affreux de M. Paul, tu comprends, pars.

JÉROME.

Ah ! je soutiendrai.

RAYMOND.

Oui, tu diras que tu as vu cela, que tu l'as entendu... tu seras effrayé et tu effraieras les autres... va !... qu'on te voie sortir d'ici, et ne parle pas de moi.

JÉROME.

Oui, oui, Monsieur; je pars... d'autant mieux que voici quelqu'un qui ne me laisserait pas tranquillement ici.

RAYMOND.

Pars donc !...

Digitized by Google

SCÈNE V.

RAYMOND, JULIEN.

JULIEN.

Vous ici, M. Raymond... qu'y venez vous faire? que voulez-vous?

RAYMOND.

Je venais demander des nouvelles de...

JULIEN.

Oui, oui, vous vous intéressez beaucoup à mon capitaine... je le sais... *(apercevant Jérôme qui gravit la montagne)*, mais qui vois-je là-bas qui s'éloigne ainsi?... N'est-ce pas Jérome, ce vieux misérable?...

RAYMOND.

Je ne sais... je ne...

JULIEN.

Ah! vous ne savez... eh bien! croyez-moi, décampez au plus vite!... M. Paul va passer dans cette cour pour se rendre à la fonderie.

RAYMOND.

Je pars, M. Julien, je pars... *(à part)*. Toi aussi, tu auras ton tour!...

SCÈNE VI.

JULIEN, *seul*.

Le méchant homme! il vient jouir du mal qu'il a fait... ô Ciel! voici M. Paul!... qu'il est pâle et défait!... on dirait qu'il ne peut se soutenir... ô mon pauvre maître!... ce n'est pas ainsi que vous deviez mourir!

SCÈNE VII.

JULIEN, PAUL.

PAUL.

Julien... tu parlais à Raymond... il s'est éloigné à mon approche... qu'ai-je donc fait à cet homme?... Ecoute, je

Digitized by Google

veux le voir... je veux lui parler... il ne peut-être loin... va le chercher.

JULIEN.

Mon capitaine. . c'est que...

PAUL.

Je ne sais ce que tu veux dire... as-tu peur de me laisser seul?... ne crains rien... j'ai promis à ma mère, à Marie, à toi, de ne pas attenter à mes jours, je tiendrai ma parole.

(Julien s'éloigne, en regardant Paul avec intérêt.)

SCÈNE VIII.

PAUL, *seul.*

Oui, c'est Raymond qui excite ces pauvres gens... eh bien! je vais lui demander merci... qu'il ne voie plus en moi qu'un ennemi tombé, qu'un ennemi sans défense. Il vient... ah! sais-je seulement ce que je vais lui dire?...

SCÈNE IX.

PAUL, RAYMOND, JULIEN.

JULIEN, *amenant Raymond de force.*

Le voici, mon Capitaine.

RAYMOND, *se débattant.*

Que prétendez-vous faire?... M. Paul, est-ce par votre ordre que cet homme...

PAUL.

Cet homme est mon ami, le meilleur de mes amis, maintenant que Pierre Durand... avancez... cessez d'affecter un effroi que vous n'avez pas.

RAYMOND.

Que voulez-vous de moi?...

JULIEN.

Écoutez! écoutez!

PAUL.

Julien, calme-toi... *(à Raymond).* Vous me haïssez; l'amour de Marie, ma fortune, ma position, tout vous a fait envie; mais, clairvoyant comme vous l'êtes, vous avez dû sentir que vous ne pourriez pas élever l'édifice de votre bonheur sur mon

Digitized by Google

tombeau... il y aura une barrière insurmontable entre Marie et vous... c'est mon souvenir.

RAYMOND.

M. Paul...

PAUL.

Alors, votre fureur s'est accrue, vous avez appris mon affreuse position, et vous avez juré d'entourer ma mort des plus horribles douleurs, vous n'osez pas le nier... vous avez soulevé contre moi toute cette population superstitieuse!...

RAYMOND.

M. Paul, ne vous irritez pas ainsi... vous vous trouvez dans une agitation, dans une fureur...

PAUL.

De l'agitation... et non, je suis tranquille... Écoutez moi vous m'avez fait bien du mal... eh bien! moi, je puis encore vous le pardonner, si vous voulez me rendre un seul service; volez vers ces furieux, calmez-les surtout, songez à démentir les bruits odieux que vous avez eu la cruauté de répandre, que je meure, mais ici, et sans autres témoins que les seuls êtres qui me sont chers... partez, éloignez de chez moi une multitude furieuse; Marie en mourrait; je vous en supplie, n'étendez pas sur elle l'inimité que vous avez pour moi.

RAYMOND.

M. Paul, vous m'attribuez une haine et une influence que je n'ai pas.

JULIEN.

Comment, M. Raymond, vous n'êtes pas ému!... vous n'êtes pas touché de la douleur de mon capitaine... oh! s'il m'était permis... si je ne respectais...

RAYMOND.

De la violence!... prenez garde... Monsieur, je puis appeler du secours.

JULIEN, *le menaçant du geste.*

Si vous poussez un cri... vous n'en pousserez pas deux!...

RAYMOND.

M. Paul vous m'avez entraîné dans un piége... c'est un assassinat!...

JULIEN, *avec violence.*

Misérable!... mon capitaine, je vous en supplie, permettez-moi...

Digitized by Google

(Il fait un geste significatif. Raymond sort. Julien va le poursuivre, lorsque Paul l'arrête. A l'entrée de M. Hubert, Julien ferme la grille, et rentre à la fonderie.)

SCÈNE X.

PAUL, HUBERT.

PAUL.

Mon père!... ah! je succombe à ma fatigue et à mon abattement... pardonnez; non, j'ai de la force encore... cependant l'éclat du jour me blesse, je...

HUBERT.

Paul, mon ami... que lui dire?... grand Dieu...

PAUL.

Vous voyez tout... depuis quelques heures je suis frappé... ma femme, ma mère vont rester sans appui... Il y a quelques tems, j'aurais su mourir, M. Hubert; aujourd'hui il me semble que je n'en ai pas la force... ah! quelques mots de consolation et d'espoir, je vous en supplie!...

HUBERT.

Mon ami, vous vous trompez et vous vous effrayez à tort... écoutez-moi : le malheur que vous redoutez est affreux, cependant il est rare qu'il ait les suites funestes que vous prévoyez.

PAUL, *avec une joie subite.*

Serait-il vrai?... existe-t-il dans le village... dans le pays un homme... un seul, qui frappé comme moi, ait échappé aux atteintes du poison que je redoute! s'il vit, qu'on me l'amène... ou qu'on me conduise vers lui... que je lui parle, que sa vue, que ses paroles fassent rentrer le calme dans mes sens.

HUBERT.

Mon ami, mon fils!...

PAUL.

Mon père, vous restez immobile... vous ne courez pas vers cet homme?... ah! on meurt toujours de ces blessures... et moi, déjà je... je... j'ai froid,... je brûle... je frissonne.., je ne vois plus... Marie!... vous lui parlerez du malheureux

Digitized by Google

qu'elle aimait... et si un jour... un nouvel hymen... ah! M. Hubert, Raymond est-il toujours votre ami?...

HUBERT.

Non, Paul... et ce que vous paraissez craindre n'arrivera jamais!

PAUL.

Jamais! jamais!... ah! je mourrai plus tranquille.

(On entend du bruit au-dehors de la grille. Des villageois descendent les montagnes, d'autres accourent de gauche et de droite; le berger est au milieu d'eux, et il les excite du geste et de la voix.)

SCÈNE XI,

PAUL, HUBERT, JEROME, *plus tard* MARIE, JULIEN, UN OUVRIER *sortant de la fonderie*, VILLAGEOIS *armés de bâtons*.

JÉROME

Tenez, il est là! brisez ces grilles.

TOUS LES VILLAGEOIS.

Oui... brisons ces grilles...

PAUL, *à Hubert.*

Entendez-vous?... voilà l'ouvrage de Raymond.

HUBERT.

Grace au ciel! J'aperçois M. le Maire.

LE MAIRE, *en dehors de la grille et en écharpe.*

Que signifient ces cris? que veut dire ce désordre.... mes amis, dans quelle erreur vous êtes!... on vous trompe; on vous égare... voyez, je vais l'aborder, je vais serrer sa main, lui parler... Julien, ouvrez cette grille.

(Julien ouvre la grille, le Maire entre, les villageois sont étonnés.)

1er VILLAGEOIS.

Il entre tout de même!

2e VILLAGEOIS.

C'est vrai!...

Digitized by Google

HUBERT.

M. le Maire, venez adoucir les malheurs d'une famille que tout accable à la fois.

LE MAIRE.

Paul, mon ami, je vous croyais moins faible... je pensais trouver en vous plus de force d'âme et de raison.

(Tous les villageois veulent se précipiter en-dedans de la grille, en poussant de nouveaux cris. Le Maire leur fait signe de se retirer.)

PAUL.

Ah! voyez, M. le Maire, entendez ces cris de fureur!...

LE MAIRE.

Oui, c'est là un des fruits les plus amers de l'ignorance de ce pays, de cette superstition dont nous avons si souvent déploré ensemble les tristes effets. Mais comment se fait-il que sur de simples indices et le rapport fait par un seul homme, d'un malheur dont nous n'avons encore aucune certitude, vous vous laissiez abattre, et perdiez tout espoir... allons asseyons-nous, mon ami, j'ai à vous parler.

HUBERT, *indiquant la maison.*

M. le Maire, veuillez entrer?...

LE MAIRE.

Non, Monsieur,... c'est ici... en présence de cette multitude effrayée, que doit avoir lieu notre entrevue.

(On avance des chaises, Paul et le Maire s'asseyent. Hubert et Julien retirés au fond, font des signes de paix aux villageois.)

LE MAIRE, *continuant.*

Votre tranquillité, mon cher Paul, me rassure, et j'espère plus que jamais que le mal dont chacun vous croit la victime, n'est qu'imaginaire.

PAUL, *souriant amèrement.*

Vous l'espérez, Monsieur....

LE MAIRE, *vivement et à demi-voix.*

Prenez garde, on nous observe!...

PAUL.

Bien, bien, M. le Maire... je suis calme, tranquille... vous le voyez... mais... cependant, je suis épouvanté... je ne puis dissiper des pressentimens horribles. Ah! Monsieur, ne me cachez rien, avez vous bien réellement l'espoir que vous voulez me faire partager?

Digitized by Google

LE MAIRE.

Oui, mon ami,... mais il faut avant tout vous soustraire aux impressions pénibles qui vous entourent... ici, vous êtes mal... il faut vous éloigner pour quelque tems de ces lieux... partez aujourd'hui même... Julien vous accompagnera.

PAUL.

Et Marie aussi?...

LE MAIRE.

Sans doute... L'air pur des montagnes apaisera votre sang agité, des objets nouveaux distrairont vos yeux, et votre imagination... pendant votre absence, le souvenir de vos bienfaits se réveillera parmi ces villageois que vous vouliez éclairer... mais, vous ne m'écoutez pas, mon ami?...

PAUL.

Au contraire, j'accepte cette voie de salut que vous montrez à mes yeux... je crois, oui... je crois que bientôt ceux qui s'intéressent à mon sort n'auront plus rien à craindre pour moi!...

LE MAIRE *se levant.*

Adieu, mon ami, adieu! nous nous reverrons avant votre départ.

(Dans ce moment Jérôme paraît derrière un arbre. Paul reste assis. Le Maire lui présente la main, Paul avance la sienne en tremblant; le Maire sort sans voir Jérôme. Après avoir engagé tous les villageois à se retirer, Hubert rentre dans la fonderie. L'ouvrier qui était en scène suit les villageois sur la montagne; Jérôme sort le dernier, en prenant le même chemin, et en évitant d'être aperçu.)

SCÈNE XII.

PAUL, JULIEN.

JULIEN, *avec joie.*

Ah! capitaine, que votre entrevue avec M. le Maire me fait de plaisir!... quel brave homme! vous avez retrouvé votre tranquillité avec lui!...

PAUL.

Ma tranquillité!

Digitized by Google

JULIEN.

Oui... vous causiez doucement comme d'anciens amis... croyez-moi, ne voyez que d'honnêtes gens... évitez Raymond... M. le Maire a dû vous communiquer son projet; demain nous quitterons ces lieux, et vous retrouverez bientôt votre gaîté et votre bonne humeur.

PAUL.

Non, non, ne cherche pas aussi à m'abuser.. je ne sortirai pas d'ici... je... Julien, approche-toi... mes forces m'abandonnent... je puis à peine me soutenir.

JULIEN.

Grand Dieu!... et je suis seul...

PAUL.

Marie!... chère Marie!...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, PIERRE *ouvrier, accourant par la montagne et bientôt après les* VILLAGEOIS, RAYMOND *et* JÉROME.

PIERRE.

M. Paul!... M. Julien!... *(il aperçoit Paul)*, ah! mon Dieu!... et les damnés villageois qui accourent de ce côté.

JULIEN.

Que dis-tu?... les misérables!... ah! ils n'entreront ici qu'après m'avoir passé sur le corps, *(il court à la grille et la ferme avec soin)*, Pierre rassemble nos ouvriers.

(Pierre court à une cloche qu'il sonne fortement.)

RAYMOND, *montrant Paul.*

Le voilà, mes amis, c'est le moment de nous en saisir, ou nous serons tous victimes de sa fureur.

JÉROME.

Ouvrons cette grille; faisons retirer les femmes.

(Tous les villageois exécutant ce mouvement en poussant des cris de fureur.)

PAUL.

Ce sont eux, Julien ne me quitte pas.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LE PAYSAN GRAND SEIGNEUR,

OU

LA PAUVRE MÈRE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES;

Jean Bernard Eugène Cantiran de

PAR MM. BOIRIE ET LÉOPOLD.

MUSIQUE DE M. ALEXANDRE, BALLETS DE M. LEFÈVRE.

Représenté pour la première fois sur le Théâtre de la Gaîté, le 27 avril 1820.

PRIX : 75 centimes.

A PARIS,

CHEZ QUOY, LIBRAIRE-EDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE, BOULEVARD SAINT-MARTIN, N°. 18.

DE L'IMPRIMERIE D'ANTHE. BOUCHER, SUCCESSEUR DE L. G. MICHAUD, RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

1820.

Digitized by Google

PERSONNAGES.		ACTEURS.
Le comte d'ORMEUIL.	M.	*Parent.*
ADOLPHINE, sa fille.	Mlle.	*Adèle Dujuis.*
Le chevalier de Sr.-ALBAN.	M.	*Michelon.*
MARGUERITE, paysanne.	Mme.	*Rouzé-Bourgeois.*
JUSTIN, son fils, sous le nom de Théodore.	M.	*Victor.*
LÉONARD, aubergiste.	M.	*Duménis.*
BAZILE, garçon d'auberge.	M.	*Basnage.*
Thomas JUSTIN, jeune marié villageois.	M.	*Hypolite.*
JULIE, femme de Justin.	Mlle.	*Émélie.*
Garçon d'auberge.		
Un Paysan.		
Un Domestique.		
Le Bailli, Habitants du village, Hommes et Dames invités, Piqueurs, Valets, Gardes-Chasses, etc.		Personnages muets.

La Scène se passe dans une campagne éloignée de Paris.

Digitized

LE PAYSAN GRAND SEIGNEUR,

OU

LA PAUVRE MÈRE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une salle d'auberge; au fond, une porte et deux croisées à travers lesquelles on voit une grande route.

SCÈNE PREMIÈRE.

BAZILE, Garçons et Servantes d'auberge.

BAZILE, *entouré de ses camarades qui l'écoutent, tenant, l'un un plumeau, l'autre un balai, etc.*

Avez-vous jamais vu un homme... je dirai même un individu, de mauvaise humeur, comme notre maître aujourd'hui?

UN GARÇON D'AUBERGE.

Aujourd'hui? il est à-peu-près comme ça tous les jours.

BAZILE.

Ah!... comme il n'y a pas long-temps qu'il m'a fait venir pour être à son service, je ne suis pas encore habitué à cette humeur-là. (*Grossissant sa voix pour imiter celle du maître.*) Qu'y a-t-il pour les voyageurs, qui m'a crié ce matin, d'une voix en dedans et en dessous... — Ce qui a, M. Léonard, que je lui ai répondu d'une voix douce; un civet de huit jours, une matelotte de quinze, et un bœuf à la mode d'un mois. — C'est bon. — C'est bon? que je répondis en souriant, c'est bon si on veut. — Va-t-en! — Mais... — Va-t-en! — Je m'en vas... — Reviens. — Je reviens... Alors, avec mystère..... il ajoute: J'aurai aujourd'hui beaucoup de monde dans mon auberge...—Ah! je vas faire du vin!...— Reste, te dis-je. — Je reste. — Ecoute. — De mes deux oreilles.— Toute la noblesse des environs traversera ce village pour se rendre

au château d'Esparville, où l'on doit célébrer demain le mariage du jeune marquis notre seigneur avec sa belle cousine, la fille du comte d'Ormeuil... — Ah ! ah ! que je me suis récrié, ce jeune Théodore, fils unique du défunt marquis, se marie demain ? — Oui. — Tiens ! mais lorsque j'étais à Paris au service, tout près de l'hôtel d'Esparville, j'ai entendu dire qu'il était mort en voyage ce jeune marquis... et là-dessus, mes amis, à peine eus-je lâché ce mot, que je croyais bien innocent... notr' maître m'a bâillé un soufflet... ah ! quel soufflet !... tenez, je ne pourrai mieux vous en donner une juste idée, mes amis, qu'en vous en appliquant à chacun un tout pareil... attendez...

TOUS, *se reculant.*

Non, non.

BAZILE, *resté seul à l'avant-scène.*

Ils ne sont guère curieux...

Léonard paraît au moment où les garçons et servantes vont tous sortir.

SCENE II.

Les Mêmes, LÉONARD.

LÉONARD.

Toujours à jouer ?

BAZILE.

Notre maître.... j'allais jouer avec eux, comme vous avez joué ce matin avec moi....

LÉONARD.

Je recommencerai un pareil jeu, toutes les fois que, par ta sotte curiosité, ton impertinente manie de vouloir tout savoir, tu te mêleras encore d'affaires qui ne te regardent pas.

BAZILE.

Merci, notre maître.

LÉONARD.

M. de St.-Alban n'est pas venu me demander ?

BAZILE.

Ce M. le Chevalier, votre ancien maître, quand vous étiez valet-de-chambre ? l'oncle et le tuteur du jeune marquis Théodore ? il vient quelquefois... et même souvent vous parler en secret ?...

LÉONARD, *levant la main sur lui.*

Encore ?

BAZILE, *avec humeur.*

Ce n'est pas de la curiosité ça, notre maître, c'est de l'observation.

LÉONARD.

Elle est déplacée.

BAZILE.

Hé bien, non, il n'est pas venu ! (*A part.*) Ah ! mon Dieu ! quel homme ! quel homme que cet homme là !

LÉONARD, *à tous.*

Sortez, tenez-vous prêts au moindre signal, et, contre l'ordinaire, que

toutes mes chambres soient aujourd'hui tenues avec une propreté remarquable.

BAZILE, *avec un air malin.*

Vous les remarquerez... (*A part.*) Faisons le chien couchant, de crainte...

LÉONARD, *qui l'a entendu, le prenant par les oreilles.*

T'en iras-tu?... chien couchant!

BAZILE.

Vous lui cassez les oreilles... notre maître.

Il sort avec les valets, qui se moquent de lui.

SCÈNE III.

LÉONARD, *seul.*

J'attends M. de St.-Alban pour les derniers arrangements à prendre... (*Parcourant la scène en réfléchissant.*) C'est aujourd'hui le grand jour.... c'est aujourd'hui que nous appelons définitivement, au rang de marquis, un jeune paysan qui, depuis six mois, joue ce rôle à ravir, malgré certains petits reproches d'une conscience timorée... C'est aujourd'hui que M. de St.-Alban s'assure, par cet artifice, la tranquille jouissance des biens d'Esparville. (*Moment de silence.*) Voyons, que me reviendra-t-il à moi de cette adroite intrigue que j'ai aidé à conduire, et dont M. de St.-Alban retire de si grands avantages?.. Ce n'est pas assez de cette auberge qu'il m'a donné les moyens d'acquérir... (*Plus bas.*) Ni des dix mille francs, en bons écus, qu'il m'avait chargé de porter à la mère du faux marquis pour l'engager à se taire, et que j'ai gardés pour moi... Non, ce n'est point assez!... il me faut en conscience une part plus lucrative pour ma complicité, et je suis décidé, bien décidé, à la demander... Allons, Léonard, atteint le but! les occasions d'être un heureux fripon n'arrivent pas tous les jours... fais comme tant de monde de ton espèce, profite de la circonstance. La circonstance pour des gens de plus haut parage que toi, c'est l'esprit, c'est la fortune du jour.

SCÈNE IV.

LÉONARD, ST.-ALBAN.

LÉONARD.

Ah! c'est vous, M. de St-Alban?

ST.-ALBAN.

Oui, mon cher Léonard.

LÉONARD.

Vous êtes seul, M. le Chevalier? (*A part*) Tant mieux.

ST.-ALBAN.

Non, j'amène avec moi mon neveu, le marquis...

Google

LÉONARD, *souriant malignement.*

Le marquis de notre façon...

ST.-ALBAN, *avec mécontentement, et regardant avec crainte autour de lui.*

Silence, Léonard! Faudra-t-il sans cesse te le répéter? Pourquoi ce ton d'ironie, de plaisanterie, lorsque tu parles de Justin? Songe qu'un mot peut être entendu, éveiller le soupçon, et nous perdre.

LÉONARD.

Impossible, Monsieur, tout est trop bien arrangé pour cela.

ST.-ALBAN.

N'importe! comme ce jeune homme ne doit jamais quitter le nom et le rang que je lui ai donnés, il faut chercher à nous persuader à nous-mêmes qu'il est véritablement ce qu'il paraît être.

LÉONARD.

Volontiers, je me persuaderai tout ce que vous voudrez... mais, M. le Chevalier...

ST.-ALBAN.

Parle, Léonard, tu me sembles embarrassé.

LÉONARD.

Moi, non. Je veux seulement vous dire que maintenant tous vos vœux sont remplis...

ST.-ALBAN.

Pas encore.

LÉONARD.

Ils vont l'être.

ST.-ALBAN.

Je l'espère.

LÉONARD.

C'est à moi que vous le devez; c'est moi qui ai fait la découverte de ce jeune villageois, du même âge, offrant presque les mêmes traits que M. Théodore.

ST.-ALBAN.

Je ne l'ai point oublié.

LÉONARD.

Songez que la mort prématurée de votre véritable neveu, unique héritier de la fortune du marquis, détruisait à jamais toutes vos espérances, en reportant dans une autre famille tous les biens d'Esparville?...

ST.-ALBAN, *avec un commencement d'impatience.*

Je le sais.

LÉONARD.

Et si un heureux hasard ne m'avait pas fait rencontrer au fond de la Bourgogne, ce Justin, élevé depuis son enfance par un vénérable pasteur...

ST.-ALBAN.

A quoi bon me rappeler?...

LÉONARD.

N'oubliez pas surtout qu'il est impossible de vous avoir servi plus à propos. Vous étiez en Italie, désespéré de la mort de votre neveu qui venait d'expirer dans vos bras. Madame la marquise votre sœur, malade à Paris, vous écrit qu'elle désire embrasser son fils avant de mourir...

Digitized by Google

Elle ignorait encore que ce fils avait cessé de vivre... Que lui répondre?... Tout allait être découvert... lorsque j'arrive avec Justin... C'est lui que nous présentons à Madame la marquise... elle le reconnaît, le nomme son fils et meurt... ne laissant aucun doute sur notre substitution... c'est ce qui s'appelle profiter du moment.

ST.-ALBAN, *dont l'impatience accroît.*

Tous ces détails...

LÉONARD, *appuyant de plus en plus.*

Enfin, d'après le testament du vieux marquis, vous fûtes nommé tuteur du jeune d'Espatville... conséquemment dispensateur de sa fortune... dont vous lui rendrez compte à-peu-près comme il vous plaira...

ST.-ALBAN.

Léonard! où veux-tu en venir?

LÉONARD.

M. le Chevalier sait bien que toute peine mérite salaire?

ST.-ALBAN, *à part.*

Le fripon!

LÉONARD.

Ne dois-je pas vous rappeler quand votre fortune est assurée que la mienne...

ST.-ALBAN.

N'es-tu pas déjà récompensé?...

LÉONARD.

Cette petite auberge! croyez-vous que ce soit assez?...

ST.-ALBAN, *avec un dépit contraint.*

Toi-même, crois-tu donc avoir tout fait dans cette circonstance? Suffisait-il que Justin ressemblât à Théodore, fût reconnu par une femme expirante?... il fallait, pour qu'il continuât de jouer ce rôle dans le monde, développer ses heureuses dispositions, l'attacher surtout, par un lien indissoluble, au rang où je voulais l'élever... c'est ce que j'ai fait. N'était-ce pas un coup de maître de l'unir à la famille à laquelle devait revenir toute la fortune du vieux marquis?... de faire naître, entre le faux Théodore et la jeune héritière d'Ormeuil, un amour qui sert si bien mes projets?... Cesse donc d'exalter si haut tes services, et n'oublie pas, Léonard, que tu n'es que l'instrument d'une entreprise hardie, dont tu m'as donné l'idée, mais dont moi seul j'ai assuré le succès...

LÉONARD.

Certainement M. le Chevalier, je suis trop modeste pour ne pas vous laisser tout l'honneur... je sais que je n'ai qu'une part dans le complot... aussi je n'en demande qu'une dans les bénéfices... mais je la veux bonne.

ST. ALBAN.

Tu l'auras.

LÉONARD.

Par exemple, quinze mille francs qui me manquent encore pour acheter cette petite ferme attenante à mon auberge...

ST.-ALBAN.

Je te les promets.

LÉONARD.

Je suis à vous à la vie, à la mort! (*Changeant de ton.*) Ah! ça, main-

tenant que tout est arrangé entre nous, revenons à nos affaires : par une délicatesse mal entendue, Justin ne s'oppose plus à vos projets ?

ST.-ALBAN.

Non ; il serait peut-être resté insensible à l'appât de la fortune, des grandeurs... mais il n'a pu résister aux séductions de l'amour, et les charmes de mademoiselle Adolphine d'Ormeuil l'ont entièrement livré à mes desseins.

LÉONARD.

Il ne demande plus à revoir sa mère, la bonne Marguerite ?

ST.-ALBAN.

Il m'en parle chaque jour ; mais il la sait heureuse. Les dix mille francs que je l'ai remis pour elle le tranquillise sur son sort, et ont fait taire ce cri de la nature que les gens à sentiments prétendent qu'on ne peut étouffer... mais tu ne m'as jamais dit, Léonard, comment la bonne femme avait reçu cette somme considérable pour une pauvre paysanne ?

LÉONARD, *un moment embarrassé, mais se remettant bien vite.*

Ah ! je ne vous ai jamais dit ?... elle a été émue suffoquée... elle m'a accablé de remercîments... en vérité sa reconnaissance m'a touché jusqu'aux larmes !

ST.-ALBAN.

Fort bien... je suis fâché seulement qu'elle connaisse mon nom, celui d'Esparville...

LÉONARD.

Il ne dépendait pas de nous qu'elle l'ignorât... Avant que Justin eût connu ce qu'on voulait de lui, il avait écrit à sa mère qu'il allait en Italie pour rejoindre le jeune marquis d'Esparville, auprès duquel il serait en qualité de secrétaire... c'était la fable que nous avions inventée pour le faire sortir de son village... Mais quel parti Marguerite peut-elle tirer de cette connaissance ? si elle faisait demander des nouvelles de son fils... il n'est plus à notre service, voilà-tout.

ST.-ALBAN.

Sans doute. Cependant, après le mariage de notre Théodore, tu retourneras auprès de cette bonne femme... il faudra tout-à-fait la dépayser... songe combien il est important que cette Marguerite ne paraisse jamais au château d'Esparville... que l'on l'ignore jusqu'à son existence, et qu'elle ne laisse même après sa mort aucune trace qui puisse faire connaître un jour une action que la justice....

LÉONARD.

Appellerait criminelle, et qui nous mènerait peut-être plus loin que nous ne pensons, n'est-ce-pas, monsieur le Chevalier ? ah ! ah ! ah !

ST.-ALBAN, *choqué du ton de familiarité de Léonard, mais se contenant.*

Silence, voilà Justin. (*A part.*) Ah ! pourquoi ai-je été forcé, dans cette circonstance, de me servir d'un pareil coquin ?

SCENE V.

Les Mêmes, JUSTIN, sous le nom de Théodore.

THÉODORE, *accourant vivement sans voir Léonard.*

Ah ! Monsieur de St.-Alban ! je suis certain que le comte d'Ormeuil

l'aimable Adolphine arriveront bientôt à cette auberge... leur courrier vient de m'en donner l'assurance.

ST.-ALBAN.

Mon ami, vous ne pouvez donc plus douter de votre prochain bonheur.

THÉODORE.

Je suis au comble de la joie!... (*D'un ton suppliant.*) Mais, Monsieur, ne pourrions-nous pas, au lieu de les attendre ici... voler à leur rencontre?...

ST.-ALBAN.

Non, mon ami, il faut absolument partir pour Esparville, les y précéder, pour recevoir la société qui doit s'y trouver déjà, et terminer les préparatifs de votre hymen!

THÉODORE, *avec ivresse.*

Mon hymen avec Adolphine!

ST.-ALBAN.

Ce soir, vous serez auprès d'elle pour ne plus la quitter. Demain, au château d'Esparville, dans votre terre, votre mariage sera célébré. Vos vassaux ivres de joie, attendent cet heureux moment pour vous assurer de leur respect et de leur soumission.

THÉODORE.

M. de St.-Alban, je vous l'ai déjà dit : quoique étourdi par la fortune, peut-être égaré par l'amour, je n'ai pas oublié ce que j'étais, ce que je devrais être encore; quand vous me parlez de mon château, de ma terre, de mes vassaux; quand vous me promettez du respect, de la soumission, il me semble que vous voulez, en me raillant, m'humilier et me faire sentir la faute que j'ai commise.

LÉONARD, *s'avançant.*

Votre faute, M. le Marquis?

THÉODORE.

Ah! c'est vous, Léonard? Oui, de ma faute... Car c'en est une de prendre un nom qui n'est pas le nôtre, de jouir d'une fortune qui ne nous appartient pas... et c'est vous qui êtes la première cause de mon égarement, en venant me chercher au fond de mon village, en me séduisant par les plus trompeuses apparences.

LÉONARD.

Moi, M. le Marquis...

THÉODORE, *plus ému.*

Léonard?... et ma bonne mère?...

LÉONARD.

Votre fortune subite l'a comblée de joie....

ST.-ALBAN.

Son sort est heureux.

THÉODORE, *à Léonard.*

Vous l'avez revue?

LÉONARD.

Il y a peu de temps.

Digitized by Google

THÉODORE.

Elle demande sans doute à revoir son cher Justin?... Ce fils qui était aussi nécessaire à son existence qu'elle l'était à la sienne?

LÉONARD.

Elle sait que vous n'avez rien à desirer.

THÉODORE.

Rien à desirer! quand je ne peux plus la presser dans mes bras? Elle ne connaît pas le motif qui me tient éloigné d'elle? Ah! qu'elle l'ignore toujours! Ma mère, vivant sous le chaume, est pauvre, sans appui; mais, plus recommandable que son fils, elle n'eut jamais d'autre ambition que de briller par les vertus et l'honneur le plus pur.

ST.-ALBAN.

Pourquoi ces reproches que vous vous faites sans cesse? Où sont vos torts? les miens? A cause de votre ressemblance avec un fils chéri qu'elle venait de perdre, il a plu à la marquise ma sœur, aux portes du tombeau, de vous adopter, de vouloir même que vous passiez pour son Théodore... Sa prompte mort ne lui a pas permis de faire légaliser les actes de votre adoption, et je n'ai fait qu'accomplir ses dernières volontés.

THÉODORE.

Oui, madame la Marquise m'a nommé publiquement son fils, je l'ai nommée ma mère... J'ai reçu sous ce titre sacré ses caresses, ses bienfaits... sa bénédiction... (*En frémissant.*) Tandis que Marguerite, ma véritable mère, loin de moi, maudissait peut-être un fils ingrat qui l'avait abandonnée!...

ST.-ALBAN.

Quelles sinistres idées...

THÉODORE.

Elles m'accablent... Quelquefois je suis prêt à tout quitter pour retourner auprès d'elle.

ST.-ALBAN, *avec sécheresse et ironie.*

Fort bien; c'est ainsi que vous reconnaîtriez les bontés que j'ai eues pour vous? (*Plus froidement.*) Jeune homme, si les remords vous tourmentent ainsi... il en est temps encore... nommez-vous... et je vole au-devant de M. le comte d'Ormeuil, je le désabuse moi-même; je m'arrête au milieu d'un voyage entrepris pour vous, je reconduis Adolphine, Adolphine qui vous aime, et dont vous vous montrez si peu digne d'être aimé... Je la ramène dans le château de son père.

THÉODORE, *vivement.*

M. de St.-Alban! arrêtez! de grâce, arrêtez! Je perdrais Adolphine!... Ah! le ciel m'est témoin que je quitterais sans regrets ces habits brillants, ces titres pompeux, cette immense fortune!... que je retournerais sans honte auprès de ma pauvre mère.... Mais Adolphine! Adolphine!... J'aime! je suis aimé!

ST.-ALBAN.

C'est le marquis d'Esparville qu'on aime. Justin, le paysan Justin n'inspirerait que la pitié et le mépris.

Digitized by Google

THÉODORE, *plus vivement.*

Le mépris... Ah! M. de St.-Alban! je m'abandonne à vous!... Je le vois, rien n'est impossible à l'amour!... L'idée d'être l'époux de celle que j'aime me rend capable de tout!... je tâcherai de justifier ma témérité, ou du moins de la faire oublier en assurant le bonheur d'Adolphine...

ST.-ALBAN, *avec satisfaction.*

Bien, mon ami! (*Le serrant dans ses bras*) Je retrouve mon neveu!

LÉONARD.

A la bonne heure, M. le Marquis, vous voilà raisonnable maintenant.

ST.-ALBAN.

Dans un instant, nous allons partir pour Esparville. Suis-moi, Léonard, j'ai quelques ordres à te donner. Mon neveu, je reviens dans un moment.

LÉONARD, *bas à St.-Alban en le suivant.*

Il est à nous.... sauf la nature.

Ils sortent.

SCENE VI.

THÉODORE, *seul.*

Il se promène à grands pas... paraît ému, va s'asseoir auprès d'une table, tire son mouchoir et en couvre ses yeux.

Ah! malgré l'amour qui me domine, une voix secrète me crie là : Justin, qu'as-tu fait? O funeste éducation! je bénissais ton utilité, tes charmes.. et c'est toi qui m'as perdu! Si je n'eusse été qu'un malheureux cultivateur vivant du rapport de ma charrue, bornant mon savoir à honorer Dieu et à nourrir les hommes, je ne serais pas aujourd'hui dans le chemin brillant des honneurs et de la fortune; mais mon cœur ne me reprocherait rien..... Epris d'une simple villageoise... belle comme Adolphine!... je ne trouverais pas jusque dans les illusions de l'amour, des motifs de douleur et de remords!... Fils reconnaissant, époux irréprochable, je frayerais ma vie dans cette route honorable tracée par mes pères.... Vains regrets!... je me suis égaré... et l'amour, l'indomptable amour que j'éprouve me rend tout retour impossible.... oui, renoncer à Adolphine est au-dessus de mes forces! (*Se mettant à genoux*).

O ma mère! pardonne-moi, et si la fortune peut excuser mes fautes en te donnant le bonheur, crois bien que je ne la chérirai que pour toi..... Vous Adolphine, vous qui semblez sourire à mes vœux, j'ose espérer que mes soins, mon amour, me rendront digne de vous; et si un jour je vous révèle mon secret, je me flatte du consolant espoir que le souvenir de quelques années d'une alliance heureuse, vous fera oublier des torts presqu'involontaires... O ma mère! Adolphine! j'implore de toutes deux et ma grâce et le bonheur.

Digitized by Google

SCENE VII.

BAZILE, JUSTIN.

BAZILE, *portant des rafraîchissements à Justin encore à genoux.*
M. le Marquis, voilà de quoi vous rafraîchir.

JUSTIN, *se relevant très vite.*
Je te remercie, mon ami.

BAZILE, *laissant tomber le pain.*
Ah! mon Dieu!

JUSTIN, *qui ne l'a pas remarqué.*
Pose tout sur cette table.

BAZILE, *laissant tomber le poulet.*
Oh! là, là... on dirait que c'est...

JUSTIN.
Tu parais intimidé... Je ne croyais pas cependant que mon aspect...

BAZILE *le considérant de loin en se frottant les yeux, dit à part:*
Je crois que c'est lui! je ne l'ai vu que deux fois à son village; mais je gagerais que c'est lui.

Il laisse tomber la bouteille.

JUSTIN, *se retournant au bruit.*
Eh! que fais-tu?

BAZILE, *ramassant tout avec promptitude.*
Rien, Monsieur le Marquis, je vous sers à déjeuner.

JUSTIN.
Voilà un déjeuner bien servi.

BAZILE.
Pardonnez-moi, Monseigneur... mais voyez-vous, c'est qu'il n'y a que quelques mois que je suis sorti de mon village pour être garçon d'auberge, et je ne suis pas encore très au fait du service... Un paysan, ça ne prend pas facilement les habitudes de la ville. (*A part.*) On dirait qu'il a bronché.

JUSTIN.
Pourquoi as-tu quitté ton village, l'état auquel la nature t'avait destiné?

BAZILE.
Dame, on est poussé dans ce monde, et ben souvent on ne sait pas où l'on va. (*A part.*) Il a sauté.

JUSTIN.
De quel village es-tu?

BAZILE.
De ce petit bourg tout près de Senecé...

JUSTIN, *bas à part.*
De Senecé, de mon village?

BAZILE, *à part.*
Il a reculé...

JUSTIN.
Connais-tu quelqu'un au village de Senecé?

Digitized by Google

BAZILE.

Je crois bien... Guillaume, Mathurin, M. le Curé, Jacqueline, le sonneur et le maire.

JUSTIN.

Tu n'as pas d'autres connaissances?

BAZILE.

Si fait, si fait. (*A part.*) Lâchons le grand mot. (*Haut.*) J'oubliais, Monseigneur... j'oubliais la bonne Marguerite.

JUSTIN.

Marguerite!

BAZILE, *à part.*

Ses yeux se sont froncés. (*Haut.*) Oui, M. le Marquis, vous la connaissez?

JUSTIN, *se remettant.*

J'en ai beaucoup entendu parler... et je ne serai pas fâché d'avoir quelques détails....

BAZILE.

Ah! c'est une bien brave femme, allez! La veille de mon départ.... il y a trois mois, je l'ai encore vue. Elle était triste, elle était triste, ça faisait peine à voir. Bazile, qu'elle m'a dit, Bazile, tu quittes ta famille, ton village, tu vas dans un autre pays... mon ami, souviens-toi toujours que tu as une mère, qu'elle a soigné ton enfance, redressé ta jeunesse, que tu lui dois tout; et n'imite pas ces enfants ingrats... qui... que... oh! alors elle a tant pleuré qu'elle n'a pu achever.

JUSTIN, *à part dévorant ses larmes.*

Ma mère, ma mère!

BAZILE.

C'est qu'il faut que vous sachiez, Monseigneur, qu'elle avait un fils et qu'on ne sait pas ce qu'il est devenu.... jugez quel chagrin pour cette bonne femme qui adorait son Justin. Tenez, je vois M. le Marquis, que ça vous attendrit vous-même, et ça prouve votre bon cœur... ça prouve qu'à sa place vous n'en auriez pas fait autant... n'est-ce pas, Monseigneur?..... (*A part.*) Comme je le picote.

JUSTIN.

Mon ami, retourneras-tu bientôt au village de Senecé?

BAZILE.

Peut-être... je ne mords pas au métier d'aubergiste; il est vrai que M. Léonard ne nous donne presque rien à manger.

JUSTIN.

Retournes-y, je t'en prie, je te donnerai les moyens d'y retourner..... tu verras la bonne Marguerite, tu lui diras que je l'ai rencontré par hasard ce fils qu'elle regrette...

BAZILE.

Ah! vous l'avez rencontré; où donc?

JUSTIN.

Bien loin d'ici... en Italie.

BAZILE.

Ah!... et quelle raison l'éloigne de sa mère?

Digitized by Google

JUSTIN.

L'amour, un amour invincible..... et des circonstances trop impérieuses..... tu lui diras bien que je.....

BAZILE.

Que je...

JUSTIN, *se reprenant.*

Que bientôt elle reverra Justin..... et que son attachement..... le mien....

BAZILE.

Votre attachement...

JUSTIN, *se reprenant.*

Pour tout ce qui est bon et respectable lui garantit une existence plus heureuse.

BAZILE, *à part.*

Est-ce lui? n'est-ce pas lui? je m'y perds... mais c'est égal, c'est toujours bien étonnant.. il faudra que j'éclaircisse tout ça, à part moi. (*Haut*). Tenez, Monseigneur, laissons ça, je vois que c'te conversation vous attriste, et notre maître, M. Léonard, m'avait envoyé pour vous égayer... Il me gronderait, si je ne vous amusais pas... avec notre maître faut qu'on soit gai. Il donne des taloches, faut rire; il nous laisse jeuner, faut chanter; il nous envoie le balai dans les jambes, faut danser, ce n'est pas difficile, pour qu'il ne se fâche pas contre moi.... Parlons de choses gaies, de votre bonheur, de vos richesses. C'est bien agréable pour vous, M. le Marquis, qu'on disait si malade que vous avez passé pour mort, c'est bien heureux d'être comme ça tout-à-coup gras, bien portant.. vous pouvez bien dire ma foi c'qu'on dit partout..... le marquis est ressuscité. (*A part.*) Comme je le vexe.

JUSTIN.

Mon ami, vois si tout est prêt pour notre départ, ou plutôt vois s'il est arrivé dans cette auberge une jeune personne et son père.

BAZILE, *affectant.*

J'y vas, Monseigneur, j'y vole, monsieur le Marquis... (*A part.*) Si ce n'est pas lui, ça ne peut pas lui faire de tort; si c'est lui, voilà une leçon de paysan qui en remontre au grand seigneur...

SCENE VIII.

Les Mêmes, LÉONARD, puis ST.-ALBAN.

LÉONARD.

Monsieur le Marquis, la voiture est prête... Eh bien, où est donc le déjeuner que je vous ai fait servir?...

BAZILE, *montrant le plancher.*

Voilà le vin, notre maître, le poulet est là-bas dans le coin, et le pain sous la chaise.

LÉONARD.

Imbécille...

BAZILE.

Notre maître, Monseigneur n'avait pas faim... (*Bas.*) Il vit de chagrins à ce qu'il paraît...

Digitized by Google

LÉONARD, *regardant Justin.*

En effet, M. le Marquis, votre physionomie inquiète, troublée, annonce.. (*Bas à Justin.*) Du courage donc, ou vous vous trahirez vous-même.

BAZILE, *à part.*

Notre maître chuchote..... c'est sûr, il complote.... comme monseigneur.

ST.-ALBAN.

Venez, mon neveu, nous n'avons pas un instant à perdre pour arriver à Esparville.

BAZILE, *à part.*

Si c'est son neveu cependant, ça ne peut pas être Justin...

JUSTIN.

Partons... (*Bas à Bazile.*) Viens me voir au château.

LÉONARD, *à part.*

Ils se parlent bas.

ST.-ALBAN.

Partons. (*Bas à Léonard.*) N'oublie rien de ce que je t'ai recommandé.

Justin s'éloigne avec St.-Alban; on remarque des signes d'intelligence entre Justin et Bazile.

SCENE IX.

LÉONARD, BAZILE.

LÉONARD.

Bazile?

BAZILE.

M. Léonard.

LÉONARD.

Que te disais donc tout bas M. le Marquis?

BAZILE.

Il me disait... (*A part.*) Faut pas lui dire. (*Haut.*) Il me disait: adieu, Bazile, au revoir, mon aimable ami.

LÉONARD.

Tu mens.

BAZILE.

Que voulez-vous qu'y me dise? c'est naturel.

LÉONARD.

Vous êtes resté long-temps ensemble dans cette salle?

BAZILE.

Je lui ai servi à déjeuner.

LÉONARD.

Fort bien, à ce que j'ai vu.

BAZILE.

Il a été content, qu'avez-vous à dire?

LÉONARD.

A-t-il causé avec toi, M. le Marquis?

Digitized by Google

BAZILE.

Mais oui, je lui ai plu... plus que je ne croyais.

LÉONARD.

Et quel a été le sujet de votre conversation?

BAZILE.

Mais il m'a dit une chose... après ça une autre...

LÉONARD.

Et puis?

BAZILE.

Et puis ci... et puis ça... enfin c'était très intéressant.

SCENE X.

Les Mêmes, un Garçon d'auberge.

LE GARÇON.

Notre maître, une pauvre femme, accablée de fatigue, vient d'entrer dans la cour de votre auberge; elle peut à peine se soutenir, et demande l'hospitalité.

LÉONARD, *avec humeur.*

C'est-à-dire qu'elle demande à loger par charité?

LE GARÇON.

Dieu vous récompensera, dit-elle.

LÉONARD, *brusquement.*

Allons, laissez-la entrer. Vous la placerez dans quelque coin de l'auberge, afin qu'elle ne gêne personne.

BAZILE.

Je vas lui donner le bras.

Il sort ainsi que le garçon; mais ce dernier reste au fond au-delà des croisées, où sont d'autres garçons et servantes.

LÉONARD, *seul à l'avant-scène.*

Tout ça marche on ne peut mieux !... et à présent, je défierais le diable lui-même de déjouer nos projets.

LE GARÇON *qui était au fond, descendant la scène.*

Notre maître, notre maître, on vient d'apercevoir au bout de la route la voiture que nous attendons.

LÉONARD.

C'est celle de M. le comte d'Ormeuil !... Et vite, alerte, préparez tout pour le recevoir le mieux possible... C'est le meilleur homme du monde que ce comte d'Ormeuil, mais il n'est pas patient du tout; il paie bien, et veut être servi de même.

Les garçons s'éloignent de divers côtés, d'après les ordres de Léonard, qui va les suivre lorsque Bazile accourt tout suffoqué.

Digitized by Google

SCENE XI.

LÉONARD, BAZILE.

BAZILE.

M. Léonard! M. Léonard!

LÉONARD.

Hé bien, quoi! pourquoi cet air effaré?

BAZILE.

Je la connais, cette bonne femme qui vient d'arriver...

LÉONARD.

Et que m'importe!

BAZILE.

C'est une payse... de Bourgogne.

LÉONARD.

Tu es de Bourgogne?

BAZILE.

Oui, voilà pourquoi je fais de si bon vin.

LÉONARD.

Et de quel canton de cette province?

BAZILE.

Du bourg d'Aulnay, près Senecé.

LÉONARD, *frappé.*

Senecé! et cette femme que tu connais?

BAZILE.

Est de Senecé même.

LÉONARD, *avec anxiété.*

Et comment se nomme-t-elle?

BAZILE.

La bonne Marguerite.

LÉONARD.

Marguerite! grand Dieu!

BAZILE.

Vous allez la voir, vous allez la voir.

Il sort.

LÉONARD, *seul.*

Serait-ce?... et le comte d'Ormeuil, et Mademoiselle Adolphine qui vont arriver dans mon auberge.

On entend à la cantonnade:

La voici, la voici!

SCENE XII.

Les Mêmes, MARGUERITE.

Bazile la soutient; elle paraît accablée de fatigue.

LÉONARD, *à part.*

Oui, c'est bien elle, que faire?

BAZILE.

Venez, venez, bonne Marguerite, notre maître vous recevra bien. Asseyez-vous.

LÉONARD, *à part.*

Et Bazile la connaît!... Tout augmente mon embarras.

MARGUERITE.

Mon cher Bazile, je suis bien aise de t'avoir rencontré; je marche depuis douze jours sans prendre de repos, et j'allais succomber si la généreuse hospitalité de ton maître ne me rendait la vie.

BAZILE.

Ah! c'est un brave homme que M. Léonard.

MARGUERITE, *avec effroi.*

Léonard!

LÉONARD, *à part.*

Elle se rappelle mon nom.

MARGUERITE.

De Léonard! c'est que j'ai connu un homme de ce nom qui m'a privée pour jamais du bonheur...

BAZILE.

Oh! ce n'est pas notre maître.

MARGUERITE.

Je le crois...

BAZILE.

Regardez plutôt... le voilà.

Marguerite s'approche de Léonard, qui réfléchit et ne la voit pas venir; Bazile la conduit.

MARGUERITE *s'écrie:*

C'est lui!

BAZILE.

Oui, c'est notre maître.

MARGUERITE.

C'est ce Léonard qui m'a enlevé mon fils, mon cher Justin.

BAZILE, *à part.*

Ah! v'là que j'y vois plus clair!

MARGUERITE, *avec force.*

Qu'est devenu mon enfant?

LÉONARD, *bas à Marguerite.*

Un mot de plus il est perdu!

MARGUERITE, *à ses genoux.*

Mon enfant... mon enfant!

LÉONARD, *de même.*

Sa vie est entre mes mains.

MARGUERITE, *à part.*

Mon Dieu!...

LÉONARD, *bas.*

Silence!

MARGUERITE, *se relevant avec stupeur.*

Mon Justin!...

LÉONARD, *haut.*

Hé bien, bonne femme, me connaissez-vous? Convenez-vous que la

ressemblance vous a trompée ; regardez-moi, je ne suis pas ce Léonard... (*Bas.*) Désavouez-moi, et vous reverrez Justin.

MARGUERITE, *avec joie.*

(*Bas.*) Je reverrai... (*Haut.*) Oui, en effet, je crois que ma vue affaiblie... Non, vous n'êtes pas ce Léonard, ce n'est pas vous . . . , je me suis trompée... (*A part.*) Mon enfant, que ne ferais-je pas pour te revoir?

LÉONARD, *bas.*

C'est bien.

BAZILE, *bas.*

Je m'y perds ; est-ce de la frime tout ça?...

On entend un bruit de voiture, Bazile remonte la scène.

LÉONARD, *bas à Marguerite.*

Entrez dans cette chambre ; on va vous donner tout ce que vous demanderez ; mais de la discrétion, ou vous perdez tout espoir de bonheur.

MARGUERITE, *bas.*

Mon bonheur, c'est mon fils.

LÉONARD, *bas.*

Obéissez... il sera bientôt dans vos bras.

BAZILE, *au fond.*

Une belle dame et un beau monsieur descendent de voiture.

LÉONARD, *montrant une chambre à droite.*

Conduis-la cette bonne femme.

Il remonte la scène.

BAZILE, *bas en conduisant Marguerite.*

Votre Justin est à Esparville... à ce que je crois au moins.

MARGUERITE, *s'écrie.*

Ah!

LÉONARD, *se retournant.*

Quoi?

BAZILE.

Les pieds lui font mal. (*Bas.*) Revenez ici dans un moment, je vous dirai ce que je sais, et même ce que je ne sais pas, mais que je me doute.

MARGUERITE, *l'embrassant.*

Mon cher Bazile!

LÉONARD, *s'en aperçoit.*

Pourquoi cette tendresse?

BAZILE.

Elle me remercie des soins que je lui donne. (*Elle entre. Il revient, et dit à part.*) Il y aura du grabuge, et je m'en mêlerai.

SCÈNE XIII.

BAZILE, LE COMTE, ADOLPHINE, LÉONARD.

LE COMTE, *de mauvaise humeur.*

Mauvais chemin, mauvais chevaux, mauvais postillons ; il ne nous manque plus qu'une mauvaise auberge.

BAZILE, *bas.*

Elle est trouvée.

LÉONARD.

J'espère que vous serez satisfaits, M. le Comte et Mademoiselle, de tous les égards, de tous les soins qu'on aura ici pour vous.

LE COMTE.

Ce ne sont pas des égards que l'on demande dans une auberge, c'est du bon vin, de bons mets et une chambre propre... Avez-vous tout cela?

LÉONARD.

Oui, M. le Comte.

LE COMTE.

Hé bien, voyons; mon Adolphine, je vais reconnaître la place.

ADOLPHINE.

Reconnaître la place!... vous n'êtes pas général ici, mon père, il n'y a pas de place à reconnaître; un coup-d'œil à gauche, un regard à droite, et tout est vu...

LE COMTE.

Mais il faut le temps...

ADOLPHINE.

Le temps?... Aujourd'hui ce mot-là me déplaît... il annonce une lenteur... une tranquillité qui me désespèrent; non, non, mon père, il ne faut pas de temps...

LE COMTE, *riant.*

Mais enfin nous arrêtons-nous, oui ou non, dans cette auberge?

ADOLPHINE.

Oui, pour vous, si vous êtes fatigué; non pour moi, qui ne me suis jamais senti autant de force. Je partirais tout de suite.

LE COMTE, *en confidence.*

Il te tarde donc bien d'être à Esparville, auprès de ton cher Théodore?...

ADOLPHINE, *vivement.*

Oui, mon père. (*Baissant les yeux.*) C'est l'époux que vous m'avez choisi vous-même... et j'ai toujours été au-devant de vos volontés.

LE COMTE.

C'est vrai... c'est vrai; les femmes font tout ce que nous voulons... quand nous les menons au bonheur.

ADOLPHINE.

Au bonheur... oui, cela donne des ailes, une ardeur... Partirons-nous bientôt, mon père?

LE COMTE, *riant.*

Ah! ah! ah!... vous l'entendez, M. l'Aubergiste, une petite collation impromptue.

LÉONARD.

Vous allez être servi, M. le Comte.

BAZILE, *à part.*

S'il arrivait que ce marquis...

LÉONARD, *à Bazile.*

Suis-moi.

Ils sortent.

Digitized by Google

SCENE XIV.

LE COMTE, ADOLPHINE.

LE COMTE.

Ma chère Adolphine, tu ne peux te faire une idée combien cette union que tu desires tant me rend heureux moi-même. Certainement ce n'eût pas été sans regret que j'eusse vu les biens d'Esparville passer dans une autre famille; mais Théodore n'aurait jamais été ton époux s'il n'avait pas eu le bonheur de te plaire. Dieu merci! vous vous êtes vus, vous vous êtes aimés, et j'en ai été ravi, parce que le jeune marquis m'a fort convenu, et que j'ai vu en lui, non un grand seigneur, mais un bon garçon, qui promettait de devenir un jour un brave homme, et c'est ce qu'il me faut à moi.

ADOLPHINE.

Oui, mon père, Théodore a toutes ces qualités, ces aimables vertus qui font le charme d'une alliance; mais ce n'est pas là ce qui m'a le plus attaché à lui.

LE COMTE.

Quoi donc?

ADOLPHINE.

Il vous sauva la vie, et mon amour s'est augmenté de la plus vive reconnaissance.

LE COMTE.

Dans une maudite partie de chasse, c'est à son courage que je dois de n'avoir pas été la victime d'une maladresse. Quel zèle! quel adresse il déploya! aussi, dès ce moment, je le nommai mon fils.

ADOLPHINE.

Votre fils! hé bien, je n'en ai pas été jalouse, je me suis dit: ce fils là...

LE COMTE.

Pourra bien devenir l'époux de sa sœur, n'est-ce pas?

ADOLPHINE, *riant.*

Oui... mais Théodore ne vous a jamais dit, mon père, pourquoi, après quelques instants d'une gaîté charmante, il tombe tout-à-coup dans une mélancolie...

LE COMTE.

Une mélancolie d'amoureux... la crainte de ne pas arriver au but de ses desirs... au terme de la félicité, à son mariage enfin.

ADOLPHINE.

Hé bien, je n'ai jamais eu cette inquiétude-là, et je sais bien pourquoi... Votre fille chérie doit être près de vous bien assurée de son bonheur.

LE COMTE, *avec ame.*

Charmante enfant!...

SCENE XV.

Les Mêmes, LÉONARD, BAZILE.

LE COMTE, *à Léonard.*

Voyons, M. l'Aubergiste, et la chambre, et le vin et la collation?

Digitized by Google

LÉONARD, *qui est resté respectueusement au fond.*

J'attends vos ordres, M. le Comte. (*A part.*) Il me tarde qu'il soit loin de mon auberge. (*Suivant le comte qui sort en faisant signe à Adolphine qu'il va revenir la chercher.*) Viens donc, Bazile.

BAZILE, *à part, les suivant.*

Je reviendrai parler à la bonne Marguerite.

Ils sortent.

SCENE XVI.

ADOLPHINE, *seule.*

Oh ! oui, il me tarde bien d'être auprès de lui; voilà plus de huit jours qu'il nous a quittés. Cher Théodore, que nous serons heureux! quelle différence du caractère charmant qui te distingue, avec celui qu'on l'accusait d'avoir à l'époque de ton départ pour l'Italie...Avant tes voyages, on te disait hautain, méprisant; tu es doux, généreux, affable; jamais surprise ne fut plus agréable que la nôtre en te voyant à ton retour; je croyais bien ne pouvoir jamais aimer le marquis d'Esparville, j'avais même juré de n'être jamais sa femme... Destin bizarre!... il se présente, et c'est lui que j'adore; serait-ce vrai ce que l'on dit de notre sexe: que pour bien aimer un homme, il faut que nous commençions par le détester.

SCENE XVII.

ADOLPHINE, MARGUERITE.

MARGUERITE, *sortant péniblement de la chambre où Léonard l'a fait entrer.*

Bazile m'a dit de venir lui parler... et je brûle du desir de savoir... (*Apercevant Adolphine.*) Ah! pardon, ma belle demoiselle.

ADOLPHINE.

Que voulez-vous, ma bonne femme?

MARGUERITE, *voulant se retirer.*

Pardon, excuse.

ADOLPHINE, *avec bonté.*

Restez, vous ne m'avez point offensée; votre âge, la douleur empreinte sur vos traits... Que desirez-vous? cherchez-vous quelqu'un?

MARGUERITE.

Oui, Mademoiselle, un jeune garçon de cette auberge.

ADOLPHINE, *avec intérêt.*

Mais on dirait que vous marchez avec peine; oui, vous paraissez accablée de fatigue.

MARGUERITE.

Ah! oui, bien fatiguée... et je ne sais si j'aurai la force de terminer la route que j'ai à faire...

ADOLPHINE.

Asseyez-vous, ma bonne, asseyez-vous... là... Vous venez donc de bien loin?

Digitized by Google

MARGUERITE.

De plus de cent lieues.

ADOLPHINE.

Cent lieues à pied !...

MARGUERITE.

Hélas ! ma fortune ne me permet pas...

ADOLPHINE.

Pauvre femme !... que vous m'intéressez !... Je vous vois à cet âge, cheminant avec peine, bravant les chaleurs du soleil, repoussée peut-être par des méchants qui n'ont jamais connu les devoirs de l'hospitalité !... Ah ! que ne me suis-je trouvée sur votre route !...Et, ma bonne, vous allez ?

MARGUERITE.

Au château d'Esparville.

ADOLPHINE.

Esparville !...

MARGUERITE.

Ce nom vous a frappée ?...

ADOLPHINE.

C'est aussi à Esparville que je vais pour me marier ; et vous, ma bonne, qu'allez-vous y faire ?

MARGUERITE.

Y chercher mon fils.

ADOLPHINE.

Votre fils !...

MARGUERITE.

L'ingrat... Il m'a oubliée peut-être...

ADOLPHINE.

Que fait-il à ce château ?

MARGUERITE.

Ce qu'il fait... je l'ignore...

ADOLPHINE.

Une mère, ignorer le sort de son fils !...

MARGUERITE.

Hélas !...

ADOLPHINE.

Est-il placé auprès de mon Théodore ?

MARGUERITE.

Théodore !...

ADOLPHINE.

C'est le nom du jeune marquis d'Esparville, de celui qui va devenir mon époux...

MARGUERITE.

Ah ! Mademoiselle !... oui, ce jeune seigneur doit savoir...

ADOLPHINE.

Hé bien, ma bonne, ne me cachez rien. Il me semble que mon bonheur va s'augmenter... épouser ce que j'aime, obliger une mère infortunée, lui rendre son fils bien aimé... Bonne femme, donnez-moi l'occasion de vous être utile... bien vite...

Digitized by Google

MARGUERITE.

Aimable demoiselle, vous me rendriez mon fils!... oui, vous le pouvez peut-être .... Veuillez m'écouter : je suis une pauvre paysanne nommée Marguerite .... je vivais dans une chaumière loin, bien loin d'ici. J'étais sans fortune, mais heureuse avec un fils unique, ma seule espérance. Un verger que cultivait mon cher Justin, suffisait à nos besoins... mais le malheur voulut que mon enfant eût pour parrain un riche propriétaire du voisinage. Ce brave homme, croyant bien faire, desira que mon fils reçût la même éducation que le sien... c'est ce qui l'a perdu! A vingt-ans, le travail rustique lui parut insupportable, et son seul desir était d'aller briller à la ville .... Hélas! son espoir, fut rempli .... un étranger vint dans notre village; la bonne mine, les talents de Justin le frappèrent... il lui dit que tant de mérite ne devait pas rester enfoui aux champs, et lui proposa de le placer auprès d'un jeune seigneur. Justin, entraîné par son goût, par la vanité, et sans doute par l'espoir de me rendre plus heureuse un jour, me demanda la permission de s'éloigner... Je pleurais, je résistai; mais il partit. Aussitôt après son départ... je comptai les heures, les jours, en attendant de ses nouvelles; et depuis près de deux ans qu'il m'a quittée...

ADOLPHINE, *avec douleur.*

Quittée malgré vous, malgré vos prières, vos larmes... Pauvre mère, et vous n'avez plus entendu parler de lui?

MARGUERITE.

Une seule fois. Quelque temps après son départ, il m'envoya une petite somme d'argent, fruit de ses économies, et m'apprit qu'il allait en Italie, rejoindre le jeune marquis d'Esparville, auprès de qui il allait être placé... Je patientai quelque temps encore, je dévorais mes larmes; mais après une année d'attente, ne pouvant supporter plus long-temps l'inquiétude où j'étais plongée... je fis prendre des informations à Paris, et j'appris que M. le Marquis était revenu de ses voyages... Je m'attachai à cette idée, et, prête à descendre au tombeau, elle ranima mon espoir... Sur le-champ, malgré mon âge, et sans calculer les fatigues d'une longue route... presque sans argent, je me décidai à partir... Je ne suis plus qu'à une journée d'Esparville... et si le ciel ne m'ôte pas le peu de force qui me reste... j'espère bientôt le presser dans mes bras.

ADOLPHINE, *vivement.*

Je l'espère aussi... mais... ce n'est point à pied que vous continuerez votre route!... non... non, votre récit m'a touchée jusqu'aux larmes!... et je ferai tout pour terminer vos chagrins... Ecoutez, ma bonne, il y a dans notre voiture de suite une place vacante... Je vous la donne; ainsi vous arriverez en même temps que nous à Esparville, et si votre fils est au château, moi-même, oui, moi-même je le remettrai dans vos bras.

MARGUERITE, *tombant à ses pieds.*

Bonne demoiselle!....

SCENE XVII.

Les Mêmes, BAZILE.

Il a paru au fond ; à la fin de la scène précédente, il écoute un instant, et lorsqu'Adolphine offre une place dans sa voiture à Marguerite, il vient se jeter aussi aux genoux d'Adolphine.

BAZILE.

Mademoiselle!... de grâce, une petite place aussi pour moi, derrière, ou dessus, ou dessous, je ne veux pas quitter comme ça la bonne Marguerite, et j'ai aussi à parler à M. le marquis.

ADOLPHINE, *souriant.*

Volontiers. (*En se retournant, elle voit Marguerite à ses pieds.*) Relevez-vous donc!.. à votre âge... une mère à mes genoux!

MARGUERITE.

Ah!... Mademoiselle!... je vous devrai le bonheur et la vie!

ADOLPHINE.

Attendez, il n'y a pas un moment à perdre. (*Elle prend ses tablettes et écrit.*) Tenez, mon ami, conduisez cette brave femme, et remettez-la à ma femme-de-chambre.

BAZILE.

Oui, Mademoiselle. (*Il donne le bras à Marguerite.*) Venez, venez, bonne Marguerite, la voiture des équipages est toute prête, je l'ai vue attelée. Partons sans que M. Léonard nous aperçoive.

MARGUERITE.

Cher Justin, je vais donc te revoir! (*Elle va se mettre à genoux.*) O mon Dieu!... je te remercie.

BAZILE, *l'entraînant.*

Hé! venez donc, vous prierez le bon Dieu en route.

Il l'entraîne à gauche, le Comte reparaît à droite.

SCÈNE XIX.

Les Mêmes, le COMTE, puis LÉONARD, Valets.

LE COMTE.

Mais viens donc, Adolphine, je t'attends pour me mettre à table... Tu parais émue... Que fais-tu ici?

ADOLPHINE.

J'écrivais.

LE COMTE.

A qui?

ADOLPHINE.

Attends. (*Elle remonte la scène.*) Vois-tu cette bonne femme qui arrive à la voiture de suite . . . elle remet mon billet à ma femme-de-chambre.

Digitized by Google

LE COMTE.

Ah! je comprends, quelques chapeaux que tu recommandes particulièrement.

ADOLPHINE.

Une lettre pour un chapeau! Mais en vérité tu me prends pour une coquette; non, mon père, non...c'est pour une bonne action.

LÉONARD.

Tout est prêt, M. le Comte, et je réclame l'honneur de vous servir moi-même.

LE COMTE.

Nous voilà. (*A sa fille.*) Peut-on savoir...

ADOLPHINE.

Ah! que je suis contente de m'être arrêtée dans cette auberge!... J'y ai trouvé...

LE COMTE.

Qui?

ADOLPHINE.

Une bonne femme nommée Marguerite.

LÉONARD, *se rapprochant.*

Qu'entends je !...

ADOLPHINE.

Tu ne m'en voudras pas de ce que j'ai fait sans te le dire; elle était bien malheureuse... bien fatiguée... elle se rend aussi à Esparville pour voir son fils... et je lui ai donné une place dans notre voiture de suite.

LÉONARD, *à part.*

Tout est perdu !

LE COMTE, *l'embrassant.*

Toujours la même ; viens, mon aimable enfant.

ADOLPHINE.

Tu vas la voir d'ici.

Elle va ouvrir la croisée du fond à droite ; on aperçoit une partie de la voiture, et Bazile est derrière.

BAZILE.

Au revoir, M. Léonard, je vais à Esparville avec la bonne Marguerite.

LÉONARD, *à part, pendant que le Comte regarde la voiture et Marguerite.*

Vite, à cheval... Il y a deux relais d'ici au château... Gagnons le postillon, un chemin de traverse... un accident... la voiture renversée, et ils n'arriveront pas sitôt à Esparville.

ADOLPHINE.

Adieu, bonne femme, adieu; je suis contente de moi, mon père.

LE COMTE, *lui donnant la main.*

Moi aussi... Allons, M. l'Aubergiste, venez nous servir.

On ouvre à gauche, au fond, une porte, et l'on voit une table servie; pendant que le Comte y prend place avec sa fille, la voiture part, et Léonard, recommandant à ses valets de servir, s'éloigne du même côté que la voiture.

Fin du premier acte.

Digitized by Google

ACTE II.

Le Théâtre représente un riche salon du château d'Esparville ; au fond, sont trois croisées ouvrant jusqu'en bas, et donnant à l'extérieur. Tout semble préparé pour une fête brillante.

SCÈNE PREMIÈRE.

ST.-ALBAN *seul.*

Il entre, tenant un grand portefeuille qu'il vient déposer sur une table. Il promène autour de lui des regards satisfaits.

J'attends ici Théodore. Tout marche au gré de mes desirs! bientôt je vais atteindre au but que je me suis proposé! Je fixerai à jamais près de moi cette inconstante fortune que j'ai vue un instant prête à m'échapper.. (*Après un instant de silence.*) Cependant, quand je réfléchis aux difficultés que j'éprouve pour obliger ce jeune villageois à être heureux, riche, puissant!... je suis indigné. Oui, croirait-on que jusqu'à ce moment, il ait refusé de donner une seule fois sa signature sous le nom d'Esparville.... Il est pourtant nécessaire que je l'obtienne. Cette signature serait un acte authentique, et s'il veut retourner en arrière, notre prétendu marquis, ce faux bien positif le forcera à suivre le plan concerté. Il faut qu'il signe... il signera.... Le voici.

Il change de ton, en apercevant Théodore qui paraît au fond. Il va au-devant de lui en affectant la plus vive bienveillance.

SCENE II.

ST.-ALBAN, JUSTIN.

ST.-ALBAN.

Venez, mon cher Théodore!.. venez contempler ces brillants apprêts. Tout, dans ces lieux, respire aujourd'hui la joie et le bonheur...

JUSTIN.

Il y manque encore la présence de celle qui peut seule les embellir à mes yeux!...

ST.-ALBAN.

Adolphine ne peut tarder à paraître... Mais, mon ami, mon cher neveu, avant son arrivée, il nous reste encore à terminer une importante affaire...

JUSTIN.

Quelle est-elle?

Digitized by Google

ST.-ALBAN.

Aujourd'hui vous cessez d'être mon pupille... Aujourd'hui, le marquis d'Esparville atteint sa majorité, et va rester entièrement maître de sa fortune... Jusqu'à ce jour, chargé, comme son tuteur, de la direction des biens du jeune marquis, je les ai régis en son nom. Mais à présent, j'ai besoin qu'un acte authentique légalise les dispositions que j'ai cru devoir prendre, et qu'il arrête mes comptes de tutelle..

JUSTIN, *embarrassé.*

Il est vrai.

ST.-ALBAN, *les tirant de son portefeuille.*

Les voici... veuillez les signer...

JUSTIN.

Les signer.

ST.-ALBAN.

Du nom d'Esparville.

JUSTIN.

Du nom...

ST.-ALBAN, *à part.*

Il hésite. (*Haut.*) J'étais tendrement chéri de ce jeune Théodore dont vous avez pris le nom et le rang.

JUSTIN.

Je le crois.

ST.-ALBAN.

Il me plaignait souvent des rigueurs du destin qui m'avait refusé les dons de la fortune... Mon cher oncle, me disait-il, c'est à moi de réparer l'injustice du sort... et lorsque je serai maître de mes biens, ils deviendront les vôtres... je partagerai avec vous...

JUSTIN.

Croyez-vous que mon cœur soit moins reconnaissant que le sien?

ST.-ALBAN, *lui serrant affectueusement la main.*

Non, mon ami, j'ai su vous apprécier... (*Feuilletant des papiers.*) Tenez, ce cher Théodore! dans l'effusion de sa reconnaissance, il fit même rédiger un acte qui attestait ses généreuses dispositions.

JUSTIN.

Un acte.... (*le prenant.*) Oui... en effet... M. de St.-Alban, je tiendrai tout ce que Théodore vous a promis... je vous dois plus que lui... Je vous dois plus de reconnaissance que lui, parce que j'épouse une femme charmante, une femme qui assure le bonheur de ma vie tout entière, et que c'est vous qui, en l'offrant à mes regards, m'avez donné le plus cher des trésors.....

ST.-ALBAN.

Votre bonheur sera ma plus douce récompense... Vous gardez cet acte authentique, gage de la reconnaissance de Théodore?.... vous avez remarqué qu'il y manque....

JUSTIN, *s'approchant de la table.*

Ma signature.

ST.-ALBAN.

Mais oui.

JUSTIN.

Vous le savez... J'ai toujours refusé de signer le nom d'Esparville.

Digitized by Google

ST.-ALBAN.

En effet.... mais aujourd'hui, pour épouser Adolphine, il faudra bien que le contrat remis entre vos mains....

JUSTIN, *le lui rendant.*

Atteste ma faiblesse. Hé bien, après, je vous promets....

ST.-ALBAN, *avec une fausse douleur.*

Mon ami, la reconnaissance a donc sur vous moins de pouvoir que l'amour?

JUSTIN, *reprenant la plume.*

Je vous entends, j'ai signé.

ST.-ALBAN, *triomphant.*

L'excellent cœur! (*A part.*) Ma fortune est assurée; enfin, il s'est engagé.

Il serre les papiers.

JUSTIN.

Maintenant, Monsieur, me sera-t-il permis de vous exprimer mon vœu le plus ardent.

ST.-ALBAN.

Parlez, M. le Marquis!.... n'êtes-vous pas le maître en ces lieux?

JUSTIN.

Lorsque l'hymen qui va combler tous mes desirs sera contracté, pourrai-je revoir ma mère?....

ST.-ALBAN.

Oui, mon ami, ce sentiment filial vous honore trop pour que j'exige que vous cherchiez à l'éteindre... Avec de la prudence, de l'adresse, nous trouverons le moyen de la rapprocher de vous... sous quelque prétexte plausible... comme gouvernante, ou bien chargée d'un petit emploi dans ce château....

JUSTIN.

Une mère, servante dans la maison de son fils?... Ah! je rougirais de honte toutes les fois que je la verrais... On ne doit jamais avilir sa mère, Monsieur, c'est se déshonorer soi-même.

ST.-ALBAN, *avec un mouvement d'impatience.*

Hé bien, il est d'autres moyens... nous verrons... En ce moment, il ne faut vous occuper que du soin d'assurer votre sort, de prendre dans la société le rang où je vous ai placé... de devenir l'époux d'Adolphine.

JUSTIN.

L'époux d'Adolphine!

ST.-ALBAN.

Aujourd'hui.

JUSTIN.

Ah! cette douce idée absorbe toutes mes pensées.

SCENE III.

Les Mêmes, LÉONARD.

Il paraît au fond, comme harassé, et semble fort contrarié de ne pas trouver St.-Alban seul.

ST.-ALBAN, *avec surprise.*

C'est toi, Léonard, je ne t'attendais pas aussitôt à Esparville...

LÉONARD.

Je vous assure que je n'y viens pas pour m'amuser...

JUSTIN.

Qu'avez-vous, Léonard; vous paraissez bien agité?

LÉONARD.

Le tracas de mes affaires... l'inquiétude. (*Bas à St.-Alban.*) Il faut absolument que je vous parle seul.

ST.-ALBAN, *à Justin, après avoir fait un signe à Léonard.*

Le comte d'Ormeuil tarde bien à arriver; a-t-il passé à ton auberge, Léonard?

LÉONARD.

Il y a long-temps, ma foi!... il doit être maintenant prêt à entrer dans la grande avenue du château... (*On entend des coups de fusils un peu éloignés.*) Hé, tenez, ce bruit d'armes à feu nous annonce que la voiture a touché les terres d'Esparville, et que M. le Comte et son aimable fille ont reçu les premiers hommages des vassaux.

JUSTIN, *vivement.*

Je cours au-devant d'Adolphine!... Vous ne venez pas, Monsieur?...

ST.-ALBAN.

J'ai encore quelques ordres à donner... et ma présence n'est pas tellement nécessaire... Allez, mon cher Théodore... allez au-devant de votre jeune et belle épouse...

Justin sort en exprimant l'impatience qu'il a de revoir Adolphine.

SCÈNE IV.

ST.-ALBAN, LÉONARD.

ST.-ALBAN.

Hé bien, Léonard, parle, qu'as-tu à me dire?

LÉONARD.

Hé bien, Monsieur, tout est au diable!

ST.-ALBAN.

Comment?

LÉONARD.

Marguerite...

ST.-ALBAN.

Marguerite! la mère de Justin?

LÉONARD.

Est dans ce pays.

ST.-ALBAN.

Tu l'as vue?

LÉONARD.

Dans mon auberge.

ST.-ALBAN.

Tu lui as parlé?

LÉONARD.

Oui.

Digitized by Google

ST.-ALBAN.

Que veut-elle ?

LÉONARD.

Voir son fils !

ST.-ALBAN.

O ciel !

LÉONARD.

J'ai cru que je m'étais assuré de sa discrétion en lui faisant craindre pour Justin... mais il faut qu'elle ait conté ses malheurs à Mlle. Adolphine, puisqu'elle en a obtenu une place dans la voiture des équipages.

ST.-ALBAN.

Elle a obtenu d'Adolphine... et elle arrive avec le Comte ?

LÉONARD.

Non, non, elle devait arriver avant, si, au premier relais, un des postillons, ancien collègue d'antichambre, n'eût, à ma recommandation, versé la voiture dans un chemin de traverse que j'avais fait prendre, pour que le Comte ne les rencontrât pas. Je n'ai eu que ce moyen pour les empêcher d'arriver ici les premiers, tandis qu'à franc étrier, les devançant tous, je suis accouru vous prévenir de ce fatal contre-temps.

ST. ALBAN, *tout en réfléchissant.*

Que faire ?

LÉONARD.

Je vous le demande.

ST.-ALBAN.

Qu'a pu dire Marguerite à Adolphine ?...

LÉONARD.

Pas grand'chose, puisqu'elle ne sait rien au juste; mais si elle voit son fils...

ST.-ALBAN.

Elle ne le verra pas... Quand crois-tu qu'elle puisse être ici ?

LÉONARD.

Oh ! nous avons un peu de temps devant nous ; l'accident prémédité est arrivé loin de ce château ; forcée d'aller à pied, elle ne peut être ici de quelques heures.

ST.-ALBAN.

Fort bien. Tu guetteras son arrivée ; tu la conduiras en secret auprès de moi, et avec de l'argent et des promesses nous la ferons s'éloigner.

LÉONARD.

Non, Monsieur, je doute que la bonne femme cède encore à l'intérêt ; le sentiment a pris le dessus...

ST.-ALBAN.

Si elle refuse, je saurai bien la forcer à se taire.

LÉONARD.

Cela sera difficile.

ST.-ALBAN.

Son amour même pour son fils la contraindra au silence : le plus important est que Justin ne la voie pas ; je crains tout de l'effet que produirait sa présence sur l'ame de notre jeune homme, qui, malgré mes vains, balance encore entre la nature et l'amour...

Digitized by Google

LÉONARD.

Sur ces imbécilles d'honnêtes gens, le sentiment, la nature, ont plus de pouvoir que la fortune...

ST.-ALBAN.

Une fois tout terminé, je ne crains plus rien ni de Justin, ni de Marguerite; il s'agit donc de presser le mariage... Ecoute, Léonard, tandis que je vais recevoir ici le Comte et sa fille, et les étourdir par la fête bruyante que les vassaux d'Esparville ont préparée, tu vas te rendre chez le notaire du château...

LÉONARD.

Oui, Monsieur.

ST.-ALBAN.

Tout est prêt... M. d'Ormeuil, dans son dernier voyage, a lui-même dicté les articles du contrat... cet acte doit être dressé, il faut que le notaire le porte de suite.

LÉONARD.

De suite!... cette promptitude?...

ST.-ALBAN.

Sera approuvée... je connais le Comte... il aime aller vite en affaire; tout ce qui se fait promptement l'enchante... Il vient ici pour marier sa fille, il trouvera charmant de signer le contrat à son arrivée, au milieu du bruit, des jeux, des danses, tout en signant aussi l'acte de mariage du couple villageois qu'on doit doter, pour célébrer ce grand jour... et je suis sûr que cette précipitation sera à ses yeux une prévenance dont il me remerciera.

LÉONARD.

Bien, Monsieur, sortons avec honneur de cette affaire... (*On entend une salve de mousqueterie plus rapprochée.*) Voilà les futurs époux qui s'approchent, je cours chercher le notaire... puis me mettre en embuscade pour guetter l'arrivée de Marguerite...

ST.-ALBAN.

Oui, va, cours! et je réponds de tout.

Léonard sort, St.-Alban remonte la scène pour aller au-devant des jeunes époux.

SCENE V.

LE COMTE, ADOLPHINE, St.-ALBAN, JUSTIN, Villageois, Villageoises, Piqueurs, Gardes-Chasses, Serviteurs, etc., etc.

Les portes des croisées du fond s'ouvrent à-la-fois, et laissent voir un riche parterre de fleurs terminé en terrasse. Au-delà on aperçoit la campagne, et, sur l'un des côtés, une colline bien boisée, dominant le château.

Entrée brillante. Au milieu des groupes de villageois sont Justin, Adolphine et le Comte; ils paraissent heureux de l'ivresse qu'on leur témoigne. Au-delà de la terrasse, dans la campagne et sur la col-

line, sont d'autres groupes de paysans, de piqueurs, gardes-chasses, diversement groupés et concourant au tableau général qui se forme.

LE COMTE, *à tout le monde, avec la plus vive satisfaction.*

Bien, mes amis, bien! on voit que cette joie est naturelle, et je n'aime que celle-là. Si vous étiez venus d'un air guindé, d'un ton rampant, je vous aurais remerciés, parce qu'il faut être honnête; mais vous m'auriez déplu: vous êtes accourus pêle-mêle avec un vacarme effroyable, en criant à tue-tête: vive Monseigneur! vive Mademoiselle! ça ma assourdi un peu... mais c'est égal. J'en suis mille fois plus reconnaissant. A la ville, des cérémonies, de la fausse politesse: c'est bien; au village, de la franche gaîté et pas de façon: c'est mieux.

ST.-ALBAN.

Mes amis, M. le comte d'Ormeuil est satisfait!...

LE COMTE.

Je suis enchanté! (*Tendant la main à St.-Alban.*) Bonjour, M. de St.-Alban! Hé bien, le voilà donc arrivé ce beau jour où toutes nos affaires de famille vont se trouver terminées par un bon mariage?

TOUS, *se regroupant de nouveau en offrant leurs guirlandes de fleurs.*

Vive Monseigneur, vive Madame la Marquise!

LE COMTE, *se bouchant les oreilles.*

C'est ça, c'est ça, mes amis! encore plus fort!

ADOLPHINE, *souriant.*

Madame la Marquise? je ne le suis pas encore...

LE COMTE.

Tu le seras aujourd'hui! Pourquoi retarder l'instant du bonheur?.... Saint-Alban m'a promis... N'est-ce pas, Chevalier?

ST.-ALBAN.

Oui, M. le Comte. (*A part.*) Il va lui-même au-devant de mon desir.

LE COMTE.

Le contrat?

ST.-ALBAN.

On le dresse en ce moment.

LE COMTE.

C'est à merveille. (*Regardant Théodore et Adolphine.*) Hé bien, tu ne dis rien, Théodore?

JUSTIN.

Pourrai-je exprimer tout ce que j'éprouve?

LE COMTE.

Et toi, ma fille?

ADOLPHINE, *un peu confuse.*

Mon père... j'éprouve, il me semble, le même embarras que mon cousin.

LE COMTE.

Tu avais, pendant la route, tant d'impatience d'arriver, tant de choses à dire?... Tu gardes le silence maintenant?

ADOLPHINE.

Le bonheur dont on est bien pénétré ne s'exprime pas en parlant.... Un regard, un trouble secret, en disent assez, mon père.

LE COMTE.

Avec elle j'ai toujours tort. (*A Théodore.*) Allons, embrasse-la pour lui témoigner le plaisir que tu as de la revoir.

JUSTIN.

Je n'ose.

LE COMTE.

Je le permets, moi. Eh ! allons-donc.

Il les pousse l'un vers l'autre, et Justin prend avec ivresse un baiser sur la joue d'Adolphine.

ST.-ALBAN, *affectant l'emotion.*

Quel heureux hymen se prépare ! C'est le ciel lui-même qui les créa l'un pour l'autre.

LE COMTE.

Ma foi, j'en suis persuadé !.... Oui, c'est le ciel qui, pour le bonheur de mon Adolphine, le sauva de la cruelle maladie qu'il eut en Italie.... Quel dommage qu'il fût mort comme nous en avions déjà reçu la fausse nouvelle....

JUSTIN, *tout confus.*

La fausse nouvelle !

(*Un regard rapide de St.-Alban le rend à lui-même.*)

ST.-ALBAN, *qui a remonté la scène.*

En attendant l'arrivée du notaire, les vassaux d'Esparville sollicitent l'honneur de vous offrir leurs hommages.

LE COMTE.

Déjà ? on ne nous donne pas le temps de respirer... Mais c'est l'aurore d'un beau jour, il ne faut pas en perdre une minute. Allons, en attendant le contrat, chantons, dansons !... J'accepte votre petite fête, pourvu qu'elle ne soit pas trop longue.

ADOLPHINE.

Mon cousin, je croyais que l'ivresse générale pourrait influer sur vous, mais il me semble que nous sommes tous heureux, et que vous seul...

JUSTIN, *bas.*

Adolphine, après la fête, je desire vous parler.

ADOLPHINE.

Volontiers. (*A part.*) Qu'a-t-il donc à me dire ?... Des secrets avant le mariage ; on disait que les maris n'en avaient qu'après pour leurs femmes.

LE COMTE.

Allons, jeunes mariés, allons.

Mouvement général. Le Comte, Adolphine, St.-Alban et Justin se placent sur des sièges que des serviteurs ont préparés sur l'un des côtés de la scène.

Digitized by Google

SCENE VI.

Les Mêmes, THOMAS, JULIE, jeune Mariée, le Bailli, etc.

BALLET.

Il doit être vif, animé et court. Adolphine se lève sur un tableau général, et arrête tout le monde.

ADOLPHINE.

Mon père, il me semble que nous devions, en arrivant à Esparville, doter un couple vertueux, intéressant, désigné par les notables du village.

LE COMTE.

En effet.

ADOLPHINE.

Que notre bonheur date de celui des autres, c'est consacrer un souvenir.

LE COMTE.

Où est-il ?

ST.-ALBAN.

Voici la mariée.

ADOLPHINE.

Et le marié ?

JULIE.

Il est resté auprès de sa mère, Monseigneur; elle est infirme, aveugle; tout le monde venant à la fête, il fallait quelqu'un pour la garder, et son devoir l'a emporté sur son plaisir.

LE COMTE.

Qu'il amène sa mère. (*Aux villageois.*) Allez tous les chercher.

Au moment où ils vont pour sortir, Léonard paraît.

SCENE VII.

Les Mêmes, LÉONARD.

LÉONARD.

Monsieur le Comte, votre notaire désire vous parler en particulier.

LE COMTE.

Oui-dà, quelques articles à régler... Venez, St.-Alban. (*Aux villageois.*) Vous, amenez ici votre jeune marié... Et toi, ma fille, tâche de faire sourire ce pauvre Théodore; le bonheur le rend si pensif, si rêveur, que j'aurais presqu'envie de le rendre malheureux pour l'égayer.

LÉONARD, *à part.*

Ils restent seuls.

ST.-ALBAN.

Ne les quitte pas, et trouble leur entretien.

Les villageois sortent d'un côté, le Comte et St.-Alban de l'autre.

Digitized by Google

SCENE VIII.

JUSTIN, ADOLPHINE, LÉONARD.

JUSTIN, *à part.*

Ce secret pèse trop sur mon cœur, je ne puis le garder plus longtemps.

ADOLPHINE.

C'est bien à ce jeune marié, n'est-ce pas, mon cousin, d'avoir préféré garder sa mère, au plaisir d'accompagner tous les villageois, et de recevoir la dot qui lui est promise.

JUSTIN.

Oui, ma cousine, c'est bien, c'est très bien de consoler sa mère.... de ne point la quitter, et de tout lui sacrifier...

LÉONARD, *à part.*

Maudite conversation : elle va droit au but.

ADOLPHINE.

Vous m'avez dit, je crois, Théodore, que vous vouliez me parler seul; voyons ce grand secret...

JUSTIN.

Adolphine, je ne crois pas mériter votre préférence.

ADOLPHINE.

Excès de modestie.

JUSTIN.

Je crains de n'être pas digne de vous.

ADOLPHINE.

Mon cher cousin, l'homme prévenant, attentif et fidèle, est toujours digne de nous.

JUSTIN.

Vous ne me connaissez pas.

ADOLPHINE.

A notre âge, mon ami, on ne s'étudie pas, on se devine; le premier regard vaut dix années d'observation; la première parole est plus éloquente que le plus beau discours, et le soin le plus léger vous assure que la connaissance est parfaite.

LÉONARD, *bas.*

Que je souffre!... Comment les interrompre?...

JUSTIN.

Si je n'étais pas ce que je paraîs!...

ADOLPHINE, *riant.*

Eh bien, tant mieux; si vous paraissez triste, et que vous soyez gai; rêveur, et que vous soyez animé; avare, et que vous soyez prodigue, j'y gagnerai, et je ne pourrai pas me plaindre.

JUSTIN.

Vous ne m'entendez pas, Adolphine; ce secret que je n'ai pu vous dire jusqu'à ce moment, ce secret dont l'aveu vous fera peut être changer d'opinion à mon égard....

ADOLPHINE, *l'arrêtant.*

Prenez garde, Théodore, vous m'effrayez . . . En aimeriez-vous une autre?

Digitized by Google

JUSTIN, *avec feu.*

Non, non.

ADOLPHINE.

Hé bien, je ne crains plus aucun secret, et jamais mon cœur ni mon esprit ne changeront pour vous.

JUSTIN.

Un aveu quel qu'il soit?

ADOLPHINE.

Oui, oui.

JUSTIN.

Hé bien!...

LÉONARD, *l'interrompant.*

M. le Comte et M. de St.-Alban viennent par ici.

JUSTIN.

O ciel!... plus tard, vous saurez, Adolphine, que ce Théodore qui a fixé votre ame, qui semble vous inspirer un éternel attachement, n'est autre que...

LÉONARD.

Voici les villageois, la mariée, la bonne mère... voilà tout le monde.

ADOLPHINE, *riant.*

Nous reprendrons cet entretien; mais en vérité votre grand secret ne m'inquiète pas du tout; sûre de votre amour, je le suis de mon bonheur.

SCENE IX.

LE COMTE, ST.-ALBAN, THOMAS, JULIE, JUSTIN, ADOLPHINE, LÉONARD, Villageois.

Le Comte et St.-Alban reviennent d'un côté, les villageois et les mariés de l'autre.

LE COMTE.

Tout est arrangé; le contrat est disposé...

LÉONARD, *bas à St.-Alban.*

Il n'a rien dit.

ST.-ALBAN.

Voici les jeunes mariés.

LE COMTE.

La petite est gentille; si elle est aussi sage que belle, son mari sera bien heureux.

THOMAS, *faisant une grande révérence.*

Merci, Monseigneur.

LE COMTE.

Ah! ah! c'est toi qu'on a désigné?

THOMAS.

Oui, Monseigneur.

LE COMTE.

Comment te nomme-t-on?

THOMAS

Justin Thomas, pour vous servir, Monseigneur.

Digitized by Google

JUSTIN, *à part.*

Justin!...

ADOLPHINE.

Et à quoi devez-vous la préférence que vous accorde tout le village?

THOMAS.

Au tendre attachement que j'ai pour ma mère, aux soins constants que je lui donne, et à mon refus de m'éloigner d'elle pour jouir d'un sort plus heureux.

JUSTIN, *à part.*

Quelle leçon!...

ST.-ALBAN, *à part, s'apercevant du trouble de Justin.*

Maudit soit le hasard...

JUSTIN *allant à Thomas, et lui serrant la main avec affection.*

C'est bien, c'est bien! .. puissent tous les fils être aussi reconnaissants envers les auteurs de leurs jours...

ADOLPHINE, *regardant son père.*

Oui, c'est le premier devoir que nous impose la nature, et malheur à celui qui ne le remplit pas.

LE COMTE, *donnant une bourse.*

Tiens, brave fils, tiens!... ce n'est point une récompense... elle doit être là. (*Indiquant son cœur.*) Mais rien ne doit manquer à ton bonheur.

TOUS.

Vive Monseigneur! vive...

LE COMTE, *les interrompant.*

Cette fois-ci, paix! Je n'aime pas qu'on m'applaudisse quand je fais un peu de bien.

SCÈNE X.

Les Mêmes, LÉONARD.

Il s'approche furtivement de St.-Alban, et lui parle bas.

LÉONARD, *bas à St.-Alban.*

Marguerite vient d'arriver; elle s'approche de ce côté... Hé vite, tâchez d'éloigner tout le monde.

ST.-ALBAN, *bas à Léonard.*

Et le notaire?

LÉONARD.

Est dans votre cabinet.

ST.-ALBAN.

M. le Comte, le notaire nous attend.

LE COMTE.

Allons bien vite le joindre... Venez, mes amis, c'est dans la grande galerie du château qu'on signera le contrat... je veux que tout le monde soit témoin de notre bonheur.

JUSTIN, *à part.*

Le voilà donc arrivé, ce moment que je desire et redoute tout-à-la-fois!

ST. ALBAN, *bas à Justin.*

Songez que tous les yeux sont fixés sur vous.

Digitized by Google

LE COMTE, *à tout le monde.*

Partons, partons ; après, fête générale tout le jour... toute la nuit... Quant à la célébration du mariage...

ST.-ALBAN.

Elle suivra la signature du contrat.

LE COMTE, *avec joie.*

Vrai?

ST.-ALBAN.

Tout est préparé pour cela.

LE COMTE.

St.-Alban, vous êtes un homme charmant ! c'est ce qui s'appelle aller rondement en affaires.

ST.-ALBAN.

Vous approuvez donc ?...

LE COMTE.

Tout ce qui hâtera le bonheur de nos enfants.

ST. ALBAN.

Mais comme la chapelle du château n'existe plus, la cérémonie aura lieu dans l'église du village.

LE COMTE.

Et quimporte ! Dieu est Dieu partout ! Je ne suis pas de ces seigneurs qui ne le voient et ne l'invoquent que dans une brillante tribune... je le vois et je l'adore en tout lieu ; toi aussi, mon Théodore, n'est-ce pas ?... Dans une pauvre église comme dans une riche chapelle, on prie aussi bien la Providence, et l'on en obtient d'aussi douces faveurs !... Tu seras marié à l'église du village, au même autel et en même temps que ces jeunes villageois.

Il indique Thomas et sa fiancée.

JUSTIN.

Oui, monsieur le Comte.

LE COMTE.

Dis-donc mon père, je le serai bientôt pour toi.

JUSTIN, *à part.*

Que je souffre...

ADOLPHINE.

Eh bien, Théodore, est-ce à moi de vous offrir la main ?... En vérité vous finiriez par me fâcher, si cela était possible, aujourd'hui.

JUSTIN.

Pardon, Adolphine!

ADOLPHINE.

Ne continuez pas demain... Une fois votre femme, je vous ferai connaître mes droits.

LE COMTE, *faisant passer tout le monde devant lui.*

Ah! ah! ah! Allons, partez, moi je ferme la marche : comme seigneur et comme père, je suis le vieux berger qui veille sur son troupeau.

Adolphine donne la main à Justin. suivis et précédés des villageois. St.-Alban est resté un peu en arrière pour dire bas à Léonard.

ST.-ALBAN.

Je reviens dans un moment.

Il sort avec le Comte qui ferme la marche.

Digitized by Google

SCENE XI.

LÉONARD, *seul.*

Suivant le cortége des yeux.

Heureusement que l'ivresse du bonheur a fait oublier à mademoiselle Adolphine sa protégée, et lorsqu'elle se la rappellera, Marguerite ne sera plus ici, et nous inventerons quelque conte pour donner le change à mademoiselle d'Ormeuil... (*Regardant du côté opposé.*) Ma foi, il était temps! Voilà la bonne femme qui s'avance, soutenue par Bazile, à qui la chute de la voiture a un peu fracassé la tête... Tant mieux, je voudrais qu'il fût arrivé pis à ce maudit curieux.

Il se met un peu à l'écart.

SCENE XII.

LÉONARD, *à l'écart*, MARGUERITE, BAZILE.

BAZILE, *soutenant Marguerite.*

Allons, bonne mère, un peu de courage... Vous voyez bien que j'en montre moi, qui, pour la première fois de ma vie, m'étant mis derrière la voiture d'un grand seigneur, ai eu l'honneur d'avoir la tête cassée.

MARGUERITE, *s'asseyant sur le bord d'un fauteuil.*

Mon pauvre Bazile, c'est pourtant moi qui te cause toute cette peine...

BAZILE.

Ah! bah, ça ne sera rien... ça se séchera.

MARGUERITE.

Mais, Bazile, nous voilà à Esparville. Je n'ai pu te parler en route, puisque j'étais dans la voiture.

BAZILE.

Et moi derrière.

MARGUERITE.

Maintenant, explique-moi donc ce que tu as voulu me dire ce matin à l'auberge... que tu crois avoir vu mon fils...

BAZILE.

Tenez, bonne mère... vous verrez ça vous-même, parce que, voyez-vous, je puis me tromper, et je ne voudrais pas vous dire une chose comme ça... sans en être sûr comme de moi-même.... Maintenant que mademoiselle Adolphine vous protège... qu'elle vous a promis de chercher avec vous, de vous faire parler au jeune marquis... à M. de St-Alban.... je crois que sa protection vaudra mieux que la mienne.

MARGUERITE.

Allons, j'attendrai l'effet des promesses de cette bonne demoiselle... Mais, Bazile, en attendant que je puisse me présenter devant elle... quoique j'aie bien besoin de toi, mon bon ami, mon guide, mon appui... va, parcours le château... tâche de t'informer de Justin... demande s'il est ici... Si tu le vois, dis-lui que sa mère, que Marguerite est venue à pied du fond de son village pour le voir, l'embrasser et mourir contente.

Digitized by Google

BAZILE.

Je tâcherai de lui dire ça si je puis arriver jusqu'à lui..... parce que, voyez-vous, s'il est ici, il est si haut, si haut... Mais c'est égal, pour vous, bonne mère, je vas faire le bon fils, le bon frère, et alors rien ne me sera impossible. Attendez-moi, je vas parcourir le château du haut en bas....

Il sort, Léonard le suit des yeux en disant à part.

LÉONARD.

Que peut-il découvrir?.... rien; mais il me paiera l'inquiétude qu'il m'a donnée.

SCENE XIII.

MARGUERITE, LÉONARD.

MARGUERITE, *se croyant seule, regardant autour d'elle avec un sentiment pénible.*

Quelle superbe demeure! que de richesses! que d'éclat! C'est tout ça qui m'a enlevé le cœur de mon fils.... Je ne pouvais lui offrir qu'une pauvre chaumière!....

LÉONARD, *s'avançant en affectant la surprise.*

Vous ici, Marguerite?

MARGUERITE, *à part, avec crainte.*

Ah! c'est ce méchant Léonard!

LÉONARD.

Pourquoi donc avoir ainsi quitté mon auberge sans m'en prévenir?.... Je me serais fait un vrai plaisir de vous amener moi-même à Esparville...

MARGUERITE, *avec doute.*

Vous?

LÉONARD.

De vous présenter à M. de St.-Alban....

MARGUERITE, *frappée de ce nom.*

M. de St.-Alban!... l'oncle du jeune marquis d'Esparville?... celui qui demanda mon fils pour le placer auprès de son neveu?

LÉONARD.

Lui-même.

MARGUERITE.

Où est-il? Ah! conduisez-moi vers lui!....

LÉONARD.

Le voilà qui s'avance. (*A part.*) Il va me tirer d'embarras.

SCENE XIV.

Les Mêmes, ST.-ALBAN.

ST.-ALBAN, *gaîment.*

Le contrat est signé.

Digitized by Google

MARGUERITE.

Vous êtes M. de St.-Alban? Ah! j'embrasse vos genoux!

ST.-ALBAN, *froidement, affectant la surprise.*

Que voulez-vous, bonne femme?

MARGUERITE.

Mon fils! il doit être près de vous.

ST.-ALBAN.

Votre fils?... quel est-il?

MARGUERITE.

Justin.

ST-ALBAN, *comme cherchant à se rappeler quelque chose.*

Justin?... Quoi! vous seriez la mère de ce jeune villageois si remarquable par ses talents, son éducation?

MARGUERITE.

Oui, oui, Monsieur... où est mon Justin?

ST.-ALBAN.

Il n'est point en ces lieux.

MARGUERITE, *frappée du ton froid et tranquille de St.-Alban.*

Où donc est-il?

ST.-ALBAN.

J'ignore quel est le climat qu'il habite en ce moment.

MARGUERITE.

O mon Dieu! (*Avec force à Léonard.*) M. Léonard! rendez-moi mon fils! c'est à vous que je l'ai confié! oui, à vous! Vous avez juré en l'arrachant de mes bras, que l'oncle du marquis d'Esparville voulait faire son bonheur.... (*Plus fortement encore.*) Vous me répondez de mon fils!

LÉONARD, *embarrassé.*

Moi!....

MARGUERITE.

Oui, vous! C'est au nom du ciel, c'est devant une mère au désespoir que vous fîtes le serment de veiller sur lui... C'est donc au nom du ciel que cette mère infortunée vous demande compte du sort de ce fils qu'elle vous confia!

LÉONARD, *à part.*

En vérité, je ne sais que dire, moi.

ST.-ALBAN.

Calmez-vous, bonne femme. En effet, je voulais assurer à votre fils une existence honorable, mais le service de Justin ne pouvant convenir au jeune marquis, mon neveu, je l'ai placé auprès d'un riche armateur, et depuis près d'un an qu'il est parti pour les Colonies....

MARGUERITE.

Oh! ciel! si mon fils respire encore, c'est dans un autre monde, c'est sous un autre ciel que moi? Hommes cruels! était-ce pour le séparer à jamais de sa mère que vous l'avez arraché de mes bras? Que vous avait donc fait la pauvre Marguerite, pour vous rendre coupables envers elle d'une pareille perfidie?.....

ST.-ALBAN, *réprimant un mouvement de colère.*

Votre fils, avantageusement placé par mes soins, doit être heureux...

MARGUERITE.

Heureux!... peut-il l'être loin de sa mère?

Digitized by Google

ST.-ALBAN.

Bientôt vous le reverrez, riche, puissant....

MARGUERITE.

Il est mort, Monsieur, il est mort !.... ou bien il m'a oubliée.... Oubliée... lui à.... Non, malgré les souffrances que j'éprouve, je crois *plutôt* à sa mort qu'à son abandon !....

ST.-ALBAN, *affectant la plus douce pitié.*

Attribuez à l'éloignement seul le silence de votre fils. Bientôt vous recevrez de ses nouvelles, j'ose vous l'assurer. En attendant, je vous prodiguerai tous les secours dont vous aurez besoin....

MARGUERITE.

Je ne veux rien, rien que mon fils.

ST.-ALBAN.

Comblée de mes bienfaits, vous allez retourner dans votre village....

MARGUERITE.

Sans mon fils ?....

ST.-ALBAN.

Il le faut : mais en attendant que vous partiez, Léonard, conduis Marguerite dans la petite maison du parc. (*A part.*) Là, elle sera entièrement *en ma* puissance; je ne craindrai plus ses indiscrètes clameurs, et elle me répondra de la docilité de Justin.

LÉONARD, *bas à St.-Alban.*

Je vous entends. Suivez-moi, bonne femme.

MARGUERITE.

M. St.-Alban, avant de quitter ces lieux, ne dois-je pas remercier cette aimable demoiselle qui a eu tant de bontés pour moi?...

ST.-ALBAN.

Dans ce moment, vous ne le pouvez pas..., Mademoiselle d'Ormeuil est entourée de toute la noblesse des environs.... Auprès de son père, du jeune marquis....

MARGUERITE.

Au moins, permettez-moi d'attendre un moment ici le retour de Bazile.

LÉONARD.

C'est impossible!.... Monseigneur le Marquis et toute la société vont *revenir dans ce* salon, et l'on trouverait étonnant....

MARGUERITE.

Que la vieillesse, la pauvreté osât troubler le tableau du bonheur?... *Quelle* différence avec nous! Le malheureux n'est jamais déplacé dans notre asile, il l'honore au contraire; et notre charité, notre bienfaisance *est le* premier de nos plaisirs, comme l'infortuné est pour nous le premier de tous les êtres. Eh bien, j'attendrai à la porte du château.

SCENE XV.

Les Mêmes, BAZILE.

BAZILE, *sans voir Léonard.*

Me voi, me voilà, Marguerite.

MARGUERITE.

Cher Bazile, désormais reste auprès de moi... Tu n'as plus de mère, je t'en servirai, et tu remplaceras le fils que j'ai perdu...

BAZILE.

Ah! ben oui, que vous avez perdu? bah!

ST.-ALBAN, *bas.*

Quel contre-temps!

MARGUERITE.

Hélas! mon ami!

BAZILE.

Est-ce que M. de St.-Alban ne vous a pas donné de ses nouvelles?

MARGUERITE.

Il m'a dit que des mers immenses me séparent de lui.

BAZILE.

Il n'est pas si loin, je vous assure...

MARGUERITE.

Que veux-tu dire?

BAZILE.

Demandez à voir le jeune marquis.

MARGUERITE.

Le jeune marquis!

ST.-ALBAN, *à part.*

O ciel!

BAZILE.

Il vous donnera de ses nouvelles, lui.

LÉONARD, *à part.*

Maudit Bazile!

MARGUERITE.

Des nouvelles... de qui?

BAZILE.

De Justin!...

MARGUERITE.

Explique-toi!...

BAZILE.

Je viens de le voir.

MARGUERITE.

Mon fils?

BAZILE.

Lui-même.

MARGUERITE.

Où?

BAZILE.

Dans ce château.

MARGUERITE.

Quand?

BAZILE.

Tout-à-l'heure...

MARGUERITE.

Grand Dieu! (*A St.-Alban et à Léonard.*) Vous vouliez donc me tromper encore?

BAZILE.

Tiens, M. Léonard ! Dans mon explosion, je ne l'avais pas aperçu.

LÉONARD, *bas à Bazile.*

Misérable !

ST.-ALBAN.

Allons, venez, Marguerite ; est-ce qu'il faut écouter les sottises de cet imbécille.

BAZILE.

Imbécille, parce qu'on y voit clair... C'est lui, c'est lui, vous dis-je... Ce matin, lorsque je l'ai vu dans votre auberge, sa ressemblance m'a frappé... Son trouble aux questions que je lui ai faites m'a donné des soupçons... Dans la doutance, je n'avais encore rien dit ; mais je viens de le revoir, et plus je l'ai regardé, et plus je suis demeuré convaincu que c'était lui.

ST.-ALBAN, *à part.*

Il l'a reconnu !

MARGUERITE, *dont l'anxiété accroît.*

Parle, Bazile, où est mon fils ?

BAZILE.

Dans la grande galerie du château, où c'qu'il vient de signer son contrat de mariage...

MARGUERITE.

Le contrat ! de qui ?

BAZILE.

Du jeune marquis d'Esparville, votre fils...

MARGUERITE.

Mon fils !... le marquis ?...

ST.-ALBAN, *voulant l'entraîner.*

Vous voyez bien qu'il a perdu la tête...

BAZILE, *avec impatience.*

Je vous dis que c'est lui !...

LÉONARD.

Allons, venez donc... M. de St.-Alban vous expliquera...

MARGUERITE.

Non, je ne sors point d'ici que ce mystère ne soit éclairci... Je ne sais quel trouble secret... quel soupçon... Monsieur, plus de détours... mon fils est ici, je veux le voir... conduisez-moi vers lui, ou je fais retentir ce château de mes cris... Je réclame le secours de Mlle. Adolphine, de M. le comte d'Ormeuil,... ils m'ont promis leur protection, et je ne les implorerai pas vainement... ils me rendront mon fils, et malgré vous.

ST.-ALBAN.

Marguerite...

MARGUERITE.

Quel est ce contrat qu'on vient de signer ?... ce jeune marquis... que je ne puis voir ?... On dit que c'est mon fils !... Je vais, au milieu de cette nombreuse assemblée, connaître enfin la vérité...

ST.-ALBAN, *ayant pris rapidement une nouvelle résolution.*

Arrêtez !

MARGUERITE.

Non, rien ne peut me retenir...

Digitized by Google

ST.-ALBAN.

Arrêtez, vous dis-je, vous allez tout savoir.

Il fait signe à Léonard de s'éloigner pour veiller à ce que personne ne les surprenne, et de veiller aussi sur Bazile. Ce dernier veut rester auprès de Marguerite; mais un signe de la pauvre femme le fait consentir à suivre Léonard.

SCENE XVI.

ST.-ALBAN, MARGUERITE.

MARGUERITE, *à part.*

Que vais-je apprendre?

ST.-ALBAN, *après s'être assuré s'ils sont seuls.*

Ecoutez, Marguerite, je vais vous rendre l'arbitre des destins de votre fils.

MARGUERITE.

Je vous écoute, Monsieur, je vous écoute.

ST.-ALBAN.

Vous aimez Justin?

MARGUERITE.

Si je l'aime!

ST.-ALBAN.

Son sort dépend de vous.

MARGUERITE.

De moi!

ST.-ALBAN.

Oui, de vous, va dépendre son bonheur, ou son adversité.

MARGUERITE.

Mon choix n'est pas douteux.

ST.-ALBAN.

Prêtez-moi toute votre attention. La marquise d'Esparville, ma sœur, avait perdu un fils unique, sa seule espérance... elle le retrouve dans Justin...

MARGUERITE.

Dans mon fils?

ST.-ALBAN.

Si son bonheur vous est cher, il faut renoncer à lui donner ce nom: il est mon neveu... il est le fils de ma sœur...

MARGUERITE.

Justin est devenu le fils d'une autre!... une autre que moi lui a donné le titre sacré de mère!... Est-ce possible cela, Monsieur?

ST.-ALBAN.

Nos lois autorise l'adoption; mais dans la circonstance extraordinaire où nous nous trouvons, il ne s'agit seulement que de la tenir secrète.

MARGUERITE.

Je ne vous comprends pas, Monsieur.

ST.-ALBAN.

Je vais m'expliquer: Justin, en cessant d'être votre fils...

Digitized by Google

MARGUERITE, *vivement.*

Jamais ! jamais !

ST.-ALBAN.

Pesez bien tous les avantages qui vont en résulter : Justin en cessant d'être votre fils est devenu celui de la marquise ; sous ce nom, il est l'unique héritier de tous les titres, de toute la fortune d'une illustre et opulente famille...

MARGUERITE.

Lui, Justin ! né au fond d'une chaumière, dans une obscure mais honorable pauvreté ? C'est un crime qu'il commettrait.

ST.-ALBAN.

Un crime ! Madame la marquise n'était-elle pas la maîtresse de ses affections, de sa fortune ?

MARGUERITE.

Et Justin a pu consentir à cette indigne fausseté ?

ST.-ALBAN.

Il a cédé à la force des raisonnements... aux dernières volontés de madame la Marquise, qui lui avait voué une tendresse maternelle...

MARGUERITE.

Justin aurait renié sa mère ?...

ST.-ALBAN.

Non, il veut votre bonheur ; et vous, par une tendresse mal calculée, un faux point d'honneur, vous opposerez-vous au sien ?...

MARGUERITE.

Je n'entends rien à toutes ces belles paroles, moi... mais mon devoir est écrit là ! — Et je le suivrai...

ST.-ALBAN.

Songez que Justin adore Adolphine et qu'il va devenir son époux...

MARGUERITE.

Sous quel nom ? sous quel titre ?... en trompant une honnête famille par la plus coupable supercherie. Non, Monsieur, je vais l'arracher à cette dangereuse séduction... lui dessiller les yeux... faire connaître à M. le comte d'Ormeuil la véritable alliance qu'il va contracter...

ST.-ALBAN.

Et perdre Justin ?

MARGUERITE.

Non : mais le remettre dans le sentier de l'honneur dont vous l'avez écarté... C'est le seul qu'aient suivi ses pères...

ST.-ALBAN.

Il n'est plus temps...

MARGUERITE.

Il est toujours temps de redevenir honnête homme, lorsqu'on ne fut qu'égaré... et je vais...

ST.-ALBAN.

Un pas, un mot, et un arrêt infamant, le supplice, l'échafaud, seront pour votre fils le fruit de vos démarches !

MARGUERITE, *terrifiée.*

Que dites-vous ? son arrêt... l'infamie... l'échafaud !

Elle reste accablée, se cachant la figure dans ses mains.

Digitized by Google

ST.-ALBAN.

Depuis six mois, Justin, reconnu comme marquis d'Esparville, a tout signé, tout légalisé sous ce nom et ces titres... Si aujourd'hui vous le déclarez votre fils, depuis six mois tous les actes qu'il a faits attestent qu'il est un faussaire... qu'il a pris un nom, des biens, des dignités qui ne lui appartenaient pas... La justice ne calculera pas le degré d'égarement qui l'a porté à ce crime; appelée à protéger la société, elle le réclamera comme une de ses justes victimes... C'est alors que vous le perdrez pour jamais! et comme votre fils, puisqu'il vous sera ravi; et comme homme, puisque l'infamie l'atteindra...

MARGUERITE, *reculant d'horreur.*

Grand Dieu! quel épouvantable tableau!...

ST.-ALBAN.

Voyez maintenant le parti qu'il vous reste à prendre...

MARGUERITE.

C'est de mourir!

On entend une musique joyeuse, annonçant le retour du cortége.

SCENE XVII.

Les Mêmes, LÉONARD, BAZILE.

LÉONARD, *accourant.*

Tout le monde revient de ce côté...

BAZILE, *allant près de Marguerite.*

Vous allez le voir, vous allez le voir... Vous le reconnaîtrez facilement, malgré ses beaux habits...

MARGUERITE, *avec énergie, sortant de son accablement.*

Fuyons!... qu'il reste ce malheureux fils... qu'il reste avec les perfides conseillers qui l'ont perdu!... avec vous, monstres!... Car je vois à la manière dont vous le défendez, que vous plaidez la cause d'un crime que vous avez fait commettre... Adieu, adieu, pour jamais!... (*A Bazile.*) Viens, mon ami, viens... Je doute que mes forces me permettent d'aller jusqu'aux lieux qui m'ont vue naître... Je finirai sur la route ma triste carrière... C'est toi qui fermeras mes yeux... c'est toi qui couvriras d'un peu de terre ce corps déjà presque anéanti par la douleur. Viens... viens... ne m'abandonne pas...

BAZILE, *tout éploré.*

Jamais! jamais, bonne Marguerite!...

ST.-ALBAN.

Tenez, prenez cette bourse, la somme qu'elle contient sera plus que suffisante...

MARGUERITE, *avec indignation.*

Gardez votre or, Monsieur!... je ne me sens pas l'affreux courage d'accuser mon fils... je le fuis!... Mais je n'accepterai pas un vil salaire qui me rendrait votre complice... Viens, Bazile... que je meure du moins loin de ce château... loin de ce sol empoisonné qui a corrompu le plus vertueux, le meilleur des fils... (*On entend la musique plus rapprochée.*)

Digitized by Google

Ah ! que cette allégresse me fait mal... Echappons... échappons à cette joie qui accuse ce que j'avais de plus cher au monde...

BAZILE.

Appuyez-vous sur moi...

Pendant qu'ils s'éloignent d'un côté, le cortége s'avance de l'autre. Marguerite, arrivée au fond, s'arrête un instant et ne peut s'empêcher de jeter un regard du côté opposé. Mais, rassemblant toutes ses forces, elle sort vivement. St.-Alban la suit des yeux, en l'indiquant à Léon.

ST.-ALBAN.

Il faut absolument veiller sur eux.

SCENE XVIII.

Les Mêmes, LE COMTE, ADOLPHINE, JUSTIN, tout le monde.

Les villageois entrent en dansant, entourent le comte, Adolphine et Justin.

LE COMTE, *le contrat à la main.*

Je suis au comble de mes vœux ! il est mon gendre ! à ce soir la noce.

ADOLPHINE, *gaîment à Justin.*

Enfin, mon cousin, vous voilà tout-à-fait redevenu aimable...

LE COMTE.

Est-ce qu'il avait cessé de l'être à tes yeux ?

ADOLPHINE.

Oh ! non, mon père, cela est impossible.

LE COMTE.

A la bonne heure ! Mais St.-Alban vous m'avez promis que la célébration aurait lieu aujourd'hui ?...

ST.-ALBAN.

Oui, M. le Comte.

ADOLPHINE.

Aujourd'hui ?... Vous l'entendez, mon cousin... Mais mon père....

LE COMTE.

Que veux-tu ?

ADOLPHINE.

Avant de nous rendre au pied des autels pour prononcer les vœux que nous desirons tous de voir accomplir, daignez mon père, ainsi que le réclame un usage sacré, daignez nous accorder cette faveur qui doit précéder le plus saint des nœuds .. Vos enfants l'attendent de vous ; ne leur refusez pas cette grâce qu'ils implorent.

Justin et Adolphine se mettent à genoux, les villageois les imitent et se groupent autour d'eux. Le Comte attendri étend la main sur la tête de ses enfants prosternés.

Digitized by Google

Dans ce moment on aperçoit Marguerite gravissant péniblement la colline au-delà du château; arrivée au haut elle jette un dernier regard, semble apercevoir son fils malgré l'éloignement. Elle se jette à genoux et le bénit aussi, implorant le ciel pour écarter l'infortune de la tête de son fils qui la rend si malheureuse. Bazile la soutient, et le rideau tombe sur cette double situation formant tableau.

Fin du second acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente une place de village, ombragée d'arbres; à gauche, au premier plan, est l'entrée d'une petite métairie, dont la porte est abritée par un berceau de vignes, sous lequel est un banc. Au fond, à droite, est le porche d'une église; en face, les premiers arbres d'une avenue qui conduit au château.

SCENE PREMIERE.

THOMAS, Villageois.

Ils placent des guirlandes aux arbres.

THOMAS.

C'est ça, le chemin qui conduit de ce village au château est tout garni de fleurs. Quand Monseigneur viendra avec ses enfants à l'église pour leur mariage, il sera sensible à cette attention... Mais écoutez donc, mes amis, vous savez bien qu'il faut que ma future soit ici, pour que l'on fasse les deux cérémonies ensemble... Allez la chercher. Heim?... moi je ne peux pas quitter ma pauvre mère... Allez, je vous attends.

TOUS.

Partons.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

THOMAS, *seul.*

Je vas donc me marier en même temps que notre jeune seigneur. (*On entend le tonnerre.*) Mais il me semble qu'un orage s'apprête... Rentrons... Il pourrait effrayer ma mère.

Digitized by Google

SCENE III.

MARGUERITE, BAZILE.

Le tonnerre gronde, l'éclair brille, il pleut à verse. C'est pendant cet orage qu'on voit s'avancer au fond, par l'avenue, la pauvre Marguerite, cheminant péniblement, soutenue par Bazile.

MARGUERITE, *s'arrêtant au fond.*

Infortunée Marguerite! En vain depuis quelques heures je parcours les environs de ce village... Un pouvoir invisible semble m'y retenir... Chaque pas que je fais m'éloigne de mon fils!... Ah! je dois le fuir!... l'oublier!.. Fuir mon fils!... Toutes mes forces m'abandonnent à cette cruelle idée!

BAZILE, *voulant l'entraîner.*

Venez, bonne mère, venez! dans un moment nous ne verrons plus ce vilain château où il se passe tant de belles choses.

MARGUERITE, *s'appuyant contre un arbre.*

Je ne puis aller plus loin!... la fatigue, le besoin... le chagrin que j'éprouve...

BAZILE.

Allons, encore un peu de courage? Soutenez-vous sur moi, bonne Marguerite. Pensez donc que ce M. de St.-Alban peut faire suivre vos traces; que ce méchant Léonard ne nous laisserait pas respirer deux minutes en paix... Moi-même je me trouverais compromis.... Bazile compromis... Sentez-vous l'importance de ça?... Vous en seriez au désespoir, n'est-ce pas?... Et moi aussi.

MARGUERITE, *allant s'asseoir sous le berceau.*

Je suis accablée de fatigue! mon ami, je ne peux aller plus loin.

BAZILE.

Hé bien, je vas entrer chez le premier paysan venu, je demanderons un asile... Et t'nez là, frappons à c'tte porte, je suis bien sûr que j'y trouvrons un refuge.

MARGUERITE, *vivement, avec un sentiment de joie.*

Oui, oui, restons ici... je serai encore quelques instants peu éloignée de mon fils! Quelle est ma faiblesse! les bonnes mères céderaient comme moi.

SCENE IV.

MARGUERITE, BAZILE, THOMAS.

Bazile frappe, Thomas paraît.

BAZILE.

Monsieur, voulez-vous-t'y ben recevoir un moment chez vous c'te pauvre femme qui ne peut aller plus loin?

THOMAS.

Bien volontiers, bonne femme. D'où venez-vous donc?

Digitized by Google

MARGUERITE.

Du château.

THOMAS.

Je ne vous y ai pas vue. Il n'y a pas long-temps que j'en suis arrivé. C'est moi qui ai été doté ce matin par notre bon seigneur, le jeune marquis Desparville.

MARGUERITE.

Le marquis !

BAZILE, *à Marguerite.*

Chut !

THOMAS.

Queu brave jeune homme! comme y a dit : va, Justin.

BAZILE.

Vous vous nommez?

THOMAS.

Justin Thomas. Va, qu'y m'a dit, tu as tout sacrifié pour ta mère ; prends cette bourse... Et puis, il était ému... Comme il pleurait, quoi !

MARGUERITE.

Lui, mon... le Marquis ?... Il éprouvait donc encore qu'il y a du plaisir à soulager sa mère ?...

THOMAS.

Ah ! je vous en réponds : Et si la sienne vivait encore, c'est celle-là qui serait aimée, adorée...

MARGUERITE, *s'oubliant.*

Quelle erreur!

THOMAS.

Comment ?...

BAZILE, *à Justin, après avoir fait signe à Marguerite de se contraindre.*

C'est que voyez-vous, brave Thomas, mère Marguerite a à se plaindre de son fils... ça fait qu'elle n'est pas très disposée à croire...

THOMAS.

Votre fils se conduit mal envers vous? Où est-il ? j'irai le trouver, je le ramènerai, et s'il hésite, je le traînerai devant notre jeune seigneur... Là, il faudra bien qu'il redevienne ce qu'il est si doux d'être toujours, le meilleur, le plus tendre des fils. Où est-il ? où est-il ?...

MARGUERITE, *à part.*

Que je souffre !...

BAZILE.

C'est inutile, mon cher Thomas, vous auriez beau faire, vous ne ramèneriez jamais le fils de Marguerite devant Monseigneur...

THOMAS.

Si fait, si fait...

BAZILE.

Non, vous dis-je. Ils ne pourront jamais se trouver là, face à face.

THOMAS, *bas à Bazile.*

Vous ne craignez pas que la vue du bonheur de ma mère ne l'afflige encore davantage?

BAZILE.

Oh! que non. Deux bonnes femmes, ça cause, ça babille, ça rit, ça pleure... ça ne sait ce que ça dit, ce que ça fait, et c'est heureux.

THOMAS.

Eh ben! à la bonne heure. (*A Marguerite.*) Entrez, entrez, bonne femme, vous trouverez là-dedans tout ce qu'il vous faut...

BAZILE.

Ah! mon ami, que je ne connais pas, vous faites-là une action.... qu'elle mérite bien... Et si vous saviez.... cette pauvre Marguerite! ah! comme elle est malheureuse.... (*Bavardant.*) Je sens aujourd'hui par moi-même qu'il est quelquefois bien cruel d'être mère....

THOMAS.

Par vous-même?

BAZILE.

Dieu me préserve de donner le jour à des enfants qui me tourmentent comme ça... Je sens que je leur fermerais mon sein pour jamais... Peut-être cependant.... la nature est une personne si puissante... Ah! Bazile, Bazile, si tu étais mère... tu céderais aussi peut-être à la nature!...

THOMAS, *qui l'a écouté d'un air ébahi.*

Qu'est-ce que vous dites donc là?

BAZILE.

Je n'en sais rien. Je réfléchis. Ah! ça, conduisez-la chez vous. (*Bas.*) Moi, pendant ce temps, je vas exécuter un petit projet que j'ons mitonné à part, moi. Je vas au château, je tâche de parvenir jusqu'au jeune Marquis; et là... oh! j'arriverons près de lui. Je suis fluet; je me glisserons au milieu des hommes et des femmes, sans que ça paraisse.

MARGUERITE.

Tu t'éloignes? ne sois pas long-temps.

BAZILE.

Non, bonne Marguerite. (*Il va sortir, et Marguerite va entrer dans la cabane, lorsqu'on entend une musique villageoise.*)

BAZILE.

Qu'est-ce que c'est que ça?...

THOMAS.

C'est ma femme, que ses grands parents et tous nos amis conduisent auprès de ma mère et de moi...

BAZILE, *regardant.*

Elle est jolie, la mariée.

THOMAS.

Elle est mieux que ça. Elle est sage, elle est bonne.

BAZILE.

C'est queuque chose... c'est beaucoup même. Je retiens sa jarretière. Dites-lui qu'elle appartient toujours au plus joli garçon. Je reviens dans un moment.

Il se sauve d'un côté, tandis que, de l'autre, les villageois et villageoises arrivent en dansant.

Digitized by Google

SCENE V.

THOMAS, LA MARIÉE, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES, etc.

Entrée bruyante et joyeuse des villageois qui accourent en dansant, précédés des ménétriers qui jouent de leurs instruments; au milieu des groupes, est la Mariée conduite par ses parents et les notables du village, parmi lesquels sont le Bailli et le Magister. Tableau d'une noce de village.

TOUS.

Nous voilà! nous voilà!

THOMAS.

Je vous attendais avec une fière impatience, allez.

UN PAYSAN.

Le mauvais temps nous a fait peur... Nous ne voulions pas exposer la mariée à l'orage... Mais nous te la ramenons saine et sauve...

THOMAS, *allant vivement à la mariée.*

Merci, mes amis... Comme nous allons nous amuser!... Ah! ça, l'orage n'a rien dérangé de nos préparatifs; non. Tenons-nous tous prêts à aller au-devant du cortége de Monseigneur, qui traversera ce village en grande cérémonie, pour aller se marier, comme moi, à notre église... (*A la mariée.*) Marie, je vas chercher ma mère.

SCENE VI.

Les Mêmes, MARGUERITE, la Mère de THOMAS, etc.

La mère de Thomas paraît. C'est une vieille femme aveugle. Marguerite va lui prendre le bras, et semble partager toutes les attentions que Thomas lui prodigue. Il les fait asseoir sous le berceau. Ce tableau de bonheur et de vertus villageoises suspend un instant les vifs chagrins de Marguerite. Une douce émotion les a remplacés.

THOMAS, *à la mariée.*

Ah! ça toi, Marie, tu présenteras le bouquet; moi, la couronne. Vous tous... vous ne présenterez rien; mais vous crierez comme des possédés!... Cela fera un plaisir du diable, surtout à M. le comte d'Ormeuil, qui aime qu'on s'amuse....

TOUS, *criant.*

Ça suffit; nous crierons!

THOMAS.

Ça ne commence pas mal.

LE PAYSAN.

Mais jusque-là, quoique nous ferons?

THOMAS, *se grattant l'oreille.*

Quoique nous ferons?... C'est vrai que vous ne pouvez pas crier d'avance, ça vous égosillerait.... Eh bien! nous avons dansé au château?.... chantons ici.

Digitized by Google

TOUS.

Oui, oui, chantons....

THOMAS.

Mais quoi chanter ?...

LE PAYSAN.

Eh ! pardine, la chanson du *Bon Fils*, elle est de circonstance ; elle a été faite pour toi, par notre Magister.

A cette proposition que tout le monde approuve, la mère de Thomas qui a semblé fort émue, a tiré de son sein un papier ployé, en disant : la voilà ; Marguerite, aussi émue, a pris le papier.

MARGUERITE.

Le bon fils ?... Permettez, mes amis....

THOMAS.

Voyez, voyez, bonne femme... Mais qui la chantera ? Si ma petite femme voulait...

JULIE.

Volontiers.

THOMAS, *la lui donnant.*

Tiens... allons, écoutez, et chorus au refrain.

MARGUERITE, *à part.*

Le bon fils ! O mon Justin ! puisses-tu l'entendre !

Julie déployant le papier, lisant avec la plus vive émotion.

1er. couplet.

Un jour on disait à Julien,
Un pauvre garçon du village,
Quel est vraiment le premier bien,
Le bonheur qui plaît davantage ?
On lui présente un bon ami,
Une jeune et belle bergère :
Ah ! répond Julien attendri,
Le premier bien c'est une mère.

On danse sur le refrain.

2e. couplet.

Julien avait plus d'un talent,
C'était l'honneur de la campagne,
Pour obtenir un sort brillant,
On lui propose une compagne ;
Mais il faudra quitter les lieux
Où Julien reçut la lumière ;
Il dit : restons, pour être heureux,
Ne quittons jamais notre mère.

On danse de même.

3e. couplet.

Julien passa ses jours chéris
Près de cette femme si chère,
Et dans les bras de ce bon fils
Elle vit finir sa carrière ;
Aussi dit-elle en expirant :
O mon Dieu ! toi que je révère,

Digitized by Google

Bénis Julien, bénis l'enfant
Qui ferme les yeux de sa mère.

Marguerite, trop émue, est prête à se trouver mal.

THOMAS, *allant vivement à elle.*

Qu'avez-vous, bonne Marguerite?

MARGUERITE, *cherchant à se remettre.*

Rien... rien... un peu d'émotion.

Pendant cette interruption, Bazile accourt tout essoufflé.

SCENE VII.

Les Mêmes, BAZILE.

BAZILE.

Quoi? qu'est-ce? qu'y a-t-il? c'est vous, bonne mère; qu'avez-vous?

MARGUERITE.

Rien, mon ami, rien.

BAZILE.

Mes amis, tout le monde est rassemblé dans la grande cour du château, et on n'attend plus que vous pour mettre le cortége en ordre.

THOMAS.

On nous attend? courons.

TOUS.

Courons.

Mouvement général de départ. La vieille mère de Thomas témoigne le desir de se rendre aussi au château; Thomas et la mariée lui servent de guide, et tout le monde sort joyeusement

SCENE VIII.

MARGUERITE, BAZILE.

BAZILE.

Ah! mère Marguerite!

MARGUERITE.

Qu'as-tu donc? Que viens-tu m'annoncer?...

BAZILE.

Rien de bon.

MARGUERITE.

Tu me fais frémir, et je sens....

BAZILE.

Je ne sais pas ce que vous sentez; mais je sais bien ce que j'ai manqué de sentir, moi.

MARGUERITE.

Quoi donc?

BAZILE.

Des coups... et une certaine quantité. J'ai voulu aller au château parler à votre fils, parce que je trouvais que vous aviez cédé trop vite

Digitized by Google

à ce M. de St.-Alban. Mais à peine ai-je été entré, que je me suis trouvé nez à nez avec ce vilain Léonard....

MARGUERITE.

Hé bien?

BAZILE.

Hé bien, il a appelé M. de St.-Alban, qui est venu...

MARGUERITE.

Ensuite?

BAZILE.

Il a donné l'ordre qu'on se saisît de ma personne.... et crac, me v'là saisi.

MARGUERITE.

Ah! mon Dieu!

BAZILE.

Que faire? ils étaient les plus forts... Ma foi, j'ai crié... j'ai crié si haut et si bien, que j'ai été entendu de tout le château... M. le comte d'Ormeuil et sa fille sont accourus... Ils ont demandé quel était l'intéressant jeune homme qu'on étranglait? J'ai crié encore plus haut: c'est moi, M. le Comte, mam'zelle Adolphine, qu'on étrangle... Ils m'ont fait relâcher... Les valets de M. de St.-Alban, qui m'avaient saisi, ont voulu tourner la chose en plaisanterie..... Je ne plaisantais pas du tout, moi.... et, dans ma colère, j'ai dit des choses... j'ai lâché des mots.

MARGUERITE.

Malheureux! tu as peut-être perdu mon fils!

BAZILE.

Je n'ai seulement pas parlé de lui.

MARGUERITE.

L'as-tu vu?

BAZILE.

Hé! mon Dieu non; puisque je vous dis que j'ai été saisi tout de suite, et que Justin n'était pas au château dans ce moment....

MARGUERITE.

Où est-il donc?

BAZILE.

On m'avait déjà dit qu'avant de marcher à l'autel, il a demandé à rester quelques instants seul dans le fond du parc, auprès du tombeau de Madame la feue Marquise, qui est morte.

MARGUERITE.

Quoi faire?

BAZILE.

Je ne sais pas... peut-être pour lui demander pardon d'avoir pris le nom de son fils.

MARGUERITE.

Le malheureux!.... Son cœur ne serait donc pas entièrement fermé à la vertu, et ses remords trahiraient son funeste égarement?...

BAZILE.

Enfin, tant qu'il y a, pour en finir, qu'en me voyant, mam'zelle Adol-

Digitized by Google

phine m'a accablé de questions auxquelles je ne savais que répondre, de crainte de dire quelques bêtises.... Où est Marguerite? — Pourquoi a-t-elle quitté le château sans me parler? — Que je m'en veux de l'avoir oubliée au milieu de tous les événements de ce jour, etc., etc. Je ne soufflais mot.... M. de St.-Alban ne disait plus rien; mais il me regardait avec des yeux terribles.... M. le comte d'Ormeuil réfléchissait, et moi je tremblais de tous mes membres, lorsque tout-à-coup M. le Comte a levé les yeux au ciel, s'est frappé le front comme ça; puis il a regardé M. de St.-Alban d'un œil sévère, et, venant à moi, il m'a dit: où est cette bonne femme, cette Marguerite dont la présence semble avoir porté le trouble dans ce château? — Au village, que je lui ai répondu. — Hé bien, mon ami, retourne auprès d'elle, et dis-lui que je veux la voir, lui parler....

MARGUERITE, *avec effroi.*

Me voir, me parler?

BAZILE.

Oui, bonne Marguerite.

MARGUERITE.

Hé bien! je le verrai.

BAZILE.

Un moment donc.... Comme je revenais vous porter cette nouvelle, j'ai été rejoint par ce maudit Léonard, qui m'a dit tout bas, de la part de M. St.-Alban: si tu obéis, tu es mort! Vous voyez que me voilà dans une fière alternative des deux côtés... Si je ne vous présente pas au comte d'Ormeuil, il me fait poursuivre, m'attrape et me punit; et si je vous présente, M. de St.-Alban fera achever sur mes épaules la conversation commencée ce matin à coups de bâton. Je vous le demande.... j'espère que ça me touche un peu de près aussi.

MARGUERITE, *après un moment d'irrésolution.*

Bazile, tu as cru remarquer que le Comte était triste, inquiet.... Il a demandé à me voir.... Je n'hésite plus.... Bazile, conduis-moi auprès de lui. On t'a trompé aussi, et sans doute il est bon, généreux: je me jetterai à ses pieds.... je lui demanderai grâce pour mon fils. Mademoiselle Adolphine elle-même se joindra à moi pour toucher son père... J'arracherai mon Justin au crime et à l'infamie... Je dirai que c'est M. de St.-Alban, Léonard, qui ont tout fait.... qu'ils ont égaré, séduit mon fils par l'amour et l'ambition. Je dirai.... Enfin, je n'oublierai rien pour justifier mon Justin, pour intéresser en sa faveur. La tendresse maternelle me rendra éloquente, persuasive... et mon fils me sera rendu!.... viens, viens, Bazile.

BAZILE.

Oui!... vous croyez que ça finira comme ça?... Hé bien, au risque de me voir compromis par le dos, je vous présenterai.... Allons, venez, je m'immole.

Ils remontent vivement la scène pour sortir, lorsque St.-Alban, suivi de Léonard, paraît tout-à-coup devant Marguerite.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, ST.-ALBAN, LÉONARD, quatre Valets.

ST.-ALBAN.

Où vas-tu, femme imprudente?

MARGUERITE.

Où m'appellent et l'honneur et la nature!

ST.-ALBAN.

Ecoutez-moi.

Il descend la scène avec Marguerite, tandis que Bazile, retenu par Léonard, reste au fond.

MARGUERITE.

Monsieur, je n'écouterai plus que la voix de l'honneur..... C'est lui qui m'a dicté la conduite que je dois tenir.... Oui, je dois cesser enfin un silence coupable qui me rendrait votre complice. Je dois aller me présenter devant le comte d'Ormeuil, lui tout avouer, et réclamer hautement mon fils, en implorant sa grâce.

ST.-ALBAN.

Vous ne pourrez l'obtenir. Il est coupable.

MARGUERITE.

M. le Comte ne sera pas sourd aux prières, aux larmes d'une mère...

LÉONARD, *au fond de la scène, où il reste avec Bazile.*

M. de St.-Alban?

ST.-ALBAN.

Que veux-tu?

LÉONARD.

J'aperçois le comte d'Ormeuil au bout de l'avenue! il s'avance de ce côté.... Impatient, sans doute, de ne pas voir arriver Marguerite que vous deviez lui amener, il vient lui parler en ces lieux.

ST.-ALBAN, *à Marguerite.*

Voilà le moment décisif. Entrez avec moi dans cette chaumière, et je vais vous dire ce qui vous reste à faire.

MARGUERITE, *résistant.*

Non, non.

Elle veut résister. Deux domestiques se saisissent de Bazile; deux autres entraînent Marguerite: elle veut crier; ils l'en empêchent. Bazile est emmené d'un côté, Marguerite va l'être de l'autre; mais elle s'échappe, se précipite dans la métairie, et on l'entend fermer la porte en-dedans.

ST.-ALBAN.

Elle nous échappe... Le Comte vient.... Veillons autour de cette ferme.

SCÈNE X.

Le COMTE, quelques Serviteurs.

peine ont-ils disparu, qu'on voit au fond le Comte s'avancer avec quelques serviteurs.

LE COMTE, *à part.*

J'ai cru entendre des cris. (*Aux valets.*) Que rien ne soit changé

dispositions qui sont prises.... Que le cortège se tienne prêt à partir, et attendez mon retour. Allez.

Les domestiques sortent.

SCENE XI.

Le COMTE, *seul.*

Que signifie tout cela?.... Au moment où je croyais tout terminé au gré de mes desirs, me faudrait-il renoncer à mes plus douces espérances?.... Les soupçons les plus étranges sont venus tout-à-coup frapper mes esprits... Je n'ai osé faire un éclat qui pourrait compromettre ma famille en présence de toute la noblesse des environs rassemblée au château.... Elle doit trouver fort extraordinaire l'agitation qui semble y régner... Eclaircissons ce mystère avec prudence. Ce chevalier de St.-Alban est un si adroit intrigant... Après avoir su entrer dans une famille opulente, il pourrait bien vouloir retenir une fortune prête à lui échapper.... Grand Dieu! ce jeune Théodore, dont je me plaisais tant à admirer les vertus, le courage.... qui m'a sauvé la vie.... que j'aime déjà comme un fils... et que ma fille chérit encore davantage... Serait-il?... Oh! non, non, c'est impossible!.... trop de preuves détruisent cette idée.... Mais cette femme, cette Marguerite, que veut-elle? Quel est ce fils, ce Justin qu'elle réclame?.... L'histoire que m'a rapportée ma fille; l'explication que m'en a donnée St.-Alban sont assez probables... Mais alors, pourquoi ce trouble?... Je veux absolument voir cette femme, lui parler; et puisqu'elle n'est pas venue, je vais la chercher!... C'est dans cette ferme, a dit ce petit paysan, qu'elle s'est retirée... Voyons, sans plus tarder, débrouillons enfin ce mystère... (*Il va frapper à la porte de la métairie.*) Holà! quelqu'un! on ne répond pas: nommons-nous. (*Haut.*) C'est le comte d'Ormeuil qui demande à voir une paysanne qu'on appelle Marguerite.

SCÈNE XII.

LE COMTE, MARGUERITE, LÉONARD, *paraît de temps en temps.*

MARGUERITE, *ouvre la porte et paraît.*

C'est vous, M. le Comte? Pardon, si je ne répondais pas; mais....

Elle regarde autour d'elle.

LE COMTE, *la faisant approcher.*

Madame....

MARGUERITE, *à part.*

Quel air sévère! Parlerai-je?... Ne vais-je pas moi-même dénoncer mon fils?... O mon Dieu! soutiens mon courage!

LE COMTE.

C'est vous que l'on nomme Marguerite?

MARGUERITE.

Oui, Monsieur.

LE COMTE.

C'est vous que j'ai aperçue ce matin à l'auberge de Léonard?

MARGUERITE.

Oui, Monsieur.

LE COMTE.

C'est à vous que ma fille a donné une place dans la voiture de ses femmes ?

MARGUERITE.

Oui, Monsieur.

LE COMTE.

Pourquoi avez-vous ainsi quitté furtivement le château ?

MARGUERITE.

Parce que j'avais perdu l'espérance d'y trouver celui que je venais y chercher ?

LE COMTE.

Qui veniez-vous chercher ?

MARGUERITE.

Mon fils !...

LE COMTE.

Votre fils ?... Un paysan, sans doute...

MARGUERITE.

Oui, Monsieur...

LE COMTE.

Que faisait-il à Esparville ?

MARGUERITE, *hésitant un peu.*

Ce qu'il y faisait ? Il n'y est jamais venu, m'a-t-on dit...

LE COMTE.

Qui vous a donc engagée à entreprendre une longue route, pour l'y chercher ?...

MARGUERITE, *hésitant.*

Mon incertitude sur son sort.

LE COMTE.

Expliquez-vous...

MARGUERITE.

Entraîné, séduit par de fausses promesses, mon fils m'avait délaissée, pour être auprès du jeune marquis d'Esparville, en qualité de secrétaire.

LE COMTE.

Eh bien !

MARGUERITE, *péniblement baissant les yeux.*

D'après ce que m'a dit M. de Saint-Alban, le service de mon Justin ne convenant pas à M. le Marquis... mon fils le quitta avant son retour en France... et partit pour les colonies...

LE COMTE.

Sans vous donner de ses nouvelles ?

MARGUERITE.

Aucune.

LE COMTE, *à part.*

Oui, voilà bien l'histoire qu'on m'a racontée.

MARGUERITE, *à part.*

Je suis prête à succomber. Le Comte, par ses regards, m'interdit, m'effraye.... Gardons notre cruel secret.

Digitized by Google

LE COMTE.

Avez-vous vu le jeune Marquis ?

MARGUERITE.

Non, Monsieur.

LE COMTE.

Pourquoi n'avez-vous pas demandé à lui être présentée ?

MARGUERITE, *vivement.*

Monsieur.... Oh ! j'aurais bien voulu le voir, lui parler... mais on me l'a impitoyablement refusé...

LE COMTE.

Pourquoi ?

MARGUERITE.

Parce que ma présence lui aurait rappelé, m'a-t-on dit, certaines circonstances affligeantes... une querelle... qu'il eut, dit-on, avec mon fils.... et, dans ce beau jour, où il doit devenir l'époux de mademoiselle Adolphine, on voulait éloigner de lui tous souvenirs affligeants...

LE COMTE, *à part.*

Oui, voilà bien ce que Saint-Alban a dit à ma fille, pour l'empêcher de parler à Théodore de l'arrivée de cette bonne femme....

MARGUERITE, *à part.*

O mon fils ! que je me rends coupable pour te sauver... Me voilà donc la complice de la plus criminelle action...

LE COMTE, *qui l'a examinée un instant en silence.*

Qu'avez-vous, Marguerite ?... Votre trouble, votre agitation augmentent... votre ame semble oppressée d'un poids cruel...

MARGUERITE.

Moi, Monsieur le Comte ?...

LE COMTE.

Vous n'êtes point habituée, je le vois, à trahir la vérité... L'histoire que vous venez de me raconter est probable... mais est-elle bien vraie ?

MARGUERITE.

M. le Comte...

LE COMTE.

Etes-vous bien convaincue de la réalité ?...

MARGUERITE, *hésitant.*

Oui, M. le Comte... on me l'a dit, on me l'a assuré... Et quel intérêt aurait-on à me tromper ?

LE COMTE.

Que sait-on... il est tant de circonstances dans la vie... tant d'événements extraordinaires... Ainsi vous n'avez aucun soupçon que votre fils pourrait bien n'être pas aussi éloigné qu'on vous l'a dit ?...

MARGUERITE.

Aucun, Monsieur... aucun... (*A part.*) Ses questions me font frémir...

LE COMTE.

Et vous êtes bien certaine... qu'il n'est pas en ces lieux ?...

MARGUERITE.

Oui, oui, Monsieur...

LE COMTE.

Vous auriez pu le trouver peut-être dans une position tellement brillante,

Digitized by Google

tellement inespérée... que le silence... eût été, sinon un devoir, du moins bien excusable...

MARGUERITE.

Je ne vous comprends pas, M. le Comte.

LE COMTE.

Si des amis de ce fils... ou ce fils lui-même, vous avait ordonné ce silence absolu...

MARGUERITE.

Non, M. le Comte, non, mon fils ne m'aurait pas ordonné ce silence... Et si je lui avais parlé...

LE COMTE, *à part.*

Je ne sais que penser !... Mes craintes seraient-elles mal fondées ?... ce Justin existerait-il réellement... Cette bonne femme... qu'un sentiment secret me porte à aimer... me cacherait-elle... Tentons un dernier effort pour découvrir la vérité... Dans tous les cas, je saurai bien suspendre l'hymen de ma fille, jusqu'à ce que j'aie obtenu de plus amples renseignements...

MARGUERITE, *examinant le Comte de loin avec inquiétude.*

Ah ! malgré mes efforts, mon trouble aura tout révélé.

Elle reste absorbée dans sa douleur.

SCENE XIII.

Les Mêmes, Serviteurs du Comte.

Sur un signe du Comte, qui a remonté la scène, quelques serviteurs paraissent : il leur parle bas en désignant Marguerite, qui ne fait pas attention à ce mouvement, puis il revient auprès d'elle.

LE COMTE.

Il suffit, Marguerite; je suis satisfait de la conversation que nous venons d'avoir; elle m'a prouvé que mon Adolphine ne s'était point trompée sur l'intérêt que vous lui aviez inspiré.... Et moi aussi, je veux être votre protecteur. J'espère mériter bientôt plus de confiance de vous, et vous aider à retrouver ce fils que vous avez perdu.

MARGUERITE.

Ah ! M. le Comte rien maintenant, ne peut me le rendre !... Je n'ai plus de fils, il n'est plus de Justin pour moi... Je renonce à mon titre de mère.

LE COMTE.

Espérez davantage.... Quelle que soit l'issue de cette aventure, je vous promets de mettre tous mes soins pour connaître ce fils chéri... Attendez-moi ici. Dans un moment, j'espère vous en donner des nouvelles positives.

Il va parler aux valets, en désignant encore Marguerite.
Léonard paraît.

LE COMTE.

Vous ici, Léonard ! Suivez-moi.

LÉONARD, *à part.*

Diable !

Ils vont sortir, St.-Alban paraît.

Digitized by Google

SCENE XIV.

Les Mêmes, ST.-ALBAN.

LE COMTE, *à St.-Alban qui se montre.*

Vous aussi, Chevalier? lorsque toute la compagnie est rassemblée au château.

ST.-ALBAN.

Je viens de l'église pour m'assurer si rien ne manque.

LÉONARD, *bas à St.-Alban.*

Marguerite n'a rien dit.

ST.-ALBAN, *bas.*

Bon!

LE COMTE, *qui voit leur entretien.*

Fort bien; retournons au château. Venez, Chevalier, suivez-moi.

ST.-ALBAN.

M. le Comte, permettez; il me reste encore à donner quelques ordres.

LE COMTE, *appuyant.*

Venez, de grâce. (*A part.*) Ils sont d'accord.... ne les perdons pas de vue.

LÉONARD, *en sortant.*

Cruelle position!

LE COMTE, *aux valets.*

Vous, restez.

ST.-ALBAN, *à part.*

Quel est son dessein? J'en éprouve un secret effroi.

Ils sortent.

SCÈNE XV.

MARGUERITE, BAZILE, Serviteurs au fond.

MARGUERITE, *seule à l'avant-scène.*

Suis-je assez accablée?.... renier mon fils.... me désavouer pour sa mère!..... Mais la honte, mais l'échafaud qui te menacent!..... O mon Dieu! pardonnez-moi; je suis coupable, sans doute bien coupable..... Mais, je le demande à toutes les mères; quelle est celle qui aurait le courage de sacrifier son fils?

BAZILE, *passant pardessus un mur.*

Ouf! encore une échappée... (*Bas.*) Hé bien, mère Marguerite, le danger est-il passé...

MARGUERITE.

Il me semble qu'il revient à tout moment.

BAZILE.

Ah! mon Dieu!... que font là ces valets? Vont-ils encore me remettre en cage.

MARGUERITE.

Je n'en sais rien, ils sont là par l'ordre du Comte.

Ah! je les reconnais, ce sont mes libérateurs au château; faut que je leur donne l'accolade. (*Il y va. La musique se fait entendre.*) Qu'est-ce que c'est que ça?... (*Il remonte la scène.*) C'est le mariage... Dieu, que c'est beau! que c'est beau une procession de noces de marquis!

MARGUERITE.

C'est le cortège qui conduit mon fils à l'autel. Je me trahirais... Bazile, éloignons-nous.

Elle va rentrer; les valets s'y opposent. Pendant ce temps le cortège défile au fond.

SCÈNE DERNIÈRE.

Les Mêmes, LE COMTE, St.-ALBAN, ADOLPHINE, JUSTIN, Personnages invités, Vassaux, Serviteurs, etc.

Une musique religieuse s'est fait entendre de l'intérieur de la chapelle, dont les portes s'ouvrent. Deux Suisses, armés de hallebardes, paraissent à l'entrée. Tout le monde se range pour voir passer le cortège, qui défile par la route fleurie qui conduit à l'église. Marguerite, confondue parmi les villageois, et entourée de serviteurs chargés de veiller sur elle, exprime la plus vive émotion. Au centre du cortège s'avance Justin, rêveur, soucieux; Adolphine, à qui il donne la main, semble le remarquer. Le Comte, derrière eux, promène sur toute la scène un regard attentif. St.-Alban tremble, ainsi que Léonard. En arrière est Thomas, conduisant aussi sa future. Arrivés au milieu de la scène, Justin, Adolphine, le Comte et St.-Alban s'arrêtent. Tous les vassaux à droite et à gauche s'inclinent en offrant au jeune couple des guirlandes de fleurs, des corbeilles où sont des colombes, etc. C'est en ce moment que Marguerite, dont l'émotion s'est sensiblement accrue, veut en vain la maîtriser, détourner les regards. La vue de son fils la trouble... Elle chancelle... Elle s'écrie, emportée par la tendresse maternelle:

MARGUERITE.

Mon fils!...

Elle tombe évanouie.

ADOLPHINE, *à ce cri.*

C'est la bonne Marguerite.

JUSTIN, *frappé, s'élançant vers Marguerite, en quittant la main d'Adolphine.*

Grand Dieu! c'est ma mère!

TOUT LE MONDE.

Sa mère!

Digitized by Google

JUSTIN, *avec effroi.*

Elle n'est plus ma mère!

Stupéfaction générale. L'ordre du cortège a été rompu par l'action de Justin qui s'est précipité vers Marguerite. Le Comte a suivi en silence tous ses mouvements.

ST.-ALBAN, *à part, atterré.*

Tout est perdu!

JUSTIN.

O Dieu! sauvez ma mère, ou que je meure avec elle.

LE COMTE.

Il est donc vrai!...

ADOLPHINE, *avec la plus vive émotion.*

Marguerite, la mère de Théodore!...

LE COMTE, *avec intention.*

Théodore... mon neveu!

JUSTIN, *avec désespoir.*

Ne me donnez plus ce nom qui fait ma honte, et qui va me rendre parricide peut-être... Oui, c'est mon abandon qui l'a assassinée. (*Indiquant Marguerite qui commence à revenir peu à peu à elle.*) Marguerite est ma mère!... Ah! reviens, reviens à la vie, ô toi que j'aime, que j'aimerai toutours.

MARGUERITE, *entr'ouvrant les yeux.*

Où suis-je?

JUSTIN.

Près de ton fils!

MARGUERITE.

Mon fils!... Est-ce bien toi, Justin?... Ai-je encore un fils?...

JUSTIN.

Mon désespoir doit te le dire.

MARGUERITE, *effrayée, se rappelant les menaces de St.-Alban, repousse son fils avec égarement.*

Non, non, tu n'es pas mon fils!... Ce nom causerait ta mort!... J'ai promis, j'ai juré de renoncer à ce titre sacré... Ah! pardonne, pardonne à ma faiblesse... elle te perd!... Je croyais avoir plus de courage, mais mon cœur a triomphé.

JUSTIN.

Malheureux que je suis!... (*Avec force, s'adressant à tout le monde.*) Elle est ma mère, croyez-en mes transports!..... Non, je ne suis pas le marquis d'Esparville... je ne suis que Justin, un pauvre paysan; j'en atteste le témoignage de M. de St.-Alban.... C'est lui qui m'a fait quitter mon village et ma mère... C'est lui qui, me faisant arriver au lit de mort de madame la Marquise, m'a fait passer pour ce Théodore qui venait d'expirer au fond de l'Italie.... C'est lui, enfin, qui m'a convaincu un moment de mon adoption, et cependant je résistais encore; mais je vis Adolphine; il m'offrit l'espérance d'être son époux... Séduit, entraîné

par l'idée enivrante d'être chéri d'Adolphine, je consentis à tout!..... L'Amour est aveugle, et j'aimais avec idolâtrie!

ADOLPHINE, *vivement émue.*

Mon père!

MARGUERITE, *à genoux.*

Grâce! grâce pour mon fils!

LE COMTE, *relevant Marguerite.*

Je le vois, Justin ne fut qu'égaré. (*Indiquant St.-Alban.*) Voilà le vrai coupable!

ST.-ALBAN.

Monsieur, vous osez...

LE COMTE.

Oui, Monsieur, et rendez grâces au ciel de ce que, par honneur pour ma famille, je ne vous fais pas punir. Eloignez-vous pour jamais avec votre indigne complice. (*Allant à Justin.*) Ecoute, mon ami; je t'aimais comme Théodore, je t'avais étudié, j'avais apprécié toutes tes bonnes qualités, et tu n'as pas changé à mes yeux depuis que tu n'es plus que Justin.... mais tu ne peux maintenant devenir l'époux d'Adolphine.

JUSTIN.

Je vous entends... (*Accablé de douleur, mais prenant avec fermeté une résolution.*) Adieu, M. le Comte... adieu!... (*Il n'a pas la force de dire un dernier adieu à Adolphine qui est tout éplorée. Justin prend le bras de sa mère.*) Venez, ma mère!... mon cœur est déchiré de remords... Mais je sens que l'honneur et la probité ont repris tous leurs droits... Votre présence m'a rappelé à mes devoirs... et je les remplirai quelque pénibles qu'ils soient.... Quittons ces lieux... retournons à notre village... Là, au moins, je pourrai vivre en paix avec ma conscience..... Mes bras, je l'espère, auront encore assez de force pour cultiver la terre, et je pourrai vous nourrir du fruit de mon travail!...

ADOLPHINE, *tout en larmes.*

Marguerite!... Théodore!... (*Au Comte d'un ton suppliant.*) Mon père!... les laisserez-vous partir ainsi?

LE COMTE, *attendri.*

Eh! non, non, ils ne me quitteront pas... Oublierai-je que Justin m'a sauvé la vie, et la tienne, ma fille!... Non, je le prends sous ma protection, et je me charge de sa fortune... Il est jeune: qu'il prenne le métier des armes. Il est Français, qu'il s'illustre comme tant d'autres, et alors nous verrons.

ADOLPHINE.

O mon père!

LE COMTE.

Mon enfant, après une faute, je ne pourrais te le donner pour un doux; après un trait de bravoure, il sera digne de toi.

JUSTIN, *à ses genoux.*

M. le Comte!

Digitized by Google

Marguerite, ne quittez plus ma fille ; et nous, mes amis, nous qui chérissons ce jeune homme, pensons que s'il fut blâmable par sa faiblesse, il s'est rendu presqu'excusable en sacrifiant tout au cri de la nature.

Justin se jette dans les bras du Comte ; Adolphine l'imite. Marguerite s'incline avec respect ; tous les Villageois prennent part avec ivresse à ce tableau touchant, sur lequel le rideau tombe.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

PEBLO,

OU

LE JARDINIER DE VALENCE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

A GRAND SPECTACLE,

PAR

Jean Amand Lacorte, called

MM. SAINT-AMAND ET JULES DULONG,

MUSIQUE DE M. ADRIEN, BALLET DE M. BLACHE, DÉCORS DE MM. JOANNIS ET DESFONTAINES;

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 4 MARS 1830.

PARIS.

BEZOU, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DU THÉATRE DE M. SCRIBE,

BOULEVARD SAINT-MARTIN, N°. 29,

vis-à-vis le nouveau théâtre de l'Ambigu-Comique.

1830.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Comte DE SAN-JOSE, grand-corrégidor de Valence.....	M. MELCHIOR.
Don JACINTI, son neveu, capitaine des gardes.....	M. DAVESNE.
PEBLO, jardinier.....	M. FRÉDÉRIC LEMAITRE.
DIMIO, pêcheur.....	M. WALTER.
DIEGO, vieux domestique de D. Jacinti.	M. DUBOURJAL.
PEREZ, chirurgien et aubergiste.....	M. GILBERT.
UN ALCADE.....	M. PECRUS.
UN MULETIER.....	M. ALPHONSE.
UN ALGUAZIL.....	M. JOLY.
ELENA, fille du grand-corrégidor.....	Mad. ALLAN-DORVAL.
MARIA, sa camariste, sœur de Dimio.	Mlle. ELÉONORE.
INEZILLE, femme de Pérez.....	Mlle. PALMYRE.

Alguazils, Pêcheurs, Muletiers, Marchands de toute espèce, Valets, Gens du peuple, etc., etc.

La Scène se passe à Valence.

Imprimerie de CHASSAIGNON, rue Gît-le-Cœur, n. 7.

Digitized by Google

PEBLO,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une partie de la place du Marché de las Barcas. — A gauche la maison de Peblo, ombragée par des orangers, des cédrats et autres arbustes. — Plus loin, l'hôtel de San-José.

SCÈNE PREMIÈRE.

PEBLO, DIMIO, PEUPLE, MARCHANDS.

(*Une foule de peuple de toutes conditions couvre la place. — Des pêcheurs, des paysans, des marchands de toute espèce, débitent leurs denrées. — Dimio se fait distinguer au milieu d'eux, tandis que Péblo, seul, à l'écart, a les yeux fixés sur l'hôtel de San-José.*)

PEBLO, *à lui-même.*

J'avais cru, derrière cette jalousie... Mais, non, personne!... Allons, Péblo, tu ne la verras pas aujourd'hui!... et quand tu la verrais? quand tu parviendrais même à fixer un moment à ses regards?... Pauvre fou, qu'espères-tu?... L'humble genêt des montagnes atteignit-il jamais la hauteur du noble palmier? Vit-on jamais l'aigle des Pyrennées s'allier au triste oiseau de la nuit? Péblo, Péblo, mon ami, maudit soit le jour où la plus funeste prédiction t'inspira la plus folle des pensées!

(Il s'assied, et, la figure cachée dans ses deux mains, il se livre à ses réflexions. — Pendant les scènes suivantes, la foule s'écoule peu à peu, et se dirige vers une autre partie du marché.)

Digitized by Google

SCÈNE II.

MARIA, PEBLO.

MARIA, *sortant de l'hôtel.*

Péblo! mon cher Péblo!

PEBLO, *levant les yeux.*

Qui m'appelle? (*Avec indifférence, et reprenant sa position.*) Maria!

MARIA.

Moi-même. Mais voyez donc quel accueil il me fait! Dirait-on que je dois être sa femme? que demain nous allons être fiancés.

PEBLO, *se levant avec impatience.*

Fiancés!

MARIA.

Oui, demain... Dimio t'en a donné sa parole. Brave homme que mon frère! le plus habile pêcheur du Grao! Que ce jour va donc me rendre heureuse!

PEBLO, *à part.*

Heureuse! et moi!...

MARIA.

Mais je crois que ce bonheur me fait perdre la tête! Je viens pour t'annoncer la meilleure nouvelle, et voilà que j'oublie... Péblo, l'occasion favorable s'est enfin présentée; j'ai fait part, ce matin, de notre amour à la Sénora ma maîtresse...

PEBLO, *vivement.*

Éléna! Tu lui as dit?...

MARIA.

Tout le bien que je pense de toi. Aussi c'est peu d'approuver notre mariage, elle veut te voir.

PEBLO.

Me voir! pènses-tu donc qu'elle ne m'ait jamais remarqué?

MARIA.

Elle! O vraiment, c'est bien une vierge aussi pure qui arrêterait ses regards sur un homme!... A l'occasion de la fête que l'on célèbre en l'honneur de la confrérie de las Barcas, elle va se rendre tout-à-l'heure à Notre-Dame des Sept-Douleurs, pour y faire ses dévotions; car la sainte fille!... l'amour de Dieu est la seule chose qui occupe son âme!... En sortant de l'hôtel de

Digitized by Google

San-José, accompagnée par moi, elle doit s'arrêter ici quelques instans, pour t'assurer de sa protection.

PEBLO.

Ici!... Elénu!... Elle va venir!

MARIA.

Et j'accours t'en prévenir, afin de te mettre à même de reconnaître dignement cette insigne faveur... Allons, Péblo, fais choix à l'instant de tes fruits les plus beaux; forme un bouquet de tes plus jolies fleurs... Moi, je retourne promptement auprès de ma maitresse.

PEBLO, *à lui-même.*

Je vais la voir... lui parler!

MARIA.

Adieu, Péblo!

PEBLO, *de même.*

Ah! si j'osais...

MARIA, *l'examinant.*

Eh bien! qu'a-t-il donc? on dirait qu'il ne m'entend pas... Mon ami?

PEBLO, *préoccupé.*

Adieu, adieu, Maria.

MARIA.

Eh quoi! pas un mot d'amour... Monsieur, est-ce ainsi que vous quittez votre fiancée?

PEBLO, *avec impatience.*

Ma fiancée!... Ah! toujours, toujours ce titre insupportable!

(Il s'éloigne brusquement.)

MARIA, *stupéfaite.*

Que dit-il? Péblo! cher Péblo!... Il s'éloigne... Il me laisse; et c'est le titre de fiancé qui paraît l'offenser. Il ne m'aime donc plus? Pauvre Maria!

(Elle pleure.)

SCÈNE III.

MARIA, DIMIO.

DIMIO, *s'avançant.*

Des larmes! Qu'as-tu donc, sœur?

Digitized by Google

MARIA.

Ah! mon frère! Péblo! l'ingrat Péblo!

DIMIO.

Quelque dispute, je gage. En honneur, vous n'êtes pas plus raisonnables l'un que l'autre; que diable! chaque chose a son temps; attendez, pour vous quereller, que vous soyez mari et femme.

MARIA.

Hélas! je crains bien que cela ne soit jamais!

DIMIO.

Hein?

MARIA.

Péblo ne m'aime plus, mon frère; et je ne le vois que trop, plus le moment de m'épouser approche, et plus il s'efforce de rompre avec moi.

DIMIO.

Dis-tu vrai, Maria? Par la plus belle pannerée de poissons, que j'aie jamais débitée sur le marché de *las Barcas*, il faudra que ton beau jardinier nous donne de bonnes raisons, avant d'en venir là, s'il ne veut tâter de la lame de mon poignard... Vive Dieu! c'est que quand il s'agit de l'honneur de sa sœur, Dimio n'aime pas à plaisanter... T'aurait-il par hasard donné à entendre qu'il aurait d'autres vues?

MARIA.

Non... oh! non, mon frère.

DIMIO.

Je le crois bien, vraiment... De toutes les jeunes fillles de Valence auxquelles il peut prétendre, je voudrais bien qu'il m'en citât une seule plus jolie ou plus sage que toi!

MARIA.

Eh! Dimio... Toute ma crainte, c'est que ce ne soit pas parmi les filles de ma condition qu'il me faille chercher une rivale!

DIMIO.

Badines-tu?

MARIA.

Tiens, depuis le jour qu'une maudite vieille prédit à Péblo que la plus belle et la plus noble fille de Valence l'avouerait publiquement pour son amant, il n'est plus le même avec moi; peut-être trouve-t-il, à présent, qu'une simple camériste est un parti trop vulgaire pour lui.

DIMIO.

Oui dà!... penses-tu qu'il soit assez fou pour ajouter foi aux

Digitized by Google

propos en l'air de ce vieux suppôt du démon ? De par Dieu! si cela était ainsi, j'en rirais de bon cœur, je l'avoue; mais non, Péblo a trop de bon sens, je ne puis croire... d'ailleurs, il t'a librement choisie pour sa future épouse, sa main a touché dans la mienne en signe d'alliance, et si, pour un motif aussi frivole, il songeait à manquer à sa parole, je jure qu'il paierait cher l'affront qu'il nous ferait... Mais vois donc, quel est ce cavalier qui, depuis un moment, tourne autour de nous, comme une mouëtte à l'entour d'une barque, par un temps d'orage.

MARIA.

Ce cavalier ?...

DIMIO.

Le connais-tu ?

MARIA.

Eh! mais oui, c'est le seigneur Jacinti, le neveu du grand-corrégidor, mon maître; le plus étourdi et le plus présomptueux de tous les capitaines de l'Estramadoure.

DIMIO.

Le voilà qui se décide enfin à nous aborder.

MARIA.

Je soupçonne le motif qui l'amène.

SCENE IV.

LES MÊMES, JACINTI.

JACINTI, *bas à Maria.*

Maria!

MARIA.

Vous, Seigneur?

JACINTI.

Chut! éloigne cet homme; il faut que je te parle.

DIMIO, *à part*

Du mystère? il y a de l'amour sous jeu.

MARIA.

Dimio, laisse-nous.

DIMIO.

Volontiers... aussi bien il me reste encore quelques beaux paniers de poissons à vendre, je retourne à mon étalage: quant à toi, sœur, n'aies point d'inquiétudes: sitôt que le marché sera terminé, je vais trouver Péblo, afin d'éclaircir tes doutes; et il faudra bien que je sache enfin ce qu'il a dans l'âme. A plus tard, sœur, à plus tard ! (*A Jacinti.*) Mes grâces, Excellence!

Digitized by Google

SCÈNE V.

JACINTI, MARIA.

MARIA.

Mon frère n'est plus là; parlez, Seigneur.

JACINTI.

Tu vois un homme au désespoir, mon enfant.

MARIA.

Et pour quel motif, bon dieu?

JACINTI.

Tu le demandes? Ignores-tu donc, qu'il y a deux jours, à la *Tertulia* de la duchesse de San-Lazare, le grand-corrégidor, mon oncle, qui avait, en quelque sorte, autorisé mes assiduités auprès de ta charmante maîtresse, m'a signifié que j'eusse à ne plus mettre les pieds à l'hôtel de San-José?

MARIA.

Je le savais; mais je croyais aussi que vous aviez pris bravement votre parti.

JACINTI.

Dans les premiers momens... Oui, je l'avoue, le dépit, la colère de me voir l'objet de l'indifférence et des mépris de ma belle cousine... moi, de tout temps, habitué aux succès dans ce genre... car, tu me croiras si tu veux, foi de capitaine des Gardes, voilà le premier cœur que je trouve rebelle à mes vœux.

MARIA.

Il y a commencement à tout.

JACINTI.

Mais ce qui va te surprendre, et ce qui m'étonne moi-même, quand j'y pense, c'est que cet incident a prêté une nouvelle force à l'espèce de goût que j'avais pris pour Eléna... Comment donc? mais, chose étonnante, je crois que je suis vraiment amoureux, et voilà pourquoi j'ai recours à toi. Réponds-moi franchement, ai-je un rival?

MARIA.

Excellence... cette question?

JACINTI.

Tu hésites?... plus de doutes, j'ai un rival! Ah! je le connaîtrai, et quel qu'il soit, malheur à lui!

Digitized by Google

MARIA.

Encore un duel? Vous, Seigneur, à peine remis d'une blessure...

JACINTI.

Tout faible que je suis, il me reste assez de forces pour me venger de celui qui ose me disputer Éléna. Dis-moi son nom sur-le-champ, je veux le savoir. Eh bien, Maria?

MARIA.

Eh bien! Seigneur, s'il faut vous l'avouer, je crois que l'âme de ma belle maîtresse, est en effet, possédée du plus brûlant amour: que dis-je! je crois! j'en suis convaincue, mais quel amour! dégagé de toute idée mondaine!

JACINTI.

J'y suis... Espiègle, tu m'as fait une peur...

MARIA.

Depuis quelque temps, la fille du corrégidor ne se plaît que dans la retraite la plus austère; et quelle que soit l'heure à laquelle on se présente chez elle, on la trouve les yeux fixés sur une magnifique peinture à fresque, que moi-même, Seigneur, par des motifs bien différens, et que ma maîtresse ignore, j'éprouve aussi un plaisir infini à considérer.

JACINTI.

Que représente donc cette peinture?

MARIA.

L'Archange Michel, terressant l'esprit des ténèbres. C'est l'ouvrage d'un célèbre peintre italien, qui vint, il y a quelque temps, à Valence.

JACINTI.

Je comprends bien que le mérite de la peinture attire les regards d'Éléna; mais les tiens?...

MARIA.

Rien de plus naturel. La figure de l'Archange est précisément celle de mon prétendu, le beau jardinier de Valence.

JACINTI.

Qui?... ce Péblo, dont on vante, en tous lieux, la bonne mine? ce drôle qui, dit-on, avec sa résille, son large caleçon, ses jambes nues et sa chaussure en sparterie, a l'impertinence d'avoir meilleur air que les plus nobles de nos cavaliers?

MARIA.

Lui-même. Pendant son séjour dans cette ville, le peintre Italien eut occasion de le rencontrer... Frappé de la beauté de ses traits, et de la noblesse répandue sur toute sa personne, il conçut le projet de le peindre, et exécuta la fresque en ques-

Digitized by Google

tion sur l'une des murailles de l'appartement qu'il occupait alors dans cet hôtel. Depuis, le comte de San-José, mon maître, étant venu l'habiter, cet appartement est échu à dona Éléna, qui ne voit, comme vous pouvez le penser, dans la fidèle ressemblance de mon cher Péblo, qu'un objet de vénération et de piété. Aussi me suis-je bien gardée de lui faire part d'une circonstance qui aurait pu la troubler dans ses saintes méditations,

JACINTI.

A merveille! me voilà complètement rassuré. Revenons donc au motif qui m'amène. Maria, veux-tu me servir?

MARIA.

Que puis-je pour vous être agréable?

JACINTI.

Une bagatelle! M'introduire secrètement auprès de ma cousine...

MARIA.

Bonté divine! Y songez-vous? sans son avis! malgré la défense du seigneur corrégidor, dont le caractère irascible...

JACINTI.

Eh! il n'en saura rien. Mais il faut, à tout prix, que je voie Éléna, que je m'assure de ses sentimens. Maria, ma chère petite Maria!...

MARIA.

Non, non, impossible, Seigneur! Vraiment, la pensée seule de cette mauvaise action me fait trembler!

JACINTI, *lui donnant une bourse.*

Tiens, voilà pour te rassurer.

MARIA, *hésitant.*

Excellence!...

JACINTI.

Prends, prends, te dis-je. (*A part.*) Elle accepte! elle est à moi!

(Une cloche se fait entendre.)

MARIA.

Ah! mon dieu! le son de cette cloche annonce la fin du marché... et ma maitresse qui m'attend pour l'accompagner à l'église.

JACINTI.

Eh bien! va donc! Mais, à la nuit tombante, sur cette place... n'y manque pas... Nous aviserons au moyen...

MARIA, *se dégageant.*

Soit. Mais laissez-moi...

(Elle rentre dans l'hôtel; et Jacinti se perd dans la foule des marchands qui reviennent en scène.)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

DIMIO, MARCHANDS, PEUPLE.

DIMIO, *à ses camarades qui l'entourent.*

Allons, mes amis, plus de travail, plus de trafic, et vive le plaisir, le reste du jour! Cependant, avant de nous rendre à l'hôtellerie du Basilic, allons d'abord adresser notre prière à notre bienheureuse patronne, Notre-Dame des Délaissés. Puis, ce devoir accompli, nous irons boire aux fiançailles de ma sœur Maria avec le beau jardinier de Valence.

UNE VOIX.

Et à la santé de notre doyen!

TOUS.

Oui, vive notre doyen!

DIMIO.

Merci, camarades! Mais, chut! j'aperçois la fille de notre grand-corrégidor. Que notre recueillement, en sa présence, amis, témoigne le respect que nous portons tous à cette pieuse personne!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ELENA, MARIA, *puis* PÉBLO.

(Éléna sort de l'hôtel San-José, précédée de Maria, qui s'avance vivement vers la demeure de Péblo.)

MARIA.

Peblo! Peblo!

(Péblo paraît en ce moment sur le seuil de la porte, un bouquet à la main.)

PEBLO, *apercevant Eléna.*

C'est elle!

(Éléna, dans une pieuse méditation, et sans faire attention à ceux qui l'entourent, se dispose à traverser la place. — Maria l'arrête.)

MARIA.

Sénora, vous m'avez permis de vous présenter mon fiancé...

Digitized by Google

Ne daignerez-vous point, en passant, recevoir son hommage? (*A Péblo qui demeure immobile.*) Avance donc!

(Péblo, tremblant d'émotion, fait quelques pas en avant. — Éléna sort de sa méditation, et jette les yeux sur lui.)

ELENA, *frappée de surprise.*

Grand dieu!... Est-il possible!... Cet homme!...

MARIA.

C'est Péblo.

ELENA.

Lui! lui! ton fiancé?... (*A elle-même.*) Dieu puissant! quelle ressemblance!

MARIA, *bas à Peblo.*

Parle-lui donc.

PEBLO, *offrant ses fleurs.*

Sénora...

ELENA, *à elle-même.*

Oui, les mêmes traits, le même regard... (*Haut, avec trouble, et écartant le bouquet.*) Plus tard, plus tard! Viens, Maria, suis-moi.

(Elle s'éloigne en tournant continuellement ses regards vers Péblo, qui la suit des yeux. — Dimio et ses camarades sortent sur ses traces.)

SCÈNE VIII.

PEBLO, *seul.*

Quels regards! avec quelle expression ils étaient fixés sur moi! On aurait dit qu'un amour aussi ardent que le mien... Prédiction! prédiction, t'accompliras-tu? Ah! suivons-la... et dussé-je expirer à ses pieds, enivrons-nous encore du dangereux bonheur de contempler tant de charmes!

(Il va pour sortir. — Dimio paraît et l'arrête.)

SCÈNE IX.

DIMIO, PEBLO.

DIMIO.

Un moment!

Digitized by Google

PEBLO.

Je ne puis.

DIMIO.

Demeure, te dis-je ! il faut absolument...

PEBLO.

Parle donc, mais parle vite.

DIMIO, *l'observant.*

Un mot, d'abord; tu parais bien agité..... Péblo, es tu à jeûn?

PEBLO.

Pourquoi cette question?

DIMIO.

C'est que lorsque les fumées du vin capiteux de *Val de Pénas* ont obscurci ta raison, il n'est pas facile, tu le sais, de causer tranquillement avec toi; amis, ennemis, tu ne connais personne, tu ne respectes rien alors... Témoin ce jour, où seul contre tous les pêcheurs du Grao...

PEBLO.

Assez, Dimio !... Si ma tête est faible dans l'ivresse, si je supporte plus difficilement que toi les suites d'une orgie, à jeûn, tu le sais aussi, je n'endurai jamais patiemment la raillerie et l'injure. Que me veux-tu? explique-toi, ou je te quitte.

DIMIO.

Péblo, ta folie me fait pitié. Tu t'avises donc d'ajouter foi aux propos mensongers d'une vieille sorcière?

PEBLO, *à lui-même.*

Malédiction ! saurait-il?...

DIMIO.

Par les filets qui me font vivre! je ne suis pas curieux; mais je voudrais bien connaître l'illustre objet des affections de ton Excellence!... Dis-moi, dans quel palais, sous quelles fenêtres les guitares des jardiniers de Valence doivent-elles célébrer ta victoire? quelle est la noble dame dont tu portes les chaînes?

PEBLO, *à part.*

Il ne sait rien.

DIMIO.

Tu rougis; allons, je n'abuserai pas des avantages que me donne ta sotte vanité, si tu me promets de renoncer à tes idées folles; et pour cela, rappelle-toi seulement qui tu es? Ton père, pauvre pêcheur, a dépensé jusqu'à son dernier maravedis, pour te faire apprendre à lire et à écrire. Ta mère ! les serviteurs de nos plus minces bourgeois n'auraient pas voulu porter des chemises faites avec le lin qu'elle filait.

Digitized by Google

PEBLO.

Dimio!

DIMIO.

Je conviens que ta bonne mine t'a valu une certaine réputation. Les camériſtes des hôtels voisins, les servantes des environs ne t'ont pas épargné les œillades... Mais qu'il y a loin de ces conquêtes à celles que tu ambitionnes! crois-moi, tu es aimé de Maria, rends-lui ton cœur, et tu me remercieras un jour des conseils que t'adresse ma brusque, mais sincère amitié. Tu renonceras à tes chimères, n'est-ce pas? Allons, touche là; donne-moi ta main, pour gage de ton retour à la raison. Ta main, te dis-je!

PEBLO, *péniblement, et détournant la tête.*

La voici!

DIMIO.

Je te laisse à tes réflexions; elles seront sages, j'en suis sûr. Après la prière, je te retrouve ici, et nous allons ensemble à l'hôtellerie du Basilic, noyer dans un vin généreux le souvenir de cette bourasque. Adieu!

(Il sort.)

SCÈNE X.

PEBLO, *seul.*

Il s'en va! tant mieux! personne, au moins, ne verra la rougeur qui couvre mon front. Insensé! il n'est que trop vrai! où te conduira la folle passion qui te dévore? Le mépris d'Éléna, la vengeance d'une noble famille, la mort peut-être, voilà les fruits que tu en recueilleras! oui, la mort! car si l'orgueilleux corrégidor soupçonnait seulement... Résigne-toi, Péblo, résigne-toi! (*Il s'avance tristement vers sa demeure, et s'arrête tout-à-coup.*) Cependant la prophétie de cette maudite vieille qui semble s'accomplir. Là, tout-à-l'heure, à cette place, les regards brûlans d'Éléna, son émotion!... Si j'étais aimé!... si j'allais sacrifier mon bonheur à une puérile timidité? Après tout, qu'ont-ils de plus que moi ces fiers cavaliers qui peuvent, à chaque instant du jour, adresser leurs hommages à celle que j'aime? la nature a-t-elle été moins prodigue de ses dons envers moi? n'ai-je pas un cœur qui puisse aimer comme eux? mille fois plus qu'eux encore! et je renoncerais... non, non! que m'importe une vie consumée dans l'ennui avec cette Maria que je

Digitized by Google

hais, ces pêcheurs que je méprise ? cédons au penchant qui m'entraîne : je l'ai résolu. Éléna, tu connaîtras mon amour! on sort de l'église... Elle vient... Ce bouquet peut me servir, hâtons-nous. Si le Ciel me trahit, puissances de l'enfer, j'invoque votre secours !

(Il entre précipitamment chez lui. — Au même instant, une foule de peuple inonde de nouveau la place.)

SCENE XI.

DIMIO, PÊCHEURS, PEUPLE, *puis après* ELENA et MARIA.

DIMIO, *à ses camarades.*

Doucement donc, vous autres! Vos gosiers sont-ils tellement secs que vous ne puissiez m'attendre une minute ? Halte, vous dis-je ! Voici dona Éléna ; j'ai une requête à lui présenter, et je vais profiter...

(Tous les camarades de Dimio se rangent pour laisser passer Eléna, qui s'avance rêveuse, en distribuant des aumônes aux pauvres.)

ELENA, *à elle-même.*

Je ne sais... je ne suis pas contente de moi... des distractions involontaires au milieu de mes pieux devoirs... Grand dieu ! ne permets pas que des affections terrestres puissent un seul instant me détacher de ton culte divin!

DIMIO, *s'approchant.*

Sénora...

ELENA,

Que me voulez-vous ?

DIMIO.

C'est demain, Sénora, que ma sœur Maria devient la fiancée de Péblo.

ELENA, *à part.*

Péblo !

DIMIO.

Ce soir, nos parents, nos amis se réunissent pour fêter ce joyeux événement... si vous permettiez à ma sœur de s'absenter...

ELENA.

J'y consens.

Digitized by Google

MARIA.

Ah! ma bonne maîtresse, que de remercimens...

ELENA.

Rentrons.

(Pendant ce court dialogue, Péblo, sorti de chez lui, a traversé la foule, et au moment où Eléna se dispose à rentrer, il se met sur son passage, un genou en terre, son bouquet à la main.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, PEBLO.

ELENA, *l'apercevant.*

Ciel! encore lui!

PEBLO.

Le plus humble de vos serviteurs ose vous offrir ces fleurs... Puissiez-vous ne pas rejeter l'hommage du sentiment que leur muet langage est chargé de vous exprimer!

ELENA.

Donnez! donnez!

(Elle saisit le bouquet, et rentre en attachant de nouveaux regards sur Péblo.)

DIMIO, *à Péblo, qui est immobile.*

Suis-nous, Péblo. (*A ses camarades.*) Au Basilic!

TOUS.

Au Basilic! au Basilic!

(Ils entraînent Peblo. — La scène se vide.)

CHANGEMENT.

Oratoire d'Elena. — Fenêtre au fond avec balcon. — Portes latérales; celle de droite conduisant à la chambre à coucher. — Sur l'un des murs, une peinture à fresque, représentant Saint-Michel terrassant le démon. — Un rideau peut se tirer devant, au besoin. — Sur l'un des côtés, un coffre gothique. — Il fait nuit. — La scène est éclairée par une lampe suspendue devant la fresque.

SCENE XIII.

MARIA, *seule.*

(Elle entre avec précaution par la porte de gauche.)

Personne! bon! (*Elle s'avance doucement vers la porte de*

Digitized by Google

droite.) La Senora est là, dans sa chambre à coucher... elle tourne le dos à cette porte. Accomplissons ma promesse. (*Elle ouvre sans bruit la fenêtre du fond, et attache au balcon une échelle de soie, qu'elle avait cachée sous sa mantille.*) Il fait sombre, la rue est déserte, nul autre que le senor Jacinti... (*Elle revient en scène.*) C'est mal pourtant; mais n'est-il pas le cousin de dona Éléna?.. il doit l'épouser un jour... Qui sait? j'aurai peut-être contribué... J'entends ma maîtresse, feignons d'être occupée.

(Elle va au coffre, et après quelques difficultés pour faire jouer le ressort qui le ferme, elle en soulève le couvercle, et semble fort attentionnée à y chercher quelque chose.)

SCÈNE XIV.

ELENA, MARIA.

(Eléna s'avance lentement et pensive; elle tient à la main le bouquet que Péblo lui a offert.)

ELENA, *à elle-même.*

Toujours cette pensée! elle m'obsède!... Ici, peut-être, elle ne me poursuivra pas. Que dis-je? et cette image! qu'elle ne frappe plus mes regards. (*Elle tire le rideau sur la peinture.*) Puissé-je également la bannir de mon âme! (*Elle s'assied.*) Maria!

MARIA.

Senora!

ELENA, *avec distraction.*

Mon père ne m'a pas demandée?

MARIA.

Non, Senora. Enfermé dans son cabinet avec un envoyé de la Cour...

ELENA, *l'interrompant.*

Que tiens-tu donc à ta main?

MARIA, *tenant une résille qu'elle a prise dans le coffre.*

Une résille, Sénora, une résille que j'ai tressée pour mon cher Peblo.

ELENA, *à part.*

Toujours! toujours cet homme! (*Haut, avec amertume.*) Tu l'aimes donc bien, ce Peblo?

MARIA.

Ah! Sénora, plus que je ne puis l'exprimer

Digitized by Google

ELENA.

Et lui, lui, ressent-il pour toi la même affection?

MARIA.

Sans doute... C'est-à-dire, autrefois du moins; car maintenant...

ELENA, *se maîtrisant à peine.*

Comment? Que dis-tu?

MARIA.

Mais, non, fausse crainte, jalousie de ma part. Mon frère m'a complètement rassurée... Peblo m'aime, Sénora, il m'aime beaucoup.

ELENA, *avec humeur.*

Il suffit. Que m'importe cette mutuelle tendresse? (*Elle jette brusquement le bouquet sur la table.*) Sortez, Maria, je n'ai pas besoin de vous... rentrez dans votre chambre.

MARIA.

Dans ma chambre, Senora? et Dimio qui m'attend...

ELENA.

Sortir à cette heure? y songez-vous? Non, j'ai eu tort de consentir... d'ailleurs, vos services me sont nécessaires... je m'ennuie, vous me tiendrez compagnie. Asséyez-vous.

MARIA, *à part, s'asseyant.*

Elle a de l'humeur, il faut que j'en souffre. Suis-je malheureuse!

ELENA, *après un moment de silence.*

Maria, tu pleures? (*A part.*) Pauvre fille, je suis injuste envers elle. (*Elle se lève, et s'approche de Maria.*) Tiens, prends cette bague, et conserve-la toujours; ce collier de perles aussi; je veux que tu le portes le jour de ton mariage avec Péblo... Péblo!... Tu lui diras que c'est moi qui te l'ai donné, entends-tu?...

MARIA, *lui baisant la main.*

Ma chère maîtresse, que de bontés!

ELENA.

Maintenant tu peux sortir; oui, va retrouver ton frère, ton fiancé. A demain, Maria, à demain.

MARIA, *à part.*

Ne lui donnons pas le temps de se dédire.

(Elle sort en courant.)

Digitized by Google

SCENE XV.

ELENA, *seule.*

Elle est heureuse, et moi, moi, que je souffre !.. Oui, un trouble que je ne puis définir ! la vue de ce jeune homme, sa ressemblance avec cette image, qu'une force irrésistible m'entraîne à contempler sans cesse ! voyons encore. (*Elle écarte le rideau.*) Que cette figure est belle ! tant de perfection ! un simple mortel ne peut y atteindre ! non, ce Péblo ne ressemble pas... et pourtant les mêmes traits, la même noblesse ! Singulier jeu du hasard ! oh ! non, c'est plutôt le Ciel qui, pour me punir, m'humilier, a permis qu'un homme de cette classe, réalisât une beauté idéale, qui trop souvent absorbait mes pensées... le fiancé de Maria ! Demain, cette peinture disparaîtra pour jamais d'ici. (*Elle se rassied.*) Que cette soirée me paraît longue ! et ne pouvoir ni dormir, ni prier. (*Elle prend son bouquet, qu'elle semble respirer avec délices.*) Quel parfum ! que ces fleurs sont fraîches ! quelle variété dans leur choix ! une rose, une pensée, du jasmin. (*Elle écarte chaque fleur qu'elle nomme.*) Ciel ! quel est ce papier ? J'ai peine à respirer... Cet homme oserait-il ? quelle idée !.. c'est quelque faveur, quelque grâce, peut-être, qu'il sollicite. Lisons. (*Après avoir lu.*) L'audacieux ! qui l'aurait cru ? me déclarer une indigne passion ! et dans quels termes ? O comble de l'humiliation ! cette injure me rend toute ma fierté ; je ferai châtier ce misérable. Oui, je vais trouver mon père, et..,

(Elle va pour sortir, et se rencontre avec Jacinti qui, pendant la fin de ce monologue, a passé sur le balcon et est entré dans la chambre.)

SCÈNE XVI.

ELENA, JACINTI, *enveloppé dans son manteau.*

ELENA, *avec effroi.*

Un homme !

JACINTI.

Plus bas, belle cousine.

Digitized by Google

ÉLÉNA, *le reconnaissant.*

Jacinti!

JACINTI.

Moi-même.

ELENA.

Qui vous a permis? Que venez-vous faire ici? Mon père ne vous a-t-il pas interdit sa porte?

JACINTI.

Oui, mais.....

ELENA.

Sortez, sortez à l'instant! ou, dans mon indignation...

JACINTI.

De grâce, calmez ce courroux; d'aussi jolis yeux, comme le diraient nos poètes, ne sont pas faits pour lancer la foudre.

ELENA.

Mais quelle audace! s'introduire chez moi... la nuit.

JACINTI.

Rassurez-vous; on ne peut nous surprendre, souffrez que je vous explique...

ELENA.

Je ne veux rien entendre.. votre présence ici est un outrage.. votre conduite m'indigne.. elle élève, pour jamais, un obstacle entre nous deux.

JACINTI.

Phrases d'usage, je m'y attendais; est-ce tout?

ELENA, *prêtant l'oreille*

O ciel! écoutez! n'entends-je pas du bruit?

JACINTI.

Non, personne.

ELENA.

Mais si! on vient de ce côté,.. ce ne peut être que mon père. C'est lui! fuyez, je vous en supplie!

JACINTI.

Pourquoi? une explication peut décider de mon sort, et puisqu'elle se présente...

ELENA.

Eh! mon dieu! voulez-vous donc me perdre? mon père me croirait d'intelligence avec vous. Ah! pour moi, du moins, fuyez, je vous en conjure.

JACINTI.

Fuir? non! (*A part.*) Sans savoir à quoi m'en tenir.

ELENA.

Partez! partez!

Digitized by Google

JACINTI.

Impossible! de ce corridor, pour gagner la fenêtre, je pourrais être aperçu.

ÉLÉNA.

Il me perd!

JACINTI.

Si je pouvais me cacher. Eh parbleu! ce coffre?

ÉLÉNA.

Que dites-vous?

JACINTI.

D'ailleurs, ce n'est que pour un moment.

ÉLÉNA.

Je tremble!

JACINTI.

Allons, au revoir, cousine; décidément je suis en bonne fortune.

(Il se blottit dans le coffre, dont le couvercle retombe avec un bruit de serrure qui indique que le ressort s'est fermé. — Don Jose paraît aussitôt.)

SCÈNE XVII.

DON JOSE, HELENA.

D. JOSE.

Tu es seule, Éléna?

ELENA, *troublée.*

Oui, mon père... seule... seule...

D. JOSE.

Je m'en félicite. Ce que j'ai à te dire n'admet pas de témoins. Mais qu'as-tu donc, mon enfant? tu parais souffrir...

ELENA.

Je l'avoue, un malaise subit... Ne vous alarmez pas cependant... Un peu de repos suffira pour me remettre, et si vous le permettez...

(Elle veut se retirer.)

D. JOSE, *la retenant.*

Demeure... il est indispensable que nous causions quelques instans ensemble.

(Il s'assied.)

Digitized by Google

ELENA, *à part.*

Quelle situation!

D. JOSE.

Assieds-toi. (*Quand elle est assise.*) Je suis informé, ma fille, que depuis la défense que je lui ai faite de se présenter ici, ton cousin Jacinti n'a cessé de se montrer autour de cet hôtel.

ELENA, *à part.*

Grand dieu! soupçonnerait-il?...

D. JOSE.

Déjà le scandale de son dernier duel m'avait indisposé contre lui; mais une circonstance, encore plus grave à mes yeux, est venue rompre pour jamais les liens qui nous unissaient, et je ne te pardonnerais pas, Elena, d'autoriser à mon insçu les espérances qu'il semble avoir conservées.

ELENA, *à part.*

Et il est là!

D. JOSE.

Je sais, toutefois, que tu n'as pour lui qu'une froide amitié, et tu n'en apprécieras que mieux les motifs de la résolution que j'ai prise. Le duc de Mansilla, chef de la branche aînée de notre illustre famille, vient de mourir. J'espérais que les dignités dont il était investi me seraient un jour dévolues; mais ton cousin, à force d'intrigues, sans doute, est parvenu à se faire nommer son légataire universel, et si Sa Majesté eût confirmé ce choix, je me serais vu dépouiller de ces honneurs que j'ambitionnais.

ELENA, *à part.*

Que je souffre! (*Haut.*) Mais mon père, ces détails...

D. JOSE.

T'intéressent plus que tu ne le penses. J'ai dû, pour la gloire de mon nom, réclamer contre le testament du vieux duc, et profitant de la présence du roi dans nos murs, je lui ai fait parvenir mes humbles suppliques. Un envoyé, que je quitte à l'instant, vient de m'apprendre que Sa Majesté est disposée à me rendre justice; mais elle y met une condition à laquelle il dépend de toi seule de satisfaire.

ELENA, *à part.*

Il ne s'en ira pas, ô mon dieu!

D. JOSE.

Ma fille, parle-moi avec franchise : Quels sont tes projets pour l'avenir?

Digitized by Google

ELENA.

Je vous l'ai déjà dit, mon père... finir mes jours dans la solitude d'un cloître.

D. JOSE.

Je n'y puis consentir. Non, l'unique rejeton de ma famille ne doit pas s'ensevelir dans un couvent. Elena, il faut, au contraire, que tu acceptes un époux. Le roi, lui-même, veut le choisir, et tel est le prix qu'il met à ses bontés.

ELENA.

Quoi, mon père, sans savoir le nom de celui qu'on me destine...

D. JOSE.

Demain, seulement, il me sera connu; mais il est digne de nous sans doute, et j'attache le plus grand prix à cette alliance, qui doit réaliser pour moi le plus brillant avenir. C'est t'en dire assez, pour que je n'aie pas besoin de recourir à l'autorité que la nature m'a donnée sur toi. Elena, mon enfant, consens-tu à combler les désirs de ton père?

ELENA, *avec effort.*

Eh bien, mon père, puisque vous le voulez absolument... Oui, j'obéirai.

D. JOSE, *se levant.*

Je n'attendais pas moins de ma fille chérie. Au surplus, tu n'auras pas à te repentir de ta soumission. L'homme qui possède la faveur de son souverain ne peut que mériter l'estime générale, et ton bonheur est assuré.

ELENA, *à part.*

Qu'il s'éloigne donc!

D. JOSE.

Je te laisse. Demain, je l'espère, le repos aura fait disparaître jusqu'aux moindres traces de ton indisposition; demain aussi, j'aurai tout préparé pour notre commune félicité.

(Il embrasse sa fille et sort. — Elena l'accompagne péniblement jusqu'à la porte, qu'elle referme aussitôt.)

SCÈNE XVIII.

ELENA, JACINTI.

ELENA.

Ah! le ciel en soit loué! (*Elle ouvre le coffre.*) Partez,

Digitized by Google

Jacinti, et délivrez-moi de la frayeur que me cause votre présence. Il ne me répond pas... Jacinti!... Nul mouvement!... Grand dieu! la privation d'air, les suites de sa blessure... Évanoui, peut-être.. sa main est glacée, son cœur ne bat plus!.. Il est mort! mort! Ah! grand dieu! que vais-je devenir?... Un cadavre ici... seul avec moi!... Ah! malheureuse! Quel parti prendre? Faut-il appeler? Oh! non, non, un homme chez moi, la nuit! Et que dirait mon père, qui à l'instant même... Je ne le puis... pour mon honneur... non, non, je ne le puis... Mais que faire? Mon dieu, que faire? Et pourtant il faut absolument... O mon dieu! mon dieu! prenez-moi en aide!

(Elle tombe à genoux comme anéantie. — Moment d'un lugubre silence, bientôt interrompu par la voix de Peblo qui, sous la fenêtre, chante une séguedille sur un air vif et léger.)

Dieu! ces accens!... Un homme! (*Elle court à la fenêtre.*) C'est Peblo! Ah! qu'il fasse cesser mon horrible embarras! Oui, oui, justement... cette échelle... Péblo! accourez! ne perdez pas de temps!... Il m'a entendu! il vient!... Ah! je suis sauvée! sauvée!... Imprudente! qu'ai-je fait?... Me confier à cet homme qui, tout-à-l'heure... L'introduire chez moi!... Non, non, qu'il ne vienne pas! (*Péblo paraît.*) Il est trop tard!

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, PEBLO.

PÉBLO, *dans le fond.*

Ce n'est point une illusion... Elle m'a appelé!... c'était bien sa voix! Oui, la voici. Mon cœur suffit à peine à tant de félicité! (*Il s'élance vers Elena.*) Elena!

LENEA, *se dégageant avec colère.*

N'approchez pas!

PEBLO, *surpris.*

De la colère... pourquoi? N'est-ce pas votre volonté qui m'amène ici?... et mon amour...

ELENA.

Arrêtez, Péblo; et ne vous méprenez pas plus long-temps sur les motifs qui me font agir.

PEBLO.

Que penser?...

Digitized by Google

ELENA.

Péblo, ma vie dépend du secret que j'ai à vous confier; voulez-vous, dites-moi, me tirer du plus cruel embarras? me sauver de l'infamie?

PEBLO.

Si je le veux, Éléna!... parlez, que faut-il faire?

ELENA.

Approchez-vous de ce coffre... regardez... là!

PEBLO.

Que signifie? (*Il s'approche du coffre.*) Un homme!

ELENA.

Il est mort!

PEBLO, *atteré.*

Mon sang se glace...

ELENA.

Péblo!... au nom du Ciel, délivrez-moi de cette horrible vue!

PEBLO.

Fatale erreur! le voile se déchire... Un homme! un amant favorisé, sans doute! et moi qui croyais...

ELENA.

Vous hésitez!... Ah! par pitié... ma reconnaissance sera sans bornes, elle vous suivra partout... de l'or, tout l'or que vous pourrez désirer!

PEBLO.

Affreuse jalousie! tourmens de l'enfer!... Moi! moi! si indignement abusé... Non, je ne deviendrai pas l'instrument de votre salut!

ELENA, *sanglottant.*

Ah! je n'ai donc plus qu'à mourir!

PEBLO.

Elle pleure!... Éléna, sois donc satisfaite. (*A part.*) Mais il t'en coûtera cher!

ELENA.

Vous me rendez à la vie... Traversez ma chambre à coucher... gagnez le jardin... au bout de l'allée d'orangers, une petite porte, en voici la clé... Partez! partez! ou je meurs.

(Péblo, sans répliquer, enlève d'un bras nerveux le corps de Jacinti, enveloppé dans son manteau, et se dirige vers la porte de droite.)

PEBLO, *à part.*

Cette clé... Je reviendrai!

(Il disparaît. — Eléna épuisée tombe sur le parquet.)

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

Le Théâtre représente une cour de l'hôtellerie du Basilic. — Au fond la porte d'entrée qui ouvre sur une place. La maison sur l'un des côtés, çà et là des tables. — Il fait nuit. — La Scène est éclairée par des lampes posées sur les tables.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIA, INEZILLE, PEREZ, MULETIERS, JEUNES FILLES, etc.

(*Au lever du rideau des jeunes filles et des jeunes garçons se livrent à la danse. — Les tables sont occupées par des muletiers, des laquais et des pêcheurs qui jouent et boivent. — Dans un coin de la Scène on remarque Maria qui pleure. — Quelques-unes de ses compagnes semblent chercher à la consoler. — La danse cesse presqu'aussitôt que le rideau est levé.*)

MARIA, *pleurant.*

Pauvre Maria, point de Péblo, point de fiancé! c'est pour le coup qu'il ne m'est plus permis de douter de son inconstance.

INEZILLE.

Assez, assez pleurer, jeune fille; y a-t'il du bon sens de se chagriner ainsi pour un homme? à votre place, j'aimerais mieux rester fille toute ma vie.

UN MULETIER.

Dieu me damne, dame Inésille, vous en parlez à votre aise; vous, remariée en quatrième noces, au barbier - chirurgien Pérez.

INEZILLE.

C'est justement parce que j'ai l'expérience acquise dans trois

Digitized by Google

cufers successifs, sans compter le courant, que je me crois en droit de conseiller ainsi cette pauvre enfant... Vous seriez bien habile, Monsieur le beau parleur, si vous m'enseigniez auss le moyen de faire un bon ménage!

LE MULETIER.

Pourquoi pas?... Ne vous mêlez jamais que de ce qui vous regarde; devenez plus douce, moins acariâtre; faites un peu moins à votre tête, un peu plus à celle de votre mari; soyez, en un mot, tout le contraire de ce que vous êtes, et je vous réponds...

INEZILLE.

Ta, ta, ta, vraiment? vous verrez que j'aurai pris un mari pour faire sa volonté!... non, non; que le Ciel me fasse la grâce de me rendre veuve une quatrième fois, et je jure...

PEREZ, *qui écoutait la conversation.*

Bien obligé du souhait, ma chère épouse.

INEZILLE.

Vous étiez là? tans pis pour vous; que venez-vous faire ici? les soins de cette auberge ne me regardent-ils pas exclusivement?

PEREZ.

D'accord, douce moitié! mais vous excuserez ma présence en faveur de l'intention; je venais boire avec ces braves gens à la santé des bons ménages.

(Eclat de rire général.)

TOUS.

Oui! oui! à la santé des bons ménages!

(Tout le monde rit de la mauvaise humeur d'Inésille, qui se tient un moment à l'écart. — Dimio paraît.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, DIMIO.

MARIA, *allant au-devant de lui.*

Mon frère! eh bien?

DIMIO.

Je suis furieux! indigné!... Depuis que je t'ai quittée, j'ai parcouru le Grao, la place, toutes les hôtelleries de Valence... pas plus question de Pédro que s'il n'eût jamais existé. Il paiera cher l'affront qu'il nous fait!

Digitized by Google

MARIA.

Pourtant, mon frère, si, retenu malgré lui...

INEZILLE, *qui s'est approchée.*

Allons! bon! ne va-t-elle pas prendre sa défense? Pauvre dupe! Je vous dis, moi, que votre Péblo est un monstre! un scélérat!...

LE MULETIER.

Et moi, je suis de l'avis de cette jeune fille; je soutiens qu'il ne faut pas le condamner sans l'entendre. Il va venir et tout s'expliquera. En attendant, il se fait tard; nous avons la nuit pour boire, nous autres hommes; mais ces jeunes filles n'ont plus que quelques instans à se divertir. Allons, enfans, encore un boleritto!

BALLET.

(L'heure sonne à la cathédrale.)

MARIA.

Onze heures! Il faut que je rentre à l'hôtel. Allons, c'est fini, je ne le verrai pas!

DIMIO.

Je t'accompagne, sœur.

TOUTES LES JEUNES FILLES.

Et nous aussi.

DIMIO, *bas à sa sœur.*

Console-toi, tu seras vengée, ou je ne m'appelle pas Dimio. (*Haut.*) Mes amis, entrez toujours dans la salle que dame Inézille nous a réservée; je ne tarderai pas à vous rejoindre.

INEZILLE.

Quelle orgie! Il n'y aura pas moyen de dormir cette nuit!

DIMIO.

Viens, Maria!

(On va se séparer. — Un alguazil paraît.)

TOUS.

Un alguazil!

SCÈNE III.

LES MÊMES, L'ALGUAZIL.

L'ALGUAZIL.

Le seigneur chirurgien?

Digitized by Google

PEREZ.

C'est moi.

L'ALGUAZIL.

Venez vite. L'alcade réclame vos soins pour un jeune homme qu'on vient de trouver étendu, sans mouvement, sur le Grao.

PEREZ.

Je suis à vous... le temps de prendre ma trousse et mes lancettes!

(Il entre dans la maison; tout le monde se presse autour de l'alguazil. — En ce moment Péblo paraît au fond, et se cache pour mieux écouter.)

SCENE IV.

LES MÊMES, *hors* PEREZ; PEBLO.

INEZILLE.

Santa-Madona! quel accident!

LE MULETIER.

Serait-ce un assassinat?

L'ALGUAZIL.

J'étais en patrouille avec quelques-uns de mes camarades, lorsque nous apercevons un homme chargé d'un pesant fardeau, et qui semblait chercher à se glisser dans l'ombre; il se dirigeait vers le port. Nous avançons; il allonge le pas.. On lui crie d'arrêter; il redouble de vitesse. Cependant, nous allions l'atteindre, lorsque, désespérant de nous échapper, il jette à terre ce qu'il portait, et disparaît aussitôt par un chemin détourné. Nous approchons, et nous trouvons un homme mort.

TOUS.

Mort!

L'ALGUAZIL.

Ou du moins évanoui; car aucune contusion, aucune marque qui indique un acte de violence. L'alcade est prévenu; il arrive, et, suivant la loi, il requiert la présence d'un chirurgien, pour constater l'état du corps, avant de le faire enlever.

MARIA.

Et Péblo qui a disparu! si c'était?... Seigneur Alguazil... ce jeune homme... sa tournure?... sa mise?...

L'ALGUAZIL.

Tout annonce un noble cavalier.

Digitized by Google

MARIA.

Je respire !

PEREZ, *reparaissant.*

Seigneur Alguazil, je suis à vos ordres.

L'ALGUAZIL.

Venez !

DIMIO.

Partons aussi, jeunes filles.

(L'alguazil et Pérez sortent d'un côté. — Dimio, Maria et les femmes accompagnées d'Inézille, qui s'éloigne un moment avec eux, se retirent d'un autre. — Les hommes entrent dans l'hôtellerie. — Péblo se montre avec précaution.)

SCENE V.

PEBLO, *seul.*

Je suis hors de danger !... Il était temps, si mes jambes eussent fléchi, j'étais saisi, conduit devant l'alcade ; qu'aurais-je répondu, ce cadavre sur mes épaules ? heureusement j'en suis quitte pour la peur. Reposons-nous un moment. (*Il s'assied auprès d'une table.*) Du vin ! tant mieux. (*Il se verse et boit.*) Mais ce danger, quand j'y songe ; pour qui l'ai-je couru ? pour qui ?... pour une ingrate qui me méprise peut-être ! Elle... Eléna... me mépriser ! en a-t-elle le droit, maintenant ? l'événement de cette nuit n'a-t-il pas rapproché la distance qui nous séparait ? n'est-elle pas à ma discrétion ? si je savais profiter de mes avantages ! pourquoi pas ? réfléchissons.

(Il se verse encore à boire. — Inézille revient.)

SCENE VI.

PEBLO, INEZILLE.

INEZILLE.

Quel est cet ivrogne ? Eh mais ! je ne me trompe pas, c'est lui, c'est Péblo ! (*Se rapprochant.*) Vous voilà donc, bon sujet ?

Digitized by Google

n'avez-vous pas de honte?... une fille aussi jolie, lui causer tant de peine!

PEBLO, *avec impatience.*

Au diable! la sorcière. Du vin!

INEZILLE.

Mais patience... Le seigneur Dimio est outré, et sa sœur Maria...

PEBLO.

Dimio! Maria! et que m'importe! Du vin, vous dis-je!

INEZILLE.

Entrez là-dedans, vous en trouverez, et des camarades pour vous aider à le boire.

PEBLO, *déjà étourdi.*

Vieille folle! ne m'entends-tu pas? Je veux rester ici, j'ai besoin d'air! du vin! du vin sur le champ, ou par le chef de ma mère...

(Il avance sur elle d'un air menaçant.)

INEZILLE, *à elle-même.*

Serait-il gris? le Ciel, en ce cas, me préserve de sa fureur! (*Haut.*) En voilà, seigneur, en voilà!... du yelpès excellent; un peu capiteux, par exemple.

PEBLO, *se rasseyant.*

C'est ce qu'il me faut!

INEZILLE, *à part.*

Oui, pour t'achever.

PEBLO.

Laisse-moi! va-t'en!

INEZILLE, *à part, le contrefaisant.*

Laisse-moi! va-t-en! grossier! Allons prévenir ses camarades de son retour; on le retiendra... Dimio arrivera... Ils se querelleront, et ça m'amusera.

(Elle rentre.)

SCÈNE VII.

PEBLO, *seul, après avoir bu.*

Délicieux! il ranime mes forces, il dissipe les noires humeurs qui assiégent ma pauvre tête! puisse-t-il les en bannir tout-à-fait! Les bannir?.. Non, qu'il les mette en mouvement plutôt! l'explosion sera terrible! Éléna! perfide Éléna! quand, plein de confiance, j'accourais à sa voix, un autre!... Affreux

Digitized by Google

tourmens, que ceux de la jalousie ! Trop heureux rival ! il est mort dans ses bras, peut-être ! Ah ! l'image de son bonheur excite en moi des transports de rage ! Ce bonheur !... et moi aussi, je le paierais de ma vie entière ! (*Il boit encore.*) Eh bien ! qui m'empêche ?... Cette clé, que l'ingrate m'a confiée, est encore dans mes mains ! la voici ! L'obscurité, le sommeil d'Éléna... tout me favorise ! tout ! et j'hésite ! et je balance !... (*Il boit une dernière rasade.*) Non, loin de moi craintes et remords puérils ! Dût la terre m'engloutir ensuite ! il le faut !... cette nuit !... Allons !...

(Il se lève en chancelant, et s'apprête à sortir. — Quelques-uns de ses camarades, sortis au même instant de l'hôtellerie, lui barrent le passage.)

SCENE VIII.

PEBLO, LE MULETIER ET SES CAMARADES.

LE MULETIER.

On ne passe pas !

PEBLO, *à part.*

Eux !... contre-temps !... (*Haut.*) Laissez-moi, camarades, il faut...

LE MULETIER.

Serviteur !... te voilà ! nous te gardons !

TOUS.

Oui ! oui !

PEBLO.

Au moins, ce ne sera pas malgré moi !

LE MULETIER.

Si fait, parbleu ! tu vas voir. A moi, vous autres ! (*D'autres buveurs arrivent avec des verres et des bouteilles.*) Tu le vois, nous sommes en force et bien armés, j'espère... La résistance est inutile !

PEBLO, *cherchant à déguiser son ivresse.*

Amis, je vous l'ai dit... laissez-moi... on m'attend !

LE MULETIER.

Ah ! dites donc, vous autres, l'entendez-vous parler ?... Comme sa langue est épaisse ! Ah ! sournois, tu as pris un à-compte sans tes camarades ! Mais comme je suis le plus honnête muletier de l'Andalousie, tu t'achèveras avec nous.

Digitized by Google

PEBLO, *à part.*

Il faut céder, mais dans un moment...

LE MULETIER.

Un verre de vin à Peblo!

PEBLO.

Soit! (*Il boit.*) Maintenant vous allez me laisser...

LE MULETIER.

Non pas, s'il vous plaît! Versez encore, et *brindis* général en l'honneur de ta fiancée, de ta jolie Maria!

PEBLO, *avec colère.*

Maria!... non, non, je ne porterai pas ce *brindis!*

(Il jette à terre et brise son verre. — Dimio paraît tout-à-coup.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DIMIO.

DIMIO.

Par la mort! et quelle raison?...

PEBLO, *dont l'ivresse augmente.*

En ai-je à donner à mons Dimio, le pêcheur?

DIMIO.

Insolent! (*Il s'élance sur lui, le couteau à la main. — On les sépare.*) Vous avez raison, camarades; l'état où il est mérite plus de pitié que de colère... le lâche! Vas! le pêcheur Dimio te faisait trop d'honneur encore, en t'alliant à sa sœur!.. mais maintenant tout est fini entre nous; Maria te méprise, et jamais elle ne sera ta femme!

PEBLO.

Maria!... voyez le grand malheur!... quelle perte je fais-là! (*Avec emphase.*) Moi! moi destiné aux faveurs de la plus noble, de la plus belle fille de Valence!

(Eclat de rire général.)

PEBLO, *blessé de l'hilarité de ses camarades.*

Hein! suis-je donc maintenant ici un objet de risée? Je l'ai dit, et je le répète; oui, la plus belle et la plus noble fille de Valence!... Permis à vous tous, dignes conquérans de ces beautés vulgaires, dont les faveurs appartiennent à quiconque se donne la peine de les demander, ou s'abaisse jusqu'à les payer à vil prix; permis à vous, dis-je, de douter de mon bon-

Digitized by Google

heur!... mais voyez-vous cette clé? la noble fille qui l'a remise dans mes mains, n'a rien à me refuser... non, rien! elle me recevra cette nuit dans une chambre éclatante de dorures, revêtue elle-même d'habits plus riches et plus somptueux que ceux que porte notre souveraine, lorsqu'elle monte sur son trône... Eh bien! vous ne riez plus, Messeigneurs?.. vous êtes confondus!...

(Le discours de Péblo a changé la gaîté de ses camarades en une espèce d'étonnement qui tient de la stupeur. — Une rumeur sourde règne dans l'assemblée.)

DIMIO.

Ah! c'en est trop! Amis, supporterons-nous plus longtemps les discours de cet ivrogne? souffrirons-nous que, non content de nous humilier, de nous mépriser, il ose compromettre, dans ses vanteries, la noblesse de Valence?

VOIX CONFUSES.

Non! non! dehors! dehors! qu'il sorte! c'est un imposteur!

PEBLO, *d'une voix éclatante.*

Un imposteur, moi!.. et si je prouvais la vérité de ce que j'ai dit?

TOUS.

A quoi bon?... Non! non! c'est inutile! qu'il sorte! qu'il sorte!

LE MULETIER, *montant sur une table, et dominant l'assemblée.*

Un moment! un moment! justice avant tout! Si Peblo a menti, c'est un drôle qui ne mérite pas d'indulgence, j'en conviens; mais il offre de prouver son dire, et nous devons attendre l'effet de sa promesse.

PLUSIEURS VOIX.

C'est juste! c'est juste!

DIMIO.

Qu'il nous convainque donc! Et seul, ensuite, j'aurai à lui demander raison de l'insulte faite à ma sœur! Mais, dans le cas contraire, je propose que l'imposteur soit rayé de la confrérie, chassé du marché de las Barcas, et repoussé même de la ville de Valence, où il ne pourra reparaître, sans encourir les effets de notre colère.

TOUS.

Approuvé! approuvé!

PEBLO.

Soit! je me soumets à la condition, et m'engage, en outre,

Digitized by Google

à régaler l'assemblée, si la preuve que je lui ai promise ne la satisfait pas.... avant une heure !

TOUS.

Bravo ! bravo !

DIMIO, *à part.*

Dirait-il vrai?

PEBLO, *avant de s'éloigner.*

Attendez donc mon retour. Place! place au favori de la beauté !

DIMIO, *à part.*

Vas, tu n'échapperas pas à ma vengeance !

(Bruit sinistre au dehors.)

PÉBLO, *s'arrêtant.*

Qu'est-ce que cela ?

SCENE X.

LES MÊMES, INEZILLE.

INEZILLE, *accourant.*

Bonté divine!

TOUS.

Qu'y a-t-il?

INÉZILLE.

Ce jeune cavalier qu'on a trouvé tout-à-l'heure sur le Grao...

TOUS.

Eh bien ?

INEZILLE.

Je viens de distinguer à la lueur des torches... on le transporte ici.

PEBLO, *à part.*

Mon rival!... Si j'allais partager son sort?.... Qu'importe?... Meurs, Peblo ! et qu'Elena t'appartienne !... Allons !

(Il s'éloigne en chancelant. — Au même instant le cortége funèbre paraît, et le corps de Jacinti, porté par les alguazils, est transporté dans l'hôtellerie.)

CHANGEMENT.

(Chambre à coucher d'Eléna. — Au fond, le lit. — A gauche, porte

Digitized by Google

conduisant à l'oratoire. — A droite, petite porte au premier plan, conduisant au jardin. — La scène faiblement éclairée par une lampe en marbre.)

SCENE XI.

ELENA, MARIA.

MARIA, *prodiguant des soins à Elena.*

Eh bien, ma bonne maitresse?...

ELENA.

Je me sens mieux.

MARIA.

Plutôt que de répandre l'alarme, j'ai préféré rester seule auprès de vous.

ELENA, *vivement.*

Tu as bien fait. Une contrariété, une promesse que mon père a exigée de moi...

MARIA, *à part.*

Dieu soit loué! ce n'est pas ce que je craignais...Don Jacinti ne sera pas venu.

ELENA.

Maria, il faut garder le silence sur cet accident, entends-tu? Je veux, surtout, éviter à mon père des inquiétudes inutiles.

MARIA, *à part.*

A tout hasard, j'ai bien fait d'enlever l'échelle de soie.

ELENA.

Tu me le promets, n'est-ce pas?

MARIA.

Oui, Senora. Hélas! j'ai bien assez de m'occuper de mes propres chagrins.

(Elle se retire à l'écart.)

ELENA, *à elle-même.*

Je n'ose l'interroger, et pourtant elle seule!... Cruelle incertitude! Qu'est devenu Peblo? (*Haut.*) Maria, tu parais triste... cette soirée te promettait tant de plaisirs!

MARIA.

Oui, mes fiançailles avec Peblo...

ELENA.

Peblo! tu le quittes, sans doute?

MARIA.

Hélas! Senora, je ne l'ai pas même vu, et c'est ce qui cause ma peine.

Digitized by Google

ELENA, *avec anxiété.*

Tu ne l'as pas vu?

MARIA.

Vainement nous l'avons attendu, vainement aussi mon frère a parcouru toute la ville...

ELENA, *à elle-même.*

Juste ciel! il aura été arrêté! il aura tout avoué... Je suis perdue, perdue sans ressources!

MARIA.

Senora, quelle agitation!...

ELENA, *prêtant l'oreille.*

Écoute! N'entends-tu rien? aucun bruit?....

MARIA.

Aucun.

ELENA, *à elle-même.*

Étrange contradiction! Je tremble à l'idée de revoir cet homme! et je souhaite son retour! je le souhaite!....

MARIA.

Ma bonne maitresse!...

ELENA.

Laisse-moi!... va prendre du repos! nous en avons besoin toutes deux... (*A part.*) S'il arrivait!

MARIA.

Vous souffrez, Senora; je ne puis vous laisser dans un pareil état.

(Bruit sourd et prolongé.)

ELENA, *à part.*

Cette fois... dans ce passage secret dont il a la clé... un bruit sourd... (*Haut et impérativement.*) Maria, sortez: je le veux.

(Maria se retire par la porte à gauche.)

SCENE XII.

ELENA, *seule; elle écoute.*

Oui, des pas pesans... Le voici! (*Prête à succomber à son émotion.*) Ah!... mais si ce misérable osait!... (*Saisissant un poignard, qu'elle cache sous ses vêtemens.*) Sa mort et la mienne plutôt que le déshonneur!

(Elle se retire à l'extrémité de la Scène, appuyée sur le dos d'un fauteuil.)

Digitized by Google

SCENE XIII.

ELENA, PEBLO.

(Péblo entre avec précaution. Il se soutient difficilement, et cherche pourtant à déguiser son état d'ivresse.)

PEBLO, *à part.*

Malédiction ! elle veille encore !

ELENA, *affectant de la résolution.*

Je vous attendais, Péblo.

PEBLO, *à part.*

Le début est heureux !

ELENA.

Oui, j'étais sure que vous viendriez me rendre compte de votre mission. Le malheureux Jacinti ?...

PEBLO.

Ne doit plus vous inspirer aucune inquiétude.

ELENA.

Je suis satisfaite. Vous attendez votre salaire ? c'est juste. (*Elle lui jette une bourse.*) Voilà de l'or, prenez, et sortez à l'instant.

PEBLO.

De l'or ! de l'or, à moi !... Nous ne nous entendons pas. Oui, je veux un salaire ! mais ce n'est pas celui que vous m'offrez si dédaigneusement. Je mets un bien autre prix au service que je vous ai rendu !

ELENA, *tremblant.*

Qu'exigez-vous donc ?

PEBLO.

Elena, ne me comprends-tu pas ?

(Il s'approche vers elle en chancelant.)

ELENA, *poussant un cri de terreur.*

Ah ! le malheureux ! il est ivre ! (*S'éloignant à son approche.*) N'approchez pas ! n'approchez pas, vous dis-je ! ou d'un mot, j'attire ici tous les domestiques de l'hôtel, et un châtiment exemplaire...

PEBLO.

Oui dà !... du scandale ! est-ce là ce que vous demandez ?... Attendez !... je vais appeler moi-même... je ne crains rien,

Digitized by Google

moi! Ils viendront, ces valets insolens! je leur dirai : Voyez-vous votre noble maîtresse?... tout Valence célèbre sa vertu... Eh bien! cette nuit, elle a introduit dans sa chambre un amant heureux... cet amant est mort dans ses bras. Qu'elle le nie, j'en fournirai la preuve!

ELENA, *avec un accent déchirant.*

Ah malheureuse!

PEBLO.

Parlez, Senora; la voix de Peblo doit-elle ébranler les voûtes de cet hôtel?

ELENA.

Non, non, n'appelez pas, au nom du ciel!... Ah! mon dieu! qui me tirera de cette horrible situation?

PEBLO.

Vous-même, en vous résignant...

ELENA.

Malheureux! rappelez votre raison! envisagez la profondeur de l'abîme que vous creusez sous mes pas! que vous reviendra-t-il de mon déshonneur? rien que le remords, le remords de m'avoir tuée! car, comment survivrais-je à l'infâmie? Je ne peux être à vous, Peblo... Est-ce mon cœur que vous espérez toucher? Mais la violence, l'outrage que vous me réservez ne vous méritent, de ma part, que le mépris et la haine! Quel est donc votre but? votre espoir?

PEBLO.

Elena!...

ELENA.

Non, non, Peblo; je lis dans vos regards, vous n'abuserez pas de votre position, vous aurez pitié d'une faible femme... Au nom de Dieu, de ce Dieu que votre indigne proposition offense, épargnez-moi l'opprobre, épargnez-moi la honte, et je vous le jure, le souvenir de votre générosité sera gravé éternellement au fond de mon cœur! J'embrasse vos genoux! je les mouille de mes larmes! ayez pitié d'une malheureuse qui vous supplie de lui conserver l'honneur!

PEBLO.

Ah! des menaces... des injures!... j'y étais préparé... Mais ces larmes!... Relevez-vous, Elena! non, je n'exigerai plus un sacrifice qui semble vous être si pénible... (*Elena se relève avec joie.*) Mais vous, qui tenez tant à votre honneur, vous devez penser que j'en ai un aussi, moi; et peut-être ne refuserez-vous pas de m'aider à le conserver?

ELENA.

Je ne comprends pas...

Digitized by Google

PEBLO.

Ecoutez, Senora! je viens tout-à-l'heure de m'engager avec une douzaine d'honnêtes gens, à leur prouver que j'avais une belle et noble maîtresse.

ELENA.

Vous avez pu?...

PEBLO.

J'ai eu tort,... je croyais alors que nul obstacle... Qu'importe? je m'y suis engagé; si je ne tiens ma parole, ils me traiteront encore d'imposteur; ils me chasseront ignominieusement du cabaret, du marché, de la ville même de Valence... Senora, vous sentez la conséquence...

ELENA, *avec anxiété.*

Eh bien!

PEBLO.

Eh bien! venez, venez avec moi; nous aurons le plaisir de les confondre!

ELENA.

Qui? moi? au nom du Ciel!... Peblo!... moi vous suivre? me montrer à ces hommes?

PEBLO.

Qui parle de vous montrer?... libre à vous de cacher vos traits;... et justement, ce voile épais que j'aperçois sur votre lit... que faut-il de plus? Je ne vous demande qu'une riche parure; et par St.-Jacques! ces seigneurs seraient bien difficiles, s'ils n'étaient pas contens de celle que vous portez.

ELENA.

Non, non, cela ne se peut!... Peblo, vous ne pouvez vouloir votre mort et la mienne!... songez donc que la moindre imprudence... et d'ailleurs, comment exécuter, bon dieu! ce que vous me demandez?

PEBLO.

Comment? rien de plus simple..... L'hôtellerie n'est qu'à deux pas,... personne dans les rues à pareille heure.... nous traversons le jardin sans être aperçus, et dans quelques minutes...

ELENA.

Jamais! jamais!

PEBLO, *élevant la voix.*

Ah! c'est trop différer! prenez à l'instant votre parti, ou j'appelle ces valets dont vous me menaciez tout-à-l'heure!

ELENA, *hors d'elle-même.*

Calmez-vous; point de bruit, de grâce!

Digitized by Google

PEBLO, *l'attirant à la porte secrète.*

Rappelez-vous donc vos propres paroles : l'infamie ! le déshonneur !

ELENA.

Cruelle épreuve !... ma tête s'égare !

PEBLO.

Ah ! finissons ! venez !

(Il lui jette le voile sur la tête, et l'entraîne malgré sa résistance.)

CHANGEMENT.

(Une chambre dans l'hôtellerie du Basilic. — Au fond l'entrée principale. — Sur l'un des côtés, un pallier élevé de quelques marches ; et d'où par conséquent on domine la Scène. — Une porte ouvre sur ce pallier ; de l'autre côté une fenêtre.)

SCÈNE XIV.

DIMIO, PÊCHEURS, MULETIERS.

(Les muletiers et les pêcheurs sont groupés diversement autour d'une longue table, placée sur l'un des côtés de la Scène. — Ils terminent un chœur bachique et bruyant. — Tout annonce les suites d'une orgie. — Les débris d'un festin, des verres brisés, des pots, des outres renversées, etc. etc. — Dimio seul, livré à ses réflexions, paraît ne pas prendre part à l'ivresse générale.)

DIMIO, *après le chœur.*

Quelques minutes encore, et Pablo aura perdu sa gageure !

LE MULETIER.

Allons, allons, Dimio ! laisse là pour un moment ta mauvaise humeur, et chante-nous quelque chose à ton tour.

DIMIO, *avec humeur.*

Non !

LE MULETIER.

Tu refuses ? à ton aise !... en ce cas moi je continue. Vous autres, soignez le chorus !

AIR *de Wallace.*

PREMIER COUPLET.

Des peines de la vie
Pourquoi s'embarrasser ?

Digitized by Google

Moi j'ai, pour les chasser,
Douce philosophie... } *bis.*

CHŒUR.

De tous les maux du genre humain
On se console avec le vin !
Du vin ! du vin ! } *bis.*

DEUXIÈME COUPLET.

D'une ingrate maitresse
Je brave les dédains :
Le jus de nos raisins
Suffit à ma tendresse ! } *bis.*

CHŒUR.

De tous les maux, etc.

(Le refrain est accompagné par ses camarades qui frappent, en outre, sur la table avec leurs verres, leurs couteaux, leurs assiettes, etc.

SCENE XV.

LES MÊMES, INEZILLE.

INEZILLE, *paraissant.*

Silence ! silence ! mauvais sujets ! voulez-vous donc briser le tympan de ce pauvre cavalier qui a repris ses sens depuis une demi-heure ?

TOUS.

Au diable ! au diable !

LE MULETIER, *ivre.*

Si votre jeune seigneur a repris ses sens, c'est qu'il se porte mieux ;... eh bien ! conduisez-le dans une chambre éloignée, et laissez-nous ici continuer notre tapage !

TOUS.

Du vin ! du vin !

INEZILLE.

Oui ?... vous ne voulez pas vous taire ?... je saurai bien, moi, vous y contraindre ;... vous n'aurez plus à boire !

LE MULETIER.

Heureusement que nous connaissons le chemin du cellier... Suivez-moi, vous autres !

TOUS, *se levant de table.*

Oui ! oui !... c'est cela !

Digitized by Google

INEZILLE.

Miséricorde ! ils vont mettre ma cave au pillage ! (*Se mettant devant la porte.*) Vous ne passerez pas!

(Elle s'oppose aux ivrognes qui la bousculent en tous sens. — Confusion. — Perez accourt sur le pallier.)

SCENE XVI.

LES MÊMES, PEREZ.

PEREZ.

Eh bien ! eh bien ! qu'y a-t-il ?

LE MULETIER.

On nous coupe les vivres... on nous refuse à boire !

PEREZ.

Pourquoi donc cela ?... du vin à ces seigneurs! buvez, chantez, camarades ! Le capitaine Jacinti, qui, grâce à mes soins, a recouvré toutes ses forces, ne veut pas gêner les élans de votre gaieté... je lui ai fait part de l'histoire de Peblo; l'issue a piqué sa curiosité,... il veut être présent lorsqu'il reviendra, et cette raison seule le retient encore ici.

LE MULETIER.

En ce cas, à table !

TOUS.

Oui, oui, à table !

LE MULETIER.

Et au troisième conplet !

Même air.

TROISIÈME COUPLET.

La parque est là qui veille...
Un jour il faut finir;
Je suis prêt à partir... } *bis.*
Mais avec une bouteille ! }

CHŒUR.

De tous les maux du genre humain, }
On se console avec le vin ! } *bis.*
Du vin ! du vin ! }

(Au refrain le désordre augmente ; quelques-uns des buveurs roulent

Digitized by Google

à terre avec la table. — Les pots, les verres et les assiettes cassés, çà et là sur le parquet, les siéges à demi-renversés. — Tous les convives diversement groupés, suivant qu'ils sont plus ou moins ivres, présentent l'aspect d'une véritable orgie.—Tout-à-coup, trois violens coups retentissent à la porte du fond. — Silence subit.)

PEREZ.

On frappe !

INEZILLE, *allant au fond.*

Qui est là ?

VOIX, *éclatante au-dehors.*

Peblo ! ouvrez à Peblo !

LE MULETIER.

Il a tenu sa parole.

TOUS.

Vivat ! vivat !

DIMIO.

Malédiction !

(Les deux battans de la porte sont repoussés avec force, et l'on aperçoit Peblo tenant d'une main vigoureuse Elena, dont la figure est cachée par un voile.)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, PEBLO, ELENA, et JACINTI, *qui paraît sur le palier.*

(Peblo s'avance fièrement, entraînant Elena qu'il place au milieu de l'assemblée.)

PEBLO.

Eh bien ! suis-je encore un imposteur ? Voyez ces riches vêtemens !... Versez, versez donc à la dame de mes pensées !

(Stupéfaction générale.)

DIMIO, *à part.*

Le moment est venu !

PEBLO.

Eh quoi ! personne ne me tient tête ! N'êtes-vous pas satisfaits ?

Digitized by Google

DIMIO.

Non, je ne le serai, moi, que lorsque j'aurai vu les traits de cette noble fille, qui ne rougit pas d'avouer pour son amant un ivrogne tel que toi.

ELENA, *à part.*

Grand dieu !

TOUS.

Oui, oui, à bas le voile !

(Dimio s'élance vers Elena. — Pebio se jette au-devant de lui, et veut lui barrer le passage; mais ses camarades se précipitent sur lui et le retiennent. — Dimio s'empare alors d'Elena, qui a cherché à fuir, et il va lui arracher son voile.)

ELENA, *le frappant de son poignard.*

Meure plutôt l'insolent !

(Dimio roule expirant à ses pieds.)

TOUS.

A l'aide ! au meurtre ! Sauve qui peut !

(Confusion. — Quelques-uns des assistans se sauvent par la porte du fond, qu'ils referment; les autres sortent par la fenêtre. — Elena, à qui Peblo arrache le poignard qu'elle allait diriger contre elle-même, est tombée sans connaissance. Les lampes sont renversées; obscurité complette.)

SCÈNE XVIII.

PEBLO, JACINTI, ELENA, *évanouie.*

PEBLO.

Évanouie ! Ah ! voilà qui dissipe mon ivresse ! Que faire ?... fuir aussi !... mais fuir sans elle ? Non ! (*Voix confuses au-dehors. — Bruit de fusils.*) Grand dieu ! des soldats !

JACINTI, *qui est descendu en scène.*

Étrange aventure !

PEBLO, *l'apercevant.*

Qui que vous soyez, seigneur cavalier, sauvez, sauvez cette noble fille !

JACINTI.

La sauver ?... soit ! mais par où ?... point d'issue !

PEBLO.

Cette fenêtre donne sur la ruelle de San-Marco... On approche !... cette porte ne résistera pas long-temps... Partez ! partez ! je reste pour protéger votre fuite !

Digitized by Google

JACINTI, *à lui-même.*

Au fait! si la petite est jolie! Que sait-on?... Allons, mon drôle, donne, donne-moi ta princesse!

(Peblo jette son manteau sur la tête d'Eléna, et se précipite vers la porte du fond, à l'ouverture de laquelle il s'oppose de toutes ses forces. — Pendant ce temps, Jacinti sort par la fenêtre, emportant Eléna.)

JACINTI, *en disparaissant.*

A la grâce de Dieu!

VOIX, *au-dehors.*

Ouvrez! ouvrez!

(On frappe à coups redoublés de crosses de fusils; la porte cède. — Peblo est renversé. Aussitôt la Scène est inondée d'alguazils et de peuple, suivis bientôt d'un alcade.)

SCÈNE XIX.

L'ALCADE, PEBLO, ALGUAZILS *avec des torches*, PEUPLE.

L'ALCADE, *indiquant le corps de Dimio.*

Quel est le meurtrier?

PEBLO, *d'une voix assurée.*

C'est moi! (*Les alguazils le saisissent.*) Qu'importe! elle est sauvée!

(On l'entraîne.)

TABLEAU GENERAL.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIEME.

Le Théâtre représente l'appartement de Jacinti. — L'entrée principale au fond; sur l'un des côtés, un cabinet. — Riches portières en tapisseries devant les portes. — Un divan. Des bougies, presque consumées, brûlent encore sur une table.)

SCÈNE PREMIÈRE.

DIEGO, *seul.*

(Il est endormi sur un fauteuil, et rêve.)

Alerte! alerte! coquins!... (*Il se réveille en sursaut.*) Hein! qu'y a-t-il? (*Il se frotte les yeux.*) rien... Maudit rêve! j'en frissonne encore!... Le seigneur Jacinti, mon maître, poursuivi par des spadassins, tombant sous leurs coups!... effet de l'inquiétude!..... Après tout, je ne sais pourquoi je m'alarme ainsi; mon maître a tant de connaissances aimables qui ont pu le retenir une partie de la nuit... (*Coups réitérés.*) Mais on frappe à la porte de la rue; c'est lui, sans doute! Paco! Juan! Fernandez! ouvrez à votre maître!... On entre; oui, grâce au Ciel, le voilà, je reconnais sa voix!

(Pendant les scènes suivantes, le jour paraît graduellement.)

SCENE II.

DIEGO, JACINTI, *puis* DOMESTIQUES, *portant Elena évanouie.*

JACINTI, *à lui-même.*

Personne n'a dû me suivre, nulle rencontre fâcheuse! ici, elle est à l'abri de tout danger.

Digitized by Google

DIEGO, *s'approchant de lui.*

Excellence,... que d'inquiétude...

JACINTI.

Paix! (*Allant à la porte du fond.*) Avancez doucement... bien! (*A lui-même.*) Je vais donc enfin satisfaire ma curiosité! (*Aux Domestiques qui paraissent.*) Déposez-la sur le divan... ici!...

(Les Domestiques obéissent. — Elena a toujours la tête couverte du manteau.)

DIEGO.

Que vois-je? une femme, une femme évanouie! (*Les Domestiques se retirent sur un signe de Jacinti.*) Par quelle aventure, Seigneur?...

JACINTI.

Inouie! incroyable! mais, plus tard, tu sauras... Des secours, d'abord! l'évanouissement est profond, le mouvement du pouls presque imperceptible!... Peste, la main est jolie! Le drôle!... (*Appelant.*) Diégo?

DIEGO.

Excellence?

JACINTI.

Là... sur ce meuble... un flacon de sels... Hâte-toi!... (*Tandis que Diego, pour obéir, tourne le dos.*) Voyons, si la figure... (*Il soulève le manteau qui lui cache les traits d'Elena.*) Ciel!

DIEGO, *se retournant.*

Qu'avez-vous donc, Seigneur?

JACINTI.

Rien!.... le flacon?

DIEGO.

Le voici, Excellence.

JACINTI.

Laissez-moi, Diego; laissez-moi seul un moment.

DIEGO.

J'obéis!

(Il sort.)

SCÈNE III.

JACINTI, ELENA, *évanouie.*

JACINTI, *rejetant le manteau qui recouvre Elena.*

Elena! c'est Elena! Fiez-vous donc à ces hautes réputations

Digitized by Google

de vertu? Un Peblo! un vil rebus de la société! voilà le digne objet pour lequel ma belle cousine réservait en secret toutes ses bontés! Et moi, moi je n'essuyais que des rigueurs!... C'est aussi par trop blesser mon amour-propre! Mais heureusement, pour me venger, il me reste une arme puissante... le mépris! j'en userai. Elle revient à elle... ses yeux se r'ouvrent. Patience, vertueuse Elena, votre réveil sera peut-être moins doux que si votre tendre amant était à vos pieds! mais le tête-à-tête, je vous le jure, n'en sera pas moins piquant!

(En disant ces derniers mots, il s'est retiré à l'écart. — Pendant ce temps, Elena reprend ses sens.)

ELENA.

Songe affreux!... Mes membres brisés! ma tête affaiblie et pesante!.. (*Regardant autour d'elle.*) Où suis-je donc?

JACINTI, *s'approchant.*

Chez moi.

ELENA.

Jacinti!

(Elle retombe sur le divan.)

JACINTI.

Quelle émotion à ma vue! Serait-ce la surprise ou le plaisir?...

ELENA.

Lui!... Jacinti!... Non, non, c'est impossible! je l'ai vu, je m'en souviens, inanimé, froid, glacé par la mort!

JACINTI.

Elena!...

ELENA, *avec un cri d'effroi.*

Laissez-moi!

JACINTI.

De grâce! rassurez-vous, cousine: je ne suis point une ombre vaine; tout ce qui se passe ici est réel, bien réel, je vous le jure.

ELENA.

Se peut-il?... Voyons, rassemblons nos idées. Cette nuit pourtant...

JACINTI.

Eh bien! oui, cette nuit, une échelle de soie, fixée à votre balcon par votre cameriste, m'a facilité l'accès de votre appartement.

Digitized by Google

ELENA.

Maria!... Trahison!

JACINTI.

Je ne vous dirai pas, par exemple, comment j'en suis sorti; ceci vous est sans doute plus familier qu'à moi?

ELENA, *à elle-même.*

Souvenir douloureux et terrible!

JACINTI.

Mais ce que je puis vous certifier, belle cousine, c'est que je vis encore, foi de capitaine! et je m'en félicite, puisque j'a pu vous tirer d'un fort mauvais pas.

ELENA.

Expliquez-vous!

JACINTI.

Qu'est-il besoin?... J'étais à l'hôtellerie du Basilic, je sais tout!

ELENA, *se levant.*

Ah! malheureuse! je suis perdue! déshonorée! aujourd'hui, dans quelques heures, tout Valence connaîtra...

JACINTI.

Non, non, rassurez-vous encore, Elena; personne ne connaîtra, personne ne connaît... excepté moi... et quelqu'un dont l'amour et la reconnaissance vous garantissent, sans doute, la discrétion.

ELENA.

Je ne vous comprends pas!

JACINTI.

Ne viens-je pas de vous dire, cousine, que j'ai tout vu, tout entendu?... et le triomphe du seigneur Peblo était assez éclatant!...

ELENA.

Vous pourriez croire?... quelle indignité!... un Peblo!.. Moi, la comtesse de San-José!

JACINTI.

Qu'est-ce que cela prouve?... s'il a su trouver le chemin de votre cœur?

ELENA.

Malheureux! avant d'oser me soupçonner, savez-vous qui m'a précipitée dans l'abîme, dont je ne sortirai qu'aux dépens du repos de ma vie tout entière!... Qui? c'est vous!

JACINTI.

Moi?

Digitized by Google

ELENA.

Oui, c'est vous, c'est votre audacieuse entreprise...

JACINTI.

Le détour est adroit!

ELENA.

Après le départ de mon père, vous étiez sans mouvement; je crus à votre mort, cet événement pouvait me compromettre sans retour....

JACINTI.

Eh! de grâce! cousine, qu'ont de commun mon évanouissement, et votre présence au milieu des compagnons de débauche de Peblo?

ELENA.

Un affreux enchaînement de circonstances... Eperdue, hors de moi, j'avais chargé Peblo de vous transporter hors de l'hôtel....

JACINTI.

Et pour cela, vous aviez trouvé moyen de l'y introduire?

ELENA.

C'est une imprudence, j'en fais l'aveu; mais incapable de réfléchir, en ce moment terrible... et d'ailleurs, que devais-je faire, grand dieu?

JACINTI

Soit!... mais tout cela ne justifie pas le consentement tacite que vous avez donné à des discours qui vous proclamaient l'objet de ses nobles affections.

ELENA.

Mais ma vie, mon honneur;... cet honneur que vous aviez si indignement compromis, se trouvaient dans la dépendance de Peblo!... un mot de lui, et j'étais perdue!... Je ne sais quel démon lui inspira cet odieux projet;... mais, pour acheter son silence...

JACINTI.

Pas mal!... il est fâcheux seulement que pour faire croire à votre justification, vous n'ayez d'autre preuve à fournir que votre parole.

ELENA.

Quoi! vous pourriez douter encore?

JACINTI.

Que voulez-vous?... Ce qui s'est passé à l'hôtellerie du Basilic, convenez-en, est bien de nature à me rendre quelque peu incrédule... Ecoutez donc, ce n'est pas ma faute; j'ai vu, belle cousine...

Digitized by Google

ELENA.

Ah ! ma fierté aurait trop à souffrir si je persistais plus longtemps à vous convaincre !.. Venez, Monsieur ! si votre dessein n'est pas de me retenir ici de force, vous me guiderez à l'instant hors de cette maison, où chaque mot que j'entends est un outrage de plus !

JACINTI.

Dieu me garde d'employer la contrainte !... Mais, Elena, vous n'y songez pas; sortir avec ces habits qui peuvent être reconnus?... c'est une imprudence ?

ELENA.

En effet... Dieu de bonté !

JACINTI.

Je puis encore vous tirer d'embarras... Veuillez entrer dans cette chambre;... je vais donner des ordres, et dans peu d'instans...

ELENA.

Hâtez-vous, de grâce !

(Elle entre dans le cabinet.)

SCÈNE IV.

JACINTI, *puis* UN VALET ET DIEGO.

JACINTI.

Oui, ce moyen seul... (*Il sonne, un Valet entre.*) Une voiture sans armoiries !... un seul domestique sans livrée !.. sur-le-champ !... à la porte du jardin... Allez ! (*Le Valet s'incline, et sort.*) Nous suivons les remparts,... les rues les plus désertes; et sans éveiller les soupçons... D'honneur, ma jolie cousine, il faut en convenir, vous en serez quitte à bon marché... (*Il se dirige vers le cabinet, Diego paraît.*) Diego, que voulez-vous?

DIEGO.

Excellence,... pardon !... mais le seigneur San-Jose,... le grand-corrégidor de Valence...

JACINTI.

Mon oncle ?

DIEGO.

Il est là... il demande à vous voir... il veut vous parler à l'instant même.

Digitized by Google

JACINTI.

Me parler ! je ne puis... Diego, retournez près de lui... trouvez un prétexte...

DIEGO.

Impossible, Seigneur ! dans son impatience, il a souffert à peine que je vinsse l'annoncer, et je désespère...

JACINTI, *à lui-même.*

Diable d'homme ! il choisit bien son temps !

DIEGO.

Le voilà !

(D. Jose paraît.)

ELENA, *soulevant la tapisserie qu'elle laisse retomber.*

Ciel ! mon père !

SCÈNE V.

D. JOSE, JACINTI, ELENA, *derrière la tapisserie.*

D. JOSE, *remarquant le trouble de Jacinti.*

Je le vois, Jacinti, ma visite vous cause quelque étonnement ?

JACINTI.

J'avoue, Seigneur...

D. JOSE.

Peu de mots suffiront pour la motiver.

JACINTI.

Parlez, mon oncle. (*A part.*) Pourvu que la conférence ne soit pas longue !

D. JOSE.

Vous connaissez ma tendresse pour ma fille... Plus encore que sa beauté, les nobles qualités qu'elles possède, sa piété, sa haute vertu, semblent destinées à relever, s'il est possible, l'éclat de notre maison, et font, vous le savez, mon orgueil et ma joie.

JACINTI, *embarrassé.*

Seigneur... (*A part.*) Voilà un éloge tout-à-fait de circonstance !

D. JOSE.

Quant à vous, Jacinti, si quelques erreurs de jeunesse ont altéré un moment l'amitié que j'avais pour vous, l'estime que le souverain fait de votre personne suffit pour que je vous rende tous vos droits à mon affection.

Digitized by Google

JACINTI, *à part.*

Où veut-il en venir ?

D. JOSE.

Vous auriez donc tort d'attribuer à des sentimens défavorables l'obligation pénible où je me suis trouvé de vous éloigner pour quelque temps de chez moi... Vous savez, Jacinti, combien l'honneur Espagnol est susceptible... Ma fille, renvoyant à des temps éloignés toute pensée d'hymen, vos assiduités eussent été de nature à exciter la malignité publique, et vous sentez que le soin de la réputation d'Elena exigeait...

JACINTI.

Je comprends, mon oncle.

D. JOSE.

Des circonstances récentes viennent de changer tout-à-coup sa détermination et la mienne. Hier, ma fille a donné son consentement à un mariage proposé par le roi lui-même.

JACINTI.

Eh bien, Seigneur?...

D. JOSE.

Eh bien, Jacinti, voici le cas de me prouver que vous ne me gardez pas rancune. La conclusion de cette alliance dépend de votre volonté... L'époux désigné.... c'est vous !

JACINTI.

Moi?

D. JOSE.

Vous-même.

ELENA, *à part.*

O ciel!

JACINTI, *à part.*

Singulière position, par exemple!

D. JOSE.

Et je me félicite, en même temps, d'avoir à vous annoncer, qu'en faveur de ce mariage, Sa Majesté vous nomme Chevalier de l'ordre de Calatrava, et colonel d'un de ses régimens.

JACINTI, *à lui-même.*

Colonel! chevalier! tout cela est fort beau, sans doute! mais il est un autre titre que je n'ambitionne nullement; et, en épousant ma belle cousine...

D. JOSE.

Jacinti, j'attends votre réponse.

ELENA, *à part.*

Que va-t-il dire ?

Digitized by Google

JACINTI.

Seigneur... (*A part.*) Comment sortir d'embarras? Si je parle... Oh! non, pour lui plus encore... M'engager! pas davantage. Gagnons du temps. (*Haut.*) La faveur, dont je suis l'objet, a droit sans doute de me flatter; mais, dois-je l'accepter, sans consulter Elena? sans savoir si c'est volontairement?...

D. JOSE, *avec aigreur.*

Je vous ai dit que vous n'aviez aucun obstacle à craindre, et votre doute me blesse.

JACINTI.

Vous conviendrez, au moins, que les bienséances...

D. JOSE.

Les bienséances, Monsieur, devraient vous faire sentir que votre hésitation, en ce moment, est une insulte pour ma fille et pour moi!

JACINTI.

Cependant, Seigneur...

D. JOSE, *s'emportant.*

Pour la dernière fois, j'attends et j'exige une réponse positive!... mais, prenez-y garde! après avoir publiquement recherché cette alliance, un refus de votre part deviendrait un outrage qui ne pourrait se laver que dans votre sang, et quoique d'un âge avancé déjà, je saurais punir l'insolent!...

JACINTI, *mettant la main sur la garde de son épée.*

Seigneur Corregidor!...

(A cette vue, un cri d'effroi comprimé échappe à Elena, qui referme aussitôt la tapisserie. — Moment de silence, pendant lequel D. Jose tourne la tête vers le cabinet.)

D. JOSE.

Nous ne sommes pas seuls ici;... là! derrière cette tapisserie, quelqu'un nous écoute?

JACINTI, *à part.*

Quelle imprudence!

D. JOSE.

Que signifie votre trouble?... votre embarras?... Je veux savoir?...

(Il se dirige vers le cabinet, Jacinti s'élance au-devant de lui.)

JACINTI.

Au nom de l'honneur, Monsieur, n'entrez pas!... n'entrez pas!

Digitized by Google

SCENE VI.

LES MÊMES, DIEGO, *puis* MARIA.

DIEGO.

Seigneur Corregidor?

JACINTI, *à part.*

Quelqu'un!... je respire!...

DIEGO, *continuant.*

L'alcade Del Real, informé que vous étiez ici, vous invite à vous rendre sur-le-champ à votre hôtel, où une affaire importante, exige, dit-il, tous vos soins... Il s'agit d'un meurtre commis cette nuit, à l'hôtellerie du Basilic, sur le parent de l'un de vos serviteurs.

D. JOSE.

Vous a-t-on dit le nom de ce ce malheureux?

DIEGO.

Non, Seigneur;... mais cette jeune fille, chargée du message de l'alcade...

D. JOSE et JACINTI.

Que vois-je?... Maria!...

(Maria paraît en effet, suivie de quelques gens du peuple, qui restent groupés à la porte.)

MARIA, *se jetant aux pieds de D. Jose.*

Oui, Seigneur! O mon maître! j'embrasse vos genoux!... Venez, venez, rendre justice à un infortuné! Mon frère, ce pauvre Dimio!...

D. JOSE.

Relevez-vous, Maria; dans peu, les lois vous vengeront du meurtrier!

MARIA.

Hélas! l'indigne créature à qui je dois tous mes maux, qui a frappé mon frère, elle est inconnue, Seigneur, elle nous échappe! son complice seul...

D. JOSE.

Rassurez-vous! le vrai coupable chercherait en vain à se dérober à l'action de la justice... son œil vigilant saura le découvrir, et sa main puissante l'atteindre et le frapper!

JACINTI, *à part.*

S'il savait!...

Digitized by Google

D. JOSE, *à Maria.*

Venez avec moi! (*A Jacinti.*) Vous, Monsieur, n'oubliez pas que vous me devez des explications... Dans une heure, je vous attends!

(Don Jose, Maria et les gens du peuple se retirent.)

SCENE VII.

JACINTI, ELENA.

JACINTI, *à Elena.*

Ils sont partis! Venez!

ELENA, *à elle-même.*

Maria!... c'était son frère!

JACINTI.

Eh bien! vous appréciez sans doute mon embarras, Elena? Dans une heure, votre père exige une réponse positive.

ELENA.

Dans une heure, soit! rien ne s'opposera...

JACINTI.

Mais une réponse satisfaisante... En conscience, pensez-vous que cela soit possible?

ELENA, *avec fierté.*

Peut-être!

JACINTI.

D'honneur, si vous dites vrai, belle cousine, je vous donne pour la plus grande enchanteresse...

ELENA.

Assez! Il me faut d'abord regagner l'hôtel de San Jose... Chaque minute de retard, si l'on s'apercevait de mon absence, aurait les résultats les plus terribles!

JACINTI.

Venez donc avec moi, et avant votre père, peut-être...

ELENA, *s'enveloppant dans son voile.*

O mon Dieu! prends ma vie en expiation du sang que j'ai versé, mais rends-moi l'honneur!

(Ils sortent.)

CHANGEMENT.

Vaste galerie ouverte dans l'hôtel du comte. — Plusieurs portes latérales. — L'une d'elles est l'entrée de l'appartement d'Elena. — Au fond, au milieu d'une balustrade, un double perron, par lequel on

Digitized by Google

est censé descendre dans des cours que l'on ne voit point. — Au-delà, Panorama de la ville et du port de Valence. — La mer à l'horizon.)

SCENE VIII.

PEBLO, INEZILLE, LE MULETIER, AMIS et CAMARADES DE PEBLO, ALGUAZILS, VALETS DE L'HÔTEL, etc.

(Peblo, dans un coin du théâtre et entouré d'alguazils. — Tous les autres personnages groupés à la porte de l'appartement d'Elena.)

TOUS.

Eh bien?

UN VALET.

Silence absolu!

PEREZ.

Voilà qui est singulier!

INEZILLE.

Dites donc, c'est inquiétant, très-inquiétant! d'autant plus que la petite Maria nous a rapporté tout-à-l'heure que, lorsque sa maîtresse l'avait congédiée, hier au soir, elle était dans un état fort alarmant!

LE VALET.

Quel parti prendre?

LE MULETIER.

Eh! parbleu! attendre le retour du seigneur corregidor!

INEZILLE.

Attendre! attendre! l'avis est fort bon; et si cette pauvre jeune comtesse est plus mal?

PEREZ.

Sans doute; ne saurait-on se procurer, dans l'hôtel, une clé, un ustensile quelconque, propre à ouvrir la porte?

LE VALET.

En effet, je vais voir...

TOUS.

Allez, allez promptement!

(Il s'éloigne. — Les autres personnages remontent un moment la scène avec lui.)

PEBLO, *qui a écouté le dialogue précédent avec intérêt.*

L'infortunée! son absence va la compromettre... Dans quel-

Digitized by Google

les mains l'ai-je remise, grand Dieu !... Ah ! si du moins le sacrifice de mon indigne vie !...

INEZILLE, *redescendant la scène.*

En voilà-t-il des événemens !...

LE MULETIER.

Ce pauvre Dimio !... il aura payé cher les frais de la fête, lui !...

INEZILLE.

Une fête !... bonté divine !... l'orgie la plus effroyable !.. C'est votre faute à tous, ivrognes que vous êtes !... si vous m'eussiez écoutée, nous ne serions pas aujourd'hui obligés de comparaître en justice ;... je ne serais point, moi, exposée à voir fermer mon hôtellerie... Mais, patience !... je me vengerai sur quelqu'un, et s'il ne faut que mon témoignage pour faire pendre ce vaurien !...

(Elle désigne Peblo.)

LE MULETIER.

Plus bas, dame Inezille ... laissez en repos ce pauvre diable... Si vous saviez le sort qu'on lui réserve !...

TOUS.

Quoi donc ? quoi donc ?

LE MULETIER, *bas à ceux qui l'entourent.*

Tout-à-l'heure, comme je venais à mon tour d'être interrogé par l'alcade, en traversant la grande galerie, j'ai rencontré des hommes à figures atroces qui transportaient dans une chambre voisine, là... j'en frissonne encore !... des chevalets, des roues, des tenailles, des brasiers ardens...

INEZILLE, *frémissant.*

Ah ! ah ! mon dieu !

PEREZ.

Et vous croyez que c'est pour lui ?

LE MULETIER.

Pour qui donc ?... Mais, chut !... voici Maria ; n'allez pas parler de cela devant elle, la pauvre enfant !

INEZILLE.

C'est bien ! c'est bien !... on sait se conduire, peut-être !...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MARIA, VALETS DE L'HÔTEL.

MARIA, *accourant, une clé à la main.*

Venez, venez, mes amis !... assurons-nous que ma bonne

Digitized by Google

maîtresse... O mon Dieu!... épargne-moi ce nouveau malheur!...

(Au moment où Maria va pénétrer dans l'appartement, la porte s'ouvre, Elena paraît.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, ELENA.

TOUS.

C'est elle!

PEBLO, *avec joie.*

Le Ciel soit loué!... je n'aurai pas du moins ce reproche à me faire!...

ELENA, *avec un calme affecté.*

Maria, que signifie?...

MARIA.

Inquiette de ne pas vous voir, Senora, nous craignions tous qu'un accident fâcheux... Mais de pieux devoirs, sans doute, vous auront retenue ce matin plus tard que de coutume?

ELENA, *vivement.*

Moi?... tu te trompes, Maria... d'autres soins... Mais, que de monde ici!...

MARIA.

Hélas! ma bonne maîtresse, vous ignorez encore... Un malheur, un malheur affreux!... mon frère assassiné cette nuit!... et par qui, grand dieu!... Voyez, là!... là!...

(Elle désigne Peblo.)

ELENA.

Peblo!...

PEBLO, *à part.*

Maintenant que l'ivresse est dissipée, comment supporter ses regards!...

MARIA.

Mais, que dis-je?... non, ce n'est pas lui!... une main inconnue, la main d'une rivale!

ELENA, *à part.*

D'une rivale!

MARIA.

Non, je n'aurai point de repos que cette femme odieuse ne soit connue!... que mon frère ne soit vengé!...

Digitized by Google

ELENA.

Vengé, dis-tu?... eh! que sais-tu si les remords de cette malheureuse n'expient pas déjà chèrement son crime?... Va, Maria, si tu pouvais lire dans le cœur de cette infortunée, si tu pouvais seulement avoir une idée des tourmens qu'elle endure!... la colère ferait bientôt place à la pitié, et tu lui pardonnerais, j'en suis sûre!

MARIA.

Moi?... oh! jamais!...

ELENA.

Maria, ne refusons pas à d'autres une indulgence, dont souvent nous avons besoin pour nous-mêmes!... (*Plus bas.*) T'ai-je punie, moi, de la faute que tu as commise cette nuit, en introduisant chez moi Jacinti?

MARIA, *confuse.*

Vous savez?...

ELENA.

Je sais tout, et pourtant je cacherai à mon père... Imite donc ma générosité!

(Maria, tremblante, se retire au fond avec les autres personnages, qui, par respect, se sont tenus à l'écart à l'arrivée d'Elena.— Pablo profite de ce moment pour s'approcher d'Elena. — Ce qui suit doit être dit à voix basse.)

PABLO.

Elena!

ELENA.

Vous! imprudent!

PABLO.

Mon pardon! mon pardon, Senora!

ELENA.

Éloignez-vous! et que le Ciel vous pardonne ainsi que moi!

PABLO.

Vous me pardonnez?... Ah! je serai digne de tant de générosité!

ELENA.

Prouvez-le moi donc en me rendant l'honneur!

PABLO.

Votre honneur, Elena? Tout le monde ignore quelle main a frappé Dimio, et ce n'est pas moi qui vous trahirai!

ELENA.

Insensé!... L'homme, à qui vous m'avez confiée cette nuit, ne m'a-t-il pas reconnu?

Digitized by Google

PEBLO.

Serait-il assez lâche pour abuser ?...

ELENA.

Non ; mais il croit à vos impostures, il croit à ma honte !... et rougir devant un homme !... un seul !... n'est-ce pas trop pour Elena !

PEBLO.

Que puis-je donc ?....

ELENA.

Lui avouer la vérité... lui faire connaître par quelle violence j'ai été contrainte de céder à vos désirs !

PEBLO.

Mais comment ?...

ELENA.

Il est ici,... il va venir,... c'est Jacinti,... le même dont cette nuit le corps inanimé....

PEBLO.

Mon rival !... grand dieu !

ELENA.

Assez !.. On vient ; faites votre devoir, je ferai le mien !

(Elle s'éloigne rapidement.)

PEBLO, *avec rage, à lui-même.*

Celui qu'elle aime ; et je le désabuserais !

L'ALCADE, *annonçant.*

Le seigneur Corregidor

SCENE XI.

LES MÊMES, DON JOSE, L'ALCADE, JACINTI, ALGUAZILS, EXÉCUTEURS DE LA HAUTE JUSTICE.

(Don Jose s'avance en grand costume de corregidor ; il est précédé de l'alcade et des exécuteurs. — A sa vue, tout le monde s'incline avec respect. — Les alguazils font ranger les témoins au fond. — Pendant ce temps, Jacinti, qui s'est glissé au milieu de la foule, vient se placer auprès d'Elena, assise en avant, sur l'un des côtés de la scène.)

D. JOSE, *à qui l'Alcade a désigné Peblo. — A Peblo.*

Approchez ! avant de déployer envers vous toutes les rigueurs de la justice, j'ai voulu vous interroger moi - même, et obtenir

Digitized by Google

de vous un aveu qui peut vous sauver... Répondez-moi : quel est l'assassin du pêcheur Dimio ?

PEBLO, *avec assurance.*

Je l'ai dit, et je le répète : c'est moi !

(Rumeur parmi les assistans.)

INEZILLE.

Il ment !... ce n'est pas lui !

L'ALCADE.

Silence !

D. JOSE, *continuant.*

Les dépositions unanimes des témoins, attestent que le coup a été porté par une femme inconnue... Niez-vous sa présence à l'hôtellerie du Basilic ?

PEBLO.

Non.

D. JOSE.

Pour quel motif l'avez-vous conduite dans ce lieu de débauche ?.. Serait-ce, en effet, la suite d'une gageure ?.. ou plutôt le dessein formé à l'avance de donner la mort à l'homme dont vous ne vouliez plus épouser la sœur ?

PEBLO, *avec indignation.*

Ah ! Seigneur, ce soupçon !...

D. JOSE.

Votre silence l'autorise : complice d'un homicide prémédité, la crainte des révélations doit vous empêcher d'en désigner l'auteur.

PEBLO, *tournant ses regards vers Elena.*

Non, non ! une cause plus louable m'impose ce silence dont, plus qu'un autre, vous me sauriez gré, si vous lisiez au fond de mon cœur !

D. JOSE.

Quels sont les rapports qui vous lient à cette femme ?

PÉBLO, *avec hésitation.*

Les rapports ?...

D. JOSE.

Auriez-vous l'audace de soutenir devant vos juges le mensonge que vous avez avancé, en présence de vos compagnons ? Serait-il vrai qu'une fille, issue d'un sang noble, n'ait pas rougi de s'abaisser jusqu'à vous ?

JACINTI, *bas à Elena.*

Voici la question intéressante, belle consine !

Digitized by Google

ELENA, *à elle-même.*

Que va-t-il répondre ?

(Mouvement redoublé dans l'auditoire.)

PLUSIEURS VOIX.

Paix ! écoutez !

PEBLO, *à part, avec hésitation.*

Elena !... que dire ?... ses regards me dictent ma réponse... Mais, mon rival !... il est là... près d'elle !... Jalousie, tu l'emportes !

D. JOSE.

Répondez !

PEBLO.

La vérité vous est connue ! Oui, cette femme que j'ai présentée à mes camarades, cette femme qui a disparu sans que vous puissiez jamais espérer de découvrir ses traces, qui appartient à l'une des plus nobles familles de Valence... elle est ma maîtresse !

(Exclamation générale de surprise.)

JACINTI, *bas à Elena.*

Vous l'entendez ? c'est positif !

ELENA, *à part.*

O mon dieu !

D. JOSE.

Faites donc connaître cette indigne créature, et que son nom soit voué à l'opprobre qu'il mérite !

ELENA, *à part.*

Je succombe !

JACINTI, *bas.*

De la prudence !

D. JOSE, *insistant.*

Son nom, vous dis-je ?

PEBLO.

Son nom ?... vous ne le saurez pas !

JACINTI, *à part.*

Le drôle a du caractère !

D. JOSE.

Songez-y, Peblo, si vous parlez, vous pouvez être absous... si vous vous obstinez à garder le silence, votre mort est certaine !

Digitized by Google

PEBLO.

Eh bien, appelez donc vos bourreaux!

JACINTI, *à part.*

Il était digne de sa bonne fortune!

D. JOSE.

C'en est trop! Ce que je n'ai pu obtenir par la persuasion, les souffrances parviendront peut-être à vous l'arracher.

ELENA.

Dieu puissant!

D. JOSE, *aux exécuteurs.*

Qu'il soit appliqué à l'instant même à la torture!

(Mouvement général d'horreur.)

TOUS, *d'une voix sourde.*

La torture!

(Les exécuteurs s'avancent vers Peblo pour l'entraîner.)

PEBLO, *avec résolution.*

Marchons donc!

ELENA, *hors d'elle-même.*

Arrêtez, mon père! grâce! pour ce malheureux! au nom du Ciel, épargnez-lui cette horrible épreuve!

D. JOSE.

Quel intérêt si puissant, Elena?...

ELENA.

Quel intérêt?... (*A part.*) O mon dieu! (*Haut.*) Celui que je porte à Maria... Une inspiration divine sans doute!.. Mon père, souffrez, qu'un moment, sans témoins, j'interroge cet homme!

JACINTI, *à part.*

Quel dessein?...

D. JOSE.

Elena, cette demande...

ELENA.

L'humanité, mon père, vous commande de me l'accorder. Qui sait, si ma voix plus persuasive que la vôtre?... Je vous en conjure, ne rejetez pas la prière que vous adresse votre fille!

D. JOSE.

Eh bien, j'y consens; mais peu d'instans lui restent. Si tes conseils ne peuvent amener le repentir dans son âme, il n'échappera pas aux supplices qui l'attendent. (*Aux alguazils.*) Qu'on veille sur lui! (*A l'alcade.*) Et vous...

(Il lui parle bas.)

Digitized by Google

L'ALCADE.

Il suffit, Seigneur.

(L'Alcade se retire, suivi des exécuteurs, dans la chambre de la torture. — Tout le monde s'éloigne. — Des Alguazils se promènent au fond.)

SCÈNE XII.

PEBLO, ELENA.

PEBLO.

Que me voulez-vous?.. dans quel but avez-vous désiré me parler? Craignez-vous donc, Elena, que l'aspect des tourmens, de la torture ne me fassent manquer à ma parole?... Rassurez-vous! dussent mes membres être meurtris et déchirés, mes bourreaux employer le fer et le feu pour m'arracher mon secret, leurs efforts seront impuissans! je mourrai avant de le leur livrer!

ELENA.

Mourir!... je n'exige pas tant. Encore une fois, rends-moi l'honneur et je t'épargne le plus horrible supplice! En vain l'univers ignorera ma honte... si Jacinti doit me croire coupable, s'il me faut être réduite à ne pouvoir supporter son regard, à passer à ses yeux pour la plus vile des créatures, le sacrifice que tu m'auras fait ne sera rien, et mes malédictions te poursuivront jusqu'aux enfers!

PEBLO.

Elena!...

ELENA.

Réponds! Toi seul, Peblo, par un aveu sincère tu peux le détromper; parle, le veux-tu?

PEBLO.

Non!

ELENA.

Malheureuse!

PEBLO.

Qui! Moi? J'aurais la douleur de te voir passer dans les bras d'un homme que j'abhorre! Elena, l'effort que tu exiges de moi est au-dessus de mes forces! Un sort cruel a mis entre nous une barrière insurmontable! Tu ne peux être à moi, tu ne seras jamais à un autre!

Digitized by Google

ELENA.

Eh! qui parle d'appartenir à un autre?... Ce que je te demande, Peblo, ce que j'implore de ta générosité, c'est de ne pas me réduire à un opprobre éternel! c'est de m'épargner surtout le mépris de Jacinti... son mépris!... Ah! tu ne peux vouloir le malheur de ma vie! et cette idée, je le sens, suffirait pour l'empoisonner tout entière!

PEBLO.

Pourquoi donc serais-je le seul malheureux? Ton amant, dis-tu, te méprisera? Tant mieux! c'est ce qui fait ma joie! L'amour ne résiste pas au mépris... Bientôt il te haïra! Alors, tu connaîtras les souffrances que fait éprouver un amour sans espoir!

ELENA.

Peblo, je t'en conjure!

PEBLO.

Tu me supplies en vain, Elena! Vois, vois, si je puis céder à ta prière! Quoi! je te rendrais pure aux yeux de Jacinti désabusé?... Je lui dirais : « Heureux amant! l'innocence et la » vertu furent toujours le partage d'Elena. Fier de posséder » ses attraits et son cœur, conduis-la à l'autel... soyez heu» reux!... Pour vous deux, la joie et le bonheur! pour moi » seul le désespoir et la mort! » Non, non, un tel excès de générosité n'entrera jamais dans l'âme de Peblo! Ce partage inégal, je ne l'accomplirai pas! Pour tous trois, la honte, le désespoir et la mort... Je te sacrifie ma vie, Elena; je te sacrifierais mille fois davantage, si je le pouvais!... Mais, je te le répète encore : te voir dans les bras d'un rival aimé!... Ah! rien que cette idée déchire mon cœur, et fait naître en moi des transports d'indignation et de fureur!

ELENA.

Il le faut donc!... Eh bien! puisque tu m'y contrains, puisqu'il ne me reste que ce seul moyen de te forcer à rompre le silence... quelque honte, grand dieu! que j'éprouve à l'employer!... je n'hésiterai pas!... Peblo, ce n'est que la jalousie qui t'arrête?... tu crains, dis-tu, de faire le bonheur d'un rival? Eh bien! rassures-toi! jamais, je te le jure, non jamais, celui que tu refuses de désabuser, n'a possédé mon amour!

PEBLO.

Que dis-tu, Elena?

ELENA.

La vérité!... Un autre a su faire naître en moi un sentiment, des transports, que je chercherais en vain à combattre!... cet autre, hélas! je le crus long-temps un être imaginaire! mille

Digitized by Google

fois par jour, les yeux fixés sur son image perfide, j'augmentais à mon insçu les progrès d'une passion que je croyais sans danger!... que je m'abusais, grand dieu!... il existait, cet être imaginaire... il s'offrit à moi... je le vis, et...

PEBLO.

Cet autre enfin!..

ELENA.

C'est toi!

PEBLO.

Moi!... puissances du Ciel!... aimé, aimé d'Elena!

ELENA.

Cet aveu complette mon humiliation; mais à quelque degré d'abaissement qu'il me réduise, je ne me plaindrai pas s'il peut te décider à rompre un silence plus cruel mille fois pour moi, que les supplices les plus affreux!... parle, Peblo!... Eh bien! veux-tu encore me résister?

PEBLO.

Ah! laisse-moi! par pitié, laisse-moi quelques instans pour me remettre... Elena, quand je croyais n'éprouver que tes rigueurs, ne t'inspirer que du mépris, tu partageais mon amour... tu m'aimais?... Ah! mon cœur suffira-t-il à tant de bonheur?... mais non, non, tu m'abuses!

ELENA.

Plût au Ciel!...

PEBLO.

Cet aveu n'est qu'un piège que tu tends à ma faiblesse!

ELENA.

Et que faut-il donc pour te convaincre?... Mon émotion, le tremblement qui m'agite..... tout, oui, tout ne décèle-t-il pas la réalité d'un sentiment que je voudrais en vain me cacher à moi-même?... que te faut-il de plus?... La promesse de n'être jamais à Jacinti?... je te la fais..... oui, j'en prends à témoin le Ciel, jamais Jacinti ne sera mon époux!... Eh bien! qui t'arrête encore?

PEBLO.

Rien, plus rien, Elena! et que pourrais-je te refuser maintenant? Oui, Jacinti connaîtra toute la vérité! il la connaîtra, te dis-je, avant que ma mort... (*Mouvement d'effroi d'Elena.*) Ah! ne me plains pas, Elena! je meurs pour toi, et j'emporte la certitude de ton amour... même au sein des enfers, c'est du bonheur pour l'éternité! Adieu! adieu, Elena! (*Aux alguazils.*) Marchons!

(Il entre dans la chambre où l'alcade et les exécuteurs des hautes-œuvres se sont retirés à la fin de la scène précédente.)

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

ELENA, *seule.*

Je l'ai dû!... Que m'importe la honte d'un aveu, dont j'aurai peu de temps à rougir sans doute! Qu'il parle, que Jacinti soit convaincu de mon innocence! voilà le but auquel je devais atteindre avant tout! Maintenant, ne souffrons pas qu'il ait à rendre compte du sang que ma main a versé!... On vient! c'est mon père! O mon courage, soutiens-moi!

SCÈNE XIV.

ELENA, D. JOSE.

D. JOSE.

Eh bien, Elena? tes efforts infructueux sans doute... Mais que vois-je? tu pâlis! tu détournes les yeux! Ah! j'ai eu tort de consentir...

ELENA

Non, non, mon père, cet entretien a eu le résultat que j'attendais.

D. JOSE.

Se pourrait-il! des révélations?...

ELENA.

Souffrez d'abord que je vous adresse quelques questions qui n'ont rapport qu'à moi seule!

D. JOSE.

Parle, Elena.

ELENA.

Mon père, je possède toute votre tendresse?

D. JOSE.

Eh! qui plus que toi s'en montre digne, ma fille?

ELENA, *à part.*

Hélas! (*Haut.*) Si l'on vous disait que, méconnaissant ce qu'elle vous doit, ce qu'elle se doit à elle-même, votre fille n'a pas craint de sacrifier son honneur à un homme indigne d'elle et de vous, par son rang et sa naissance, le croiriez-vous?

Digitized by Google

D. JOSE.

Elena!...

ELENA.

Répondez, de grâce!

D. JOSE.

Je crois ma fille digne de moi... Avant d'ajouter foi à sa honte, j'aurais donc besoin, je l'avoue, de preuves irrécusables... mais si le Ciel, dans sa colère, voulait que je vinsse à les acquérir, ces preuves!... Ah! je n'ose m'arrêter à l'idée des transports que ferait naître en moi la plus juste indignation!

ELENA.

Mon père, mon père, écoutez-moi! Si cependant, quoique innocente, mais forcée par la fatalité d'accomplir une démarche qui compromettait à la fois son honneur et sa vie, où toutes les apparences étaient contre elle... si votre fille avait trempé ses mains dans le sang de son semblable, la condamneriez-vous, mon père?

D. JOSE.

Lumière horrible! Mais non, cela ne se peut... Elena!...

ELENA.

Mon père...

D. JOSE.

Répondez! répondez!... Dimio!... qui l'a frappé? connaissez-vous son assassin?

ELENA.

Je le connais.

D. JOSE.

Où est-il?

ELENA.

A vos genoux!

D. JOSE, *hors de lui.*

Malheureuse!

ELENA.

Mon père...

D. JOSE.

Ne me donne plus ce titre... va-t-en!... n'expose point celui qui t'a donné le jour à venger son déshonneur de sa propre main!... fuis, fuis, te dis-je!...

(Il tombe anéanti dans un fauteuil.)

Digitized by Google

SCÈNE XV.

LES MÊMES, JACINTI.

JACINTI, *qui a entendu la fin de la scène précédente.*

Arrêtez!... au nom du Ciel... c'est sur moi seul que doivent retomber vos malédictions... Elena est digne de vous encore... Cet écrit, revêtu d'un caractère sacré...

D. JOSE.

Cet écrit qui vous l'a remis?

JACINTI.

Le ministre des autels qui doit assister Peblo à ses derniers instans.

ELENA.

Peblo!... il a tenu sa parole!...

JACINTI, *à Elena, tandis que D. Jose parcourt le papier.*

Elena... combien ma conduite envers vous fut coupable... et que je suis peu digne de pardon!

D. JOSE.

Qu'ai-je lu?... ma fille!... Infâme Peblo! il se pourrait...

ELENA.

Grâce! grâce! pour lui, mon père!

JACINTI.

Hélas! puisse-t-il être temps encore!

ELENA.

Que dites-vous? soupçon horrible!... Par pitié, mon père... Ciel! l'Alcade...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, L'ALCADE.

L'ALCADE.

Seigneur Corregidor, vos ordres sont accomplis... Le patient appliqué à la torture, n'a pu résister à la douleur...

JACINTI.

Il a parlé!

L'ALCADE.

Non, Seigneur... Les souffrances ne lui ont pas arraché le nom de sa complice, mais elles ont épuisé chez lui les sources de la vie!... mourant, il demande pour dernière faveur à voir la senora Elena, et à entendre encore une fois ses pieuses exhortations.

Digitized by Google

SCÈNE XVII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, PEBLO, *porté sur un brancard*, TOUS LES PERSONNAGES DE LA PIÈCE.

(A la vue de Peblo, dont les membres sont meurtris et brisés par la torture, Elena pousse un cri d'horreur, et se cache la figure dans ses mains.)

PEBLO, *à ceux qui l'entourent.*

Eloignez, éloignez-vous !... (*L'alcade et les gardes se retirent au fond; il ne reste auprès de Peblo que D. Jose, Jacinti et Elena.*) Elena, ne détournez pas vos regards !... Voyez !... ils vous ont bien vengée.... mais qu'ont-ils appris ?... Quant à vous, Seigneur, qui savez tout sans doute...

D. JOSE, *avec une profonde douleur.*

Oui, malheureux, je connais ma honte !...

ELENA.

Eh ! mon père, épargnez-le;... il vous sauve l'honneur aux dépens de sa vie.

PEBLO.

Laissez, laissez, Elena !... j'ai mérité ses injures... Pardonnez à votre fille, Seigneur;... elle n'a jamais cessé d'être vertueuse... Ah! vous pouvez m'en croire !... ce n'est pas en ce moment que je voudrais charger ma conscience d'un mensonge... (*Plus bas, à Elena.*) Elena, je meurs sans livrer ton secret, et Jacinti est désabusé !... je suis quitte envers toi, mais... mais ta promesse, la tiendras-tu ?...

ELENA.

Jamais à un autre... je te le jure encore !

PEBLO.

Ah !...

(Il pousse un gémissement et expire. — Elena jette un cri. — Tout le monde accourt et se groupe autour de Peblo. — Jacinti étend sur lui un manteau qui le couvrait en partie. — Pendant ce temps, Elena a semblé prendre une résolution; elle lève les yeux au Ciel, s'approche de son père, et met un genou en terre.)

ELENA, *à demi-voix.*

Mon père, dans quelle retraite votre fille doit-elle aller expier son crime ?

D. JOSE.

A l'Annonciade !...

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LA PETITE BOHÉMIENNE,

MÉLODRAME COMIQUE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE, IMITÉ DE *Kotzbüe*;

PAR M. Louis Charles CAIGNIEZ;

Musique de MM. AMÉDÉE et RENAT; Ballets de M. MILLOT;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 7 Novembre 1816.

PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, N°. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1816.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LAZARILA, petite bohémienne . .	Mlle. *Éléonore.*
D. RANUCIO ZAPADOR, grand d'Espagne	M. *Waisse.*
INÈS, pupille de Zapador. . . .	Mlle. *Adèle.*
LE DUC D'ALZIRAS, vice-roi d'Espagne	M. *Frénoy.*
D. SÉBASTIEN ALVARÈS, ami du vice-roi	M. *Villeneuve.*
D. FERDINAND, fils du vice-roi. .	M. *Grévin.*
D. ANTONIO ALVARÈS, neveu de D. Sébastien	M. *Adolphe.*
BARBARA, vieille duègne . . .	Mad. *Frenoy.*
GAVACO, geolier, mari de Barbara.	M. *Klein.*
PÉDRILLE, vieux serviteur, attaché à D. Ferdinand	M. *Boisselot.*

Un Domestique de Zapador.
Dames et Seigneurs.
Pages.
Officiers.
Gardes.
Villageois.
Bohémiens et Bohémiennes.

La scène est aux environs de Tolède, dans le château de Zapador, sous le règne de Charles-Quint.

Digitized by Google

LA PETITE BOHÉMIENNE

Mélodrame en trois Actes.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une campagne agréable, devant un château, dont on apperçoit une partie dans le fond, sur la gauche du spectateur, avec un pont-levis entre deux tourelles; il est baissé; depuis ce pont jusq'à l'avant-scène, règne un mur surmonté de créneaux; dans le massif de ce mur on remarque une fausse porte anciennement maçonnée. Tout le fond est occupé par une montagne, au haut de laquelle on apperçoit à droite quelques maisons d'un village. A droite aussi, sur la devant, est l'entrée d'une grotte avec un banc de pierre.

SCENE PREMIERE.

LAZARILA, Troupe de Bohémiens.

(*Au lever du rideau, on apperçoit, sur la montagne, Lazarila qui appelle ses camarades. Elle tient un tambour de basque. Son vêtement, qui a quelque chose de fantasque, est en même tems léger, élégant et de bon goût. Les autres Bohémiens sont vêtus misérablement. Ils sont chargés de paquets et d'ustenciles de ménage. Les femmes ont leurs enfans, dont elles portent les plus petits sur le dos, menant les autres par la main. Lazarila indique à la troupe le village qui est au haut de la montagne, puis elle les quitte en leur montrant le château où elle a dessein d'aller. Alors toute la troupe se dirige du côté du village, et Lazarila du côté opposé. Au moment où on les perd de vue, Ferdinand et Pédrille entrent en scène par le bas de la montagne, à droite.*)

SCENE II.

FERDINAND, *vêtu en ménestrel, une guitare sur le dos*, PÉDRILLE.

FERDINAND, *à Pédrille qui s'arrête dans le fond*

Que fais-tu donc là, Pédrille ?

Digitized by Google

PÉDRILLE.

Pardon, seigneur, c'est que je considérais cette petite fille avec son tambourin et son accoutrement si singulier; elle a un petit minois si éveillé, si gentil, si drôle...

FERDINAND.

Elle appartient sans doute à cette bande de Bohémiens, que nous venons de rencontrer. Mais parlons de ma chère Inès, c'est bien elle que j'ai apperçue tantôt, à l'une des croisées du château.

PÉDRILLE.

Informons-nous donc bien vîte, mon cher maître, à qui appartient ce château, que nous trouvons ainsi à une demi-journée de Tolède. Sous ces vêtemens qui nous déguisent, nous pouvons sans inconvénient rester un jour ou deux dans ce village; vous, pour contempler les croisées du château, et moi, pauvre vieux serviteur, pour me refaire des fatigues que j'éprouve à vous suivre.

FERDINAND, *qui n'a cessé de considérer le château.*

Il faut que ce magnifique domaine appartienne à quelque grand seigneur.

PÉDRILLE.

Tant-mieux, car il serait fâcheux que l'amour eût si fort dérangé la tête de l'aimable Ferdinand d'Alziras, du fils du Vice-Roi d'Espagne, pour une fille d'une condition trop ordinaire.

FERDINAND.

N'admires-tu pas comme, dans ma disgrâce, le sort me favorise? Forcé de m'éloigner du palais de mon père, pour aller errer en aventurier dans les montagnes de l'Andalousie, c'est dans ces lieux sauvages, que l'objet le plus adorable vient frapper mes yeux et m'enflammer de tous les feux de l'amour. Bientôt cette fille charmante cesse de s'offrir à ma vue, et c'est ici que je la retrouve. Ah! mon cher Pédrille, je veux la revoir, m'assurer de ses sentimens, et si sa naissance est telle que je n'aie point à rougir d'unir ma destinée à la sienne, employer tous les moyens qui seront en mon pouvoir pour me réconcilier avec mon père..

PÉDRILLE.

Cela sera difficile, tant qu'il y aura là cette femme intrigante, qui le domine.

FERDINAND.

J'y réussirais sans peine si le respectable Alvarès, l'intime ami du Vice-roi, était de retour de l'Amérique, et voulait employer sa médiation.

PÉDRILLE.

Ne dit-on pas que D. Sébastien Alvarès est attendu incessamment.

FERDINAND.

Il y a un an que le bruit a couru qu'il venait de s'embarquer à la *Vera-Cruz*, pour revenir en Espagne; mais son neveu Antonio, questionné dernièrement à ce sujet par quelqu'un de ma connaissance, n'a fait qu'une réponse vague, et qui n'indique pas que ce retour soit prochain.

Digitized by Google

PÉDRILLE.

On dit que ce D. Antonio est très-lié depuis quelque tems avec D. Ranucio Zapador, beau-frère du grand Inquisiteur.

FERDINAND.

Antonio serait lié avec l'ennemi de mon père et de son oncle! Ce Zapador est un fort méchant homme, que l'ambition dévore, et qu'aucun scrupule n'arrête pour la satisfaire. Il ne pardonnera jamais au duc d'Alziras, mon père, de l'avoir emporté sur lui, auprès de Charles-Quint, pour la dignité de Vice-Roi d'Espagne, à laquelle il prétendait avec l'appui du grand Inquisiteur. Mais laissons cela, Pédrille, et va voir dans ce village, si tu trouveras un gîte commode. Tu t'informeras en même tems de ce château et des maîtres qui l'habitent.

PÉDRILLE.

Vous ne venez donc pas avec moi?

FERDINAND.

Non.

PÉDRILLE.

Mais vous n'avez pas encore déjeuné, mon cher maître..

FERDINAND.

Laisse-moi.

PÉDRILLE.

Allons. (*à lui-même en sortant.*) Les amoureux sont singuliers! ils ne boivent ni ne mangent.

SCENE III.

FERDINAND, LAZARILA.

FERDINAND, *seul d'abord.*

Un charme me fixe à cette place, d'où j'apperçois la croisée où mon Inès a paru. (*Lazarila paraît dans le fond et écoute.*) Asséyons-nous, et pour qu'on ne me prenne que pour ce qu'annonce mon déguisement, amusons-nous à tirer de cet instrument des sons qui s'accordent avec les sentimens de mon cœur. (*Il s'assied, prélude un instant, s'arrête, soupire et reste absorbé dans ses réflexions.*)

LAZARILA, *à part.*

Son déguisement, a-t-il dit!... Eh! mais n'est-ce pas ce jeune seigneur?.. eh! oui, à Madrid, l'année dernière... pendant une fête... je l'ai remarqué sur le balcon du palais du Vice-Roi.

FERDINAND, *recommençant à préluder et s'arrêtant encore.*

Ah!

LAZARILA, *l'imitant.*

Ah! je comprends, notre jeune homme est amoureux... Mais qui est-il? il faut qu'il soit un grand seigneur, car c'est à lui que le Vice-Roi adressait plus souvent la parole.

FERDINAND.

Voyons; tâchons de me rappeler cet air des montagnes, que des

Digitized by Google

pâtres chantaient au loin, le jour que, pour la première fois, j'ai rencontré ma charmante amie.

LAZARILA, *à part.*

Ah ! c'est dans les montagnes.

FERDINAND.

Puissent mes faibles sons parvenir à son oreille.

LAZARILA, *à part.*

Elle est dans ce château.

FERDINAND, *continuant.*

Et lui rappeler aussi ce jour où son Ferdinand s'est offert à ses yeux.

LAZARILA, *à part.*

Il se nomme Ferdinand.

(*Ferdinand pince sur sa guitarre un air des pâtres espagnols. Lazarila, dans le fond, accompagne l'air, en roulant doucement ses doigts sur son tambour de basque, et de manière à ne pas interrompre Ferdinand. Quand l'air est fini, Lazarila commence à chanter sur les mêmes notes.*)

FERDINAND, *se retournant.*

Qu'entends-je? — Eh! c'est cette petite bohémienne. Continue, ma belle enfant.

LEZARILA.

Continue toi-même, beau ménestrel : allons accompagne-moi, si tu veux que je chante.

FERDINAND.

Très-volontiers.

(*Lazarile chante et bat son tambour de basque, tandis que Ferdinand pince sa guitare*)

Air du Pâtre dans la Nina de Paësiello.

Le doux printemps bientôt, dans nos campagnes,
Va rassembler les bergers d'alentour.
Déjà leurs voix aux échos des montagnes
Font répéter soupirs et chants d'amour.
Lise, c'est toi, qui, parmi tes compagnes,
Dois cette fois triompher à ton tour.
Ah! Lise, viens, et qu'on dise en ce jour :
Lise est la fleur des filles des montagnes.

FERDINAND.

Bien, ma petite, tu viens de chanter un air qui me rappelle de doux souvenirs.

LAZARILA.

Je le sais, de doux souvenirs d'amour.

FERDINAND.

Qui te l'a dit ?

LAZARILA.

Mon art.

FERDINAND, *souriant.*

Ah! pardon, mon erreur est excusable. Les diseuses de bonne aventure ont rarement cet âge et cette mine si friponne.

Digitized by Google

LAZARILA.

Monsieur, c'est de ma science et non de ma mine qu'il s'agit.

FERDINAND.

Ah! diable! cette gravité doctorale a vraiment quelque chose d'imposant; je suis tenté de croire... Qui es-tu? comment te nommes-tu?

LAZARILA.

Je me nomme Lazarila. J'ignore à qui je dois le jour. Une bohémienne m'a recueilli toute petite et m'a servi de mère. Il y a deux ans que je l'ai perdue, mais elle m'a laissé pour héritage les secrets de son art et d'excellens principes. « Sois sage, me disait-elle, tu peux un jour découvrir tes parens et une origine illustre. Conduis-toi donc de manière à ce qu'ils puissent te reconnaître sans rougir. » J'ai juré de n'oublier jamais cette leçon.

FERDINAND.

Très-bien, mon enfant, puisses-tu toujours penser de même. Mais qu'as-tu fait depuis que tu es privée de ta mère adoptive?

LAZARILA.

J'ai parcouru diverses contrées, tantôt bien, tantôt mal; aujourd'hui dans l'abondance, demain dans la misère: du reste toujours dansant, chantant, frappant mon tambourin, agitant mes castagnettes et disant la bonne aventure à tout venant, je reçois partout argent et bon accueil. Mais je ne suis point ingrate; j'annonce au guerrier la victoire, à la jeune fille un amant fidèle, à la veuve un consolateur, à l'avocat force procès, au vieil avare la poule aux œufs d'or, enfin je distribue à la ronde santé, plaisirs, honneurs, richesses, châteaux en Espagne, et cent ans pour en jouir.

FERDINAND.

Je m'étonne que tu saches déjà si bien mettre à profit les folies des hommes. (*Lui donnant de l'argent.*) Mais, c'est assez; prends ceci, pauvre petite, et laisse-moi.

LAZARILA, *lui saisissant la main.*

Permets-moi donc de gagner l'argent que tu me donnes.

FERDINAND.

Va, je t'en dispense.

LAZARILA.

Soit, seigneur Ferdinand.

FERDINAND.

Qu'entends-je? me connaîtrais-tu?

LAZARILA.

Ne viens-je pas, seigneur, de regarder votre main?

FERDINAND.

Pas de plaisanterie. Me connais-tu?

LAZARILA.

Non. Mais je sais que vous vous nommez Ferdinand.

FERDINAND, *à part.*

Fort bien.

Digitized by Google

LAZARILA.

Je sais encore que vous êtes amoureux, et que c'est pour voir votre belle que vous venez ici sous ce déguisement.

FERDINAND.

Tu sais peut-être aussi que celle que j'aime...

LAZARILA.

Est dans ce château.

FERDINAND.

Et voilà tout, sans doute.

LAZARILA.

Pas encore. (*à part.*) Voyons si j'ai deviné. (*Haut.*) Celle qui vous a charmé ne se nomme-t-elle pas Inès?

FERDINAND.

Précisément. Si tu pouvais me dire aussi qui elle est....

LAZARILA.

Quoi ! vous l'ignorez? Eh mais c'est une riche et noble orpheline, qui est la pupille de D. Ranucio Zapador.

FERDINAND.

La pupille de D. Ranucio ! (*à part.*) Juste ciel ! l'ennemi de mon père !

LAZARILA.

Il n'y a que deux jours qu'elle est arrivée avec sa duègue Barbara. Je ne sais pas trop si un certain Antonio, qui vient d'arriver aussi, ne serait pas l'époux qu'on lui destine.

FERDINAND.

D. Antonio ! je suis perdu !

LAZARILA.

Pourquoi donc? le mariage n'est pas fait. Êtes-vous aimé.

FERDINAND.

Je n'ose encore m'en flatter.

LAZARILA.

De la modestie ! c'est bien. Ecoutez, monsieur, je puis vous être utile; mais il faut que je sache d'abord comment cet amour a pris naissance.

FERDINAND.

Eh bien, aimable enfant, voici mon aventure : Mon destin m'avait dernièrement conduit dans les montagnes de l'Andalousie. Un jour j'étais assis et rêveur sur le penchant d'un rocher, lorsque j'aperçus un agneau égaré, qui avait au cou un ruban couleur de rose. Je l'appelai en lui tendant une poignée de thim sauvage; il vint à moi et se laissa caresser. Je levai les yeux, et je vis une jeune personne qui, timide comme l'agneau qu'elle cherchait, s'approchait en tremblant pour me prier de lui rendre son petit favori. A sa vue, je sentis aussitôt mon cœur battre et brûler d'amour. Je ne sais si j'avais produit la même impression sur elle, mais je la rencontrai les jours suivans au même endroit et toujours seule. Elle me dit seulement qu'elle s'appelait Inès, et que son tuteur l'avait envoyée toute petite sous la surveillance d'une duègue sévère, chez une vieille parente qui avait une maison isolée dans ces environs. Mon bonheur fut de courte durée,

Digitized by Google

ne voyant plus paraître Inès, je quittai cette contrée et pris la route de Tolède. Je passais hier devant ce château, une croisée s'ouvre, une tête charmante s'y montre un instant, et j'ai reconnu celle que j'aime.

LAZARILA.

Eh bien, seigneur, si vos vues sur Inès sont honorables, je m'offre à vos servir.

FERDINAND.

Obtenir sa main comblerait tous mes vœux. Mais que peux-tu faire pour moi ?

LAZARILA.

Quand je ne saurais qu'écarter les obstacles qui vous empêchent de voir votre belle et de lui parler, ne m'auriez-vous pas déjà quelque obligation ?

FERDINAND.

Oh ! si tu pouvais me rendre ce service....

LAZARILA.

Plus que tout autre, peut-être. J'ai le talent de m'introduire partout et de parler à tout le monde sans qu'on s'en inquiète ; on me laisse aller et venir sans y faire attention, ou l'on ne me remarque que pour dire en badinant : « Ah ! c'est la petite bohémienne. »

FERDINAND.

C'est charmant ! je t'en prie, Lazarila, prête-moi ton secours, et tout ce que tu pourras exiger.....

LAZARILA.

Ce n'est point l'intérêt qui me guide ; c'est par amitié que je vous oblige, et parce que mes intentions sont pures. Pour tout l'or du monde, je ne vous aiderais pas à faire quelque chose qui fut condamnable. Je vais rêver aux moyens de vous satisfaire ; laissez-moi seule, et revenez ici à la chûte du jour, à l'heure où l'étoile du berger commence à poindre dans le ciel.

FERDINAND, *souriant.*

Fort bien. Précisément l'étoile du berger, n'est-ce pas ?

LAZARILA.

Sans doute. Cette étoile brillante a de tout temps indiqué l'heure de l'amour. Eloignez-vous, de grace.

FERDINAND.

Allons, ma petite amie, pour ne pas troubler tes opérations magiques, je te laisse. (*à part.*) La pupille de Zapador ! de quel espoir puis-je encore me flatter ? (*Il sort.*)

SCENE IV.

LAZARILA *seule.*

J'aime ce brave jeune homme, et c'est de tout mon cœur que je

Digitized by Google

le servirai. Justement l'entrée du château sera libre aujourd'hui à tout le monde, en faveur de la fête que donne le seigneur Zapador pour célébrer le retour de sa pupille. J'ai vu tantôt Inès qui sortait du château avec sa duègne ; elles ne sont pas encore rentrées, attendons-les ici, je pourrai peut-être.... Eh ! mon Dieu ! ne vois-je pas remuer des pierres dans ce mur? c'est à l'endroit où il paraît qu'il y avait jadis une porte ! (*Quelques pierres tombent de la maçonnerie de la fausse porte qui est dans le mur du château, et on en voit sortir un bras nud tenant un papier.*) Juste ciel ! ce bras... ce papier.... c'est quelque infortuné sans doute qui voudrait faire connaître.... (*La main qui tient le papier le laisse tomber à terre et disparaît.*) Voyons, voyons bien vite. (*Elle ramasse le papier et commence à lire.*) « Si le ciel permet que cet écrit soit recueilli par un ami de la justice » et de l'humanité, je le supplie d'avoir pitié d'un malheureux vieil- » lard. » *Elle court à l'endroit où le bras a paru, se lève sur la pointe des pieds pour y atteindre, et dit à voix basse :*) Qui que vous soyez, rassurez-vous ; votre billet est entre les mains de la petite Lazarila, qui se trouverait heureuse de vous être utile. (*Elle écoute un instant.*) Je crois qu'on a répondu par un accent plaintif !.... Je n'entends plus qu'un bruit sourd qui paraît s'éloigner. Continuons : (*Elle lit*) « Je suis D. Sébastien Alvarès.... » (Oh ! oh ! serait-il parent de cet Antonio Alvarès qui est arrivé hier ici?) « Je suis D. Sébas- » tien Alvarès, l'ami le plus intime du duc d'Alziras, actuellement » vice-roi d'Espagne. Il y avait douze ans que j'étais au Nouveau- » Monde, où j'avais suivi Pizarre, lorsqu'un désir insurmontable de » revoir ma patrie me détermine enfin à y revenir. Le vent m'est fa- » vorable, la traversée est heureuse et rapide, je débarque à Cadix, » mais à peine ai-je touché la terre, que je suis arrêté au nom de la » sainte inquisition et jeté dans un cachot. » (Ah ! mon Dieu !) J'y » languissais depuis une an, lorsque dernièrement on m'a transféré » de nuit dans une des tours du château de Zapador. » (C'est sûrement dans celle que j'apperçois là-bas. Mais achevons de lire :) En dérangeant une pierre dans un coin de ma prison, j'ai dé- » couvert l'entrée d'un souterrain qui m'a d'abord flatté de l'espoir » d'une évasion facile. Mais, hélas ! j'ai fait beaucoup de chemin sous » la terre pour n'arriver qu'à une issue murée depuis long-temps. » (L'infortuné !) « Être compâtissant qui trouverez cet écrit, allez à » Tolède informer mon neveu D. Antonio Alvarès que son oncle, que » son second père gémit dans les fers de son ennemi Zapador. » Et Antonio est lié avec Zapador ! comment se fait-il.... Oh ! oh ! cachons ceci. Le voilà justement, ce méchant Zapador, qui fait souffrir notre infortuné prisonnier. Un jeune homme l'accompagne ; c'est Antonio, sans doute. Il serait peut-être intéressant que je pusse les entendre. Cachons-nous dans cette grotte. (*Elle se glisse dans la grotte, et reparaît de temps en temps pour écouter.*)

Digitized by Google

SCENE V.

ZAPADOR, ANTONIO *sortant du château.*

ZAPADOR.

Prenons de ce côté, mon cher Antonio; dans cet endroit solitaire nous serons plus à l'abri des observateurs. Eh bien, mon ami, tu as vu mon Inès, comment la trouves-tu?

ANTONIO.

Adorable, seigneur Zapador.

ZAPADOR.

Tant mieux; car tu es l'époux que je lui destine.

ANTONIO.

Juste ciel! moi son époux! Je serais assez heureux.....

ZAPADOR.

Oui, Antonio, je te préviens qu'ayant été élevée solitairement auprès d'une vieille parente dans les montagnes d'Andalousie, elle a contracté dans ces lieux sauvages une habitude d'indépendance qui, jusqu'à présent, ne paraît pas s'effrayer de ma sévérité. Elle est d'une ingénuité, d'une franchise qui t'étonneront peut-être.

ANTONIO.

Tant mieux. Si j'ai le bonheur de lui plaire....

ZAPADOR.

Elle te le dira sans détour.

ANTONIO.

Fort bien. Mais dans le cas contraire....

ZAPADOR.

Alors je saurai la soumettre à mon autorité. Mais il te faut la mériter. La main d'Inès doit être le prix d'un dévouement sans bornes à mes volontés et aux sages desseins de mon beau-frère le grand inquisiteur.

ANTONIO.

Vous savez, seigneur, quelle preuve de dévouement j'ai déjà donnée au grand inquisiteur et à vous.

ZAPADOR.

Oui, je sais qu'étouffant les scrupules de ta faible raison, tu nous a fourni les moyens d'enlever secrètement ton oncle D Sébastien Alvarès, à son retour d'Amérique. Mais c'est pour tes intérêts autant que pour ceux du saint office que tu as agi en cette occasion. Tu trouvais dangereux d'attendre, pour jouir de la fortune de ton oncle, l'époque incertaine où tu pouvais en hériter. Tu craignais, non sans quelque raison, peut-être, qu'il ne fût un jour assez heureux pour retrouver sa fille unique, cette petite Maria, dont on n'a jamais pu constater la mort. En effet, malgré toutes les recherches, on ne l'a pas retrouvée après l'accident funeste qui l'avait fait rouler de la pente d'une colline dans ce ruisseau, dont les flots venaient d'être grossi par l'orage.

ANTONIO.

J'avoue que j'étais effrayé à l'idée de la possibilité qu'un jour ces

Digitized by Google

enfant reparût pour anéantir mes droits. Cependant rappelez-vous que je ne cédai qu'à la promesse que vous me fîtes qu'il ne serai point attenté à la vie de mon oncle.

ZAPADOR.

Oui, et c'est pour assurer l'effet de cette promesse, que j'ai fait dernièrement extraire Alvarès des cachots de l'inquisition pour le tenir ici renfermé dans la grande tour. Mais laissons cet objet et parlons de ce qu'on exige de toi aujourd'hui.

ANTONIO.

Parlez, seigneur, pour obtenir Inès, il n'est rien que je ne sois prêt à entreprendre.

ZAPADOR.

Ecoute, Antonio. Ton oncle Alvarès est l'ami d'un homme bien autrement dangereux que lui par le pouvoir dont il est revêtu.

ANTONIO.

Du duc d'Alziras, voulez-vous dire?

ZAPADOR.

Oui, du vice-roi. L'inquisiteur veut le punir du scandale qu'il ne cesse de causer en Espagne depuis que Charles-Quint lui a confié l'exercice de sa suprême puissance.

ANTONIO.

Qu'entends-je? on oserait attaquer le représentant de Charles-Quint!

ZAPADOR.

Apprends que le procès du vice-roi a été secrètement instruit au tribunal de l'inquisition, et que la sentence de mort a été prononcée. L'exécution aurait suivi de près; mais tu sais que le zèle est quelquefois forcé de céder à la prudence, quand le coupable est puissant sur la terre

ANTONIO.

La sentence de mort a été prononcée!

ZAPADOR *lui montrant une pancarte avec un cachet noir.*

ANTONIO.

Juste ciel! ce cachet.... je frémis!

ZAPADOR.

Eh bien, Antonio, c'est toi que le grand inquisiteur a jugé digne de délivrer l'Espagne d'un grand coupable.

ANTONIO.

Moi!

ZAPADOR.

Obéis, et la main d'Inès, de la pupille du nouveau vice-roi sera ta récompense. Oui, mon ami; car c'est sur moi, tout le monde l'a su, que Charles-Quint avait d'abord jeté les yeux, quand les intrigues du duc d'Alziras l'ont emporté sur mes droits à la suprême faveur! sois donc bien persuadé, mon cher Antonio, que si le duc tombe, c'est Don Ranucio Zapador, qui doit monter à sa place.

ANTONIO.

Vous me parlez d'Inès; eh bien, seigneur, je ferai tout pour vous satisfaire... Cependant je tremble que mon bras inexercé...

Digitized by Google

ZAPADOR.

On n'exige pas de toi un sacrifice qui surpasse tes forces. Tu peux trouver dans Tolède un de ces êtres obscurs qui, pour quelque peu d'or te prêtera le bras qui te manque. C'est à toi de le diriger. J'ai lieu de croire que le vice-roi viendra bientôt se livrer lui-même. Sous prétexte, de rendre la justice il voyage dans tout le royaume, sans prévenir nulle part de l'époque de son arrivée. On croit qu'il ne tardera pas à venir à Tolède, ou dans ses environs. Car souvent il se plait à séjourner dans un village, dans un bois, au milieu d'une plaine, partout où il peut se procurer le plaisir de la chasse qui est sa passion favorite.

ANTONIO.

Ce serait donc l'occasion d'une chasse qu'il faudrait choisir, pour y épier l'instant où seul dans l'endroit le plus épais de la forêt...

ZAPADOR.

C'est cela même, mon ami. Mais si cette occasion ne se trouve pas, il faut avoir un autre moyen tout prêt. Un chasseur habile doit multiplier ses précautions; tandis que sa flèche fend encore l'air, son arc est déjà tendu pour en lancer une autre. Je regrette beaucoup qu'une certaine dame ait depuis quelque tems perdu la faveur du vice-roi. Elle nous aurait servi, en cette occasion, avec autant de zèle qu'elle en a mis l'année dernière à exiger du duc qu'il chassât son propre fils: si bien que ce beau jeune homme, sur qui toutes nos belles avaient déjà formé des espérances, est maintenant réduit à traîner une vie errante loin de la cour de son père.

ANTONIO.

Quel dommage que cette femme nous manque !

ZAPADOR.

N'importe, on trouvera quelqu'autre... Enfin, mon cher Antonio, que le vice-roi meure et Inès est à toi.

ANTONIO.

Inès est à moi, seigneur.

(*Lazarila qu'on a vu de tems en tems paraître à l'entrée de la grotte, fait ici un mouvement d'horreur.*)

ZAPADOR, *serrant la main d'Antonio.*

Bien, bien, mon ami. Voilà la disposition où je voulais te voir. Allons rejoindre ces dames, et ce soir, après la fête, j'acheverai de te donner mes instructions.

(*Au mouvement qu'ils font pour s'éloigner, Lazarila se précipite sur le banc de pierre et feint de dormir.*)

ANTONIO, *l'appercevant*

Que vois-je ?

SCENE VI.

Les Précédens, LAZARILA.

ZAPADOR.

Ah ah ! c'est la petite [illegible]émienne qu'on voit roder dans ces environs depuis quelques jours. — Elle dort.

Digitized by Google

ANTONIO.

Si ce sommeil n'était qu'une feinte, et qu'elle nous eût entendus !...

ZAPADOR.

Malheur à elle en ce cas, car il faudrait sans pitié... (*bas.*) Mais attends, nous allons nous en assurer. (*à haute voix.*) Antonio, tire ton poignard et frappe cette fille.

ANTONIO, *aussi à haute voix.*

Vous avez raison, seigneur, c'est le plus prudent. (*Il s'approche de Lazarila en levant le bras sur elle, puis il se retourne pour dire à voix basse :*) observez bien ses mouvemens.

(*Lazarila ouvre un instant les yeux, apperçoit que le bras qui la menace n'est point armé, elle les referme et reste dans une immobilité parfaite.*)

ZAPADOR, *haut.*

Eh bien, tu hésites !

ANTONIO.

Allons, puisqu'il le faut... meurs malheureuse ! (*Il fait un mouvement dont Lazarila ne paraît pas s'émouvoir.*)

LAZARILA, *chantant sans ouvrir les yeux.*

Pon, pon, pon, pon, accourez tous,
C'est la petite Bohémienne,
Pon... Pon... Pon...

ZAPADOR.

Elle rêve danses et chansons. Décidément elle ne nous entend pas.

ANTONIO.

Allons, elle dormait véritablement.

ZAPADOR.

Tant mieux, car elle est si gentille que c'eût été dommage... (*voyant Antonio toucher une médaille qui pend au cou de Lazarila.*) Que considère-tu là ?

ANTONIO.

C'est cette médaille d'or, où les figures bizarres que je vois gravées me rappellent...

ZAPADOR.

Quoi donc ?

ANTONIO.

En vérité, il me semble que dans mon enfance, j'en ai vu une pareille entre les mains de mon oncle.

ZAPADOR.

Laissons cela et allons...

ANTONIO.

Permettez que j'examine encore...

LAZARILA.

Pon, pon, pon... (*Ouvrant les yeux et paraissant s'éveiller.*) O ciel ! que voulez-vous ? Ah! beau chevalier, ne m'enlevez pas ce précieux talisman !

ANTONIO.

Je ne songe point à te l'enlever, mon enfant.

Digitized by Google

LAZARILA.

Que vois-je ! le seigneur Zapador !

ZAPADOR.

Tu me connais donc ?...

LAZARILA.

D'hier seulement, seigneur. Je vous ai aperçu de loin, avec cet aimable jeune homme qui est peut-être votre fils. Frappée de cet air de noblesse et de bonté qui vous distingue, j'ai demandé qui vous étiez. On vous a nommé. L'espoir de vous rencontrer, d'implorer votre protection pour mes camarades et pour moi, m'a fait roder depuis ce matin dans ces environs. Cependant le besoin de repos m'avait attirée dans cette grotte et je m'y suis endormie. Ah ! j'étais loin de m'attendre que l'illustre seigneur que je brûlais de revoir, serait précisément le premier objet que la pauvre petite Lazarila devait contempler à son réveil.

ZAPADOR, *à Antonio.*

Eh, eh, eh ! cette petite est vraiment...

LAZARILA, *à part.*

Il est flatté, bon !

ZAPADOR.

Va, Lazarila, ton espoir ne sera pas trompé. Don Ranucio Zapador te prend sous sa protection.

LAZARILA.

Ah ! seigneur...

ZAPADOR.

Ecoute; comme tes camarades les Bohémiens sont par fois assez divertissans, je te permets de les amener à la fête que je donne aujourd'hui dans mon château.

LAZARILA.

Ils y viendront volontiers, seigneur.

ZAPADOR.

Quant à toi, petit espiègle, l'entrée t'en sera toujours ouverte. Ne crains pas de paraître souvent sur mon passage. Tu n'en seras pas fachée.

LAZARILA.

O mon Dieu ! que je m'estime heureuse !

ZAPADOR, *lui donnant une petite tape sur la joue.*

Eh, eh eh ! on n'est pas plus gentille !

LAZARILA, *à part.*

Je l'ai échappée belle !

ANTONIO, *à Zapador.*

Je lui soupçonne autant de malice que de gentillesse.

ZAPADOR.

Qu'importe ! c'est ce qui la rend plus aimable. Mais allons au-devant d'Inès qui se promène, je crois, de ce côté, avec sa Duegne Allons, viens, Antonio. (*à Lazarila.*) A ce soir petite.

LAZARILA

Oui, seigneur. (*à part.*) Et je tâcherai d'en profiter.

Digitized by Google

ZAPADOR, *riant*

Eh, eh, eh! la drôle de fille! (*Il s'éloigne.*)

ANTONIO, *le suivant.*

Bon jour, bon jour petite.

LAZARILA.

Votre servante, beau chevalier.

SCENE VII.

LAZARILA, *seule.*

Oh! les vilaines gens! conspirer ainsi contre les jours du vice-roi, qu'on dit si bon au pauvre monde! D'un autre côté cet Antonio qui a livré son oncle, son bienfaiteur, à l'inquisition! poussé par la seule et ville crainte de voir reparaître un enfant qui lui ravirait sa fortune! —Eh mais j'y songe à cet enfant! et ma mère adoptive qui m'a raconté souvent qu'elle m'avait trouvé sur les bords du Mançanarès! Mais de quelle idée folle allais-je m'occuper-là? Et cet infortuné qui désire qu'on informe son neveu Antonio... Juste ciel! le misérable serait plutôt capable... Non, non, gardons-nous en bien. C'est au vice-roi qu'il faut apprendre le comble d'atrocité ainsi que l'affreux complot tramé contre lui-même. O mon Dieu! s'il vient à Tolède, qui l'avertira du danger qui l'y attend? Eh bien ce sera moi. Oui, j'aurai le courage... Oh oh! voici cette aimable Inès qui vient de ce côté avec sa Duègne. Si je pouvais lui parler et lire dans son cœur... Allons, impossible dans ce moment. Voilà son oncle et Antonio qui les abordent. Il ne faut pas qu'ils me retrouvent ici. Courons prévenir nos Bohémiens et revenons bien vite épier tout ce qui se passe. (*Elle sort par le devant à droite.*)

SCENE VIII.

BARBARA, INÈS, *en négligé du matin, entrant par la droite,* ZAPADOR, ANTONIO, *revenant du château.*

ZAPADOR.

Inès, nous allions à ta rencontre. L'empressement du seigneur Antonio ne lui a pas permis d'attendre que tu fusses rentrée au château.

ANTONIO.

Signora, mon impatience est bien excusable. Votre présence a sur moi un charme si puissant...

INÈS.

Pardon, monsieur, j'ai de l'humeur, et je ne pourrais pas répondre comme il convient à votre joli compliment.

ZAPADOR.

Et d'où vient ton humeur, Inès.

Digitized by Google

INÈS.

C'est Barbara, qui depuis son arrivée dans ce château ne fait que me contrarier.

BARBARA.

Soyez raisonnable, signora, et jamais je ne vous contrarierai. Vous ai-je jamais refusé le plaisir d'une innocente promenade? Mais vous êtes insatiable, et peu vous importe que mes jambes puissent vous suivre. Dame! si l'on est infatigable à votre âge, au mien on se lasse vite.

INÈS.

Tant pis pour vous. Vous prié-je de m'accompagner?

BARBARA.

C'est mon devoir, signora. Demandez au seigneur Zapador.

ZAPADOR.

Oui, signora, elle a raison.

INÈS.

Mais c'est une persécution! Ah! que ne suis-je encore dans notre désert de l'Andalousie! J'y étais si heureuse de courir librement dans la campagne. Oh! comme je m'amusais des frayeurs de Barbara qui se désolait de ne pouvoir me suivre partout et qui chaque fois qu'elle me voyait de loin gravir un rocher ou franchir un ravin me criait: prenez donc garde, signora, mon dieu, mon dieu, prenez donc garde.

BARBARA.

Vous étiez aussi d'une imprudence...

INÈS.

Pourquoi ne pas me laisser ici la même liberté?

ZAPADOR.

La décence s'y oppose, Inès. Est-ce là tout le sujet de ton humeur?

BARBARA.

Il en est encore un, seigneur. C'est que la signora ce matin... Mais je ne veux rien dire.

INÈS.

Parlez Barbara, parlez, je vous le permets.

ZAPADOR.

Qu'est-ce que c'est donc?

BARBARA.

Regardez sa coiffure, seigneur, ce ne sont que ses cheveux. Eh bien! croiriez-vous qu'elle a passé deux grandes heures devant une glace à les arranger ainsi? si je n'étais survenue pour lui en faire honte, je crois qu'elle y serait encore.

INÈS.

Aussi Barbara est cause que je suis horriblement coiffée.

ANTONIO.

Pas du tout, signora, vous êtes à ravir.

INÈS.

Non, monsieur, vous n'y entendez rien, je suis affreuse.

Digitized by Google

ZAPADOR.

Allons, allons, Inès, Barbara n'a pas tort de blâmer cette affectation de te regarder sans cesse au miroir.

INÈS.

C'est bien le moins, seigneur, que je profite ici d'un agrément qui me manquait dans nos montagnes, je veux dire de ces grandes glaces qui décorent vos appartemens. C'est charmant de se voir ainsi de la tête aux pieds et de pouvoir juger d'un coup-d'œil si rien ne manque à sa parure.

BARBARA.

Vous l'entendez, seigneur.

ZAPADOR.

Ecoute, Inès, on te passera la parure, si c'est pour plaire à ton époux.

INÈS, *étonnée.*

A mon époux !

ZAPADOR.

Oui, mon enfant. (*montrant Antonio.*) et le voici.

INÈS.

Monsieur !

ANTONIO.

Moi-même Signora, et c'est avec ravissement....

INÈS, *vivement à Antonio.*

Attendez (*à Zapador*) seigneur; mais c'est hier que j'ai vu monsieur pour la première fois.

ZAPADOR.

N'importe; Inès, c'est un projet arrêté.

ANTONIO.

Et j'employerai tous mes soins à mériter votre amour, charmante signora.

INÈS.

Il n'est plus tems, monsieur, mon choix est fait.

ZAPADOR.

Qu'entends-je ? Barbara, que signifie. . .

BARBARA.

Sainte Vierge, voici du nouveau, par exemple ! mais, mais, mon dieu, je ne connais personne....

INÈS.

Je le crois bien. Ferdinand avait soin d'éviter ta rencontre.

ZAPADOR.

Quel est ce Ferdinand, signora ?

INÈS.

Oh ! c'est un charmant jeune homme.

BARBARA.

Je tombe des nues.

ZAPADOR.

Où l'as-tu vu ? réponds vite.

Digitized by Google

INÈS.

Dans notre désert. Tous les jours il descendait de la montagne, comme un ange du ciel qui venait visiter notre vallée.

BARBARA.

C'était plutôt un ange de ténèbres qui sortait de l'enfer.

INÈS.

J'avais un jour égaré mon agneau, je le cherchais, quand au détour d'un rocher je l'apperçus auprès d'un beau jeune homme qui le caressait. Le jeune homme me rendit mon agneau de la manière la plus aimable, et, dieu merci, je n'ai pas le défaut d'être ingrate.

ANTONIO.

C'était sans doute quelque pâtre.

INÈS.

Non, monsieur, son air était noble, ses traits délicats et sa physionomie spirituelle.

ZAPADOR.

Barbara, est-ce là la surveillance. . .

BARBARA.

Ah! seigneur, je vous jure par St. Jacques de Compostelle, que je n'ai jamais quitté la signora.

INÈS.

Non, mais je te quittais, moi, quand tu faisais ta méridienne.

BARBARA.

Oh! quelle trahison!

ZAPADOR.

Quel était ce téméraire? son nom? son rang? sa famille?

INÈS.

Son nom, c'est Ferdinand, je vous l'ai dit. Son rang, sa famille, je n'en sais rien, car je n'ai point pensé à m'en informer.

(*Lazarila paraît dans le fond et s'arrête pour écouter.*)

SCENE IX.

LAZARILA et les Précédens.

ZAPADOR, *à Inès.*

Va, malheureux enfant, remercie le ciel qui te sauve de l'abîme, en te donnant le seigneur Antonio.

INÈS.

Seigneur, c'est Ferdinand que j'aime.

LAZARILA, *à part dans le fond.*

Fort bien!

ZAPADOR.

Brisons là, signora, et disposez-vous à m'obéir; et vous, Barbara, tremblez. . . .

BARBARA.

C'est ce que je fais, seigneur.

ZAPADOR.

Dorénavant une pareille négligence ne resterait pas impunie.

Digitized by Google

INÈS.

Tenez, seigneur, je ne me soucie plus de votre beau château, ni de toutes ces belles glaces qui me plaisaient tant d'abord; renvoyez-moi dans mes chères montagnes.

ANTONIO.

Où le moindre jeune homme qu'on rencontre paraît un ange qui descend du ciel?

ZAPADOR, *à Antonio.*

Rassurez-vous, mon ami. (*à Inès*) Signora, c'est parmi les habitans de la terre qu'il vous faut prendre un époux, et cet époux sera sera D. Antonio. INÈS, *soupirant.*

Qui n'est point un ange, en effet.

ZAPADOR.

Oui, signora, je le veux et vous obéirez.

INÈS.

Quel tems, mon cher tuteur a-t-il fixé pour ce mariage?

ZAPADOR.

Cela dépend d'une circonstance?.. on vous avertira.

INÈS.

Je respire! je tremblais que ce fût demain.

ZAPADOR.

Ce serait demain peut-être, si le vice-roi que nous attendons à Tolède, arrivait aujourd'hui. Rentrons au château.

LAZARILA, *s'approchant comme ne faisant que d'arriver.*

Seigneur Zapador, mes camarades seront à vos ordres et disposés à faire tout ce qui dépendra d'eux pour divertir votre excellence.

ZAPADOR.

Fort bien, fort bien, mon enfant. Dans une heure au plus tard, la fête commencera.

INÈS.

Eh mais, quelle est donc cette fille si éveillée?

LAZARILA.

Signora, je suis la petite bohémienne Lazarila, d'autant plus empressée à vous servir, que je vois dans vos jolis traits les pronostics les plus heureux.

INÈS, *soupirant.*

Les plus heureux!

LAZARILA.

Oui, signora, je sais même déjà qu'un aimable cavalier brûle d'obtenir votre main.

ZAPADOR, *à Antonio.*

C'est vous, mon cher Antonio.

INÈS.

Aimable, dit-elle! hum!

LAZARILA.

Sans doute. (*bas en lui prenant la main*) N'en avez-vous pas jugé ainsi dans les montagnes d'Andalousie?

INÈS.

Juste ciel!

Digitized by Google

ZAPADOR.

Qu'est-ce donc, Inès ?

INÈS, *troublée.*

C'est que... cette bohémienne m'a saisi la main... je ne m'attendais pas... j'ai eu peur.

ZAPADOR.

Quel enfantillage ! allons rentrons. (*Il s'éloigne avec Antonio.*)

INÈS, *à Lazarila.*

Au revoir, ma petite amie ; dans un autre moment, vous m'expliquerez vos pronostics (*bas.*) et ce que vous savez des montagnes d'Andalousie.

LAZARILA.

Oui, signora, de tout mon cœur.

ZAPADOR, *se retournant.*

Allons donc, signora ?

INÈS.

Me voici, seigneur. Cette petite est charmante ; elle me promet de dire ma bonne aventure. (*Elle suit son oncle et Antonio, en se retournant plusieurs fois pour regarder Lazarila.*)

SCÈNE X.

LAZARILA, *seule.*

Tant d'innocence et de candeur deviendrait le prix de la scélératesse ! non, je ne le souffrirai pas. Perfide Antonio, barbare Zapador, Lazarila veille sur vos victimes, et dût-elle y périr, elle saura peut être, à-la-fois, servir deux amans, briser les fers d'un vieillard malheureux et sauver le vice-roi du poignard d'un assassin.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

Le Théâtre représente un jardin. Sur le devant, à gauche du spectateur, est un pavillon récemment arrangé pour la fête, avec des draperies jetées élégamment sur de petits arbres voisins ; le tout orné de guirlandes de fleurs. Ce pavillon cache entièrement un débri d'architecture gothique. Dans l'entablement de cette ruine est une porte qui ferme l'entrée d'un souterrain. A droite, en face du pavillon, est un épais buisson de divers arbustes fleuris, parmi lesquels est un rosier chargé de roses. Quelques pas plus loin, est un gros tronc de châtaignier creux dont il ne reste que quelques petites branches qui ont poussé de l'écorce.

SCENE PREMIERE.

UN DOMESTIQUE *et plusieurs Ouvriers ; ensuite* LAZARILA *et ses* Bohémiens.

LE DOMESTIQUE, *en entrant aux ouvriers qui finissent de travailler au pavillon.*

Allons, voilà qui va bien, mes amis : maintenant reportez tous vos outils dans cette serre et vous irez vous rafraîchir. Attendez, je vais vous ouvrir. (*Il tire une clef et ouvre la porte du souterrain. Les ouvriers vont y déposer leurs outils, tels que pioches, bêches, etc. En ce moment Lazarila entre avec ses bohémiens.*) Ah ! ah ! voilà la petite bohémienne qui nous amène son monde.

LAZARILA.

Bon, c'est sans doute ici le lieu choisi pour la fête.

LE DOMESTIQUE.

Précisément, ma petite.

LAZARILA, *à ses camarades.*

Voyez donc ce joli pavillon qu'on vient de placer là tout exprès pour masquer cette vilaine ruine dont le triste aspect aurait effarouché les plaisirs. C'est fort bien entendu. (*au domestique*) Monsieur, qu'est-ce que c'est que cette porte ?

LE DOMESTIQUE.

C'est celle d'un long souterrain dont nos jardiniers font leur serre depuis nombre d'années.

LAZARILA.

Où aboutit ce souterrain ?

LE DOMESTIQUE.

Oh ! mon dieu, nulle part. On dit qu'autrefois il communiquait au vieux château dont il ne reste plus que cette tour que vous voyez là-bas.

Digitized by Google

LAZARILA.

Ah! fort bien. (*aux bohémiens*) Allons, suivez-moi, mes amis, je vais vous conduire là bas sous un épais couvert, où vous pourrez achever votre toilette. Venez, venez.

(*Elle s'en va avec les bohémiens.*)

LE DOMESTIQUE.

Les drôles de gens! je suis curieux de voir... suivons-les de loin. (*Il oublie la clef sur la porte du souterrain pour suivre les bohémiens. Les ouvriers sortent avec lui.*)

SCENE II.

ALVARÈS, *Seul, sortant du souterrain.*

(*Il a une barbe blanche, le front chauve; il porte une chaîne dont un bout est attaché à un pied, et l'autre à l'un de ses poignets.*)

Cette porte était ouverte! serais-je assez heureux... mais non, je m'apperçois que je n'arrive point dans un lieu d'où je puisse achever de m'échapper. Là bas des ouvriers qui travaillent, des gens qui se promènent; plus loin, ces longs murs... que d'obstacles! et puis comment hasarder un pas avec cette chaîne dont je n'ai pu me débarrasser et qui me trahira partout? il ne m'aura donc servi de rien d'avoir découvert, dans la tour que j'habite, l'entrée d'un souterrain dont mes gardiens ignoraient l'existence! ce sera donc en vain que je me serai fatigué à en suivre les interminables détours! Le courage et les forces m'abandonnent, je me soutiens à peine; asseyons-nous. (*Il va s'asseoir sur un banc auprès du pavillon.*) Ah! que la joie fait de mal quand elle a été trompée! la première direction que j'avais suivie, m'avait montré tantôt une autre issue: mais elle était murée, et c'est avec beaucoup de peine que j'ai pu déranger quelques pierres pour jeter un billet au dehors.

SCENE III.

ALVARES, LAZARILA.

LAZARILA, *dans le fond.*

Quel est ce vieillard? cette chaîne qu'il porte... que signifie....

ALVARÈS, *à lui-même.*

Que sera devenu cet écrit? une voix douce a frappé mon oreille; elle m'a paru celle d'un être sensible...

LAZARILA.

Mon dieu! ne serait-ce pas l'infortuné...

ALVARÈS, *de même.*

J'ai cru entendre prononcer un nom...

LAZARILA, *s'approchant.*

Celui de Lazarila peut-être.

Digitized by Google

ALVARÈS, *effrayé.*

O ciel !

LAZARILA.

Ne craignez rien, seigneur, c'est vous qui avez écrit ce billet, n'est-ce pas ?

ALVARÈS.

Moi-même, mon enfant, c'est donc toi qui l'as trouvé !

LAZARILA.

Oui, c'est moi, la petite Lazarila.

ALVARÈS.

Lazarila ! — Oui, c'est ce nom, c'est aussi la voix, qui, dans la sombre nuit où j'étais plongé, a résonné à mon oreille comme celle d'un ange consolateur.

LAZARILA.

Ah ! que ne suis-je un ange, en effet, pour vous transporter aussitôt dans les airs, bien loin de ce séjour affreux du crime et de la plus noire perfidie. Mais comment vous trouvé-je ici, seigneur ?

ALVARÈS.

Je suis sorti par ce souterrain dont je vois qu'on ignorait la communication avec ma prison.

LAZARILA.

Et vous ne profitez pas .. mais non, votre évasion est impossible en ce moment avec le monde que je vois circuler de tous côtés dans ce jardin, pour la fête qui va se réunir ici.

ALVARÈS.

Hélas ! je le sais bien, il me faut retourner dans mon cachot.

LAZARILA.

Cruelle nécessité ! oui, croyez-moi, seigneur, avant qu'on s'apperçoive de votre vaine tentative et qu'on songe à vous chercher; regagnez votre cachot, et comptez que Lazarila mettra tout en usage pour vous faire échapper plus sûrement à vos persécuteurs !

ALVARÈS.

Toi ! et qui es-tu ?

LAZARILA.

Je ne suis qu'une pauvre bohémienne, mais j'ai du zèle, de l'adresse et une envie insurmontable de vous servir.

ALVARÈS.

De me servir ! et tu ne me connais pas !

LAZARILA.

Ne sais-je pas, par votre billet, que D. Sébastien Alvarès est malheureux sans l'avoir mérité ? en faut-il davantage pour m'intéresser à votre destinée ?

ALVARÈS.

Chère enfant ! tout ce que tu pourrais faire pour moi, ce serait d'aller à Tolède, d'y chercher mon neveu D. Antonio. . .

LAZARILA.

D. Antonio !

ALVARÈS, *continuant.*

Pour lui apprendre, qu'arrêté au nom du saint office, je ne puis

Digitized by Google

attribuer ce malheur qu'à la haine que me porte Zapador. Antonio s'empressera de venir à mon secours. Depuis que j'ai perdu ma fille, mon unique enfant, j'ai regardé Antonio comme mon fils et mon héritier. Je l'avais pris en affection dès son enfance, et il a constamment justifié ma tendresse. Mais on pourrait me surprendre ici : adieu, chère petite, je vais rentrer. (*Il va pour s'éloigner.*)

LAZARILA.

Mais, seigneur, D. Antonio est un scélérat; c'est lui-même qui vous a livré au saint office.

ALVARES, *se rapprochant.*

Antonio ! c'est impossible

LAZARILA.

C'est la vérité, seigneur. Le hasard m'a fait entendre, ce matin même, un entretien secret qu'il avait avec Zapador.

ALVARES.

Avec Zapador, le plus mortel de mes ennemis !

LAZARILA.

Dont il doit épouser la pupille.

ALVARES.

Juste ciel !

LAZARILA.

La main de l'aimable Inès sera, si le ciel ne la protège, le prix d'un autre crime dont l'idée seule .. mais j'espère bien l'empêcher.

ALVARES.

Antonio ! je doute si je veille. Antonio et Zapador réunis pour me persécuter ! Il n'est donc plus pour moi d'espoir !

LAZARILA.

Le vice-roi n'est-il pas votre ami ?

ALVARES.

Qui l'instruira ?

LAZARILA.

Moi.

ALVARES.

Tu oserais...

LAZARILA.

Oui, je saurai parvenir jusqu'à lui.

ALVARES.

Etrange créature ! qui peut t'inspirer pour un malheureux vieillard....

LAZARILA.

Rentrez, rentrez seigneur; mais auparavant, permettez que sur cette main... (*Elle prend la main d'Alvarès et la baise en sanglottant.*)

ALVARES.

O ciel ! que fais-tu donc? ma main est mouillée de tes larmes ! et moi qui ne puis me défendre moi-même... Adieu, adieu, chère enfant, ton excellent cœur t'abuse sans doute sur ce que tu peux faire pour moi. Mais n'importe, je te dois au moins l'un des plus doux

Digitized by Google

momens que puisse attendre un infortuné, l'aspect d'un être sensible à ses souffrances.

LAZARILA.

Ah! seigneur, s'il faut ma vie... ciel! n'ensends-je pas du bruit?
(*Elle regarde autour d'elle.*)

ALVARÈS, *à lui-même, allant vers le souterrain.*

L'aimable enfant! comment se peut-il qu'à cet âge... (*s'arrêtant à l'entrée du souterrain.*) Ah! j'ai trop tardé. J'entends dans le souterrain... on me cherche. C'est Gavaco, mon geolier, sans doute.

LAZARILA.

O mon dieu, venez pour quelques instans du moins, vous cacher derrière ce buisson.

SCENE IV.

GAVACO *et les* Précédens.

GAVACO, *dans l'intérieur.*

Malédiction! décidément il s'est sauvé.

ALVARÈS, *à Lazarila qui l'entraîne.*

Non, mon enfant. Le voici; il n'est plus tems.

GAVACO, *sortant du souterrain.*

Allons, je n'ai plus à choisir que de m'aller pendre ou de me sauver aussi. Mais qui diable aurait deviné que ce souterrain communiquait à la tour? (*appercevant Alvarès*) Que vois-je? — Ah! vous voilà, monsieur! où prétendiez-vous aller?

ALVARÈS.

Je voulais recouvrer ma liberté, mais parvenu en ce lieu, j'en ai reconnu l'impossibilité.

GAVACO.

C'est fort heureux. Parbleu! vous pouvez vous vanter de m'avoir fait une belle peur; mais la leçon est bonne, aussi... Oh! oh! vous n'étiez pas seul ici? (*à Lazarila.*) Qui est-tu, toi? que fais-tu là?

LAZARILA.

Je vais, je viens, comme il me plaît dans ce château, dont le maître m'a pris sous sa protection. Je passais, j'apperçois là cet infortuné, je lui demande qui il est...

GAVACO, *effrayé.*

Te l'a-t-il dit?

LAZARILA.

Non, il allait me répondre quand vous avez paru.

GAVACO.

A la bonne heure. Mais toi, la protégée du maître du château, comment t'appelles-tu?

LAZARILA.

Lazarila.

Digitized by Google

GAVACO.

Ah! tu es donc cette petite bohémienne dont on vante ici la science merveilleuse!

LAZARILA.

C'est moi.

GAVACO.

Parbleu! j'ai bien envie . . . (*à Alvarès.*) Allons, Monsieur le prisonnier, faites-moi le plaisir de reprendre ce chemin qui, dès ce soir, aura cessé d'être praticable.

ALVARÈS, *à Lazarila.*

Adieu, aimable enfant! (*Il s'éloigne en regardant Lazarila avec une expression de reconnaissance.*)

GAVACO.

Allons, allons, c'est assez. Allez devant, je ne tarderai pas à vous rejoindre. (*Regardant Lazarila.*) Je veux . . . (*Il suit Alvarès jusqu'au souterrain.*)

LAZARILA, *à part.*

Cet homme veut me parler; tâchons de m'en faire bien venir. Pauvre vieillard! à la vue de ses indignes fers je n'ai pu retenir mes larmes; j'en suis encore toute émue.

SCENE V.

GAVACO, LAZARILA.

GAVACO, *fermant la porte et retirant la clef.*

Il peut maintenant se promener tant qu'il voudra, je le retrouverai toujours. Ma foi, je l'ai échappé belle! Quand je le disais que cette maudite chouette, que j'ai entendu crier si long-tems l'autre nuit, me présagait chagrins et malheurs!

LAZARILA, *à part.*

Il est superticieux; fort bien.

GAVACO.

Ne voila-t-il pas, dès le lendemain, que ma femme Barbara, dont je n'entendais plus parler depuis dix ans, arrive ici avec la pupille de notre maître!

LAZARILA, *s'approchant.*

C'est très-malheureux en effet.

GAVACO.

Ah! ça, la belle enfant, puisque tu sais tant de choses, tu sais, sans doute, expliquer les songes?

LAZARILA.

Les songes? bagatelle, pour moi.

GAVACO.

Eh bien! j'en ai fait un qui me trouble l'esprit par sa singularité, et par la circonstance qu'il est revenu me tourmenter trois nuits de suite.

Digitized by Google

LAZARILLA.

Ah! ah! ceci est sérieux.

GAVACO.

Ecoute bien. Chaque fois, un génie, avec une longue robe blanche et une épaisse barbe noire, me fesait descendre dans une cave immense où je voyais rangés en bel ordre cinq cents tonneaux d'un vin exquis.

LAZARILLA.

Cinq cents?

GAVACO.

Ni plus, ni moins. Le génie, après me les avoir indiqués du doigt, me disait d'une voix de tonnère : « Gavaco, ceci t'appartient, bois. » Ce dernier mot surtout était si énergiquement prononcé, que, circulant de voûte en voûte, leur écho ne finissait pas de me répéter; bois... bois... bois...

LAZARILLA.

Et vous buviez?

GAVACO.

Eh! non, par la sambleu! car dans les trois fois que j'ai fait ce rêve, je n'en étais pas plutôt là, que le gracieux tableau qui enchantait ma vue, s'embrouillait, disparaissait et je m'éveillais avec une soif ardente. Qu'est-ce que cela signifie?

LAZARILLA.

Eh! eh! ce songe mérite attention. Ces cinq cents tonneaux d'excellent vin... qui seraient pour vous un fortune... ce lieu souterrain... attendez, je commence à entrevoir... (*à part.*) Oh! si l'idée qui me vient pouvait réussir!.. (*Haut.*) Oui, Gavaco, une fortune, un trésor que tu découvriras avant peu.

GAVACO.

Où donc? où donc?

LAZARILLA.

Fort près d'ici; mais j'ai besoin d'une opération magique pour savoir précisément en quel endroit de ce château on l'a caché jadis.

GAVACO.

Un trésor caché dans ce château!

LAZARILLA.

Oui, depuis cinq cents ans.

GAVACO.

Là! voyez, autant d'années que j'ai rêvé de tonneaux

LAZARILLA

Sans doute. Mais l'homme à la robe blanche, à la barbe noire, m'apprend que le trésor est gardé par un pouvoir surnaturel. Cependant, Gavaco, si tu as de la résolution, du courage...

GAVACO.

J'en aurai.

LAZARILLA.

Et si je puis compter sur ta reconnaissance...

GAVACO.

Nous partagerons, c'est entendu.

Digitized by Google

LAZARILA.

Nous en viendrons à bout; mais il faut qu'il fasse nuit. Où te retrouverai-je?

GAVACO.

A la grande tour; trois petits coups à la porte, et je paraîtrai.

LAZARILA.

Il suffit; laisse-moi.

GAVACO.

Vas donc vîte consulter ton grimoire. (*à part.*) Un trésor! oh! comme je boirai, si je le trouve! (*Il va ouvrir la porte du souterrain, entre et ferme sur lui.*)

SCENE VI.

LAZARILA, *seule.*

Et moi, comme je serai contente, si je t'enlève ton prisonnier! Mais j'aurais besoin d'une certaine quantité d'or; si Ferdinand, ce bon jeune homme pouvait m'en donner, en lui expliquant l'usage que j'en veux faire... (*On entend une marche.*) Oh! oh! voilà qu'on vient ici. Il est heureux, pour nos amans, qu'il soit décidé que je serai de la fête.

SCENE VII.

ZAPADOR, ANTONIO, INÈS, parée, plusieurs Dames et Seigneurs, LAZARILA, BARBARA.

INÈS, *appercevant Lazarila, à part.*

Lazarila! je brûle de l'interroger.

ZAPADOR.

Ah! te voilà, petite? Tu peux aller dire à tes camarades que je les attends.

LAZARILA.

J'y cours, Seigneur. (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

Les Mêmes, *excepté* LAZARILA.

ZAPADOR.

D. Antonio, donnez la main à la signora, et allons nous asseoir sous le pavillon.

ANTONIO.

La Signora veut-elle permettre... (*Il lui prend la main pour la conduire sous le pavillon.*)

ZAPADOR, *à un domestique qui entre.*

Une lettre! voyons. (*Il prend la lettre et l'ouvre.*) Ah! ah! c'est... (*La parcourant des yeux.*) D. Antonio, écoute.

Digitized by Google

ANTONIO, *quittant Inès.*

Qu'est seigneur Zapador ?

ZAPADOR, *à demi-voix.*

Un ami m'écrit de Ciudad-Réal que le vice-roi, qui y était encore à la datte de sa lettre, se disposait à en partir pour se diriger sur Tolède. Ainsi, selon toute apparenc, nous le verrons bientôt.

ANTONIO.

Fort bien. Mais comment pourrons-nous...

ZAPADOR.

Silence! Nous en reparlerons après la fête. (*Ils vont s'asseoir.*)

INÈS.

Ah! bon, voici Lazarila. Eh! mais, quelle espèce de gens nous amène-t-elle là ?

SCENE IX.

Les Précedens, BOHÉMIENS, BOHÉMIENNES.

(*Les Bohemiens, couverts de leurs manteaux et manles, viennent se ranger devant le pavillon.*)

ZAPADOR.

Qu'est-ce donc, Lazarila, tes Bohémiens ne pouvaient-t-ils se présenter sous des vêtemens moins misérables ?

LAZARILA.

Je vous assure, Seigneur, que le désir de plaire à votre Excellence, leur a fait employer tous leurs soins à leur parure.

ZAPADOR.

Ma foi, si c'est la...

(*A un signal que fait Lazarila, tous les vilains manteaux disparaissent d'un seul tems, et les Bohémiens se montrent galamment et quelques-uns richement vêtus. Zapador et Inès expriment à Lazarila leur surprise et leur satisfaction.*)

BALLET.

(*Les Bohémiens exécutent des danses d'un caractère bizarre. On danse le Bolero et le Fandango, etc.)*

ZAPADOR, *après le ballet.*

C'est très-bien, mes amis. (*Donnant une bourse à Lazarila.*) Tiens, Lazarila, tu leur distribueras ceci.

LAZARILA *donnant la bourse à l'un des Bohémiens.*

Tenez, mes camarades, allez vous partager cette marque de la munificence du seigneur Zapador. (*Les Bohémiens se retirent. Lazarila les suit lentement et regardant Inès à plusieurs reprises.*)

SCENE X.

Les Mêmes, excepté LAZARILA et les Bohémiens.

ZAPADOR.

Inès, tu peux te promener quelque tems encore avec Barbara.

Digitized by Google

J'ai à causer avec D. Antonio, de choses importantes. (*bas.*) Antonio, suis-moi dans mon cabinet. Nous verrons, en relisant cette lettre.... (*Il a l'air de continuer à lui parler en s'en allant*)

INÈS, *montrant le côté par où les Bohémiens sont sortis.*

Allons de ce côté, Barbara.

BARBARA.

Non, signora. Il ne serait pas décent d'aller vous confondre parmi ces Bohémiens qui s'en vont là. Prenons par cette allée. Elle est solitaire et propre aux sages méditations.

INÈS.

Il semble qu'elle prend plaisir à me contrarier! (*Elles sortent.*)

SCENE XI.

LAZARILA, FERDINAND.

LAZARILA *rentrant, suivi de Ferdinand.*

Comment, Monsieur, vous étiez là si près!

FERDINAND.

Oui, Lazarila. J'étais au coin de cette charmille, et tant qu'a duré la fête, je n'ai cessé de m'enivrer du plaisir de contempler les traits charmans de mon Inès. J'ai même été vingt fois tenté de m'approcher assez pour qu'elle pût m'appercevoir.

LAZARILA.

Et vous auriez mal fait. Inès est si peu accoutumée à cacher ses sentimens, qu'en vous appercevant, elle eut été capable d'en témoigner sa joie devant son tuteur et tout le monde. Comment auriez-vous pu réparer cette imprudence?

FERDINAND.

Quoi, Lazarita, tu présumes que ma présence aurait produit sur elle l'effet que tu dis là!

LAZARILA.

Certainement.

FERDINAND.

Tu sais donc.....

LAZARILA.

Que vous êtes aimé, oui. Vous ne feriez que vous en douter, eh bien, je vous l'assure.

FERDINAND.

Et le mariage avec Antonio.....

LAZARILA.

Est décidé, mais il ne se fera pas.

FERDINAND

Qui l'empêchera?

LAZARILA.

Elle-même, et je l'aiderai.

FERDINAND.

Elle-même, dis-tu!

Digitized by Google

LAZARILA.

Oui. J'ai remarqué qu'elle a du caractère, et qu'on la forcera difficilement à dire oui, si son cœur lui inspire de dire non.

FERDINAND.

Tu me charmes, Lazarila! Achève et fais ensorte qu'elle apprenne que je suis ici, que je puisse la voir, lui exprimer....

LAZARILA.

Doucement, doucement, modérez votre impatience. Ecoutez, je sais qu'Inès meurt d'envie de me parler. Je ne tarderai pas, j'espère, à la rencontrer, je lui dirai sa bonne aventure; et vous, Monsieur, vous aurez soin de vous trouver là quelque part à portée de venir vérifier mes prédictions. Cela vous convient-il?

FERDINAND.

Oh! c'est charmant!

LAZARILA.

Paix! Tenez, êtes-vous heureux? La voyez-vous qui vient de ce côté avec sa duègne?

FERDINAND.

Si nous allions à sa rencontre.....

LAZARILA.

Y pensez-vous? Et sa duègne donc!

FERDINAND.

Mais quel est ton dessein?

LAZARILA.

Courez vous cacher derrière ce buisson, et quand vous m'entendrez.... Mais les voilà, je vais avec vous pour vous expliquer.... Venez, venez vite. (*Elle le pousse vivement derrière le buisson, et y passe avec lui.*)

SCENE XII.

INÈS, BARBARA.

INÈS *entrant d'abord, et regardant autour d'elle.*

Si Lazarila pouvait revenir de ce côté!

BARBARA *la suivant.*

Doucement donc, signora, vous allez un train.... qui me fait perdre à chaque instant le fil de notre entretien.

INÈS.

Eh bien, arrêtons-nous ici, je t'écouterai, parle.

BARBARA.

Je vous disais donc, signora, que ces danses qui vous amusent tant, ne sont que des inventions diaboliques. On n'y fait pas un pas, un mouvement, un geste, qui n'exprime l'amour.

INÈS.

Quel mal à cela?

BARBARA.

Quel mal, signora! C'est un grand mal pour une jeune fille, de

Digitized by Google

repaître l'imagination de chimères amoureuses, quand elle est à la veille de contracter un mariage raisonnable.

INÈS.

Ainsi, selon toi, il ne faut pas avoir d'amour pour son mari.

BARBARA.

Je n'ai pas dit cela. Au contraire, il faut aimer son mari d'un amour honnête, sage, tranquille; de cet amour enfin. . . . .

INÈS.

Qui n'est pas de l'amour peut-être. Eh bien, moi, je veux aimer mon mari à la folie, et voilà pourquoi je ne veux pas épouser D. Antonio.

BARBARA.

On vous y forcera bien.

INÈS.

Je me tuerai plutôt.

BARBARA.

Bah! bah! on ne se tue pas, et l'on finit par s'accommoder à sa destinée Eh mon dieu! n'ai je pas éprouvé cela aussi, et quoiqu'il se soit écoulé une trentaine d'années, à l'heure où je vous parle, je crois voir encore le beau jeune homme . .

(*Ici Lazarilla se montre un instant dans le fond.*)

INÈS.

Comment, Barbara, tu as connu l'amour!

BARBARA.

Et pourquoi donc pas, signora? ce jeune homme m'aimait, j'en étais folle. Hélas! j'eus la douleur de le voir s'embarquer pour le Nouveau-Monde, et depuis trente ans, je n'ai pas eu de ses nouvelles.

INÈS.

Quel dommage!

BARBARA, *soupirant.*

Oh! certainement Un an après son départ, je ne sais quel mauvais génie m'a poussée à faire le plus sot mariage.

INÈS.

Tu es mariée?

BARBARA.

Eh! oui, malheureusement. J'ai pour mari un rustre, un brutal, un sot, un ivrogne, un...

INÈS.

Eh mon dieu! combien en voilà-t-il!

BARBARA.

Cela n'en fait qu'un, signora. Après dix ans bientôt d'une séparation, à laquelle je m'accoutumais si bien, il faut que la première personne que je rencontre en arrivant ici, l'autre jour, soit mon coquin de Gavaco, que votre oncle avait fait geolier de la grande tour.

INÈS.

C'est fâcheux.

BARBARA.

Mais le jour commence à baisser, songeons à regagner le château.

Digitized by Google

SCENE XIII.

Les Mêmes, LAZARILA.

LAZARILA, *chantant et frappant son tambour de basque.*

Pon, pon, pon, pon, accourez tous,
C'est la petite Bohémienne :
Jeune fillette, approchez vous,
Par son art elle peut sans peine
Rendre votre destin plus doux.
Pon, pon, pon, pon, accourez tous
C'est la petite Bohémienne.

BARBARA.

Allons, allons, laisse-nous avec ton art pernicieux.

INÈS.

Oh! je t'en prie, ma bonne Barbara. (*à Lazarila.*) Voyons, pauvre petite, si tu sauras au moins me dire le passé.

LAZARILA.

Cela me sera facile, signora. Votre main, s'il vous plait.

BARBARA.

Pour la rareté du fait, je veux entendre ce qu'elle dira.

LAZARILA, *regardant dans la main d'Inès.*

Ah! ah! je vois que vous avez passé les années de votre enfance dans une agréable solitude, sous la surveillance d'une femme prudente, qui s'est appliquée à nourrir votre âme des fruits de son expérience et de sa sagesse.

BARBARA, *à elle-même.*

Eh! eh! elle ne débute pas mal... de son expérience, de sa sagesse... c'est cela.

INÈS.

Après, après... que vois-tu encore ?

LAZARILA.

Attendez, je vois... l'agneau chéri qui s'égare, le beau jeune qui se montre, l'amour qui s'éveille, et les montagnes désertes qui sniment tout-à-coup d'une vie nouvelle.

INÈS.

Oh mon dieu! Barbara, elle sait tout.

BARBARA.

Vois donc aussi ma main, Lazarila, je serais curieuse...

INÈS.

Laisse-la donc finir avec moi, Barbara.

LAZARILA, *à Inès.*

Laissez, nous reviendrons à vous, signora. (*à Barbara.*) Voyons, ma chère dame. (*elle examine sa main, puis la regardant avec malice.*) Hum!

BARBARA.

Quoi donc ? quoi donc ?

Digitized by Google

LAZARILA.

Un amant... au Nouveau-Monde... mais vous avez un mari, je me erais conscience...

BARBARA.

Dites, dites toujours.

LAZARILA.

Eh bien ! après trente ans d'absence, ce tendre ami revient et vous rapporte richesse, amour et fidélité.

BARBARA.

Il revient !

LAZARILA.

Trop tard.

BARBARA.

Là... voyez !.. le pauvre garçon !

INÈS.

Mais, Lazarila, tu ne m'as pas dit l'avenir, à moi.

LAZARILA.

Si je ne craignais de vous effrayer, je ferais mieux que cela, je vous ferais voir votre amant.

INÈS.

Je verrais Ferdinand !.. oh ! je t'en prie.

BARBARA.

Comment ! comment ! serait-il ici ?

LAZARILA.

Ici ou à mille lieues, cela m'est égal. Si la signora le desire.

INÈS.

Oh ! oui, oui, tout de suite.

LAZARILA.

Et vous, Barbara ?

BARBARA

Quoi ! je pourrais voir aussi... mais non, non, cela ne m'est pas permis, à moi.

LAZARILA.

Pourquoi donc ; quel tort peut faire à votre époux une vapeur légère, qui prend à mon commandement la forme et les traits de la personne qu'on desire.

INÈS.

Sans doute, Barbara, il faut voir cela.

BARBARA.

C'est offenser le ciel.

INÈS.

Eh ! non, ma chère, une vapeur.

LAZARILA, *insistant.*

Une vapeur !

BARBARA.

En effet, si ce n'est que cela... allons, voyons la vapeur.

INÈS, *à Lazarila.*

Voyons, voyons.

Digitized by Google

LAZARILA.

Un moment. N'y a-t-il pas ici quelque part, un puits, une grotte, un endroit quelconque qui soit bien sombre? Eh! mais ce vieux tronc de chataignier, s'il était assez creux. (*Elle va regarder.*)

BARBARA, *à part.*

Voilà vraiment que la peur me prend.

LAZARILA.

C'est justement ce qu'il nous faut. Barbara, venez ici et mettez la tête dans cette ouverture. (*à Inès*). Vous, signora, placez-vous ici, tout près de ce buisson. Fixez vos yeux sur cette touffe de roses; bientôt vous verrez, toutes deux, vous, Signora, parmi les roses; vous, Barbara, dans le creux de l'arbre, les images frappantes d'objets chers à vos cœurs. Y êtes-vous?

INÈS.

M'y voilà.

BARBARA, *enfonçant sa tête dans le châtaignier.*

M'y voilà.

LAZARILA.

Prenez bien garde! prenez bien garde! si l'une ou l'autre bouge, ou prononce une parole, le charme manque et tout s'évanouit.

BARBARA, *partant dans le creux.*

Je ne bouge delà. Commencez vite.

SCENE XIV.

Les Précédentes, FERDINAND.

LAZARILA, *roulant doucement ses doigts sur son tambour.*

Invisibles habitans de l'air que nous respirons, accourez à ma voix. Microscopos-Oromasis-Saturno-luna-sol.

FERDINAND, *passant sa tête en écartant le buisson.*

Ne vous effrayez pas.

INÈS, *poussant un cri.*

Ah! (*Ferdinand se retire.*)

BARBARA, *sortant sa tête du trou.*

Qu'est-ce que c'est?

LAZARILA.

La Signora, par son cri, a fait manquer l'opération.

BARBARA.

Ah! mon dieu! il me semblait déjà voir au fond de cet arbre, certaine lueur bleuâtre qui allait peut-être... Il faut que vous vous avisiez de crier en ce moment là!

INÈS.

Que veux-tu, ma bonne? Un petit oiseau qui s'envolait a passé si près de moi, que j'ai senti sur ma joue le vent de ses ailes, je n'ai pas été maîtresse....

Digitized by Google

BARBARA.

En vérité, c'est être bien... (*à Lazarila*). Tenez, Lazarila, je retourne à mon poste.

INÈS.

E. moi au mien. (*Barbara va se replacer*)

LAZARILA.

Allons, je vais voir si les esprits que j'avais invoqués auront une seconde fois la complaisance... Mais tenez-vous fermes, je vous prie.

(*Elle va agiter et frapper son tambour aux oreilles de Barbara*).

FERDINAND, *reparaissant.*

Chère Inès, c'est moi-même.

INÈS, *d'une voix étouffée.*

O mon Dieu!

FERDINAND.

Chut!

LAZARILA, *à Barbara.*

Si vous ne voyez rien encore enfoncez la tête plus avant.

FERDINAND, *bas.*

Vous m'aimez Inès?

INÈS.

Oui.

FERDINAND.

Vous ne voulez pas épouser Antonio?

INÈS.

Non.

FERDINAND.

Eh bien, fuyez.

INÈS.

Ciel!

FERDINAND.

Mes intentions sont pures.

INÈS.

Je ne pourrai jamais...

BARBARA.

Allons je ne puis rester davantage. (*Ferdinand disparaît*)

INÈS.

En vérité, Barbara, je devrais bien te gronder à mon tour.

BARBARA.

Pardi! vous étiez à votre aise ici, signora, tandis que j'étouffais bas pour ne rien voir.

INÈS.

Grâce à toi, je n'ai rien vu non plus. Seulement il m'a semblé qu'un ge roulait devant mes yeux, je suis sûre qu'il aurait fini par devenir quelque chose, si ton impatience ne l'avait fait disparaître.

BARBARA.

Comme je ne voyais rien de semblable, moi...

INÈS.

A la lueur bleuâtre donc!

Digitized by Google

BARBARA.

Ah! bah! ce n'était peut-être. . . .

LAZARILA.

C'était cela. Vous avez perdu courage trop vîte.

INES.

Vois-tu, vois-tu, Barbara, de quel doux plaisir tu nous a privés!

BARBARA.

C'est bon, c'est bon. Mais nous ne remarquons pas qu'il va faire tout-à-fait nuit et qu'on s'inquiétera de nous au château. Rentrons, rentrons.

INES. (*Elle s'éloigne*).

Tiens, Lazarila, voici pour ta peine. (*Elle lui donne quelques pièces d'or.*)

LAZARILA.

Que le ciel vous récompense, aimable Signora. (*A demi voix*). Après cette journée brûlante, l'air doit être bien doux à respirer sur votre balcon, pendant la nuit.

INES.

Oh! oui, tu m'y fais penser. Au revoir, Lazarila.

BARBARA, *se retournant auprès de la coulisse.*

Eh bien, vous ne venez pas!

INES.

Tu vois bien que je te suis. (*A elle-même en s'éloignant*). O le beau buisson de roses!

SCENE XV.

LAZARILA, FERDINAND.

LAZARILA, *à elle-même.*

Fort bien, j'espère beaucoup de la jeune personne. (*A Ferdinand qui entre*). Eh bien, Monsieur?

FERDINAND.

Tu es charmante, ma chère Lazarila, mais achève ton ouvrage.

LAZARILA.

Soyez tranquille, je ne le laisserai pas imparfait, quand il est déjà en si bon train.

FERDINAND.

En si bon train! que veux-tu dire?

LAZARILA.

D'abord il est déjà convenu entre votre belle et moi qu'elle viendra cette nuit respirer l'air sur son balcon.

FERDINAND.

Cette nuit sur son balcon! Ah! c'est délicieux!

LAZARILA.

Oui, sur-tout si nous pouvons lui persuader que l'air qu'on respire plus loin est encore plus salutaire.

Digitized by Google

FERDINAND.

Tu m'enchantes !

LAZARILA.

Mais je vous préviens que j'ai pour cette nuit deux entreprises à faire marcher de front. La vôtre et celle d'un prisonnier bien intéressant qui réclame aussi mes soins. C'est un malheureux vieillard que l'on nomme D. Sébastien Alvarès.

FERDINAND *vivement.*

Alvarès !

LAZARILA.

Vous le connaissez ?

FERDINAND.

Juste ciel ! c'est l'ami de m....

LAZARILA.

Du vice-roi, il me l'a dit.

FERDINAND.

Tu lui as parlé ?

LAZARILA.

Oui.

FERDINAND.

Mais pour parvenir à le tirer d'ici, l'or te serait nécessaire, peut-être?

LAZARILA.

Il ne nuirait pas ; aussi le peu que j'ai....

FERDINANE.

En voici, prends, c'est à peu près tout ce que je possède.

LAZARILA.

Mais vous ?

FERDINAND.

Il me reste des diamans. Prends, te dis-je, pour sauver Alvarès je donnerais aussi les diamans s'il le fallait.

LAZARILA.

Ah ! monsieur, avec cet excellent cœur, combien vous méritez d'être heureux. Mais j'y songe, quand vous me donnez une pareille marque de votre confiance, comment se fait-il que vous ne m'ayez pas encore dit qui vous êtes ?

FERDINAND.

C'est à regret, Lazarila, que je refuse de satisfaire ta curiosité. Mais crois qu'un jour viendra peut-être où tu ne seras pas fâchée....

LAZARILA.

Paix ! quelqu'un vient, éloignons-nous.

FERDINAND.

Eh ! c'est Pédrille ! restons Lazarila, Pédrille est mon valet.

SCENE XVI.

PEDRILLE et les Précédens.

PÉDRILLE.

Ah ! monsieur, je vous trouve enfin. Ouf ! je n'en puis plus.

Digitized by Google

FERDINAND.

Qu'y a-t-il de nouveau ?

PÉDRILLE.

Il y a, mon cher maître, qu'il nous faut quitter ce pays. J'en suis fâché pour vos amours, mais je ne pense pas qu'il soit bon que vous restiez ici tant que le vice-roi séjournera dans les environs.

PÉDRILLE.

Qu'entends-je ? mon père est arrivé !

LAZARILA *à part.*

Son père !

PÉDRILLE.

Oui, monsieur, le vice-roi avec une suite nombreuse est arrivé à la chûte du jour dans la forêt qui est à deux lieues d'ici. Il y fait dresser ses tentes. J'ai vu défiler les bagages et tous les équipages de chasse.

LAZARILA.

Quoi ! seigneur, vous êtes le fils du vice-roi ?

FERDINAND.

Oui, Lazarila.

LAZARILA *avec agitation.*

O ciel ! comment.... Pédrille, sait-on au château que le vice-roi est arrivé ?

PÉDRILLE.

Je ne le crois pas ; du moins rien n'y annonce encore qu'on en soit informé ?

FERDINAND.

Eh ! mais, qu'as-tu donc, Lazarila ? ton trouble....

LAZARILA *de même.*

Seigneur, il faut aller trouver votre père.

FERDINAND.

O ciel ! mais je ne le puis. J'ai le malheur, sans l'avoir mérité.... oui, Lazarila, il m'est interdit de m'offrir à sa vue.

LAZARILA *de même.*

Il vous est interdit.... et cependant il faut.... O mon dieu ! apprenez qu'en arrivant ici il vient chercher la mort.

FERDINAND.

Grand dieu ! que veux-tu dire ?

LAZARILA.

J'ai entendu tout le complot. C'est Zapador qui l'a formé, Antonio qui le dirige, un bras inconnu qui doit frapper. Si le vice-roi n'est promptement averti, il est perdu !

FERDINAND.

Juste ciel ! Adieu, Lazarila.

LAZARILA.

Attendez-donc ; vous partez.... mais ce malheureux Alvarès....

FERDINAND.

Je t'ai donné mon or, je te laisse le bon et honnête Pétrille ; vous agirez ensemble.

LAZARILA.

Et votre Inès ! comment voulez-vous ...

Digitized by Google

FERDINAND.

Je cours sauver mon père. (*Il sort précipitamment*).

LAZARILA.

Brave jeune homme! Suis-moi, Pédrille; tandis que ton maître sacrifie l'honneur au devoir, allons nous occuper de son bonheur.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente à droite une aile du château d'Alvador, avec un perron et au-dessus de la porte un balcon. A côté du perron est un grand arbre dont le branchage touche au balcon. A gauche, dans le fond, est l'entrée d'une vieille citerne, offrant un reste d'architecture moresque. Du même côté, en face du château, est une tour avec une porte ferrée. Au fond est une grille qui tient toute la largeur du théâtre et qui laisse voir le parc. Cette grille s'ouvre au milieu.

SCÈNE PREMIERE.

(*Au lever du rideau, il fait nuit et clair de lune.*)

LAZARILA, PÉDRILLE.

LAZARILA, *seule d'abord, regardant avec inquiétude autour d'elle.*

Voici la tour où l'infortuné Alvarès est renfermé. Voici le balcon où Inès m'a promis de se montrer. Mais pourquoi la nuit n'est-elle pas plus noire? N'importe, prenons courage.

PÉDRILLE *paraissant au bord de la citerne.*

Lazarila?

LAZARILA, *d'abord effrayée.*

Ah! (*Reconnaissant Pédrille qui achève de sortir de la citerne.*) Ah! c'est toi, Pedrille. Eh bien, mon ami, cette citerne....

PÉDRILLE.

Est précisément tout ce qu'il vous fallait pour frapper l'esprit du crédule geolier. Un escalier ruiné, une vaste voûte qui menace de s'écrouler, il y a de quoi glacer de terreur l'homme le plus intrépide.

LAZARILA.

Tu as tout préparé?

PÉDRILLE.

Comme vous me l'avez prescrit.

LAZARILA.

Les pièces d'or?

PÉDRILLE.

Distribuées visiblement sur les marches de l'escalier.

LAZARILA.

La lanterne sourde?

Digitized by Google

PÉDRILLE.

Derrière un pilier, avec nos matières inflammables.

LAZARILA.

Et pour faire du bruit?

PÉDRILLE.

Soyez tranquille, la plus petite pierre que je ferai rouler dans cet abîme va faire un vacarme épouvantable. Maintenant êtes-vous prête, et faut-il que j'aille prendre mon poste?

LAZARILA.

Un moment. Je voudrais auparavant que la bien-aimée de ton maître.... Bon! il me semble entendre remuer cette jalousie.... on l'ouvre; c'est elle! Va, Pédrille, va observer aux environs si personne ne peut nous surprendre. (*Pédrille sort.*)

SCENE II.

LAZARINA, INÈS, ensuite PEDRILLE.

INÈS *paraissant sur le balcon.*

N'ai-je pas entendu....

LAZARILA.

Signora! signora!

INÈS.

Ah! c'est toi, Lazarila. Ne parlais-tu pas à quelqu'un?

LAZARILA.

Oui, à Pédrille. Il est là-bas où il fait sentinelle. Et votre duègue?

INÈS.

Elle dort profondément.

LAZARILA.

Eh bien, profitons du moment favorable. Fuyez la tyrannie de votre tuteur, et venez avec moi.

INÈS.

Que me conseilles-tu? Non, je ne veux pas fuir avec Ferdinand.

LAZARILA.

Ce n'est point avec lui, car il n'est plus ici.

INÈS.

Où est-il allé?

LAZARILA.

Trouver son père dans la forêt voisine.

INES.

Son père!

LAZARILA.

Le vice-roi.

INES.

Juste ciel! Ferdinand est le fils du vice-roi? Le vice-roi est donc arrivé?

LAZARILA.

Oui, cette nuit même.

INES.

Je suis perdue!

LAZARILA.

Pourquoi?

Digitized by Google

INÈS.

Mon oncle m'a dit hier que l'arrivée du vice-roi serait aussitôt suivie de mon mariage avec Antonio.

LAZARILLA.

Vous n'avez donc pas une minute à perdre; il faut fuir.

INÈS.

Mais où me conduiras-tu?

LAZARILLA.

Auprès du vice-roi, qui vous protégera.

INÈS.

Fort bien. Mais toutes les portes sont fermées.

LAZARILLA.

On se sauve par la fenêtre, en pareil cas. Cet arbre vous servira d'échelle.

INÈS.

Cet arbre y pensez-vous?

LAZARILLA.

Pensez à Ferdinand.

INÈS.

J'y pense toujours; mais une branche peut rompre, mon pied tomber à faux, la tête me tourner, et je tomberai.

LAZARILLA.

Pensez à Antonio.

INÈS *vivement.*

Attends, je vais essayer.

PÉDRILLE *accourant.*

St, st!

LAZARILLA.

Qu'est-ce donc, Pédrille?

PÉDRILLE.

Cachez-vous. Un homme enveloppé d'un manteau vient de ce coté. J'ai cru reconnaître D. Antonio. (*Il s'éloigne.*)

INÈS.

D. Antonio!

LAZARILLA.

Silence! je l'entends qui s'approche. Il vient voir votre tuteur, sans doute. Si, tandis qu'on lui ouvrira, vous pouviez.... O mon dieu, le voici! Retirez-vous.

INÈS.

Je t'ai comprise, ma bonne amie. (*Elle se retire du balcon, et Lazarila va se cacher derrière l'arbre.*)

SCENE III.

ANTONIO *couvert d'un manteau, venant de la gauche,* et les Précédentes.

ANTONIO *après avoir frappé à la porte du château.*

Zapador ne s'attend pas à la nouvelle que je lui apporte de l'arrivée imprévue du vice-roi. Cette fantaisie qu'il a eue de s'établir ainsi dans la forêt voisine, au lieu de faire son entrée solennelle à Tolède, me fournira plus promptement l'occasion.... (*Retournant vers la porte.*)

Digitized by Google

Eh bien, on n'ouvre pas! frappons plus fort. (*Il frappe.*) Ah! bon, j'entends qu'on vient. Voilà qu'on ouvre enfin. (*Au domestique qui paraît.*) Le seigneur Zapador?

LE DOMESTIQUE.

Son Excellence repose en ce moment.

ANTONIO.

Qu'on l'éveille. Il faut que je lui parle à l'instant.

LE DOMESTIQUE.

Eh bien! entrez, seigneur Antonio. (*Inès profite subtilement de la porte ouverte à Antonio pour sortir sans qu'il puisse l'appercevoir.*

SCENE IV.

LAZARILA, INÈS, PÉDRILLE.

INÈS.

Ils ne m'ont point apperçue. (*Regardant autour d'elle.*) Eh bien! Où est-elle donc?

LAZARILA *sortant de sa cachette.*

Me voilà, signora. (*Appelant.*) Pédrille? (*Pédrille accourt.*)

INES.

Ah! je commence à respirer.

LAZARILA.

Ne perdons pas de tems, signora Prenez par cette allée, elle conduit à un pavillon qui n'est pas fermé. Vous m'y attendrez.

INES.

Comment! tu ne viens pas avec moi?

LAZARILA.

Non, il faut encore.... Allez vite et gagnez le pavillon.

INES.

Mais seule....

LAZARILA.

Personne ne peut vous y surprendre à cette heure, et le jour n'est pas prêt à paraître. Partez.

INES.

Mais mon dieu, si je ne te revoyais pas!

LAZARILA.

Pardonnez-moi, je vous rejoindrai. Mais de grâce, éloignez-vous; Antonio peut sortir, votre tuteur... Vite, vite au pavillon, partez, partez. (*Elle la pousse.*)

INES *en sortant.*

O mon dieu! mon dieu! Que vais je devenir?

LAZARILA.

Maintenant, Pédrille, tu peux aller attendre mon signal dans la citerne. (*Pédrille sort.*) J'entends du bruit. On va sortir, cachons-nous derrière cet arbre et écoutons. (*Elle se cache derrière l'arbre et se montre de tems en tems pendant la scène suivante.*)

SCENE V

ANTONIO, ZAPADOR *sortant du château*, LAZARILA *cachée*, ensuite le Domestique.

ZAPADOR *en entrant vers la porte.*

Dépêche-toi, Fabio, nous t'attendons ici. (*A Antonio.*) Ainsi,

Digitized by Google

mon-cher Antonio, tu m'assures bien que tes deux hommes rempliront notre attente?

ANTONIO.

Je puis vous en répondre, seigneur. Ces deux misérables, échappés aux recherches de la justice pour des crimes précédemment commis, n'ont plus d'autre intérêt que celui de gagner beaucoup d'argent en en commettant de nouveaux. Ils sont adroits, pleins d'audace, et d'une intrépidité qu'aucun danger ne déconcerte.

ZAPADOR.

Eh bien! va les retrouver, et donne leur tes instructions. Si le duc chasse ce matin, qu'ils le suivent partout pour saisir une de ces occasions, où très-souvent l'ardeur de la chasse l'écarte de son monde.

ANTONIO.

Ils n'y manqueront pas.

ZAPADOR, *à Fabio qui paraît avec une torche allumée.*

Ah! Fabio, tu vas m'éclairer jusqu'à la maison de chasse (*à Antonio.*) Antonio, tu viendras m'y rejoindre aussitôt que tu auras parlé à tes gens. C'est de cette maison que nous partirons au petit jour, pour nous rendre dans la forêt.

ANTONIO.

Dans la forêt! et qu'y faire?

ZAPADOR.

Notre cour au vice-roi La précaution est nécessaire pour éloigner de nous tout soupçon. Etudie-toi à composer ton maintien et l'air de ton visage. Qu'il soit doux, amical et respectueux. C'est ainsi qu'il convient de s'offrir à l'ennemi puissant qu'on veut perdre. Au-revoir, mon ami, du courage et Inès est à toi.

ANTONIO.

Comptez sur moi. Le prix est assez grand pour me faire tout braver. (*Il sort par la gauche et Zapador par la droite avec son domestique.*)

SCENE VI.

LAZARILA, *seule, sortant de sa cachette.*

Les scélérats! Mais ou j'y périrai, ou je déjouerai leur trame infernale. Heureusement les coquins doivent attendre, pour agir, que le vice-roi soit à la chasse. On ne chassera pas avant le jour, sans doute. J'ai du tems de reste: Employons-le à tenter la délivrance de mon intéressant prisonnier. Pédrille est à son poste dans la citerne. Voyons si je pourrai parler au geolier.

SCENE VII.

GAVACO, LAZARILA.

GAVACO, *dans la tour.*

Encore à cette fenêtre! Allons, allons, rentrez.

LAZARILA, *à part.*

J'entends sa voix: (*Elle va frapper trois coups à sa porte.*)

GAVACO, *dans la tour.*

Ah ah! je sais ce que c'est. Bon, bon! je descends.

Digitized by Google

LAZARILA, *à elle-même.*

Cette pauvre Inès va s'impatienter là bas dans le pavillon. Mais bientôt j'espère... Ah ! voici notre homme ?

GAVACO, *sortant de la tour, une lanterne à la main.*

Eh bien, ma petite, as-tu fait tes conjurations ? sais-tu où est le trésor ?

LAZARILA.

Oui, mon cher Gavaco; tu demeurais tout auprès sans t'en douter.

GAVACO.

Comment diable ?

LAZARILA.

Mon ami, le trésor est là, dans cette citerne que les Maures ont construite jadis.

GAVACO.

Dans cette citerne toute ruinée ! allons tu badines.

LAZARILA.

Je viens de m'en assurer. J'ai voulu essayer de descendre seule dans cette citerne. La première chose qui a frappé ma vue, c'est une assez grande quantité de pièces d'or répandues çà et là sur les marches de l'escalier, probablement parce que le tems destructeur aura brisé quelques uns des vases qui contiennent le trésor..

GRAVACO.

Tu as vu des pièces d'or !

LAZARILA.

En très-grand nombre, dis-je. Mais à peine ai-je pu en ramasser deux, qu'un pouvoir surnaturel m'a repoussée dehors avec la violence d'un ouragan.

GAVACO.

Tu en as ramassé deux?

LAZARILA.

Tiens, regarde. Ceci est-il de bon aloi ?

GAVACO, *regardant avec sa lanterne.*

Peste ! c'est bien de l'or ! et du plus fin, vraiment. Qui t'a empêchée d'en prendre davantage ?

LAZARILA.

Le vilain génie. Mais c'était ma faute. Oui, apprends que pour endormir le génie et enlever le trésor, il faut n'avoir sur soi aucun métal qui ne soit pas de l'or, tel qu'argent, cuivre ou fer. J'avais cependant bien vidé mes poches, mais je n'avais pas pensé à ce talisman que j'ai au cou et dont la chaîne est de cuivre.

GAVACO.

Un grand nombre de pièces d'or, semblables à celles-là que tu as apperçues sur l'escalier! Corbleu ! Allons voir cela. Mais par la mort, si tu me trompes...

LAZARILA.

Tu vas voir... Mais un moment ; n'as-tu sur toi aucun métal?

GAVACO.

Ah ! diable, je n'y pensais plus. (*Il fouille dans sa poche.*) Oui, voilà mon couteau, trois réaux et cinq maravédis. Ne t'avise pas d'y toucher, entends-tu.

Digitized by Google

LAZARILA.

Sois tranquille. (*Au moment bu Gavaco arrive au bord de la citerne, où en voit sortir des tourbillons de flammes, et l'on entend un bruit comme d'un tonnerre souterrain.*

CAVACO, *reculant d'effroi.*

Eh, eh! qu'est-ce que cela signifie?

LAZARILA.

Voilà ce qui m'est aussi arrivé. Il faut que tu aies gardé quelque métal. Ah! voici ce que c'est, et tes clefs, malheureux!

GAVACO.

Il faut aussi laisser mes clefs!

LAZARILA.

Sont-elles de bois, par hasard?

GAVACO.

Non. Mais... voyons donc encore... (*Il retourne à la citerne; les flammes et le bruit recommencent plus forts.*) C'est singulier! tu crois donc...

LAZARILA.

Ce sont tes clefs, te dis-je.

GAVACO.

Mais songe donc, Lazarila, que mes clefs...

LAZARILA.

Veux tu laisser enfoui un trésor dont on pourrait acheter tous les vignobles d'Estramadoure.

GAVACO.

Eh bien, je vais les déposer ici quelque part. Reste là où tu es et pour cause. (*Il feint de les mettre alternativement dans plusieurs endroits auprès de la citerne.*)

LAZARILA, *à part, examinant son manège.*

Il les tient encore. — Ce n'est pas là. — Pas là non plus. — C'est là, j'en suis sûre.

GAVACO.

Voyons si le génie sera plus traitable.

LAZARILA, *élevant la voix.*

Maintenant tu peux descendre. (*à part*) C'est le signal pour Pédrille. (*Gavaco approche de la citerne avec crainte; mais on n'entend plus qu'un bruit sourd qui va en diminuant.*)

GAVACO.

Eh! eh! — C'était cela, ma foi! plus de flammes, et ce bruit qui diminue, c'est le génie qui s'endort apparemment. Descendons.

LAZARILA, *à part.*

Je respire à peine.

GAVACO, *dont on ne voit plus que la tête au bord de la citerne.*

Sancta Madona! c'est qu'en voilà vraiment des pièces d'or! une, deux... cinq... huit... et jusqu'en bas!... Lazarila, tu es un ange. Voyons donc, voyons donc. (*Il disparaît tout à fait. Lazarila va doucement enlever les clefs de l'endroit où elle les a vu cacher et court à la porte de la prison.*)

LAZARILA, *ouvrant la porte.*

O mon dieu, protège-moi! (*Elle entre dans la tour.*)

Digitized by Google

SCENE VIII.

PEDRILLE, GAVACO, *dans la citerne.*

PÉDRILLE, *sortant de la citerne.*

Fort bien ! il ne m'a pas vu.

GAVACO, *criant au fond de la citerne.*

Lazarila ? je crois que c'est le diable qui a soufflé ma lanterne.

PÉDRILLE.

C'est moi.

GAVACO.

Je ne sais plus où je suis. Il faut qu'il ait aussi emporté l'escalier.

PÉDRILLE.

Bon ! bon ! cherche et romps toi le cou.

GAVACO.

Lazarila ? parle-moi, que je puisse me diriger. (*plus fort*) Lazarila ?

PÉDRILLE.

Ah ! mon dieu, le bruit qu'il fait peut attirer...

GAVACO, *criant.*

Lazarila ? Laza...

PÉDRILLE, *au bord de la citerne.*

Chut !

GAVACO.

Hein ?

PÉDRILLE.

Chut ! (*à lui-même*) Il se tait pourtant ! Mais si Lazarila tarde encore... bon ! je crois l'entendre.

SCENE IX.

ALVARÈS, LAZARILA, PÉDRILLE, GAVACO *dans la citerne ; ensuite* BARBARA.

PÉDRILLE, *courant à la porte de la tour.*

Est-ce vous, Lazarila ?

LAZARILA, *sortant de la tour, conduisant Alvarès par la main.*

Oui, Pédrille. Va vite trouver Inès, et dis-lui que nous allons la joindre.

PÉDRILLE.

Je cours. (*Il sort.*)

LAZARILA.

Suivez-moi, seigneur.

ALVARÈS.

Es-tu donc un habitant du ciel qui viens pour me sauver ?

LAZARILA.

Je ne suis qu'une pauvre fille, un enfant inconnu recueilli jadis sur le bord du Mançanarès.

ALVARÈS, *avec émotion.*

Du Mançanarès ! c'est aussi là...

LAZARILA.

J'avais au cou une médaille que j'ai toujours portée depuis.

Digitized by Google

ALVARÈS.

Une médaille ! ô ciel ! quel âge avais-tu ?

LAZARILA.

Trois ans environ.

ALVARÈS, *à part.*

O providence ! ma fille avait cet âge.... (*haut*) Achève Lazarila, pourrais-tu me dire...

LAZARILA.

Ah ! mon dieu ! n'oublions pas... nous serions perdus si quelqu'un... venez, venez, seigneur.

BARBARA, *dans l'intérieur.*

Signora ? Signora ? où êtes-vous donc ?

LAZARILA.

O ciel ! tâchez de presser le pas ; quand nous serons dehors...

GAVACO, *dans la citerne, criant faiblement.*

Lazarila ?

LAZARILA.

Marchons vîte et fesons silence.

ALVARÈS.

Marchons, je retrouve des forces dans l'espoir qui m'anime.

(*Lazarila aide la marche d'Alvarès, et ils s'éloignent par la droite.*)

BARBARA, *paraissant au balcon.*

Allons, elle n'est pas là non plus ; que veut dire ceci ? (*elle rentre.*)

GAVACO, *paraissant au bord de la citerne.*

Hein ? (*Alvarès et Lazarila achèvent de sortir.*)

SCENE X.

GAVACO, *seul.*

Qui parlait là ? — Lazarila, où es-tu donc ? (*achevant de sortir de la citerne.*) Enfin m'en voilà dehors et heureusement les mains pleines de jolis doublons. Si ma lanterne ne s'était pas éteinte, j'en aurais trouvé la source sans doute. Mais pourquoi Lazarila n'est-elle plus là ? Elle aura vu quelqu'un et se sera mise à l'écart. (*allant pour appeler*) Lazari... Qu'est-ce que je fais donc, moi ? Puisqu'il est ainsi, rentrons vîte dans la tour, comptons mon or et point de partage ; cela sera plutôt fait. (*Il va vers la tour et s'arrête*) A propos, mes clefs. (*Il court voir à l'endroit où il les avait cachées.*) Elles ne sont plus là ! (*courant regarder à la porte*) Eh ! que diable... que vois-je ? la porte ouverte ! juste ciel ! et mon prisonnier ! Mille tonnerres ! il ne me manquerait plus... (*Il se précipite dans la tour.*)

SCENE XI.

BARBARA *seule d'abord ; ensuite* GAVACO.

BARBARA.

C'est fait de moi ! la signora n'est nulle part dans le château ! sainte vierge ! que vais-je devenir ? c'est fini, je n'ai plus qu'à m'aller jeter tête la première... O ciel ! n'entends-je pas quelqu'un ?

Digitized by Google

GAVACO, *sortant précipitamment de la tour.*

Mille millions de verroux ! il s'est sauvé !

BARBARA.

C'est mon butor de mari ! qu'est-ce qu'il a donc ?

GAVACO, *appercevant Barbara dans l'ombre.*

N'est-ce pas lui, là bas ? — Alte-là, si tu bouges... (*il empoigne Barbara qui pousse un cri.*) Eh ! morbleu, c'est ma femme !

BARBARA.

Mais, mon dieu ! Gavaco, quelle rage te tient ? qu'as-tu donc ? où cours-tu ?

GAVACO.

Au diable ! puisqu'il faut te le dire. Mon payen de prisonnier s'est échappé.

BARBARA.

Il aura donc emmené la Signora.

GAVACO.

Ta signora s'est enfuie ?

BARBARA.

Eh ! oui, pour mon malheur !

GAVACO.

Parbleu ! nous voilà tous deux bien avancés ! Ecoute, Barbara : tu dois avoir quelques épargnes ?

BARBARA.

Oui, oui, en très-bons billets ; dans un porte-feuille qui ne me quitte jamais.

GAVACO.

Excellente précaution ! Eh bien ! mon prisonnier, ta Signora ont pris la clef des champs ; servons-nous de la même clef, et fuyons ensemble.

BARBARA.

Fuir avec toi qui n'as jamais su que boire tout ce que tu possè

GAVACO.

Je n'ai pas encore eu le tems de boire ici ; regarde.

BARBARA.

Que vois-je ? tout cet or est à toi ? Tiens, Gavaco, tu m'attendri

GAVACO.

Et toi, Barbara, tu me touches le cœur !

BARBARA.

Fripon !

GAVACO.

Mais le jour ne tardera pas à paraître il, faut songer...

BARBARA.

A décamper, tu as raison. (*On entend un bruit de cors.*)

GAVACO.

Eh ! mais, on dirait qu'on chasse dans notre parc !

BARBARA.

Comment ? la nuit !

GAVACO.

Eh ! que nous importe ? j'entends quelqu'un qui vient de ce

Digitized by Google

partons vîte; la grille n'est pas fermée à clef, sortons par là. (*Il ouvre la grille, puis se retournant.*) Le porte-feuille est bien dans ta poche?

BARBARA.

Oui, oui, sois tranquille.

GAVACO, *lui prenant le bras.*

Viens, ma bonne, tu es charmante. (*Il s'éloignent par le parc.*)

SCENE XII.

CHASSEURS, PIQUEURS; VILLAGEOIS, ensuite ANTONIO et deux HOMMES *de mauvaise mine couverts de manteaux.*

(*On entend de près les cors et le tumulte de la chasse. Plusieurs groupes de chasseurs, parmi lesquels sont aussi des dames, traversent rapidement la scène au-delà de la grille. Tout le parc paraît éclairé par les flambeaux que portent des piqueurs.*)

ANTONIO, *venant de la gauche, avec ses deux hommes.*

Oui, mes amis, c'est une chasse aux flambeaux, dont le vice-roi, à peine arrivé, a voulu se donner le plaisir. D'après ce qu'on vient de me dire, la bête qu'on a lancée a fait faire un chemin énorme, elle a franchi le mur de ce parc, et toute la chasse l'y a suivie. (*Leur ouvrant la grille.*) Méritez la récompense promise; je vous réponds dans tous les cas de l'impunité; elle vous est assurée par la protection de Zapador et de son beau-frère, le grand Inquisiteur. (*à lui-même, tandis que les deux hommes s'éloignent par le parc.*) Allons retrouver Zapador, et le prévenir que son ennemi est plus près de lui qu'il ne le pensait. (*Il sort par la droite.*)

SCENE XIII.

LE VICE-ROI, OFFICIERS, Dames Chasseresses, Piqueurs, Gardes et quelques Villageois; ensuite les deux Hommes et FERDINAND.

(*Plusieurs chasseurs et chasseresses, le Vice-Roi à leur tête, passent et poursuivent l'animal qu'on a pu entrevoir, fuyant derrière les arbres du parc.* (Ce peut être un sanglier.) *Quand la chasse est passée, les deux hommes reparaissent en dehors, regardant vers l'endroit par où le Vice-Roi est sorti. Bientôt leur pantomime indique qu'ils le voient venir seul; ils se cachent derrière les arbres.*)

(*Le Vice-Roi rentre seul, fort animé, une pique à la main et se disposant à traverser le théâtre, pour courir d'un autre côté. Les deux hommes saisissent cet instant, et se précipitent sur lui; il leur échappe d'abord, pousse la grille, arrive sur le devant, les brigands le ressaisissent, le désarment et le terrassent. L'un d'eux va pour le poignarder, quand Ferdinand accourt l'épée à la main.*)

FERDINAND, *s'écriant avec fureur.*

Misérables! (*Il charge les deux coquins qui laissent le Vice-Roi pour se défendre, en reculant jusqu'au-delà de la grille. En un*

Digitized by Google

instant il abat l'un des deux, qui va tomber dans la coulisse, mot l'autre en fuite; il s'élance à sa poursuite, et on les perd de vue.

SCENE XIV.

LE VICE-ROI, ZAPADOR, Officiers, Gardes et toute la chasse *arrivant successivement.*

ZAPADOR, *à part, en entrant.*

Que vois-je? le coup est manqué!

LE VICE-ROI, *à lui-même.*

Quel est ce jeune inconnu qu'un si beau zèle anime pour ma défense?

ZAPADOR, *s'approchant.*

Ah! Seigneur, qu'est-il donc arrivé à Votre Altesse?

LE VICE-ROI.

Vous ici, seigneur Zapador! Eh bien, apprenez que deux misérables s'étaient appostés là pour m'assassiner.

ZAPADOR.

Grand Dieu! et c'est mon château qu'ils avaient choisi pour l'exécution de leur horrible dessein! (*à part*). Maladroit Antonio, tu me perds!

LE VICE-ROI.

C'est au moment même où leurs poignards étaient levés sur moi, que le ciel m'a envoyé un libérateur qui a frappé l'un des deux à mort et a mis l'autre en fuite. (*A sa suite.*). Je vous en prie, mes amis, courrez de ce côté, tâchez de rejoindre mon généreux défenseur pour lui prêter assistance et le prier de venir recevoir les témoignages de ma reconnaissance. (*Plusieurs Officiers sortent précipitamment*).

ZAPADOR.

Ce n'est donc pas quelqu'un de votre suite, Seigneur?

LE VICE-ROI.

Non, j'ai remarqué seulement que c'était un jeune homme; il n'a prononcé qu'un mot, et cependant vous le dirai-je, le son de cette voix ne m'a pas paru étranger. J'ai cru même un instant... mais c'était une illusion sans doute, mon fils ne peut être ici.

ZAPADOR.

Votre fils, Seigneur!

LE VICE-ROI.

Non, non, ce n'est pas lui. Mon fils a trop de motifs de s'éloigner des lieux où il pourrait me rencontrer. Je l'ai si cruellement traité: trompé par des conseils perfides... Hélas! j'ai reconnu trop tard mon erreur, puisque mon cher Ferdinand en est encore la victime.

ZAPADOR, *à part.*

C'est son fils qui l'aurait sauvé! (*haut*) Seigneur, que n'ai-je pu prévoir que la chasse vous amènerait cette nuit dans mon parc, j'aurais...

LE VICE-ROI.

Vous me pardonnerez, Zapador, d'avoir violé votre propriété; si j'avais su plutôt que ce parc vous appartint...

ZAPADOR.

De grâce, Seigneur, laissez-moi me féliciter maintenant de pou-

Digitized by Google

voir ainsi plus promptement offrir mon hommage au digne représentant de notre puissant monarque.

LE VICE-ROI, *froidement.*

Seigneur, tant d'empressement...

(*Il est interrompu par un bruit dans la coulisse.*)

SCENE XV.

LAZARILA, ALVARÈS, INÈS et les Précédens.

LAZARILA, *les premiers mots dans la coulisse, puis entrant en scène, en écartant les gardes qui veulent l'empêcher d'entrer.*

Laissez-moi, laissez-moi, Je veux parler au Vice-Roi. C'est pour affaire qui l'intéresse personnellement.

ZAPADOR, *à part.*

Lazarila! que vient-elle faire ici?

LE VICE-ROI, *aux gardes.*

Laissez approcher.

ZAPADOR, *à part, apercevant Inès et Alvarès.*

Inès! et ce vieillard, n'est-ce pas... grand Dieu! c'est lui-même!

INES, *à part.*

Mon tuteur! je suis perdue. (*Elle se tient à l'écart*).

LAZARILA, *au Vice-Roi, lui présentant Alvarès.*

Seigneur, je vous amène un infortuné qui ne vous est point étranger, et je viens vous donner un avis important.

ALAVARES, *bas à Lazarila.*

Zapador en ces lieux!

LAZARILA.

N'importe.

LE VICE-ROI.

Quel est ce pauvre vieillard?

ALVARES.

Mon cher d'Alziras ne me reconnaît donc pas?

LE VICE-ROI

Juste ciel! c'est toi, mon ami! (*ils s'embrassent.*) Et c'est dans cet état misérable...

ALVARES.

Sorti des cachots de l'Inquisition, j'ai passé dans ceux du barbare Zapador.

LE VICE-ROI.

De Zapador!

ALVARES

Et c'est cette chère enfant qui vient de briser mes fers.

ZAPADOR, *à part.*

Est-il possible!

LE VICE-ROI.

Cette petite Bohémienne!

ALVARES.

Oui, cette petite Bohémienne, qui, par une grâce toute particulière de la providence, se trouve être ma fille que je croyais perdue.

Digitized by Google

LE VICE-ROI.

Ta fille !

ZAPADOR, *en même tems.*

Sa fille !

ALVARES.

Oui, son âge, ses traits si ressemblans à ceux de sa mère, le lieu, l'époque où elle a été recueillie, une médaille... oh ! oui, oui, c'est ma fille, et ma conviction est complette.

LE VICE-ROI.

L'aimable enfant ! combien je te félicite, mon ami. Mais toi, comment se fait-il ?.. c'est à Zapador, dis-tu, que tu dois ta captivité.

ALVARES.

Après avoir été dénoncé et livré par mon neveu Antonio.

LE VICE-ROI.

Par Antonio !

LAZARILA.

Ce n'est pas tout, seigneur. (*regardant Zapador.*) Cet Antonio et quelqu'un que je vois ici, avaient aussi conspiré contre les jours de Votre Altesse; mais j'ai appris, en revenant sur mes pas, qu'elle venait d'échapper au fer de deux brigands que je savais envoyés par eux.

ALVARES.

O ciel !

ZAPADOR.

Lazarila est mal informée sans doute.

LAZARILA, *malignement.*

Non, seigneur; car Lazarila est par fois très-éveillée, quand on croit qu'elle dort.

LE VICE-ROI.

Mais quel est le jeune homme inconnu qui m'a sauvé la vie?

LAZARILA.

C'est votre fils, seigneur.

LE VICE-ROI.

Mon fils !

LAZARILA.

Instruit par moi du danger que vous couriez, il a tout quitté pour voler à votre défense.

LE VICE-ROI.

Mon fils! Ah! qu'il vienne, mes bras lui sont ouverts. (*à Lazarila.*) Mais comment le connaissez-vous ?

LAZARILA.

Hier je l'ai vu dans ce château où depuis deux jours il était retenu par l'amour, sous le déguisement d'un ménestrel.

LE VICE-ROI.

Par l'amour !

ZAPADOR.

Dans mon château ! (*à Inès.*) Inès, serait-ce là ce Ferdinand. . .

INÈS, *s'approchant.*

Oui, seigneur, le jeune homme des montagnes d'Andalousie.

Digitized by Google

ZAPADOR.

Perfide ! c'est donc pour vous soustraire à mon autorité que vous, venez auprès du vice-roi ?

INÈS.

Pardon, seigneur, je déteste Antonio que vous voulez me donner pour époux, et je venais implorer protection contre lui et contre vous.

ZAPADOR.

Quelle audace! suivez-moi, signora, et disposez-vous. . .

LE VICE-ROI.

Zapador, un mot s'il vous plait.

ZAPADOR, *troublé.*

Seigneur . . .

(*Un bruit se fait entendre au dehors, où l'on entend les cris :* C'est lui ! c'est lui !)

LE VICE-ROI.

Que se passe-t-il là bas ?

INES.

Ferdinand ! (*au vice-roi.*) C'est votre fils, seigneur.

LE VICE-ROI.

Mon fils ! mon libérateur !

SCENE XVI ET DERNIÈRE.

FERDINAND et les Précédens.

FERDINAND.

Mon père ! (*Il va pour tomber à ses pieds.*)

LE VICE-ROI.

Eh non, c'est dans mes bras, mon fils. (*Ils s'embrassent.*)

FERDINAND.

Mon père, le second de vos assassins vient à son tour de tomber sous mes coups. Mais vous n'imagineriez pas peut-être quel autre misérable est venu pour le défendre. Antonio Alvarès ! ma fureur a redoublé à sa vue ; il était armé ; la rage de se voir démasqué l'a fait se précipiter sur moi, et nous nous sommes battus avec acharnement. Enfin il a mordu la poussière.

ALVARES *à part.*

Trop juste châtiment !

FERDINAND, *continuant.*

Blessé à mort, on l'a transporté non loin de là, dans la maison d'un garde-chasse, où il a voulu faire par écrit l'aveu détaillé de son crime. Il ne cessait en écrivant de maudire Zapador, qui l'avait entraîné dans l'abyme. Voici, mon père, sa déclaration, qu'à peine il a eu le tems de signer.

ZAPADOR, *effrayé à part.*

O ciel !

FERDINAND, *regardant Alvarès.*

Que vois-je ?

LAZARILA *à Ferdinand.*

C'est le seigneur Alvarès. Quand je voulais briser ses fers, le ciel

Digitized by Google

semblait avertir mon cœur que c'était mon père que j'allais sauver.

FERDINAND.

Votre père !

LAZARILA.

Je ne vous ai point oublié non plus, seigneur (*Elle lui montre Inès.*)

FERDINAND.

Inès ! (*Il court à elle.*)

LE VICE-ROI, *tirant Zapador à l'écart.*

Zapador, je puis vous perdre.

ZAPADOR.

Me perdre ! peut être.

LE VICE-ROI, *lui montrant le papier que lui a remis Ferdinand.*

Je le puis, vous dis-je.

ZAPADOR.

Eh bien ! votre dessein, seigneur...

LE VICE-ROI.

Est de garder le silence. Oui, Zapador, mais à une condition : votre pupille allait être aussi votre victime, renoncez à l'instant à tous vos droits sur elle. C'est moi qui veux désormais lui tenir lieu du père recommandable dont le ciel l'a privée trop tôt ; c'est moi qui prendrai soin de lui choisir un époux.

ZAPADOR.

Moi, je consentirais !

LE VICE-ROI.

Oui, Zapador, ou j'appelle ma garde, et vous fais arrêter.

ZAPADOR, *se résignant.*

Je vois, seigneur, qu'il faut céder à la force ; mais tremblez de vous repentir... (*Il sort furieux.*)

LE VICE-ROI, *le quittant.*

Je ne vous crains pas. (*à Ferdinand.*) Mon fils, pour réparer le mal que je t'ai fait, je te donne une épouse charmante. (*Montrant Inès.*) La voici.

FERDINAND.

Ma chère Inès ! (*à Lazarila.*) Ah ! Lazarila, c'est à vous que je dois ce comble de félicité.

LE VICE-ROI.

Nous avons tous des grâces à lui rendre.

ALVARES, *à Lazarila.*

O ma fille !

LE VICE-ROI.

Mon cher Alvarès, pourquoi n'ai-je pas pour elle un second fils.

LAZARILA.

Ah ! seigneur, le jour où j'ai déjoué le complot qui menaçait votre tête, où j'ai retrouvé mon père et réuni deux amans, ce jour est le plus beau de ma vie. La petite Bohémienne ne serait pas plus heureuse quand le ciel rassemblerait pour elle tout ce qu'elle a jamais promis de bonheur en disant la bonne aventure à tout le monde.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google